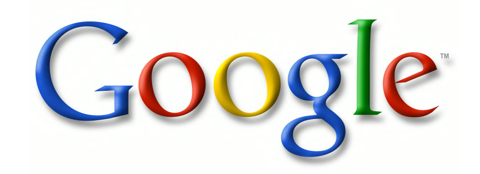
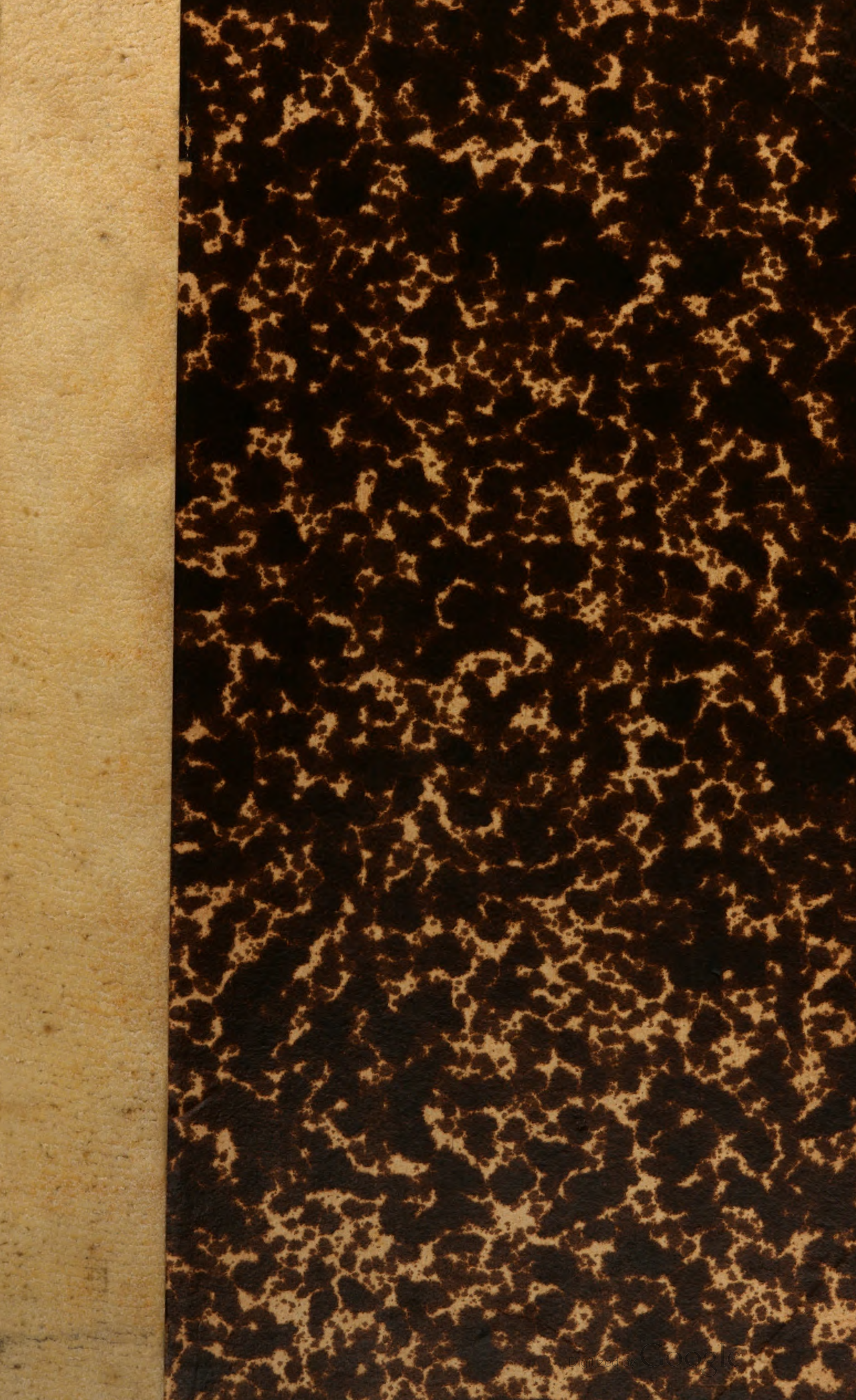
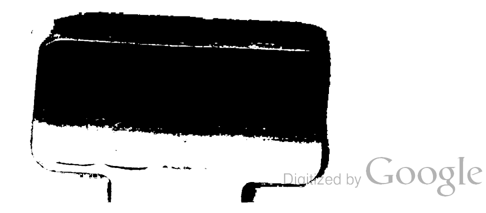






THÉATRE

DES GRECS.

X.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

THÉATRE
DES GRECS,

TRADUIT PAR LE P. BRUMOY;

Seconde édition complète,

REVUE, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE

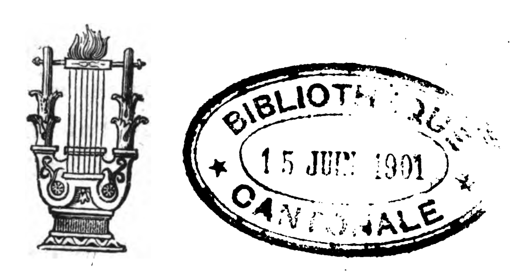
D'UN CHOIX DE FRAGMENS DES POËTES GRECS,

TRAGIQUES ET COMIQUES,

PAR M. RAOUL-ROCHETTE,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME DIXIÈME.



PARIS.

BRISSOT-THIVARS ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,

RUE DE L'ABBAYE-S.-GERMAIN-DES-PRÈS, N° 14;

AIMÉ ANDRÉ, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 59.

1826.

HÉLÈNE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

Ce n'est plus ici Hélène à Troie; c'est Hélène en Égypte. Pour développer cette étrange histoire, et le sujet de la pièce, je vais suivre le prologue, où Hélène elle-même en fait l'exposé; le reste se connaîtra peu-à-peu par la suite des actes.

Cette histoire est fort confuse. Hérodote la rapporte fort au long (*Euterpe*, liv. II, c. 112, et suiv.) telle qu'il l'avait apprise des prêtres d'Égypte. Euripide y ajoute des traditions fabuleuses. Pour faire voir la différence de l'historien avec le poëte, je ne puis mieux faire que d'alléguer ici l'extrait que M. Rollin a donné de ce morceau d'Hérodote, dans son excellent abrégé de l'*Histoire ancienne des Égyptiens*, etc. Paris, 1730, à l'article de Protée, page 141 :

« Protée était de Memphis, où du temps d'Hé-
» rodote, on voyait encore son temple, dans lequel
» il y avait une chapelle dédiée à Vénus l'étran-
» gère. On conjecture que c'était Hélène. Du
» temps de ce roi, Pâris le Troyen, retournant
» chez lui avec Hélène qu'il avait ravie, fut poussé

» par la tempête à une des embouchures du Nil, » appelée Canope. De là il fut conduit à Memphis » devant Protée, qui lui reprocha fortement le » crime et la lâche perfidie dont il s'était rendu » coupable, en enlevant la femme de son hôte, et » avec elle tous les biens qu'il avait trouvés dans » sa maison. Il ajouta qu'il ne s'abstenait de le » faire mourir, comme son crime le méritait, que » parce que les Égyptiens évitaient de souiller » leurs mains du sang des étrangers : qu'il retien- » drait Hélène avec toutes ses richesses, pour les » restituer à leur légitime possesseur : que pour » lui, il eût à sortir de ses États dans l'espace de » trois jours; faute de quoi, il serait traité comme » ennemi. Pâris continua sa route et arriva à Troie. » L'armée des Grecs l'y suivit de près. Elle com- » mença par sommer les Troyens de leur rendre » Hélène, et toutes les richesses qu'on avait em- » portées avec elle. Ils répondirent que ni cette » princesse, ni ses biens n'étaient dans cette ville. » Quelle apparence en effet, remarque Hérodote, » que Priam, ce vieillard si sage, eût mieux aimé » voir périr sous ses yeux ses enfans et sa patrie, » que de donner aux Grecs une satisfaction aussi » juste que celle qu'ils lui demandaient? Mais ils » eurent beau affirmer avec serment qu'Hélène » n'était point dans la ville, les Grecs, persuadés » qu'on se moquait d'eux, persistèrent opiniâtré-

» ment à ne les point croire : la divinité, ajoute » encore le même historien, voulant que les » Troyens, par la destruction entière de leur em- » pire, apprissent à l'univers que les dieux vengent » les grands crimes d'une manière éclatante, Mé- » nélas à son retour passa en Égypte chez le roi » Protée, qui lui rendit Hélène avec toutes ses » richesses. Hérodote prouve, par quelques pas- » sages d'Homère, que le voyage de Pâris en Égypte » n'était point inconnu à ce poëte. »

ACTE PREMIER.

La scène représente un palais sur les bords d'un fleuve. Hélène fait d'abord entendre que ce fleuve est le Nil; que la terre qu'elle habite est l'île de Pharos [1]; que Protée, ancien roi d'Égypte, avait fixé sa demeure dans cette île; qu'il avait épousé une Néréïde, nommée Psamathé, après qu'elle eut quitté Éole; et qu'il avait eu de cette déesse le prince Théoclymène, nouveau roi d'Égypte, et la princesse Théonoé, prophétesse, ainsi que l'indique son nom grec.

Hélène se fait connaître à son tour, comme fille de Tyndare et de Léda. Elle raconte même l'his-

[1] Pharos, île d'Égypte, vis-à-vis d'Alexandrie.

toire de Pâris, mais d'une manière un peu différente de la fable ordinaire. Car, après le jugement de ce berger sur la beauté des trois déesses, on sait que, pour récompense d'avoir donné le prix à Vénus, Pâris devait épouser Hélène, et qu'il la ravit à Ménélas; ce qui fut l'origine de la guerre de Troie. Ici ce n'est plus cela; car Hélène proteste que ce n'est point elle qui fut enlevée, mais un fantôme tout semblable à elle; et cela, parce que Junon, piquée de voir Vénus remporter la palme de la beauté, voulut tromper Pâris par cette fausse apparence d'Hélène. Cette erreur, dit-elle, devint toutefois bien funeste à la Grèce et à la Phrygie; car il n'y a eu ni Phrygien, ni Grec, qui n'ait cru voir Hélène dans Troie. Cependant des milliers d'hommes ont été les victimes d'une guerre de dix ans; Troie est devenue la proie des flammes, et toute la Grèce a été bouleversée par un fantôme[1].

Hélène, touchée des maux que cette erreur a causés, et de la tache qui rend son nom exécrable à toute la terre, se plaint d'être obligée de voir encore le jour. Mais le dieu Mercure lui a promis que son mari la reverrait et lui rendrait son ami-

[1] Platon, liv. IX de la *République*, compare les hommes qui courent après des plaisirs vains et passagers, aux Troyens qui combattaient, selon Stésichore qu'il cite, pour le fantôme d'Hélène, croyant avoir la vraie Hélène qu'ils n'avaient pas.

tié : cet oracle la soutient encore. Ce qui l'accable, c'est l'amour que le fils de Protée sent pour elle. Tant que Protée a vécu, il a respecté la vertu d'Hélène. Mais le fils, moins respectueux que le père, ne la laisse plus jouir de sa liberté. Il veut en faire son épouse ; et c'est pour prévenir ce malheur, et pour conserver une fidélité inviolable à Ménélas, qu'elle se jette sur le tombeau de Protée, pour prier l'ombre de ce prince de la dérober à la passion de son fils Théoclymène, qui règne après lui. Voilà ce que nous n'avons point encore vu chez les poëtes grecs, Hélène vertueuse. Cette seconde tradition venait apparemment des Lacédémoniens qui étaient intéressés à faire croire cette fable, pour sauver l'honneur d'Hélène, si décriée par toute la Grèce, et de Ménélas, qui avait eu la faiblesse de se réconcilier avec elle, après l'avoir recouvrée. Ces sortes de traditions étaient bonnes pour le théâtre, quoiqu'on sût bien à quoi s'en tenir, quant à l'histoire. C'était en partie pour les Athéniens, ce que la fable est pour nous, sans restriction.

Tandis qu'Hélène se plaint, un étranger s'arrête, et demande quel est ce palais. Puis, apercevant la princesse : « Dieux, dit-il, quel objet vient de » frapper ma vue? Est-ce une seconde Hélène? » Il se sent saisi de la même indignation que le fut Enée, quand il la rencontra au milieu de Troie

en flammes. Ce n'est que le respect qu'il a pour une terre étrangère, qui l'empêche de la tuer. La princesse lui dit : « Pourquoi, ô étranger! me haïs-
» sez-vous comme l'épouse de Ménélas? Suis-je
» coupable de lui ressembler? » L'étranger lui demande pardon de ce premier mouvement. « Mais
» que voulez-vous, ajoute-t-il? L'épouse de Mé-
» nélas est si odieuse à tous les Grecs, que vous de-
» vez excuser mon emportement, qui n'a pas été
» volontaire. » Hélène profite de ce moment pour la conversation. Elle se fait vers à vers, mais non à coups de sentences, comme dit P. Corneille[1].

Il a raison de blâmer cette affectation de Sénèque. Mais je m'étonne qu'il mette Euripide de la partie, puisque ce poëte, dans ces sortes d'entretiens, ne met presque jamais de sentences. Du reste, quand la scène n'est pas trop longue, ce n'est pas un défaut que chaque acteur ne dise qu'un vers à la fois. C'est plutôt une beauté véritable, puisque la scène imite alors la vivacité des conversations intéressantes : et Corneille lui-même a trop bien employé ce procédé, pour avoir droit de le blâmer ici dans Euripide.

La conversation dont nous parlons, intéresse extrêmement; car Hélène ne se fait point connaître, au lieu que l'étranger lui apprend qu'il est un prince grec, exilé de sa patrie, et contraint de

[1] Voyez l'examen de *la Suivante*, comédie de P. Corneille.

chercher un asile en Égypte. C'est Teucer, frère d'Ajax. Il raconte non-seulement l'histoire de son frère, que le dépit d'avoir perdu les armes d'Achille, avait porté à se donner la mort, les suites de cette mort, et son exil; mais encore toute l'histoire de Troie, qui était inconnue à la vraie Hélène.

Comme cette princesse garde toujours l'*incognito* avec Teucer, elle a le plaisir de s'entendre compter à elle-même les aventures de la fausse Hélène. Teucer assure qu'il l'a vue traînée violemment par son époux, et placée dans un vaisseau pour aller en Grèce. Mais il ne sait ce que Ménélas est devenu, parce que les vents contraires ont dispersé la flotte sur la mer Égée. « La renommée, dit-il, publie que ce prince est mort. » Cela fait soupirer Hélène. Mais elle cache sa douleur pour ne pas se découvrir. Elle apprend encore que Léda, sa mère, a terminé ses jours par ses mains; et que Castor et Pollux, après un semblable destin, ont été mis au rang des astres. Enfin, Teucer déclarant que le but de son voyage à Pharos, est de consulter la prophétesse Théonoé sur l'expédition à laquelle il se dispose (car Apollon lui avait prédit qu'il bâtirait en Chypre une autre Salamine [1]), Hélène lui souhaite un heu-

[1] Différente de celle qui était dans le golphe Saronique, et dont nous avons souvent parlé.

reux succès : mais en même temps, elle l'avertit qu'il ait à profiter de l'absence de Théoclymène, pour s'éloigner promptement de Pharos, parce que ce roi barbare immole tous les Grecs qui abordent à son île.

Teucer la remercie de cet avis important, et après lui avoir désiré autant de félicité qu'il souhaite de maux à l'épouse de Ménélas, il la quitte pour retourner à son vaisseau. En effet, il ne reparaît plus du tout sur la scène, mais l'on verra bien que ce personnage n'était pas tout-à-fait inutile; car, quoiqu'il ne contribue en rien, par lui-même, à l'action principale, il ne laisse pas d'instruire Hélène de beaucoup de choses, qu'il lui importait de savoir pour le dénouement.

L'épouse de Ménélas, libre de faire éclater sa douleur, s'y livre tout entière, et s'abandonne au désespoir, qu'elle exprime par des strophes tragiques.

Le chœur arrive attiré par ses cris. Il est composé de filles grecques, qui avaient été prises par des pirates égyptiens. C'est pourquoi la princesse ne fait point difficulté de leur confier le secret de son chagrin, et de leur dire qu'un Grec vient de lui apprendre les malheurs dont la fausse Hélène est la cause, et dont la véritable est la victime, à savoir le renversement d'Ilion, la mort de Léda, celle de ses frères, et le destin de son mari qu'elle

croit submergé dans les flots. Le chœur entre dans ses peines, et mêle ses pleurs à ceux de cette malheureuse princesse, qui perd toute espérance de retourner dans sa patrie. Comme cet unique espoir l'avait soutenue dans sa captivité, elle ne veut recevoir aucune consolation. C'est par le moyen de ces éloquentes plaintes que le spectateur est instruit de la manière dont elle fut enlevée à Pharos. Ce fut Mercure qui, par l'ordre de Junon, la prit tandis qu'elle cueillait des roses, et la transporta dans l'Égypte.

Voici une partie des plaintes qu'elle adresse au chœur. « Chères compagnes, quelle est ma des-
» tinée! Faut-il s'étonner que ma naissance[1] soit
» un prodige, puisque ma vie en est un encore
» plus grand? Beauté fragile, que ne m'es-tu en-
» levée comme les couleurs d'un tableau! C'est
» toi qui fais oublier aux Grecs le prix de ma
» vertu, et qui leur rappelles des forfaits que je
» n'ai point commis. Ah! s'il est des malheureux,
» qu'ils comparent leurs maux aux miens : ils les
» trouveront supportables. »

Elle se représente tous ses malheurs. Le plus sensible, c'est de voir sa gloire flétrie et son nom détesté, malgré son innocence. L'exil auquel

[1] Elle était sortie d'un œuf, suivant la fable, étant fille de Léda et de Jupiter transformé en cygne.

les dieux l'ont condamnée, son séjour dans un pays barbare, les suites de l'esclavage, tout concourt à l'affliger. « Une seule espérance m'em-
» pêchait de succomber, continue-t-elle : c'était
» de revoir quelque jour mon libérateur dans
» mon époux; et le voilà perdu pour moi. Ma
» mère n'est plus, et c'est moi qui suis la cause
» de sa mort, cause innocente, il est vrai, mais
» non moins infortunée. Le cher gage de[1] mon
» hymen languit dans la solitude, et sans l'appui
» d'un époux. Castor et Pollux ne vivent plus.
» Pour comble de maux, je suis morte pour ma
» patrie, et je vis malheureusement pour moi. »
Retournera-t-elle en Grèce? Quel traitement lui ferait-on, puisque Ménélas, qui seul pourrait la reconnaître, est chez les morts? Prendra-t-elle le parti d'épouser un barbare? Elle aime mieux mourir. La mort est l'unique ressource qui lui reste; et elle ne délibère que sur le choix, c'est-à-dire entre le poignard et le nœud fatal. Cette dernière façon de sortir de la vie lui paraît ignominieuse, même dans les esclaves; ce qui montre que, malgré les exemples de Jocaste, de Phèdre, de Léda et de plusieurs autres, il y avait quelque honte attachée à ce genre de mort. « Après tout,
» répond Hélène, qu'importe par quelle voie un

[1] Hermione.

» malheureux sorte de la vie? Il faut que mes » malheurs soient extrêmes, puisque la beauté, » qui fait le bonheur des autres femmes, a causé » ma perte et mon désespoir. »

La principale personne du chœur lui apporte une raison assez bonne pour la consoler; car enfin Hélène doit-elle croire son mari mort sur un simple bruit? La crainte et le chagrin sont trop crédules. Elle doit s'en défier. Il vaut mieux pour elle s'assurer du sort de Ménélas, en consultant Théonoé, à qui rien n'est caché. « Alors, conti- » nue la confidente, instruite de votre destin, » vous pourrez vous abandonner à la joie ou à la » tristesse. Que sert de s'affliger avant le temps? » Croyez-moi, quittez ce tombeau de Protée. » Allez trouver la prophétesse : si vous demeurez » en ces lieux, comment éclaircirez-vous votre » doute? Pourquoi balancez-vous encore? En- » trons : je ne vous quitte point; je veux moi- » même être témoin des oracles qu'on vous ren- » dra. Une femme doit s'intéresser aux peines de » ses pareilles. »

HÉLÈNE.

Eh! bien, chères amies, vous le voulez : j'obéis. Venez dans ce palais, et soyez témoins des maux que je vais entendre.

LE CHOEUR.

Nous voici prêtes à vous suivre.

HÉLÈNE.

O jour malheureux! quelle affreuse sentence on va me prononcer!

LE CHOEUR.

Quel plaisir prenez-vous à prévenir ainsi vos malheurs?

HÉLÈNE.

Qu'est devenu mon époux? Cruelle incertitude! Voit-il encore la lumière du jour? Est-il habitant de la région des morts?

LE CHOEUR.

Jugeons toujours de l'avenir en notre faveur.

HÉLÈNE.

Hélas! j'ai supplié avec larmes le fleuve Eurotas de m'éclaircir sur le destin de mon époux : quelle lumière en ai-je reçue? Non, non, je le vois, mon sort est de hâter mon trépas. Victime destinée aux Parques, dès le temps que Pâris commença d'être épris de mes faibles charmes, il faut que je m'immole.

LE CHOEUR.

Vivez heureuse; et puissent retomber sur autrui ces funestes présages!

HÉLÈNE.

O déplorable Troie, c'est pour moi que tu péris!

Que Vénus, à mon sujet, a fait répandre de sang et de larmes! Que d'horreurs! Quel carnage! Les mères ont vu mourir leurs fils, et les filles ont porté leur chevelure sur les bords du Scamandre, pour en couvrir les tombeaux de leurs frères morts. La Grèce éplorée a fait retentir l'air de ses cris. Elle s'est frappé le sein; et son visage ensanglanté porte les marques de son désespoir.

Voilà apparemment les traits que madame Dacier appelle le langage des prophètes. C'est du moins celui de la nature, qui est merveilleusement exprimé par ces retours fréquens d'Hélène sur sa douleur, et par la vive peinture qu'elle fait des malheurs de Troie et des siens.

ACTE II.

Hélène est entrée dans le palais avec tout le chœur. C'est une adresse du poëte, pour introduire Ménélas seul, et pour ne pas brusquer la reconnaissance d'Hélène et de son époux. On voit donc paraître un Grec en assez mauvais équipage[1]. En déplorant sa mauvaise fortune, il fait entendre *qu'il* est Ménélas; car il voudrait que Pélops, après

[1] Voyez Aristophane, au sujet de ce personnage et des autres qu'Euripide affectait de faire paraître revêtus de méchans habits.

le funeste repas des dieux, n'eût point mis au monde Atrée, à qui il doit le jour. « Hélas! dit-il, » tandis que les débris de la Grèce et les restes » de Troie vont porter ailleurs les noms et la mé- » moire de ceux que cette guerre a fait périr, » malheureux, j'erre de mers en mers, et je ne » puis obtenir des dieux le retour dans ma patrie, » qui fait l'unique objet de mes vœux; j'ai par- » couru tous les bords de la Libye[1] et quand j'ap- » proche de la Grèce, un vent contraire m'en écarte » toujours. Pour surcroît de maux, je fais nau- » frage sur ce rivage inconnu; je perds presque » tous mes compagnons, et je me sauve à peine sur » le débris rassemblé de mon vaisseau, avec Hé- » lène, que j'ai arrachée des mains des Troyens.»

Ménélas ignore quelle est la contrée où la tempête l'a jeté. La honte attachée à son malheur, lui a fait prendre des voies détournées, pour ne pas se montrer. Cependant le besoin de secours l'oblige à en chercher, tant pour lui que pour Hélène et ses compagnons, qui la gardent, dit-il, dans une grotte, où il vient de les laisser après le naufrage. Il frappe donc à la porte du palais. Une vieille, qui ouvre, le rebute d'abord. L'état fâcheux où il est, et la qualité de Grec, sont la

[1] Libye, partie considérable de l'Afrique, ainsi appelée, dit-on, du nom de Libye, fille d'Épaphus. Les Grecs nommaient Libye toute l'Afrique.

cause de ce mauvais traitement. Cette scène commence par une contestation entre Ménélas et l'esclave; chose naïve pour les Athéniens, mais, à notre égard, peu digne du théâtre tragique. Cependant, c'est par ce moyen que Ménélas est instruit qu'il est en Égypte, et qu'il y a dans le palais une princesse grecque, nommée Hélène. L'embarras de Ménélas est intéressant; car ce nom redouble sa curiosité. Mais la vieille répond si juste à ses questions, qu'il ne sait plus que penser. Elle lui dit que cette princesse est fille de Tyndare et issue de Jupiter, qu'elle est de Sparte, et qu'elle était en Égypte avant la guerre de Troie. Enfin, elle le congédie, beaucoup moins par humanité, que par une piété fondée sur ce que le roi d'Égypte fait mourir tous les Grecs qui mettent le pied dans Pharos.

Ménélas, surpris autant qu'on le peut croire d'une aventure si nouvelle, fait ses réflexions quand il se voit seul. Il sait qu'il vient de laisser sa femme dans une grotte, et il en trouve une autre dans le palais. « Y aurait-il dans le monde » deux Jupiters, deux Tyndares, deux Spartes, » deux Hélènes? » Cette conformité de noms lui semble possible, bien qu'extraordinaire; mais pour la chose, elle lui paraît incroyable. A l'égard de la cruauté du roi d'Égypte, il ne peut s'imaginer qu'elle aille jusqu'à le sacrifier. « Les

» flammes de Troie sont trop connues, dit-il, et
» le nom de Ménélas, qui les alluma, est célèbre
» dans tous les climats. »

> Quæ regio in terris nostri non plena laboris ?
> *Æneid.* lib. II, v. 460.

Dans cette conviction, Ménélas prend le parti d'attendre le roi Théoclymène ; et s'il le trouve aussi inhumain qu'on le dit, il retrouvera du moins sa barque pour s'échapper.

Le chœur sort du palais avec Hélène, et il annonce d'abord en général l'oracle de Théonoé, qui déclare nettement que Ménélas n'est point mort, mais qu'il n'a pu encore aborder en sa patrie. Hélène ajoute par réflexion : « Théonoé assure
» que Ménélas arrivera quand il sera parvenu à
» la fin de ses maux, mais elle n'a point dit s'il
» arriverait sain et sauf ; et la joie de savoir mon
» époux vivant, m'a fait oublier ce point. Il a fait
» naufrage sur un rivage peu éloigné de nous.
» Cher Ménélas, hâte-toi de te rendre à mes
» souhaits ! » Ce retour sur l'oracle est bien naturel, et marque bien le caractère d'une seconde Andromaque. Hélène, achevant ces mots, s'avance vers le tombeau de Protée ; car ce tombeau, comme elle le dit, est son autel, son asile, et le gage de sa fidélité pour Ménélas, puisqu'elle a mis sa vertu sous la protection du père, pour se garantir des poursuites du fils.

Mais en approchant de ce lieu sacré, elle aperçoit un homme qui la suit : c'est Ménélas, dans un équipage bien capable de le rendre méconnaissable aux yeux d'Hélène. Elle fuit, et croit que c'est un ravisseur qui veut l'enlever. Ménélas tâche de l'arrêter[1]. L'étonnement qui paraît sur son visage à la vue de sa femme qu'il reconnaît, la confirme de plus en plus dans le soupçon qu'elle a conçu de cet homme, que la frayeur, jointe à une longue absence, l'empêche de reconnaître. Elle crie, elle appelle du secours. Ménélas a beau protester qu'il n'est point un ravisseur, et qu'il ne veut que lui dire un mot, elle court : il s'arrête ; elle s'échappe, et ne se croit en sûreté que quand elle est arrivée au tombeau de Protée.

Après ce jeu de théâtre, la scène devient fort agréable ; car Hélène et Ménélas, revenus de leur premier trouble, se considèrent l'un l'autre avec plus d'attention et d'étonnement. L'une voit les traits de Ménélas, et l'autre ceux d'Hélène : ce qui donne lieu à une situation pareille à celle d'Amphitryon ; mais les sentimens qui naissent de cette reconnaissance sont bien différens. Hé-

[1] Comment l'étonnement de Ménélas le rendait-il suspect à Hélène ? Cette pensée ne se trouve point dans Euripide. C'est l'air sauvage d'un marin qui vient de faire naufrage, qui redouble l'effroi qu'inspire sa seule présence.

lène veut embrasser son époux. « Moi, votre » époux? » dit Ménélas. Plus il en voit de preuves, plus il se perd. Il ne peut concevoir qu'il y ait une double Hélène, et il se croit trompé par un songe. Mais la véritable Hélène lui explique le secret de l'énigme, en lui assurant que celle qu'il tient cachée dans une grotte, celle qui lui a été ravie par Pâris, celle qui a causé tant de maux à la Grèce, n'est qu'un spectre formé d'air; en un mot, une fausse Hélène, au lieu que celle qui lui parle, a toujours vécu fidèle à son époux dans le sein de l'Egypte. Ménélas ne se paie pas de ce récit incroyable. Tant de prodiges l'étonnent, mais ils ne l'éblouissent pas. Il paraît même indigné, et résolu de se retirer, pour éviter jusqu'à l'image d'une épouse qu'il déteste, et dont il est résolu de se venger. Les larmes d'Hélène coulent en vain pour le rappeler. Elle s'écrie à-peu-près comme Inachus, quand il retrouva sa fille Io, changée en génisse :

Tune es quæsita per omnes
Nata, mihi terras? tu non inventa, repertâ
Luctus eras levior.

Ovid. *Met.* liv. I, v. 653.

« Est-ce vous, ma fille, que je revois, dit » Inachus, après vous avoir vainement cherchée » en tant de lieux? Hélas! il me serait plus doux

» de ne vous avoir pas retrouvée. » — « Quoi! Mé-
» nélas, dit Hélène, je retrouve un époux, et je
» le perds! »

Heureusement il survient un officier grec qui, arrivant de la grotte, crie : « Au prodige! » Il vient en effet en raconter un des plus surprenans. Mais il tient le roi en suspens, et lui dit que bien vainement les Grecs ont essuyé tant de maux à Troie; qu'il n'y a plus d'Hélène pour Ménélas; qu'elle s'est évanouie dans les airs, après avoir dit ces paroles : « Grecs et Phrygiens, qui avez
» péri pour moi aux rives du Scamandre, que je
» plains votre illusion! Junon vous abusait. Vous
» crûtes Hélène au pouvoir de Pâris. Il ne la pos-
» séda jamais. Pour moi, ma destinée est rem-
» plie, et je retourne dans les airs, dont je suis
» formée. Mais apprenez que la fille de Tyndare
» était innocente. »

Ici l'officier aperçoit Hélène, que sa précipitation et sa situation sur le théâtre l'avaient empêché de voir d'abord. « Quoi! lui dit-il, je vous
» vois dans ces lieux, et je venais apprendre à
» Ménélas que vous n'étiez plus! Eh! bien, je ne
» souffrirai plus désormais que l'on puisse dire
» que tant de travaux qu'il a soufferts pour vous
» *tirer* de Troie, soient perdus. »

Ménélas, pleinement convaincu par le rapport de l'officier, si conforme au récit d'Hélène, se

rend à l'évidence de ce prétendu miracle. On conçoit qu'un sujet pareil deviendrait comique sur notre théâtre.

Le poëte même, glissant légèrement sur une matière si délicate, emploie une partie de la scène à exprimer la tendresse mutuelle qui est l'effet de cette reconnaissance, et à satisfaire la curiosité de Ménélas sur l'enlèvement d'Hélène en Égypte. L'officier entre aussi dans la conversation ; et l'on voit, par les discours qui s'y tiennent de part et d'autre, que la vertu d'Hélène dissipe entièrement les nuages qui l'avaient obscurcie.

Tout contribue à lui donner un nouveau lustre. Ménélas lui rend sa tendresse, et l'officier lui présente de nouveaux hommages, comme si elle épousait de nouveau Ménélas. « Je crois, dit cet » esclave, porter le flambeau nuptial sur le char » qui vous conduisit l'un et l'autre à Mycènes. » Il brûle d'aller apprendre cette heureuse nouvelle à ses compagnons qui sont restés sur le rivage, et il ne s'arrête que pour traiter d'une manière fort cavalière les oracles des devins. La divination par le feu et par les cris des oiseaux lui paraît une folie ; et, ce qui est singulier, c'est qu'il le prouve en forme. « Calchas, dit-il, n'a point dit aux Grecs : » Vous prodiguez votre vie pour un fantôme. Il » n'en a pas eu la pensée. Cependant un Etat en- « tier est détruit ; et qu'on ne dise pas pour le jus-

» tifier, que les dieux n'ont pas voulu nous dé-
» couvrir cette illusion. Pourquoi donc, répon-
» drai-je, consulte-t-on les devins? Demandons
» aux dieux leurs bienfaits, et laissons l'art des
» auspices, invention propre à flatter la curiosité
» humaine, à fomenter la crédulité, et à enrichir
» ceux qui s'en servent [1]. L'auspice le plus sûr est
» la raison et le bon sens [2]. »

Le merveilleux de cette impiété, c'est que le chœur l'approuve, et qu'Hélène y souscrit. Qu'on voie Jocaste, dans l'*OEdipe* [3], déclamer contre les oracles : cela ne surprend point. Elle en est punie, et le chœur s'élève contre l'impiété de la reine. Mais ici rien de pareil. Tout est supposé vertueux, jusqu'à Hélène : il se fait un prodige en sa faveur ; et cependant tout concourt à fronder la divination et les devins, sans épargner Calchas, qui était le plus célèbre. A la vérité, on oppose le témoignage des dieux à Calchas. Mais ce grand-prêtre aurait pu se tirer de cet embarras, en disant avec

[1] Ce n'est pas le sens. Le poëte ne parle pas de l'abus que les devins font de leur art pour s'enrichir. Il dit que cet art n'est bon à rien, qu'en consultant les devins on n'en devient pas plus *riche*. Voyez la traduction.

[2] On sent ici et ailleurs qu'Euripide était philosophe et ami de Socrate. Nous verrons comment Aristophane prend droit là-dessus de le rendre suspect.

[3] *OEdipe* de Sophocle, t. III, p. 164.

l'officier, que les dieux ont leurs secrets qu'ils cachent souvent aux humains. Pour le confondre avec tout son art, on lui ôte même cette ressource. Cela paraîtrait inconcevable, si l'on ne savait d'ailleurs que les Athéniens, quoique superstitieux, n'en étaient pas moins railleurs et médisans à l'égard de leurs propres superstitions. Les *Nuées* d'Aristophane en sont une bonne preuve, comme nous l'avons déjà observé. Nous donnerons la solution de ce problême.

Après le départ de l'officier, Hélène s'informe curieusement des malheurs arrivés à Ménélas, et de la manière dont il a pu échapper à tant de dangers. Le prince la satisfait en peu de mots; sur quoi elle s'ecrie : « Ah! vos malheurs n'ont » que trop duré; mais vous n'y avez échappé que » pour trouver ici le trépas. » Ce soupir et cette réflexion alarment Ménélas, et lui donnent lieu d'interroger à son tour Hélène. Elle lui confirme ce que la vieille avait déjà dit, que tout Grec doit payer de son sang le malheur ou la témérité de mettre le pied dans l'Égypte. Elle propose la fuite à son mari. Mais il trouve ce parti indigne d'elle et de lui. Fuirait-il sans elle après l'avoir retrouvée si vertueuse, et la laisserait-il à Pharos exposée à la passion d'un tyran qui l'aime? Le seul parti raisonnable, c'est de se cacher jusqu'à ce qu'il trouve un moyen assuré de sortir de l'île avec Hé-

lène. L'on reconnaît ici la situation d'Oreste reconnu par sa sœur, dans l'*Iphigénie en Tauride*[1].

L'avis qu'Hélène donne à son époux, c'est de tâcher de gagner Théonoé. Comme elle connaît tout par un esprit prophétique, elle ne saurait ignorer l'arrivée de Ménélas. Il faut donc l'engager à n'en pas parler au tyran, qui est son frère. « Mais si elle nous refuse le secret, dit Ménélas, » que ferons-nous ? — Vous mourrez, répond Hé- » lène, et je deviendrai, malgré moi, l'épouse du » tyran. » Toutefois, elle jure de se percer du même glaive qui aura ôté la vie à son époux. Celui-ci fait le même serment à l'égard de sa femme. Mais il compte qu'il en coûtera bien du sang au barbare, avant que d'en venir à cette cruelle extrémité. « Approchez[2], s'écrie-t-il, approchez, vils » ennemis : je saurai soutenir la gloire que je me » suis acquise à Troie. Que dirait-on, si le vain- » queur d'Achille et le témoin de la mort d'Ajax, » n'exposait pas sa vie pour son épouse ? » Voilà un caractère de Ménélas bien différent de celui que nous avons vu dans les tragédies précédentes. Mais il n'est pas surprenant qu'on fasse un Ménélas brave pour une Hélène vertueuse. Si les reproches

[1] *Acte* IV, sc. 3.

[2] Cette apostrophe rappelle celle du Cid :

Approchez, Navarrois, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans, etc.

qu'on a faits à Euripide d'avoir trop maltraité ce prince, ont lieu dans une autre pièce, ils ne sont pas fondés dans celle-ci; et pour porter plus loin la réflexion, il y a autant d'apparence à croire qu'Athènes était bien avec Lacédémone, quand on jouait cette tragédie, qu'à penser que les deux républiques étaient brouillées, quand on représentait celles où Sparte et Ménélas ne sont pas épargnés.

Comme Hélène voit sortir Théonoé, elle est saisie de frayeur. « Nous sommes perdus, dit-elle: » fuyez. Mais que servirait de se cacher? Théonoé, » quoique absente, vous aperçoit. Malheureux » époux, le fer qui t'épargna dans Troie, t'at- » tendait pour t'immoler à Pharos! »

ACTE III.

L'on reconnaît la prophétesse Théonoé à sa démarche grave et mystérieuse, et à ses paroles toutes fatidiques. Elle donne ordre à une de ses femmes de la précéder avec une lumière pour purifier l'air qu'elle va respirer, et à l'autre de passer le feu d'un flambeau sur sa route pour en ôter les souillures et la profanation. Puis elle veut qu'après sa prière faite, on reporte au palais la flamme sacrée.

« Eh! bien, dit-elle en apercevant Hélène, que » pensez-vous de mes oracles? Voici Ménélas, votre » époux, que vous retrouvez privé de ses vaisseaux » et de la fausse Hélène. Malheureux prince, que » de dangers vous avez essuyés, sans savoir si vous » retournerez dans votre patrie, ou si vous termi- » nerez ici votre destin! Les dieux sont partagés, » et Jupiter assemble aujourd'hui son conseil. » Junon, qui fut votre ennemie, vous devient fa- » vorable, et souhaite votre retour dans la Grèce, » pour désabuser les Grecs au sujet d'Hélène. » Mais Vénus s'y oppose. Elle craint de paraître » avoir reçu de Pâris le prix de la beauté et la » faveur d'un hymen vénal. Du reste, votre sort » est dans mes mains. Je puis à mon gré prendre » le parti de Vénus ou de Junon; cacher ou ré- » véler au roi mon frère votre arrivée en ces lieux, » vous perdre enfin, ou vous sauver. Il m'a laissé » ses ordres : je dois lui obéir. »

En effet[1], elle se dispose, en apparence, à envoyer vers Théoclymène, pour l'avertir que Ménélas est à Pharos. Hélène effrayée, se jette aux pieds de Théonoé, et lui tient ce discours : « Vous

[1] On peut voir, dans ma traduction, que Théonoé ne va point jusqu'à donner cet ordre inhumain. C'est en suivant une conjecture de Scaliger, que le texte offre le sens adopté par Barnès et par le P. Brumoy. Comme il y a certainement une erreur dans les manuscrits, j'ai préféré la correction de Reiske, qui est beaucoup plus naturelle.

» me voyez à vos genoux, princesse, et sur ce
» tombeau qui sert d'asile à deux malheureux.
» N'aurais-je retrouvé mon époux après tant de
» périls, que pour le voir mourir! Ne révélez pas,
» je vous en conjure, un secret qui nous est si cher,
» et n'achetez pas l'amitié d'un frère barbare au
» prix de toute votre piété. Songez plutôt que les
» dieux haïssant l'injustice et la violence, veulent
» que chacun jouisse de ses biens légitimes, et non
» pas de ses rapines. L'abondance que produit
» l'injustice est abominable à leurs yeux. La terre
» et l'air sont des biens communs dont les dieux
» permettent l'usage; mais ils ne souffrent pas
» qu'on s'enrichisse impunément aux dépens des
» malheureux. C'est par leur ordre et pour mon
» malheur que Mercure m'a transportée en ces
» lieux. Je fus confiée au roi votre père, afin qu'il
» me rendît à cet époux qui me redemande au-
» jourd'hui. Comment remplira-t-on ce devoir, si
» Ménélas meurt? C'est à vous, madame, de res-
» pecter les dieux, et les mânes de votre père.
» Veulent-ils qu'on retienne un dépôt qui n'ap-
» partient pas à l'Égypte? Non, sans doute. Il est
» donc de votre équité de suivre plutôt les volon-
» tés d'un père juste, que de servir la violence
» d'un frère cruel: et ne serait-ce pas une tache
» pour un cœur dépositaire des secrets divins,
» qu'on le vît violer les ordres paternels, pour

» seconder l'inhumanité? Les profonds mystères » vous sont dévoilés; l'avenir, le présent, le passé » vous sont connus; et vous ignoreriez les lois de » l'équité! Mettez votre gloire, madame, à me » tirer du sein de l'infortune où vous me voyez. » Le nom d'Hélène est odieux à tous les mortels. » Les Grecs me traitent d'épouse perfide. Souffrez » que mon retour à Sparte les détrompe. Ma pré- » sence seule les convaincra que c'est la querelle » de deux divinités qui les a perdus, et non pas » moi qui les ai trahis. Par-là, vous me rendrez » l'honneur et les biens dont je ne jouis plus. » Vous procurerez un époux à ma fille, et vous » mettrez fin à toutes nos disgrâces. Hélas! si la » mort m'eût enlevé Ménélas loin de ces lieux, » je le pleurerais absent : mais les dieux me l'ont » rendu; et je le verrais périr! Daignez, je vous » supplie, m'épargner cet horrible spectacle. » Montrez-vous fille équitable d'un père si juste. » Est-il rien de plus glorieux pour les enfans, que » d'hériter de la vertu de leurs pères? »

Théonoé convient qu'Hélène est digne de compassion. « Mais je voudrais, dit-elle, entendre ce » que dira Ménélas. N'attendez point, répond-il, » que je tombe à vos genoux, et que je flétrisse par » des larmes les lauriers que j'ai cueillis à Troie. » Je sais qu'un héros ne doit point rougir de pleu- » rer dans la situation où je me trouve. Mais ma

» fortune passée m'a rendu le cœur trop haut pour
» donner la moindre apparence de faiblesse. Si
» donc vous jugez, Madame, que ce soit une ac-
» tion digne de vous de sauver un prince infortuné,
» et de me rendre mon épouse, rendez-la, sauvez-
» nous : sinon, accoutumé à être malheureux, je
» ne le serai pas sans y être préparé. Mais je vous
» déclare que vous en serez plus coupable. Toute-
» fois, je vais faire ce que je crois pouvoir hasarder
» sans honte, et ce qui sera, sans doute, capable
» de vous toucher. Je m'adresserai aux mânes de
» votre père. Sage roi que renferme ce tombeau,
» prête l'oreille à mes vœux. Rends-moi l'épouse
» que les dieux te chargèrent de me garder. Si
» la mort te met hors d'état de me satisfaire par
» toi-même, voici la princesse ta fille qui tient
» ma destinée entre ses mains : voudrait-elle ternir
» la gloire d'un père si respectable ? Dieu des en-
» fers, j'ose encore t'implorer. Combien de vic-
» times t'ai-je immolées pour Hélène! Rends-les
» moi, ou fais qu'une princesse qui semble ne pas
» dégénérer de la vertu paternelle, me rende mon
» épouse. Au reste, Madame, si vous m'en privez,
» il est bon de vous apprendre ce qu'elle a passé
» sous silence. Sachez donc qu'elle et moi nous
» avons fait un serment de disputer sa conquête à
» votre frère au prix de notre vie. En un mot, il
» faut qu'il meure ou qu'il me tue. Que s'il refuse

» le combat, et qu'il nous force par la faim jusques » dans cet asile, j'ai juré de retirer le poignard » encore tout sanglant du sein d'Hélène, pour le » plonger dans le mien. Notre sang coulera sur » les cendres de votre père, et son tombeau de» viendra le nôtre : monument éternel de l'ou» trage que vous lui ferez, et source intarissable de » regrets pour vous! Assurez-vous bien qu'Hélène » ne sera ni au roi d'Égypte, ni à aucun autre, et » que je l'emmènerai, sinon dans la Grèce, du » moins dans la région des morts. Mais sied-il de » m'attendrir? Plus héros que malheureux, je » préfère ma gloire à votre pitié. Vous pouvez me » faire mourir ; je mourrai glorieux ; ou plutôt, » croyez-moi, ayez soin de votre propre gloire, » et rendez-nous justice. »

Le chœur avertit Théonoé de prendre garde à la sentence qu'elle va prononcer. Mais Théonoé avait déjà pris le parti de l'équité, avant que d'entendre Hélène et Ménélas. C'était pour les éprouver qu'elle feignait. Aussi leur promet-elle le secret à l'égard de Théoclymène, sans crainte de blesser son devoir, puisque par-là elle acquitte, autant qu'il lui est possible, la parole de son père, et rend service à son frère en refusant de seconder sa barbarie. Elle conseille à Ménélas de se rendre Vénus propice, et elle le laisse concerter avec Hélène les moyens de s'évader.

Cette conférence, sur une affaire si difficile, est traitée de manière à montrer parfaitement l'embarras où ils se trouvent; car Ménélas propose un parti : puis on y trouve un obstacle. Il en imagine un autre avec aussi peu de succès. Tuera-t-il Théoclymène? Quelle apparence que sa sœur le permît? D'ailleurs, comment fuir sans vaisseaux ? Tous ceux de Ménélas ont été brisés.

Hélène est plus heureuse en ressources. Elle propose à son mari le dessein qu'elle a de le faire passer pour mort. Mais comme Ménélas ne voit pas où conduit cet artifice, elle développe peu à peu son projet, et prévient aussi le dénoûment qu'il aurait fallu seulement préparer. C'est un défaut que nous avons souvent observé dans Euripide. Il est vrai pourtant que le projet est si hardi et d'une exécution si délicate, qu'il laisse encore aux spectateurs tout le plaisir de l'attente.

La princesse veut que Ménélas ne quitte point le tombeau de Protée, qui est un asile sacré, tandis qu'elle ira préparer les ressorts que nous dirons dans la suite. Mais avant que de rentrer dans le palais, elle invoque Junon et Vénus avec beaucoup d'ardeur. Ce qu'elle dit à Vénus est singulier. « O Vénus! cessez de poursuivre les tristes » jours de celle qui vous a procuré la palme de la » beauté. Ne vous suffit-il pas des maux véritables » que vous m'avez faits, en livrant une fausse

» Hélène aux Troyens? Si vous voulez ma mort, » souffrez que je meure au moins dans ma patrie. » Êtes-vous donc insatiable de maux? Faut-il que » vous vous repaissiez de passions, de rage et d'hor- » reurs? Faut-il que les amours ensanglantés rem- » plissent nos maisons de carnage? Ah! si vous » étiez ce que vous devez être, vous seriez la plus » aimable des déesses. »

ACTE IV.

Le reste de la scène est pour le chant du chœur. Les femmes grecques, touchées des malheurs d'Hélène et de leurs propres calamités, voudraient imiter les plaintes de Philomèle pour peindre la destinée de Troie. Elles en font en effet une peinture animée en remontant jusqu'à Pâris, qui fut la source de tant de maux. Elles se rappellent encore le dépit de Nauplius, qui, pour venger sur les Grecs la mort de son fils Palamède, alluma des feux sur des rochers de l'Eubée pour attirer leurs vaisseaux à un naufrage certain. Enfin, elles détestent les guerres, et les héros guerriers qui *mettent* leur gloire à faire des malheureux, sous *prétexte* d'apaiser des discordes.

Cet acte n'est que l'exécution du dessein de

l'artificieuse Hélène. Ménélas se tient caché derrière le tombeau, et Théoclymène arrive en équipage de chasse, suivi d'officiers et de chiens. Après avoir salué le tombeau de son père, suivant son usage, il ordonne à ses domestiques de reporter dans le palais les toiles qui lui ont servi pour la chasse, et de remener ses chiens. Puis il se blâme lui-même, comme par réflexion, d'être si indulgent envers ses officiers; parce qu'il a appris en chemin qu'un Grec était arrivé dans l'île, et qu'il était échappé aux sentinelles. Il conjecture que c'était quelqu'espion ou quelque ravisseur député pour enlever Hélène. Aussi a-t-il déjà envoyé après lui, pour tâcher de le prendre et de le punir de mort. « Mais quoi! s'écrie-t-il en entrant dans » l'enceinte du sépulcre, le projet est déjà exé- » cuté! Je ne vois plus Hélène dans son asile. » Sans doute on me l'a ravie. » La passion qu'il a pour elle, et le dessein où il est de hâter son hymen, lui inspirent la pensée de courir lui-même après le ravisseur. Il appelle ses officiers, et demande un char. Mais Hélène sort du palais à l'instant.

Théoclymène, content de voir sa crainte déçue, ne fait paraître sa surprise qu'au sujet de l'habillement d'Hélène; car au lieu que ses vêtemens étaient blancs, elle revient en longs habits de deuil, la tête rasée et les yeux baignés de larmes.

Son amant veut savoir la cause de son nouveau chagrin. Serait-ce un songe fatal ou quelque triste nouvelle de Sparte? « Seigneur, répond-» elle, car c'est le nom que je consens de vous don-» ner désormais, je suis accablée de douleur; tout » est perdu pour moi. »

La feinte douleur d'Hélène s'explique par une de ces scènes dont j'ai souvent parlé, et qui se font par des interrogations et des réponses alternatives vers pour vers. Elle est très-agréable, surtout par les équivoques heureuses que le sujet fournit de lui-même; car l'artifice de l'épouse de Ménélas consiste à faire entendre au roi, par des pleurs affectés et par des paroles entre-coupées de sanglots, que son époux est mort; et qu'outre Théonoé qui l'assure, un Grec qui a fait naufrage avec lui, vient d'en apporter la nouvelle; cet homme est Ménélas qui se montre au roi.

Ses habits déchirés et le triste état où il est, font assez voir à Théoclymène que c'est un étranger qui a fait naufrage; sur quoi Hélène contrefaisant les personnes fort affligées, s'écrie : « Ah! » il me semble voir en cet état mon époux! » Théoclymène s'informe curieusement de toutes les circonstances de cette mort, apparemment de peur de surprise. Mais les réponses d'Hélène sont si justes, et le piège est si bien tendu, que le roi ne saurait l'éviter : et de plus, son amour pour elle

le porte aisément à croire ce qu'il souhaite, la mort de Ménélas; puisque cet époux était l'unique obstacle qu'Hélène pût apporter à la passion de ce prince amoureux. Il demande à la princesse si le tombeau de Protée sera encore désormais sa demeure. Mais Hélène, sans éluder beaucoup cette nouvelle attaque de son amant, lui déclare enfin, qu'étant devenue libre, elle consent à l'épouser. « Oublions le passé, reprend-elle, et cessons de nous » haïr. » Puis elle demande à Théoclymène une seule grâce : c'est de lui permettre de rendre les derniers devoirs à la mémoire de Ménélas : c'est là le nœud de l'artifice; car Théoclymène, peu instruit des coutumes grecques, se prête à tout ce que veut Hélène. Or, elle prétend que son mari étant mort sous les eaux, il faut, suivant l'usage des Grecs, qu'elle monte sur un vaisseau, et qu'elle aille sur la mer assez loin du rivage pour y faire les funérailles convenables. Le roi, charmé d'avoir enfin triomphé, à ce qu'il croit, des répugnances d'Hélène, permet tout, n'examine rien, et veut de plus fournir tout ce qui est nécessaire à cette pompe funèbre. Pour savoir plus sûrement ce qu'il faut, il interroge Ménélas. Tout se borne à des animaux pour les sacrifices, à des lits, à des armes et à des fruits.

L'usage de présenter aux morts tout ce qui sert à la vie, favorisait le dessein d'Hélène et de Mé-

nélas. Une seule chose fait peine au roi. Quelle nécessité que le vaisseau s'écarte si loin des bords? Ne saurait-on faire cette cérémonie sans Hélène? Mais on lui donne des réponses qui dissipent tous ses scrupules. C'est, dit-on, l'épouse elle-même qui doit faire les funérailles de son époux; et à l'égard du vaisseau, on doit le mettre en pleine mer, afin que les flots ne rejettent pas sur le rivage les restes sacrés du sacrifice. Théoclymène, trop satisfait de la parole qu'Hélène lui a donnée de l'épouser, s'aveugle sur tout ceci. Il veut tout préparer pour la cérémonie, donner au Grec des vêtemens et des vivres en faveur de l'heureuse nouvelle qu'il a apportée, et laisse à Hélène la satisfaction de pleurer pour la dernière fois son ancien mari. « Cependant, ajoute-t-il, consolez-» vous, madame; ne vous livrez point à d'inutiles » regrets : ils ne vous rendront pas votre époux. » C'est ce que dit un de nos poëtes :

Pourquoi ces soins superflus ?
Pourquoi ces cris, ces alarmes ?
Ton époux ne t'entend plus.

« En effet, reprend Ménélas, votre devoir, prin-» cesse, est d'aimer le mari qui vous parle, et » d'oublier le mort. Votre état présent l'exige de » vous. Que si je suis assez heureux pour retour-» ner dans la Grèce, je rétablirai votre gloire in-

» justement flétrie, pourvu que vous soyez telle » que vous devez être envers votre époux. » Hélène répond sur le même ton à ces équivoques, tandis que le roi, qui en est la dupe, goûte des complimens et des douceurs qui ne sont pas pour lui. Tous rentrent ensnite dans le palais, excepté le chœur, dont l'intermède paraît étranger au sujet, à la première vue, puisqu'il ne s'agit que du ravissement de Proserpine, et des maux que causa aux hommes le chagrin de Cérès; mais il y a une finesse assez délicate, en ce que le chœur n'osant relever la fuite d'Hélène, en parle cependant d'une manière couverte et allégorique, en rappelant l'aventure de Proserpine enlevée par Pluton.

ACTE V.

Hélène vient rendre compte aux femmes grecques du succès de son entreprise, et les prie de garder le secret jusqu'à la fin, afin qu'en se sauvant, elle puisse contribuer un jour à leur délivrance. Incontinent, Théoclymène sort avec Ménélas et des officiers chargés de toutes les choses qu'Hélène avait demandées, et il leur ordonne de suivre Ménélas. Mais comme il ne saurait perdre

Hélène de vue, il tâche de la dissuader du voyage qu'il a permis. Il craint que sa douleur ne la porte à se précipiter dans la mer pour suivre l'ombre de son époux, et il est jaloux des larmes qu'elle verse pour un mort qu'il regarde encore comme un rival.

Hélène allègue la religion et les droits sacrés d'un premier hymen, qui ne permettent pas à une femme vertueuse de se dispenser des derniers devoirs envers un mari aimé. Du reste, pour rassurer Théoclymène, elle lui promet de ne pas se livrer à son désespoir, et le presse cependant de donner ses ordres pour avoir un vaisseau prêt. Le roi y consent enfin, et commande qu'on lui donne une galère phénicienne à cinquante rames, avec ordre aux rameurs et à l'équipage d'obéir à l'étranger. Il lui prend même envie d'accompagner Hélène, et d'être de la cérémonie; mais elle vient à bout de l'en détourner. Tous ces petits obstacles qu'il faut lever l'un après l'autre, et qui semblent devoir tout renverser, font l'intérêt de cette intrigue. Enfin Théoclymène, après avoir ordonné de faire les préparatifs de son prochain mariage, prie le Grec de lui ramener au plus tôt Hélène, les congédie l'un et l'autre, et se retire. Ménélas réitère ses vœux au ciel, et part avec sa suite, tandis que le chœur occupe la scène par des chants qui n'expriment que des souhaits vifs et élégans pour l'heureux retour d'Hélène dans sa patrie.

Quoique cet intervalle soit assez court par rapport à la vraisemblance, un homme vient d'un air effrayé apprendre au roi la fuite d'Hélène, et lui déclarer que c'est Ménélas lui-même qui l'a emmenée sur la galère que Théoclymène leur a prêtée. Le roi ne peut croire d'abord une chose si dépourvue d'apparence; et le moyen qu'un homme seul ait pu venir à bout de tant d'Egyptiens dont il était accompagné? Mais l'esclave lui fait un récit détaillé en ces termes :

« Dès qu'Hélène est sortie du palais pour aller » sur le rivage de la mer, elle s'est mise à verser » d'artificieuses larmes sur la prétendue mort de » Ménélas, qui la conduisait. Arrivés au port, » nous en détachons une galère à cinquante » rames; nous faisons les préparatifs : l'un s'oc- » cupe à élever les mâts, l'autre à placer les ra- » mes, d'autres à disposer les voiles et à attacher » le gouvernail. Incontinent nous voyons s'appro- » cher curieusement du rivage des hommes de » bonne mine, mais en mauvais équipage. C'é- » taient les compagnons du fils d'Atrée. Dès qu'il » les aperçoit, il s'écrie avec une douleur feinte : » Malheureux Grecs, comment et sur quel vais- » seau avez-vous fait naufrage? Du moins venez » seconder Hélène, et rendre avec nous les der- » niers honneurs à son époux submergé. Ceux-ci » versant des larmes simulées, entrent dans le

» vaisseau, et portent des offrandes pour ce sacri-
» fice de mer. Tout cela nous paraissait suspect,
» et nous nous entretenions tout bas sur ce grand
» nombre de Grecs; mais pour obéir à vos ordres,
» nous n'osions trop éclaircir ce mystère; car
» enfin, l'ordre d'obéir à l'étranger est la cause
» unique de notre infortune. Déjà tout était trans-
» porté dans le vaisseau : le taureau seul refusait
» de passer, il poussait des mugissemens, et nous
» écartait tous en menaçant des yeux et des cornes
» quiconque osait en approcher. Compagnons,
» dit alors Ménélas, vous qui avez renversé Troie,
» suivez nos coutumes grecques; traînez cette
» victime jusque dans la galère, et cette épée
» l'immolera. Ils prennent aussitôt la victime,
» et l'entraînent sur une planche; de sorte que
» Ménélas, en partie par caresse, et en partie
» par force, achève de la faire entrer dans le na-
» vire[1]. Comme il ne manquait plus rien, Hé-
» lène s'assied au milieu de la pouppe; Ménélas
» ressuscité, prend sa place auprès d'elle; et les
» autres se rangent de suite à droite et à gauche.

[1] Il est sans doute peu important de faire observer une légère différence dans le détail de cette action, telle qu'elle est représentée dans la traduction du P. Brumoy et dans la mienne; cependant, pour éviter au lecteur cette petite recherche, je dois dire que l'expression grecque, employée ici pour désigner le cheval est singulière, et qu'elle a trompé quelques commentateurs. Voyez la traduction.

» Tous avaient des poignards cachés sous leurs
» robes. Ils poussent à l'instant de grands cris,
» sans doute pour s'exhorter à leur voyage, autant
» que nous avons pu l'entendre. Comme nous
» étions à quelque distance des côtes de Pharos,
» le pilote demande s'il est nécessaire de voguer
» plus loin. C'est assez pour mon dessein, répond
» Ménélas. Incontinent il court vers la proue l'é-
» pée à la main; et en égorgeant le taureau, sans
» faire mention d'aucun mort, il fait seulement
» cette prière : Dieu des mers, et vous, chastes
» filles de Nérée, conduisez-moi avec mon épouse
» aux rivages de la Grèce. Cependant le sang de
» la victime ruisselait dans les eaux, présage heu-
» reux pour l'étranger. Alors l'un de nous dit à
» son voisin : Ce voyage est frauduleux; retour-
» nons en arrière; prenez le commandement,
» et tournez le gouvernail. Mais le fils d'Atrée,
» tout fumant du sang de la victime, appelle ses
» compagnons : Amis, élite de la Grèce, que
» tardez-vous? Massacrez ces barbares, et préci-
» pitez-les dans les flots. Notre chef de son côté
» nous crie : Saisissez promptement cette plan-
» che; brisez ces bancs; tirez ces rames, et met-
» tez en pièces ces perfides étrangers. Tous se
» lèvent, tous s'animent : les uns armés de poi-
» gnards, les autres de tout ce que le hasard leur
» fournit. Il se fait un horrible combat, et la

» galère est rougie de sang. Hélène, du haut de » la pouppe, crie aux siens : Souvenez-vous des » exploits de Troie, et renouvelez-les sur ces bar- » bares. Dans cette ardeur mutuelle, vous eussiez » vu se confondre les vaincus et les vainqueurs, » et plusieurs tomber morts. Ménélas, en général » d'armée, examinait où il fallait porter du se- » cours, et il y volait à l'instant. Il frappe, il » renverse tout ce qui lui résiste, et culbute » enfin tous nos nautonniers dans la mer; puis » s'emparant du gouvernail : C'est en Grèce, » dit-il, que je prétends aller. On tourne la voile; » un vent favorable vient l'enfler, et le vaisseau » disparaît à mes yeux. Pour moi, plutôt que de » m'exposer à une mort certaine, je m'étais jeté » dans les flots, d'où l'on m'a tiré pour venir vous » annoncer ce malheur [1], et pour vous dire que » rien n'est plus salutaire qu'une sage méfiance. »

Théoclymène, doublement dupé, et comme amant et comme roi, conçoit une fureur qui le porte à venger au moins sur sa sœur les intérêts de son amour et de son sceptre. Elle est coupable à ses yeux pour ne lui avoir pas révélé l'arrivée de Ménélas à Pharos. Le chœur, suivant son office, tâche d'apaiser Théoclymène. « Où courez-

[1] *Et pour vous dire*; cette liaison ne paraît pas heureuse. Elle est du traducteur.

» vous, seigneur? dans quel sang allez-vous trem-» per vos mains? » Cela produit une contestation courte et intéressante entre le roi et le chœur; mais comme des femmes captives ne peuvent faire entrer la raison dans l'esprit d'un ennemi courroucé, Euripide a recours à la machine pour le dénouement; et il introduit à-propos les deux gémeaux Castor et Pollux, dont l'un prend la parole pour calmer Théoclymène. Il le fait en lui alléguant l'innocence de Théenoé, et la volonté des dieux sur Hélène. Il adresse ensuite le discours à Hélène même, quoiqu'absente, pour lui annoncer un retour heureux dans sa patrie, et les honneurs divins qui lui sont réservés après sa mort. Elle doit donner son nom à une île[1], et Ménélas doit habiter pour toujours dans les îles fortunées. Cette fable athénienne est le but de toute la pièce; ce qui confirme ce que nous avons dit plus d'une fois, à savoir que les poëtes grecs travaillaient presque toujours sur des sujets capables de flatter leur patrie, et que leurs tragédies étaient presque toujours allégoriques.

Si l'on veut se rappeler l'idée de l'*Iphigénie en Tauride*, on trouvera que cette tragédie lui est en plusieurs points conforme. C'est de part et d'autre

[1] L'île d'Hélène : c'est une des Sporades du promontoire Sunium.

une princesse transportée hors de sa patrie dans une terre étrangère, Iphigénie en Scythie, et Hélène en Egypte. Ici c'est un époux, là c'est un frère; tous les deux inconnus et près d'être immolés, qui reconnaissent, l'un une sœur, l'autre une épouse. Des deux côtés ce sont les femmes, qui par leur génie, plus industrieux que celui des hommes, trouvent le secret de s'évader, et d'enlever ce qu'elles ont de plus cher à la fureur de deux tyrans. Enfin des dieux en machine font les deux dénouemens, et remettent le calme sur le théâtre.

PERSONNAGES.

HÉLÈNE.
PARIS.
TEUCER.
LE CHOEUR, composé de captives grecques.
MÉNÉLAS.
UNE VIEILLE ESCLAVE.
UN MESSAGER.
THÉONOÉ, sœur de Théoclymène.
THÉOCLYMÈNE, roi de Pharos.
LES DIOSCURES.

La scène est à Pharos, île d'Égypte, près du mausolée de Protée, au-devant du palais de Théoclymène.

HÉLÈNE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, seule.

Ces rives sont celles du Nil, fleuve majestueux, asile des nymphes timides, qui tient lieu à l'Egypte de la céleste rosée, et reçoit en son sein les neiges des montagnes, pour les répandre sur les champs qu'il féconde[1]. Protée jusqu'à sa mort régna sur cette terre; et, maître de l'Egypte entière, il choisit l'île de Pharos pour y faire sa résidence. Il épousa Psamathé, après que cette nymphe[2] eut renoncé à son premier époux[3]. Il

[1] L'accroissement des eaux du Nil avait beaucoup occupé les anciens philosophes. La cause naturelle qu'Euripide indique ici, *est tirée* de la philosophie d'Anaxagore.

[2] Cette nymphe des eaux.

[3] *Éaque*, suivant la correction de Musgrave; *Éole*, suivant le texte ordinaire.

eut deux fruits de cet hymen : un fils qu'il nomma Théoclymène[1], à cause de son respect pour les dieux, et une fille d'une rare beauté, qui pendant son enfance fit les délices de sa mère, et qui, dès qu'elle eut atteint l'âge où l'on subit le joug de l'hyménée, prit le nom de Théonoé[2]. Il lui fut donné à cause de son habileté dans les sciences divines, qui lui fait connaître également le présent et l'avenir, honneur dont Nérée, son aïeul, a récompensé sa vertu.

Ma patrie est illustre : Sparte m'a vu naître, et je suis fille de Tyndare. La renommée publie que Léda, ma mère, reçut Jupiter dans ses bras, sous la forme d'un cygne, qui cherchait à se dérober à la poursuite d'un aigle cruel. Hélène est mon nom, et voici l'origine des maux que j'ai soufferts. Trois déesses, rivales en beauté, Junon, Vénus et la chaste fille de Jupiter, cherchèrent Alexandre[3] dans les grottes de l'Ida, et le nommèrent arbitre de leur querelle. Vénus, pour séduire Alexandre, offrit mes faibles attraits pour prix de sa victoire. Trop funeste beauté qui causa

[1] Θεὸς, dieu; κλύμενος, illustre. Ce dernier mot signifie proprement *écouté*, *entendu*. C'est une épithète que les Grecs donnaient à Pluton.

[2] Θεὸς, dieu; νόος, intelligence.

[3] Le même que Pâris.

tous mes malheurs! Le berger quitte ses troupeaux, et vole à Sparte pour rechercher mon alliance. Mais Junon irritée renverse tous ses projets, et met entre ses mains un fantôme vivant, formé d'un pur éther. Le fils de Priam se flatte de me posséder, et s'enivre d'une vaine jouissance.

Jupiter cependant médite un dessein qui devait me devenir funeste. Il allume entre les Grecs et les Phrygiens une sanglante guerre, afin de soulager la terre, notre commune mère, du fardeau d'une multitude inutile, et de faire connaître à l'univers le plus vaillant des héros de la Grèce. Je tombai au pouvoir des Phrygiens. Que dis-je? mon nom seul fut la cause de tant de ravages, et le prix de tant de combats. Mercure m'enleva dans les airs, et m'enveloppant d'un nuage (car j'étais sous la protection du maître des dieux), il me transporta dans ce palais, qui était celui de Protée, le plus sage des mortels, afin que j'y vécusse dans la paix et dans l'innocence, et que Ménélas pût retrouver un jour une épouse vertueuse. Je ne suis point sortie de ces lieux, tandis que mon époux infortuné, à la tête d'une puissante armée, est allé me redemander à mon ravisseur. Le Scamandre a été teint du sang des héros qui ont combattu dans ma cause. Et moi, infortunée! je suis l'objet des malédictions et du mé-

pris, et l'on m'impute la trahison qui fit répandre tant de sang. Ah! pourquoi suis-je encore en vie!.... Mercure soutient mon courage. Ce dieu m'a fait espérer que je reverrais encore les murs de ma patrie, que j'y régnerais avec mon époux, que je me verrais enfin justifiée, et qu'il reconnaîtrait que je n'ai point abandonné mes lares, pour fuir dans Ilion avec un vil séducteur. Tant que Protée a joui de la lumière, je n'ai point eu à redouter de violence; mais depuis que la terre couvre sa cendre, son fils recherche ma main. Fidèle à mon premier époux, je viens me prosterner sur le tombeau de Protée; je viens le conjurer de protéger ma vertu, afin que si mon nom est flétri parmi les Grecs, ma personne du moins ne souffre point d'outrage.

SCÈNE II.

TEUCER, HÉLÈNE.

TEUCER.

A quel maître appartient ce superbe palais? Si j'en juge par sa magnificence, par ces portiques, par ces remparts, il ne peut être que celui d'un roi. — Mais que vois-je? ô dieux! l'affreuse image de la femme la plus détestée, d'Hélène, de celle qui a causé ma perte, et tous les malheurs de

la Grèce! Puissent les dieux punir en toi cette odieuse ressemblance! Ah! si mon respect pour une terre étrangère ne retenait mon bras, ce rocher lancé contre toi, me vengerait des crimes de celle dont tu m'offres les traits.

HÉLÈNE.

Étranger malheureux, pourquoi ma vue t'inspire-t-elle de l'horreur? Pourquoi les malheurs d'Hélène enflamment-ils ton courroux contre moi?

TEUCER.

J'ai tort, je l'avoue, et la colère m'emporte au-delà des bornes. J'ai cédé aux transports de la haine commune à tous les Grecs contre la fille de Jupiter. Daignez, madame, daignez pardonner ce sentiment qui m'égare, et oublier des paroles que mon cœur désavoue.

HÉLÈNE

O étranger! qui es-tu? d'où viens-tu dans ces parages?

TEUCER.

Madame, vous voyez un de ces Grecs infortunés.

HÉLÈNE.

Je ne m'étonne plus de ton aversion pour Hélène : achève de m'expliquer ta naissance et ton origine.

TEUCER.

Teucer est mon nom ; mon père est Télamon ; Salamine est ma patrie.

HÉLÈNE.

Quelle raison t'amène sur les bords du Nil ?

TEUCER.

Je viens comme un fugitif, banni des lieux qui m'ont vu naître.

HÉLÈNE.

Je m'intéresse à tes malheurs : apprends-moi quel est celui qui les cause ?

TEUCER.

Télamon... mon père : peuvent-ils venir d'une main plus chère?

HÉLÈNE.

Quel sentiment l'anime contre toi? Ton sort excite ma pitié.

TEUCER.

C'est Ajax, c'est mon frère, qui m'a perdu par sa mort.

HÉLÈNE.

Quoi! ton frère aurait-il péri par ta main?

TEUCER.

Il s'est percé lui-même de son épée.

HÉLÈNE.

Dans un accès de fureur? car de sang froid on n'attente point à sa propre vie.

TEUCER.

La réputation d'Achille, fils de Pélée, est-elle parvenue jusqu'à vous?

HÉLÈNE.

J'ai ouï dire qu'il avait été du nombre de ceux qui recherchaient l'alliance d'Hélène.

TEUCER.

Il laissa en mourant un sujet de querelle aux guerriers rivaux de sa gloire.

HÉLÈNE.

Pourquoi le vaillant Ajax en fut-il la victime?

TEUCER.

Un autre obtint les armes de ce héros. Ajax désespéré ne put survivre à cet affront.

HÉLÈNE.

Comment son infortune a-t-elle rejailli sur toi?

TEUCER.

On me reproche de ne l'avoir pas suivi dans la tombe.

HÉLÈNE.

O étranger! tu as donc vu le siége de la superbe Ilion?

TEUCER.

Mes mains ont aidé à la détruire; et maintenant c'est moi qui succombe.

HÉLÈNE.

Est-elle devenue la proie des flammes?

TEUCER

A peine en peut-on reconnaître les vestiges.

HÉLÈNE.

Infortunée Hélène, c'est pour toi que la Phrygie est affligée!

TEUCER.

Et que la Grèce est dépeuplée. C'est elle qui est l'auteur de toutes ces calamités.

HÉLÈNE.

Combien de temps s'est écoulé, depuis que la ville est en cendres?

TEUCER.

Depuis ce grand événement, l'astre qui mesure les années a ramené sept fois les fruits et les moissons dorées.

HÉLÈNE.

Troie vous a-t-elle long-temps retenus devant ses murs ?

TEUCER.

Pendant l'espace de dix années, nous n'avons point cessé de combattre.

HÉLÈNE.

Avez-vous repris la citoyenne de Sparte ?

TEUCER.

Ménélas, de sa propre main, l'a saisie par les cheveux.

HÉLÈNE.

Tes yeux ont-ils vu cette infortunée ? ou n'en parles-tu que sur le récit qu'on t'en a fait ?

TEUCER.

Je l'ai vue, aussi clairement que je vous vois en cet instant.

HÉLÈNE.

Craignez que les dieux ne vous aient séduit par une trompeuse apparence.

TEUCER.

Cessez de me parler d'une femme odieuse de vouloir douter d'un fait si certain.

HÉLÈNE.

Vous êtes bien assuré que c'est elle-même qui était devant vos yeux ?

TEUCER.

Ces yeux l'ont vue, vous dis-je, et j'étais dans mon bon sens.

HÉLÈNE.

Ménélas est donc dans son palais de retour avec son épouse ?

TEUCER.

Il n'est point dans Argos, il n'a point revu les bords de l'Eurotas.

HÉLÈNE.

Ah ! que m'as-tu dit ! que cette nouvelle doit affliger ceux qui l'aiment !

TEUCER.

La renommée publie qu'ils sont morts l'un et l'autre.

HÉLÈNE.

Quoi ! les Grecs n'ont-ils pas traversé les mers ensemble pour revenir dans leurs foyers ?

TEUCER.

Oui, mais la tempête les a dispersés.

HÉLÈNE.

Dans quelles mers les a-t-elle assaillis?

TEUCER.

Au milieu de la mer Égée.

HÉLÈNE.

Et aucun d'eux n'a pu savoir des nouvelles de Ménélas?

TEUCER.

Aucun. Le bruit de sa mort s'est répandu dans la Grèce.

HÉLÈNE.

(*Bas.*) Je suis perdue. (*Haut.*) Qu'est devenue la fille de Thestias?

TEUCER.

Léda n'est plus.

HÉLÈNE.

Est-ce le déshonneur de sa fille qui l'a précipitée dans la tombe?

TEUCER.

On assure qu'elle a terminé ses jours par un cordon fatal.

HÉLÈNE.

Les fils de Tyndare sont-ils encore au nombre des vivans?

TEUCER

Selon les uns, ils ne sont plus; selon d'autres, ils vivent encore.

HÉLÈNE.

Que dois-je croire! achève..... Infortunée!

TEUCER.

On dit que changés en astres, ils sont devenus dieux.

HÉLÈNE.

Digne prix de leur vertu! — Quel est l'autre bruit qu'on publie?

TEUCER.

C'est qu'ils ont renoncé volontairement à la vie, par le chagrin que leur causaient les désordres d'une sœur.... Mais c'est assez m'étendre sur un sujet qui renouvelle mes douleurs; souffrez, madame, que je vous instruise du motif qui m'amène en ces lieux, et daignez me prêter votre secours. Je cherche Théonoé, qu'inspirent les dieux, afin d'apprendre de sa bouche de quel côté je dois diriger ma course pour aborder dans l'île de Chypre, où Apollon m'a fait espérer un asile, et à laquelle je dois donner[1] le nom de ma première patrie.

[1] Littéralement: *Le nom insulaire de Salamine.*

Ambiguam tellure nova Salamina futuram.

HOR.

HÉLÈNE.

Étranger, il t'est facile de te passer de son secours; sors promptement de cette terre, et préviens le retour du fils de Protée qui la gouverne. Il est sorti du palais pour suivre à la chasse ses chiens ardens et sanguinaires. Il fait périr tous les Grecs qui tombent en sa puissance. Ne t'informe point des motifs qui le portent à cet acte de barbarie; souffre que je garde le silence sur un objet dont il est inutile de t'instruire.

TEUCER.

Je rends grâce, madame, à votre humanité: puissent les dieux récompenser dignement vos bienfaits! Vos traits sont ceux d'Hélène, mais votre cœur est d'une autre nature. Puisse-t-elle périr dans l'opprobre, et ne revoir jamais les bords de l'Eurotas! puissiez-vous vivre toujours heureuse!

SCÈNE III.

HÉLÈNE seule.

Hélas! mes inquiétudes[1] font place à la plus cruelle douleur. Quel deuil peut exprimer ma profonde tristesse? Mes larmes et mes chants lu-

[1] Cette scène et le commencement de la suivante, sont écrits par strophes et antistrophes

gubres suffiront-ils à mon désespoir? (*Elle pleure.*) — Vierges ailées! filles de la terre! Sirènes mélodieuses! venez accompagner mes tristes chants du son plaintif du chalumeau, ou de la flûte de lotos! O Proserpine! que tes retraites sacrées soient témoins de mes larmes, et retentissent de mes accens douloureux; que cette lugubre harmonie te soit agréable, et que l'époux que je pleure reçoive du fond du Tartare l'hommage de mes regrets et de mes gémissemens!

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

J'étais au bord de la mer, où j'étendais sur les roseaux et sur les herbes entrelacées, des robes de pourpre, afin de les exposer aux rayons dorés du soleil. Tout-à-coup des cris douloureux sont venus frapper mes oreilles, semblables à de tendres élégies, mêlées de longs gémissemens. Telles sont les plaintes d'une nymphe, d'une naïade infortunée, qui exprime ses regrets sur son époux habitant des montagnes, et fait retentir les grottes champêtres du nom de son faune chéri [1].

[1] Grec : *De son Pan*. Les Pans étaient les maris des nymphes.

HÉLÈNE.

Hélas! hélas! jeunes Grecques, qui êtes devenues la proie d'un pirate barbare, un Grec, un citoyen de notre commune patrie, est arrivé en ces lieux au travers des mers, et m'a apporté de funestes nouvelles et d'éternels sujets de larmes intarissables. Ilion est la proie des flammes; et c'est moi, infortunée! c'est moi qui en suis la cause; c'est pour mon nom fatal qu'on a versé tant de sang. Léda n'a pu supporter le déshonneur de sa fille; elle a terminé ses jours par un coup désespéré : mon époux est mort après avoir longtemps erré sur les mers; mes frères, Castor et Pollux, l'ornement de leur patrie, ont disparu de dessus la terre; on ne les voit plus dans le champ dompter un coursier fougueux; les bords rians de l'Eurotas ne sont plus témoins de leurs jeux et de leurs triomphes.

LE CHOEUR.

O sort cruel! ô déplorable existence! présent funeste de Jupiter, qui s'offrit à votre mère sous la forme d'un cygne superbe! Quel malheur n'avez-vous pas éprouvé? Votre mère n'est plus; vos frères chéris ne jouissent plus de la lumière; et vous êtes privée de la douceur de voir les lieux qui vous ont donné la naissance : l'injuste re-

nommée publie que vous fûtes livrée aux embrassemens d'un Barbare, et votre époux est submergé dans les flots! Le palais de Lacédémone et le temple d'airain de Minerve ne seront plus témoins de votre bonheur.

HÉLÈNE.

Lequel des Grecs ou des Phrygiens a fait tomber ce funeste pin, sur lequel le fils de Priam traversa la plaine liquide pour posséder ma fatale beauté? La perfide Vénus répand la mort et le carnage; les Grecs, les Phrygiens sont les victimes de sa fureur. C'est sur moi que tombent ses premiers coups. L'auguste épouse de Jupiter envoie le fils de Maïa, qui fend l'air d'un vol rapide : je m'occupais à cueillir des roses, à les rassembler dans mon sein, pour les offrir au temple d'airain de Minerve; il m'enlève avec lui dans les airs, et me porte en ces tristes lieux. Je deviens le sujet d'une querelle fatale, et les rives du Simoïs retentissent des opprobres dont mon nom est couvert.

LE CHOEUR.

Votre douleur est trop juste : supportez avec patience des maux inévitables.

HÉLÈNE.

Chères amies! considérez la fatalité de ma destinée! Les dieux en me faisant naître ont-ils

voulu montrer aux hommes un modèle d'infortune et de calamité? La Grèce ou les pays barbares offrent-ils rien de semblable à ma naissance miraculeuse [1], et à tous les événemens qui forment le tissu de ma vie infortunée? Junon et ma beauté sont les auteurs de ma misère. Plût au ciel que ces traits, comme les couleurs d'un tableau, pussent être effacés et devenir difformes! Plût au ciel que les Grecs pussent perdre la mémoire de mes malheurs, et conserver le souvenir de ma vertu! Contre un revers inattendu le cœur peut s'armer de courage; mais tout concourt pour m'accabler. Vertueuse et déshonorée, mes maux sont d'autant plus cruels, que je les ai moins mérités. Les dieux m'ont enlevée de ma terre natale, pour me transporter parmi les Barbares. J'ai perdu tout ce qui m'était cher. Née libre, je suis esclave; car chez les nations barbares, tous, hors un seul, gémissent dans la servitude. Il me restait une ancre dans la tempête, l'espérance de revoir mon époux et mon libérateur : la mort me l'a ravi. Ce cher époux n'est plus; ma mère n'est plus, c'est moi qui en suis la cause... innocente, il est vrai; mais enfin c'est moi qui lui ai donné

[1] Littéralement : « Car aucune femme grecque ou barbare n'a » enfanté un vase blanc de petits oiseaux, comme on dit que Léda » me mit au monde par Jupiter. » On sait que Léda accoucha de deux œufs.

la mort; et ma fille, qui était l'ornement de ma maison, la gloire de sa mère, ma chère fille, est condamnée à vieillir dans un honteux célibat. Enfin les fils de Jupiter, ces célèbres Dioscures, ne sont plus au nombre des vivans. Mais du moins si tout m'abandonne, j'en accuserai la fortune et non mon imprudence.... Si je retourne dans ma patrie, on me jettera dans les fers; car on ne doute point qu'Hélène ne soit partie avec Ménélas. Si mon époux vivait encore, il m'aurait reconnue aux symboles mutuels dont nous étions convenus, et qui sont ignorés de tout le monde [1].

Inutiles regrets! je ne le verrai plus. Pourquoi tarder à le suivre? quel espoir soutient mon courage? Faut-il, pour terminer mes maux, devenir l'épouse d'un Barbare, et jouir de l'opulence qu'il veut me faire partager? Ah! lorsqu'on sent dans son cœur de l'aversion pour un époux, quand sa personne nous est odieuse, combien la mort est préférable à de si pesantes chaînes! Choisissons donc une mort honorable. Terminer par un nœud fatal une vie languissante, est une fin déshonorante, même pour une esclave; mais il est beau de mourir par le fer : et qu'est-ce qu'un reste de vie dévouée à l'opprobre et à l'infortune? Beauté fatale! qui rends heureuses les autres femmes, tu as causé tous mes malheurs.

[1] On voit que le poëte prépare la reconnaissance.

LE CHOEUR.

Hélène, quel que soit cet étranger dont le récit vous alarme, craignez d'y ajouter foi sans réserve.

HÉLÈNE.

Le récit qu'il m'a fait de la mort de mon époux, est, hélas! trop certain.

LE CHOEUR.

Souvent des imposteurs se jouent de notre crédulité.

HÉLÈNE.

Non, je vous le répète, ce sont d'affreuses vérités.

LE CHOEUR.

Votre esprit alarmé ne voit rien que de sinistre.

HÉLÈNE.

La terreur a glacé mes sens.

LE CHOEUR.

Quelle est à votre égard la disposition de ceux qui habitent ce palais?

HÉLÈNE.

Tous sont au nombre de mes amis, excepté celui qui veut m'obtenir pour épouse.

LE CHOEUR.

Suivez donc mes conseils, et quittez ce monument.

HÉLÈNE.

Quelle est votre pensée? que pouvez-vous me conseiller?

LE CHOEUR.

Allez vers Théonoé; demandez-lui de vous instruire du sort de votre époux : suivant ce qu'elle vous dira, livrez-vous à la joie ou à la douleur. Jusques-là, pourquoi vous laisser aller à votre désespoir? Croyez-moi, quittez ce tombeau, et cherchez cette princesse inspirée par les dieux. Pour découvrir la vérité, ne sortez point de ce palais : je veux vous accompagner et consulter avec vous l'oracle de la jeune princesse instruite par Nérée, son aïeul. Je suis femme; je dois mon secours à une femme dans l'infortune.

HÉLÈNE.

Chères amies, je suivrai vos conseils : entrez avec moi dans le palais; venez voir confirmer tous les maux que je redoute.

LE CHOEUR.

Je vous obéis avec joie.

HÉLÈNE

Jour malheureux! quel récit lamentable désirai-je d'entendre?

LE CHOEUR.

Ne prévenez pas par vos larmes un malheur encore incertain.

HÉLÈNE.

Hélas! qu'est devenu mon cher époux? peut-il jouir encore de la clarté du soleil et des astres, ou bien habite-t-il les royaumes sombres?

LE CHOEUR.

Jusqu'à ce que la vérité vienne dissiper vos doutes, que votre cœur se livre à l'espérance.

HÉLÈNE.

C'est toi que j'invoque, Eurotas, toi, dont les bords verdoyans ont vu former notre union! Je te conjure, au nom des dieux, de m'apprendre si c'est faussement que la renommée publie la mort de mon époux....

LE CHOEUR.

Où vous égare votre douleur?

HÉLÈNE.

Afin que j'attache à mon cou l'instrument fatal de la mort, ou que j'enfonce dans mon sein un *poignard* acéré, victime sanglante offerte aux trois déesses que célébra sur son chalumeau le berger du mont Ida.

LE CHŒUR.

Puissent les dieux écarter ces malheurs, et répandre sur vous les biens dont vous êtes digne !

HÉLÈNE.

O Troie ! ô ville malheureuse ! tu péris par un crime qui n'a point été accompli ! Le sang et les larmes, voilà les présens de Vénus, les pleurs et les gémissemens sont les trophées de sa victoire [1]. Les mères ont vu périr leurs fils, les jeunes filles ont porté leurs cheveux en offrande sur le tombeau de leurs frères, près des rives du Scamandre. La Grèce a poussé des cris de douleur ; elle a porté sur sa tête ses mains désespérées ; elle a fait ruisseler le sang de ses joues. Heureuse nymphe d'Arcadie ! belle Callisto, qui fut jadis élevée jusque au lit de Jupiter ! combien, malgré ton affreuse métamorphose, ton sort est digne d'envie, comparé à celui de ma déplorable mère ! Ces membres hérissés, ce féroce regard, la figure d'une lionne [2] furieuse ont été pour toi le dernier terme de la douleur. Heureuse encore la fille de Mé-

[1] Cette phrase est plutôt substituée, que traduite ; le texte n'est pas clair.

[2] Callisto fut changée en *ourse* et non pas en *lionne* : aussi le dernier éditeur propose-t-il une correction à ce passage.

rope[1], quoique sa beauté l'ait fait chasser du chœur des nymphes qui suivent Diane dans les forêts, et que cette déesse l'ait changée en un cerf aux cornes dorées! Malheureuse! c'est moi qui ai renversé les murs de Troie, c'est moi qui ai fait périr les héros de la Grèce[2]!

[1] Titanide, fille de Mérope. Son histoire n'est pas connue d'ailleurs

[2] La fin de l'acte est indiquée par le défaut de liaison entre cette scène et la suivante. Il paraît qu'on doit les supposer séparées par intervalle de temps. C'est un entr'acte sans chœur. Les trois premières scènes de l'acte suivant n'ont point de témoin sur la scène : cela était nécessaire pour ménager une reconnaissance.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

MÉNÉLAS seul.

O Pélops! ô mon illustre aïeul! vainqueur d'Œnomaüs aux jeux célèbres d'Olympie, lorsque tes membres déchirés furent servis à la table des dieux, plût au ciel que tu y eusses trouvé ton tombeau, avant de devenir père d'Atrée, à qui Agamemnon et moi devons une vie illustre et infortunée[1]! Je puis, sans trop d'orgueil, penser qu'il est glorieux à un roi, qui n'a point le droit de contraindre, et qui commande à un peuple libre, d'avoir porté au-delà des mers une formidable armée et renversé un puissant empire. Plusieurs ont succombé dans cette périlleuse entreprise; mais d'autres, franchissant les mers, ont reporté dans leur patrie les noms de ceux qui sont morts avec gloire. Pour moi, errant et battu des flots depuis que j'ai détruit les tours d'Ilion, je tourne en vain mes yeux vers ma patrie : les

[1] Littéralement : Qui de son union avec Aérope, engendra Agamemnon, et moi Ménélas, illustre couple.

dieux ne daignent pas se rendre propices à mes vœux : jeté tour-à-tour sur les rivages déserts de la Libye et dans des ports inhospitaliers, à peine commencé-je à m'approcher de ma patrie, que les vents me repoussent, et jamais un souffle favorable n'enfle mes voiles avec constance. Enfin je fais naufrage sur ces bords inconnus; je vois périr mes fidèles compagnons, et je me sauve à peine sur les débris rassemblés de mon vaisseau, avec Hélène, que j'ai arrachée des mains des Troyens. J'ignore le nom de cette contrée, j'ignore quels peuples l'habitent : j'ai honte de m'offrir à leurs yeux avec ces vêtemens qui annoncent ma misère. L'infortune est bien plus cruelle à celui qui vécut toujours dans l'opulence. Cependant le besoin me presse; nous manquons de pain pour soutenir notre vie, et d'habits pour nous garantir des injures de l'air : moi-même je ne suis couvert que de vils lambeaux échappés au naufrage; la mer a englouti mes riches vêtemens. J'ai laissé dans une grotte voisine l'épouse qui est la cause de tous mes malheurs; je l'ai confiée à la garde du petit nombre d'amis qui me restent, et je m'avance seul dans ces terres inconnues, pour chercher quelque secours qui puisse les soulager. En voyant ce palais orné de créneaux, ces portes dont l'aspect annonce l'opulence, je sens renaître l'espérance dans mon cœur. Le pauvre ne peut m'of-

frir que des vœux inutiles, mais ici je dois trouver tout ce qui manque à mes chers et malheureux compagnons. Holà !... Personne ne daignera-t-il ouvrir la porte de ce palais, et porter à son maître le récit de mes infortunes?

SCÈNE II.

MÉNÉLAS, UNE VIEILLE ESCLAVE.

LA VIEILLE.

Qui frappe à cette porte? Retire-toi; ta présence est importune à mon maître. O Grec! retire-toi, ou ta mort est inévitable.

MÉNÉLAS.

O vieille compatissante! tout ce que tu dis t'est inspiré par un zèle sage et louable; mais pardonne.... Je serai docile à tes ordres; ah! souffre que je m'explique.

LA VIEILLE.

Retire-toi, étranger; il m'est défendu expressément de laisser aucun Grec approcher de ce palais.

MÉNÉLAS.

Ah! ne me repousse pas, et n'use pas de violence.

LA VIEILLE.

Pourquoi refuses-tu de m'écouter? c'est toi qui t'attires ce traitement.

MÉNÉLAS.

Instruis tes maîtres de mes besoins.

LA VIEILLE.

Je ne le ferais pas impunément.

MÉNÉLAS.

J'ai fait naufrage, je réclame l'hospitalité; vous ne violerez point les égards dus aux malheureux tels que moi.

LA VIEILLE.

Va t'adresser ailleurs.

MÉNÉLAS.

Non, j'entrerai, je pénétrerai dans cette enceinte; laisse-toi fléchir.

LA VIEILLE.

Tu commences à faire du bruit; attends-tu qu'on emploie la force pour te repousser d'ici?

MÉNÉLAS.

Où êtes-vous, mes illustres guerriers?

LA VIEILLE.

Peut-être ailleurs tu tiens un rang honorable; mais sache qu'ici tu n'es rien.

MÉNÉLAS.

O dieux! voyez comme on m'outrage.

LA VIEILLE.

Pourquoi tes yeux se remplissent-ils de larmes?

MÉNÉLAS.

Je pleure au souvenir de ma grandeur passée.

LA VIEILLE.

Retourne vers tes amis : va t'affliger avec eux.

MÉNÉLAS.

En quel pays suis-je transporté? Quel est celui qui règne dans ce palais?

LA VIEILLE.

Ce palais est celui de Protée; cette contrée est l'Égypte.

MÉNÉLAS.

L'Égypte! ah malheureux! où les vents m'ont-ils jeté?

LA VIEILLE.

Pourquoi les habitans des bords du Nil te sont-ils odieux?

MÉNÉLAS.

Ce n'est pas d'eux que je me plains; je n'accuse que ma fortune.

LA VIEILLE.

Tu n'es pas le seul qu'elle maltraite : la terre est couverte de malheureux.

MÉNÉLAS.

Le roi que tu m'as nommé, est-il dans ce palais?

LA VIEILLE.

Ce monument renferme sa cendre; son fils règne en sa place.

MÉNÉLAS.

Ce fils est-il absent, et ne peut-il m'entendre?

LA VIEILLE.

Il n'est point en ces lieux; redoute sa présence: c'est l'implacable ennemi des Grecs.

MÉNÉLAS.

Quel est le sujet de cette haine dont je suis la victime?

LA VIEILLE.

Hélène, la fille de Jupiter, habite ce palais.

MÉNÉLAS.

Qu'as-tu dit? quel nom est sorti de ta bouche? daigne le répéter.

LA VIEILLE.

La fille de Tyndare qui vivait à Sparte.

MÉNÉLAS.

D'où est-elle venue en ces lieux? Comment expliquer ce prodige?

LA VIEILLE.

Elle est partie de Lacédémone pour venir en cette contrée.

MÉNÉLAS.

En quel temps? (*A part.*) Dieux! se peut-il qu'on l'ait déjà ravie dans l'antre qui lui servait d'asile?

LA VIEILLE.

O étranger! c'était avant que les Grecs portassent la guerre dans la Phrygie. Mais quitte au plutôt ce palais, où la fortune a répandu le trouble. Ta mauvaise destinée t'a conduit en ces lieux; si mon maître vient à t'y surprendre, la mort est le présent d'hospitalité qui t'attend. Pour moi, j'aime les Grecs; et la dureté avec laquelle je suis forcée de t'accueillir, est l'effet de la terreur que m'inspire mon maître.

Elle rentre.

SCÈNE III.

MÉNÉLAS seul.

Que dois-je penser de cet étrange événement? N'est-ce pas le comble de l'infortune d'avoir enlevé mon épouse à Troie, au péril de ma vie, pour me la voir ravir sans retour? Non, sans doute, une autre Hélène habite ce palais. — La fille de Jupiter, a-t-elle dit.... Existerait-il sur les bords du Nil un mortel décoré de cet auguste nom? Un seul habite l'Olympe. Est-il une autre Sparte, que celle qu'arrose l'Eurotas [1]? exista-t-il deux Tyndares? les noms de Troie et de Lacédémone sont-ils aussi ceux d'une terre inconnue? Mon esprit incertain ne sait à quoi s'arrêter.... Souvent dans des régions différentes et éloignées, les hommes et les lieux portent des noms semblables. Ce rapport qui cause mon saisissement, n'a rien qui choque la vraisemblance. Je ne veux point me dérober par la fuite aux maux dont cette esclave me menace. Est-il un homme si barbare à qui mon nom n'inspire quelque pitié, qui me refuse la nourriture nécessaire pour soutenir une vie misérable? L'embrasement de Troie est fameux dans tout l'univers, et ce bras qui l'a renversée,

[1] *Dont les bords sont couverts de beaux roseaux* : cette épithète est toujours jointe par Euripide au nom de l'Eurotas.

jouit de quelque renom. J'attendrai le maître de ce palais; si je le trouve inexorable, la mer m'offre un refuge contre sa cruauté; s'il se laisse fléchir par le tableau de mes souffrances, il lui sera facile de les faire cesser. Quel excès de misère pour un homme né sur le trône, de mendier sa vie auprès des rois ses égaux! Ainsi le veut l'inflexible nécessité : tout doit fléchir sous son empire.

SCÈNE IV.

LE CHOEUR, HÉLÈNE, MÉNÉLAS.

LE CHOEUR.

J'ai entendu la voix de la princesse inspirée : elle vient de déclarer que Ménélas n'est point descendu dans le noir séjour des ombres, mais qu'il erre de mers en mers sans pouvoir aborder dans sa patrie; qu'il a vu périr ses amis; que depuis son départ de Troie, il est en proie à la fureurdes vents qui le poussent sur des côtes éloignées de la Grèce.

HÉLÈNE.

Je reviens vers ce mausolée, me livrer à la joie que m'inspire la réponse de Théonoé. La vérité parle par sa bouche : mon époux, m'a-t-elle dit, jouit encore de la lumière; mais, errant çà et là sur les mers, ce n'est pas sans de longs et pénibles travaux qu'il doit être rendu à mes vœux. Mais

le reverrai-je vivant? voilà ce dont l'excès de ma joie ne m'a pas permis de m'informer. Elle assure qu'il n'est pas loin de ces lieux, qu'il a fait naufrage sur un rivage voisin, et qu'il ne lui reste qu'un petit nombre d'amis. Oh! quand viendras-tu, cher époux? quand couronneras-tu les vœux de l'épouse la plus tendre?... Mais quel est cet étranger? N'est-il point envoyé par le fils impie de Protée pour m'arracher à cet asile? Précipitons-nous sur le tombeau; fuyons plus rapidement qu'une biche timide[1], ou qu'une bacchante agitée. Oh! comme il a l'air farouche! sûrement c'est un ravisseur.

MÉNÉLAS.

O vous, qui courez avec effroi embrasser ce tombeau couvert d'offrandes funéraires, arrêtez; pourquoi fuir? Rien n'égale le saisissement que j'éprouve à votre vue.

HÉLÈNE.

O chères compagnes, à mon secours! cet homme m'écarte du tombeau; il veut me faire violence, et me livrer entre les mains du tyran pour assouvir sa funeste passion.

MÉNÉLAS.

Je ne suis point un ravisseur, et je ne sers point les méchans.

[1] Littéralement: Comme une jument légère.

HÉLÈNE.

Que vos vêtemens sont affreux!

MÉNÉLAS.

Arrêtez, vous dis-je; n'ayez aucune crainte; suspendez votre course légère.

HÉLÈNE.

Je m'arrête; je suis tranquille, ma main touche au tombeau.

MÉNÉLAS.

Madame, qui êtes-vous? quels traits ont frappé ma vue?

HÉLÈNE.

Vous-même, qui êtes-vous? Parlez avant que je m'explique.

MÉNÉLAS.

Non, jamais je n'ai vu de ressemblance plus parfaite.

HÉLÈNE.

O dieux! oui, c'est un dieu de revoir ce qui nous est cher[1].

[1] M. Musgrave compare cette expression à celle de Pline : *Deus est mortali juvare mortalem*. C'est un dieu pour l'homme d'aider son semblable. Le même éditeur a rétabli, d'après M. Markland, le vers suivant qui manque aux éditions anciennes. Il a aussi rendu celui-ci au personnage d'Hélène, à qui on l'avait enlevé pour le donner à Ménélas.

MÉNÉLAS.

Êtes-vous Grecque de naissance? ou cette terre est-elle votre patrie?

HÉLÈNE.

Je suis Grecque. A votre tour, apprenez-moi qui vous êtes?

MÉNÉLAS.

Plus je considère ces traits, plus je crois voir ceux d'Hélène.

HÉLÈNE.

Est-ce donc Ménélas que je vois?

MÉNÉLAS.

Vous voyez devant vous ce mortel infortuné.

HÉLÈNE.

O doux objet de mes vœux et de mon amour! c'est ton épouse que tu presses entre tes bras.

MÉNÉLAS.

Mon épouse!... Arrête; que ta main ne touche pas à mes vêtemens.

HÉLÈNE.

Oui, c'est elle-même; c'est la fille de Tyndare; celle qu'il unit à ton sort.

MÉNÉLAS.

Divine Hécate! que tes fantômes cessent de m'obséder!

HÉLÈNE.

Je ne suis point un spectre affreux de la déesse des enfers.

MÉNÉLAS.

Dois-je croire que deux épouses ont reçu mes sermens?

HÉLÈNE.

Eh! quelle autre que moi l'hymen a-t-il soumise à ton amour?

MÉNÉLAS.

Celle que je ramène de Troie, celle qui est retirée dans une grotte voisine de ces lieux.

HÉLÈNE.

C'est moi seule qui t'appartiens, c'est moi qui te fus unie.

MÉNÉLAS.

Veillé-je? en croirai-je mes yeux?

HÉLÈNE.

Peux-tu nier leur témoignage? ne reconnais-tu pas ton épouse?

MÉNÉLAS.

Oui, sa fidèle image; et si je n'étais assuré....

HÉLÈNE.

Regarde [1] : que faut-il de plus pour te convaincre ?

MÉNÉLAS.

Tu lui ressembles en tout, je ne puis le nier.

HÉLÈNE.

A qui donc ajouter foi, si tu n'oses te fier à tes propres yeux?

MÉNÉLAS.

Mais il n'est pas moins sûr que j'ai une autre épouse.

HÉLÈNE.

Hélène n'a point vu Troie; un fantôme a pris sa place.

MÉNÉLAS.

Qui peut créer un corps vivant et animé ?

HÉLÈNE.

L'éther est la matière dont il fut formé.

MÉNÉLAS.

Quel dieu est l'auteur de cet étrange prodige?

[1] Cette traduction suppose une correction très-probable et peu considérable, proposée par B. Heath. Ne pourrait-on point supposer qu'en disant ces mots, Hélène présente à son mari les symboles dont il a été question plus haut? (au vers 298, page 422 de cette traduction.)

HÉLÈNE.

Junon a su l'opérer pour m'enlever à Pâris.

MÉNÉLAS.

Eh! comment se pourrait-il qu'Hélène eût été à-la-fois à Troie et en ces lieux?

HÉLÈNE.

Son nom a pu être à-la-fois en des lieux divers, mais elle-même n'a point quitté ce rivage.

MÉNÉLAS.

Laisse-moi; j'ai assez de mes infortunes.

HÉLÈNE.

Tu m'abandonnes donc, et tu vas emmener avec toi la vaine image de ton épouse!

MÉNÉLAS.

Adieu! ô toi dont les traits se confondent avec ceux d'Hélène!

HÉLÈNE.

Je me meurs. N'ai-je donc retrouvé mon époux que pour le perdre au même instant?

MÉNÉLAS.

Les longs travaux que j'ai soufferts me persuadent plus que tes paroles.

HÉLÈNE.

Ciel! est-il une femme plus malheureuse que moi! Je perds un époux chéri, et avec lui l'espoir de revoir jamais les Grecs et ma patrie!

SCÈNE V.

MÉNÉLAS, HÉLÈNE, UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

O Ménélas! enfin, après bien des recherches vaines, je vous trouve en ces lieux; je viens de parcourir toute cette terre barbare pour vous faire part d'un événement que vos compagnons m'ont chargé de vous annoncer.

MÉNÉLAS.

Qu'est-il arrivé? auriez-vous été découverts? les Barbares vous auraient-ils dépouillés?

LE MESSAGER.

Un prodige dont la vue nous a glacés d'étonnement....

MÉNÉLAS.

Parle; que viens-tu m'annoncer avec tant d'empressement et de trouble?

LE MESSAGER.

Vous avez perdu le fruit de vos longs travaux.

6..

MÉNÉLAS.

Pourquoi rappeler mes anciennes infortunes? Hâte-toi de m'instruire de l'objet de ta commission.

LE MESSAGER.

Votre épouse n'est plus pour vous : elle a disparu dans les airs; elle a quitté la grotte où elle était sous notre garde, pour aller habiter l'Empyrée. « O Phrygiens! ô Grecs infortunés! s'est-» elle écriée; vous êtes morts pour moi sur les rives » du Scamandre, et les artifices de Junon vous ont » fait chercher Hélène dans les bras de Pâris, qui » ne la posséda jamais. J'ai accompli le temps pres-» crit par la destinée, et je retourne au ciel, mon » origine. Je laisse l'infortunée fille de Tyndare in-» justement déshonorée. » ---- Mais que vois-je? fille de Léda! je vous salue : vous êtes en ces lieux quand je viens annoncer que vous habitez le séjour des astres! J'ignorais que votre corps fût d'une céleste nature, et qu'il pût traverser les airs; mais sachez que désormais vous ne pourrez plus nous reprocher d'avoir perdu le fruit de tant de travaux.

MÉNÉLAS.

C'est elle-même : ce récit s'accorde avec ce qu'elle vient de me dire. O jour heureux qui rend une épouse à ma tendresse!

HÉLÈNE.

O mon cher Ménélas! après tant et de si longues peines, je vois enfin renaître le bonheur! O mes amies! partagez aussi mes transports; j'embrasse cet époux dont je fus si long-temps et si cruellement séparée.

MÉNÉLAS.

Chère épouse! mon cœur, en proie à mille sentimens confus, ne sait auquel donner l'essor.

HÉLÈNE.

Je me livre aux plus doux transports : l'espérance renaît dans mon cœur[1]; de douces larmes coulent de mes yeux; je presse mon époux dans mes bras, et je goûte de nouveau le bonheur que j'avais perdu. O mon époux! objet le plus cher qui puisse s'offrir à ma vue!

MÉNÉLAS[2].

Je n'accuse plus le destin; je possède la fille de

[1] Grec : *Je dresse mes cheveux sur ma tête.* Il paraît que c'est une métaphore relative à l'espérance. Platon a employé dans ce sens-là le mot que je traduis par celui de *dresser*, et qui signifie proprement, *élever avec des ailes*.

[2] La distribution des personnages est faite d'après M. Musgrave. Il n'en résulte aucun changement important; seulement le dialogue est plus naturel.

Jupiter et de Léda; celle dont les illustres frères[1] honorèrent jadis l'hyménée, celle qui me fut ravie par les dieux.

HÉLÈNE.

Je vois renaître d'heureux jours; je retrouve un époux perdu pour moi si long-temps. O fortune! sois-moi propice.

MÉNÉLAS.

Dieux! exaucez sa prière! Vous voyez deux cœurs dont l'un ne peut être heureux ou malheureux, sans que l'autre partage son sort.

HÉLÈNE.

Chères amies! tout le passé n'est rien; j'oublie tous mes malheurs entre les bras de mon époux.

MÉNÉLAS.

Tu me retrouves, je te possède. Hélas! à combien de travaux ne m'a pas exposé la vengeance d'une déesse? En te voyant, mes maux se changent en plaisirs.

HÉLÈNE.

O dieux! qui l'eût osé croire, que je te presserais encore contre mon sein?

[1] *Montés sur des chevaux blancs*; Castor et Pollux. Ménélas ignore leur sort, ainsi que celui de Léda.

MÉNÉLAS.

Quand je croyais que tu fuyais à Troie, que tu cherchais un asyle dans ces fatales tours, pouvais-je me flatter de te retrouver innocente? Dis-moi, je te conjure, comment as-tu été enlevée de mon palais?

HÉLÈNE.

Hélas! veux-tu rappeler un cruel souvenir?

MÉNÉLAS.

Pourquoi t'y refuserais-tu? il faut publier les faveurs des dieux.

HÉLÈNE.

Non, je ne puis entreprendre ce douloureux récit.

MÉNÉLAS.

Cède, je t'en conjure, au desir que j'ai de connaître tes infortunes,

HÉLÈNE.

Ne crois pas que j'aie volé sur les aîles de l'amour, pour suivre au-delà des mers un jeune étranger.

MÉNÉLAS.

Quelle divinité t'a arrachée à ta patrie?

HÉLÈNE.

Le fils de Jupiter me porta sur les bords du Nil.

MÉNÉLAS.

O prodige!

HÉLÈNE.

Mes yeux se remplissent de larmes au souvenir des maux dont m'accabla l'épouse de Jupiter.

MÉNÉLAS.

Quel était le sujet de sa colère[1]?

HÉLÈNE.

Sources sacrées de l'Ida, qui prêtâtes un nouvel éclat à la beauté des trois déesses, en les excitant au combat, vous les animâtes à ma perte. O funeste jugement dont je fus la victime!

MÉNÉLAS.

Pourquoi ce jugement alluma-t-il contre toi le courroux de Junon?

HÉLÈNE.

Elle résolut d'enlever à Pâris ma main, que Vénus lui avait promise.

[1] Cette question, conforme à l'explication de Heath, est naturelle. Il ne l'est pas également de demander : « Quel mal voulait-elle ajouter? » ou « A quel mal voulait-elle te livrer? » comme l'expliquent Barnès et Musgrave. La réponse d'Hélène s'accorde avec le sens que j'ai donné à la question de Ménélas.

MÉNÉLAS.

Infortunée!

HÉLÈNE.

Et je fus transportée en Égypte.

MÉNÉLAS.

C'est alors, suivant ton récit, qu'elle mit un fantôme en ta place?

HÉLÈNE.

Cependant la désolation régna dans notre maison abandonnée. O ma mère! Infortunée!

MÉNÉLAS.

Qu'as-tu dit?

HÉLÈNE.

Ma mère n'est plus: un nœud fatal a terminé ses jours flétris par mon ignominie.

MÉNÉLAS.

O ciel!... Ma fille Hermione vit-elle encore?

HÉLÈNE.

Privée des doux noms d'épouse et de mère, elle vieillit dans la douleur et dans l'opprobre.

MÉNÉLAS.

O Pâris! par qui ma maison est renversée, tu es tombé victime de ta faute, et avec toi d'innombrables et vaillans guerriers!

HÉLÈNE.

Tandis que moi, infortunée, enlevée par une déesse à ma patrie, à mon époux, je suis l'objet innocent de l'exécration et du mépris.

LE CHOEUR.

Puisse le reste de votre vie vous offrir des douceurs qui compensent les maux que vous avez soufferts !

LE MESSAGER.

Permets, ô Ménélas ! que je prenne part à ta joie : quoique je n'en connaisse qu'imparfaitement le sujet, je n'en suis pas moins pénétré.

MÉNÉLAS.

Approche, ô vieillard ! ne crains pas de te mêler à notre entretien.

LE MESSAGER.

N'ai-je pas devant les yeux celle qui donna dans Troie le signal des affreux combats?

MÉNÉLAS.

Non : les dieux nous trompaient ; un fantôme aérien était l'objet qui fascinait nos sens.

LE MESSAGER.

Qu'as-tu dit ? Eh ! quoi, tant de travaux pour un fantôme imaginaire !

MÉNÉLAS.

Triste effet de la vengeance de Junon et du combat des trois immortelles!

LE MESSAGER.

Voilà donc ta véritable épouse?

MÉNÉLAS.

Oui; crois-moi, c'est elle-même.

LE MESSAGER.

O ma fille! — O fortune! déesse inconstante et bizarre, tu te plais à renverser la félicité la plus assurée, pour relever les espérances des mortels en butte à ta haine. Vous avez été l'un et l'autre livrés à l'adversité; vous, par d'injustes discours, votre époux, par son ardeur pour les combats. Tous les travaux qu'il a soutenus lui ont été inutiles, et maintenant il obtient le bonheur qu'il a long-temps cherché, lorsqu'il ne fait aucun effort pour l'atteindre. Ainsi, vous n'avez point couvert d'opprobre la vieillesse de votre père; les Dioscures n'ont point à rougir de leur sœur.... Vous n'êtes point coupable des crimes dont on vous accuse. Je crois voir en cet instant renouveler votre hyménée; je crois voir les torches sacrées que je portais auprès du char traîné par quatre chevaux, qui vous conduisait l'un et l'autre au sortir de

votre superbe palais. Malheur au méchant serviteur qui ne se réjouit point du bonheur de ses maîtres, qui ne s'afflige point de leurs revers! Né dans une condition servile, puissé-je en remplir toujours les devoirs en serviteur fidèle et généreux! Quoique je porte le nom d'esclave, mes sentimens m'égaleront aux hommes libres; s'il ne m'est pas permis d'effacer cette tache de ma naissance, je puis du moins la réparer par ma vertu.

MÉNÉLAS.

O généreux vieillard! qui combattis toujours à mes côtés, tu es instruit de ma fortune : va l'annoncer à nos chers compagnons. Dis-leur qu'ils restent sur le rivage, et qu'ils attendent mes ordres; qu'ils se préparent à de nouveaux combats, tandis que je vais songer aux moyens de sortir de cette terre, et de nous mettre tous, par une commune destinée, à couvert de la poursuite des Barbares.

LE MESSAGER.

O roi! je vais exécuter tes ordres. Combien tout ce que je vois me démontre clairement la fausseté de l'art des devins. Non, on ne lit point la vérité dans la flamme du feu sacré. Quel délire d'imaginer que la voix des oiseaux puisse jamais éclairer les mortels! Calchas a-t-il dit aux Grecs qu'ils combattaient pour un fantôme? Il s'est tû, et nos mains

ont exercé contre Troie une vengeance sans objet. Dira-t-on que les dieux lui avaient imposé silence? Pourquoi donc recourir à la voix des prophètes? Offrons aux dieux nos sacrifices, adressons-leur d'humbles prières, et laissons les devins, dont la science n'est qu'un appât trompeur offert à notre crédulité. Jamais la divination n'enrichit sans travail l'homme qui y met sa confiance. La raison et la prudence, voilà les seuls oracles qu'il faille consulter.

SCENE IV.

HÉLÈNE, MÉNÉLAS, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Mes sentimens sont conformes à ceux de ce vieillard. Celui qui sait s'attirer la faveur des dieux, possède un art plus grand que celui des devins.

HÉLÈNE.

Il est vrai, rendons grâces aux dieux qui nous ont protégés. Époux infortuné! comment es-tu échappé à tant de périls? Ce récit ne peut t'être utile; mais on résiste difficilement au desir de connaître les maux qu'ont éprouvés ceux qui nous sont chers.

MÉNÉLAS.

Exiges-tu de moi ce triste et long détail? Te

peindrai-je les flots de la mer Egée soulevés par la tempête, et les fanaux trompeurs allumés par Nauplius sur les rochers de l'Eubée, et les rivages de Crète, et les Syrtes de la Libye, et les retraites de Persée [1], où je fus jeté par les vents? Je ne finirais point si je voulais l'entreprendre. Et moi-même, au souvenir des maux que j'ai soufferts, je sens rouvrir les plaies de ce cœur déchiré.

HÉLÈNE.

Ce que tu viens de dire suffit à ma tendresse; je dois t'épargner un récit douloureux; mais apprends-moi du moins depuis combien d'années tu es errant sur les mers?

MÉNÉLAS.

Après dix ans passés sous les murs de Troie, sept autres ont été employés à combattre contre les vents et les flots [2].

HÉLÈNE.

Infortuné! après tant de travaux, après avoir échappé à tant de dangers, faut-il que tu viennes en ces lieux chercher encore la mort?

[1] Ce sont les côtes occidentales du nord de l'Afrique, où Persée attaqua les Gorgonnes et trancha la tête à Méduse, leur reine.

[2] Un si long espace de temps suffit bien pour expliquer le doute où les deux époux ont paru au premier instant de leur reconnaissance. Il me semble même que les traits d'Hélène devraient être plus altérés, que ne le supposent quelques expressions de cette pièce.

MÉNÉLAS.

Quoi! qu'as-tu dit? Chère épouse, quel coup menace ma vie?

HÉLÈNE.

Fuis au plus tôt de cette terre barbare : ne livre pas tes jours à la merci d'un tyran.

MÉNÉLAS.

Qu'ai-je donc fait pour mériter la mort?

HÉLÈNE.

Ton arrivée détruit l'espérance de celui qui recherche ma main.

MÉNÉLAS.

Est-il quelque mortel qui ose y prétendre?

HÉLÈNE.

Il en est un de qui je dois redouter un outrage pareil à celui qui m'a déshonorée injustement.

MÉNÉLAS.

Est-ce un simple particulier, est-ce le roi de cet état?

HÉLÈNE.

C'est le roi, c'est le fils de Protée.

MÉNÉLAS.

Voilà donc l'explication des paroles mystérieuses de la vieille esclave.

HÉLÈNE.

Quelle est donc dans cette contrée barbare la porte où tu as osé t'adresser [1]?

MÉNÉLAS.

Celle de ce palais. Je m'en suis approché pour solliciter une faible assistance.

HÉLÈNE.

Tu as mendié ta vie en ce lieu! — Ah! malheureuse!

MÉNÉLAS.

Il est vrai, je l'ai fait; mais j'ai caché mon nom.

HÉLÈNE.

Tu sais donc, je n'en doute point, tout ce qui concerne les coupables desseins du tyran?

MÉNÉLAS.

Je le sais, il est vrai, mais j'ignore si tu as su lui résister.

HÉLÈNE.

Crois que ton épouse t'est demeurée fidèle.

[1] Comme Ménélas vient de parler d'un entretien qu'il a eu avec une vieille esclave, et que les vieilles esclaves étaient ordinairement employées à la garde des portes, Hélène comprend que Ménélas a heurté à la porte de quelque maison.

MÉNÉLAS.

Quel gage aurai-je de ta foi? rassure ma tendresse alarmée.

HÉLÈNE.

Contemple cette retraite qui sert d'asile à ma vertu.

MÉNÉLAS.

Je vois ce lit pareil à la couche d'une esclave; qu'a-t-il de commun avec ton sort?

HÉLÈNE.

C'est là que je viens de prier les dieux de me délivrer de la poursuite du tyran.

MÉNÉLAS.

N'est-il point d'autel où tu puisses recourir? Est-ce la coutume des Barbares?

HÉLÈNE.

Ce lieu est pour moi un refuge aussi sûr que le temple des dieux.

MÉNÉLAS.

Dois-je donc désespérer de te ramener dans ma patrie?

HÉLÈNE.

Tu viens chercher la mort, et non ta fidèle compagne.

MÉNÉLAS.

Ainsi, je serai donc toujours le plus malheureux des mortels!

HÉLÈNE.

Ne rougis pas de chercher ton salut dans la fuite.

MÉNÉLAS.

Que je fuie! que je t'abandonne! toi pour qui l'on me vit renverser les murs dIlion!

HÉLÈNE.

Veux-tu que je cause ta mort?

MÉNÉLAS.

Non, tes conseils sont indignes de mon courage et de ma gloire.

HÉLÈNE.

Ne te flatte pas d'immoler le tyran.

MÉNÉLAS.

Son corps est-il invulnérable?

HÉLÈNE.

Crois-moi, la sagesse défend d'entreprendre ce qu'on ne peut exécuter.

MÉNÉLAS.

Faut-il que j'offre en silence mes mains aux chaînes qu'on m'apprête?

HÉLÈNE.

Dans ce péril extrême, il faut user d'artifice.

MÉNÉLAS.

S'il faut périr, que du moins quelqu'action d'éclat rende ma mort glorieuse.

HÉLÈNE.

Il ne me reste plus qu'une seule espérance.

MÉNÉLAS.

Espères-tu le vaincre ou le séduire?

HÉLÈNE.

Si le tyran ignore ton arrivée.

MÉNÉLAS.

Qui pourrait l'en instruire? comment saurait-il qui je suis?

HÉLÈNE.

Il possède dans ce palais une personne dont la science égale celle des dieux.

MÉNÉLAS.

La voix de quelque ancien oracle se fait-elle entendre en ces lieux?

HÉLÈNE.

Non : sa sœur Théonoé est celle que je crains.

MÉNÉLAS.

Son nom est prophétique. Pourquoi t'inspire-t-elle de la frayeur?

HÉLÈNE.

Elle connaît toutes choses; et son frère ne tardera pas à savoir, par son moyen, ce qu'il nous importe de lui cacher.

MÉNÉLAS.

Il ne me reste que la mort : je ne puis rester inconnu.

HÉLÈNE.

Si nous pouvions la toucher par nos prières?

MÉNÉLAS.

Quelle espérance oses-tu concevoir?

HÉLÈNE.

Si nous l'engagions à ne pas révéler ta présence?

MÉNÉLAS.

Pourrions-nous alors fuir ensemble?

HÉLÈNE.

Nous le pourrions sans peine avec son secours; mais en vain tâcherions-nous de lui cacher notre départ.

MÉNÉLAS.

C'est à toi d'aller auprès d'elle, et d'employer, pour la fléchir, toutes les ressources de ton sexe.

HÉLÈNE.

Ah! avec quelle ardeur je vais me jeter à ses pieds et embrasser ses genoux!

MÉNÉLAS.

Il faut le tenter sans doute; mais si la princesse est inflexible?

HÉLÈNE.

Ta mort est inévitable, et je serai contrainte à recevoir la main du tyran.

MÉNÉLAS.

Ce serait me trahir; cette contrainte n'est qu'un prétexte dont tu couvrirais ta perfidie.

HÉLÈNE.

Crois les sermens d'une chaste épouse: j'atteste ta tête chérie.....

MÉNÉLAS.

Jures-tu de mourir, avant de former d'autres nœuds?

HÉLÈNE.

Je jure que le même fer nous unira dans la tombe.

MÉNÉLAS.

Donne-moi cette main pour garant de ta foi.

HÉLÈNE.

La voilà. Oui, si tu meurs, je fais le vœu de te suivre.

MÉNÉLAS.

Je fais ici le même serment : si la mort te ravit à ma tendresse, ne crains pas que je survive à ma douleur.

HÉLÈNE.

Ne songeons qu'aux moyens de mourir avec gloire.

MÉNÉLAS.

Je t'immolerai sur ce tombeau, et je me frapperai du même fer[1]. Mais je vendrai chèrement ma vie : l'on ne brisera pas impunément les nœuds qui nous unissent. Barbares! approchez; osez défier le bras qui renversa les murs de Troie. Non, je ne retournerai point dans la Grèce publier ma honte et ma lâcheté; et le vainqueur d'Achille, celui qui vit périr le fils de Télamon et le fils de Nestor[2], ne s'entendra pas reprocher qu'il a craint

[1] J'ai adopté ici une conjecture de M. Tyrwhitt. Le texte des manuscrits porte : « Après t'avoir tuée sur le dos de ce monument, il me tuera. »

[2] C'est encore ici une correction faite au texte qui porte : le fils de Thésée. Mais les fils de Thésée ne moururent point au siége de Troie.

de mourir pour sauver son épouse. Ah! si les dieux méritent des autels, la terre repose légère sur le corps des héros qui meurent en combattant : ils écrasent les lâches sous le fardeau d'une masse accablante. Grands dieux! daignez protéger les descendans de Tantale, et détournez les maux suspendus sur leurs têtes!

HÉLÈNE.

Ah! malheureuse! que vais-je devenir? Ménélas, nous sommes perdus! je vois la princesse inspirée, Théonoé qui s'avance : la porte s'ouvre et retentit. Fuis.... Mais que dis-je? elle sait tout. Présente ou absente, elle est instruite de ton arrivée. Infortuné! tout est perdu. Tu n'as donc échappé au fer des barbares Phrygiens, que pour être immolé dans une terre étrangère[1]!

SCÈNE VII.

MÉNÉLAS, HÉLÈNE, THÉONOÉ, FEMMES QUI PRÉCÈDENT THÉONOÉ, LE CHOEUR.

THÉONOÉ aux femmes qui marchent devant elle.

Portez devant moi ce flambeau sacré; purifiez l'air que je respire, avec les cérémonies accoutumées. Si quelque pied profane a souillé la terre

[1] Il n'y a aucune raison pour placer ici la fin du second acte, comme fait le P. Brumoy d'après Barnès.

où je marche, que la flamme lustrale en efface l'empreinte, et partout où je passe, répandez la vapeur de la poix embrasée. Après avoir rempli votre saint ministère, reportez sur le foyer le feu que vous y avez allumé [1].

SCÈNE VIII.

MÉNÉLAS, HÉLÈNE, THÉONOÉ, LE CHOEUR.

THÉONOÉ.

O Hélène! reconnais-tu la vérité de mes prédictions? ton époux est enfin rendu à tes vœux. Ménélas est devant mes yeux, privé de ses vaisseaux, séparé du fantôme qu'il prit si long-temps pour toi. Infortuné! après tant de travaux, tu ignores si tu dois revoir ta patrie, ou finir ta vie en ces lieux. La discorde règne parmi les dieux; ils s'assemblent aujourd'hui dans le palais de Jupiter; Junon, qui jusqu'ici fut ton ennemie, t'est devenue favorable et veut te sauver avec Hélène, afin que la Grèce, en la revoyant, apprenne que l'espoir d'un hymen trompeur a séduit Alexandre [2], et a fait triompher Vénus. Mais celle-ci a résolu ta perte, afin qu'on ne puisse point lui re-

[1] Les prêtres égyptiens, au rapport de Plutarque, prenaient soin de purifier l'air qu'ils respiraient; le matin, ils le faisaient parfumer avec de la poix résine, et le soir, avec de la myrrhe.

[2] Le même que Pâris.

procher d'avoir acheté, par cet hymen, le prix de la beauté. C'est de moi que ton sort dépend. Je puis satisfaire Vénus, et te perdre en te découvrant à mon frère, ou, en ne te découvrant point, sauver tes jours et servir les intérêts de Junon : mon frère m'a ordonné de l'instruire de ton arrivée, dès que j'en aurais connaissance. Parlez, que dois-je faire? dois-je révéler ce secret, et me mettre à l'abri de son ressentiment?

HÉLÈNE.

Princesse[1]! vous voyez à vos pieds une triste suppliante. Sur ce tombeau qui me sert d'asile, j'implore votre compassion pour deux infortunés. A peine, hélas! ai-je retrouvé mon époux, que je me vois menacée de le perdre par le coup le plus cruel. Ne dites point à votre frère que cet époux est venu dans mes bras. Sauvez l'objet de mon amour, je tends vers vous des mains suppliantes : n'immolez pas à votre frère les devoirs de la piété, et n'achetez pas à ce prix son injuste et perverse reconnaissance : car Dieu hait la violence. Il ordonne que chacun possède les biens qu'il a acquis par des voies légitimes, et non par l'iniquité. Il faut abandonner les richesses qui sont le fruit de l'injustice. Le ciel et la terre sont des biens com-

[1] Grec : O *vierge!*

muns à tous les hommes; tous ont droit d'en jouir au lieu marqué pour leur séjour; mais nul ne doit envahir ce que d'autres possèdent, et user de force pour le ravir. C'est par l'ordre des dieux, mais c'est pour mon malheur, que Mercure m'a transportée en ces lieux. Je fus confiée au roi votre père, afin qu'il me rendît à cet époux qui me redemande aujourd'hui : s'il meurt, comment recouvrera-t-il ses droits? comment celui à qui je fus confiée remplira-t-il un saint devoir? unira-t-il une épouse vivante à un époux devenu la proie de la mort? Respectez les dieux et les mânes de votre père. Veulent-ils s'emparer d'un bien qui ne leur appartient pas, ou vous ordonnent-ils de le rendre à son possesseur légitime? Je crois bien juger de leur dessein. Il est donc de votre équité de suivre plutôt les volontés d'un père juste, que la violence d'un frère cruel. Vous que les dieux inspirent, qui possédez les plus sublimes connaissances, méconnaîtrez-vous les devoirs de la piété et de l'obéissance filiale, ou les sacrifierez-vous à l'injustice d'un frère? Rien n'est caché à vos yeux; le présent, l'avenir vous sont connus : quelle honte serait-ce à vous d'ignorer les premiers principes de la justice? Délivrez une infortunée, délivrez-moi des maux où vous me voyez livrée; et, sans faire aucun sacrifice de votre bonheur, accordez-moi le droit d'y participer. Le nom d'Hélène est

odieux à tous les mortels; la Grèce retentit du bruit de mon infamie; on publie que j'ai abandonné mon époux, pour habiter les palais opulens des rois phrygiens. Si je retourne dans ma patrie, on saura que ce sont les artifices d'une déesse qui ont causé tous les malheurs des Grecs; on connaîtra que je ne suis point une perfide; mon honneur sera rétabli; je donnerai un époux à ma fille, dont on dédaigne la main; je ne vivrai plus comme une malheureuse fugitive; je jouirai des biens que la fortune m'a destinés. Si la mort m'avait enlevé mon époux loin des lieux où le sort m'a reléguée, je le pleurerais absent; mais lorsqu'il m'est rendu, le verrai-je arraché d'entre mes bras pour être conduit au supplice? Ah! madame, laissez-vous plutôt toucher par mes larmes: imitez les vertus de votre père. C'est en formant leur cœur sur le modèle d'un père vertueux, que les enfans se couvrent de gloire.

THÉONOÉ.

Vos larmes m'attendrissent, et je plains votre infortune; mais je voudrais entendre Ménélas; qu'il défende lui-même ses jours.

MÉNÉLAS.

Ne croyez pas me voir tomber à vos genoux, ou répandre des larmes; je ne souillerai point par une

action faible et timide, la gloire que je me suis acquise sous les murs d'Ilion. Des maux comme les miens ont aux yeux du vulgaire le droit d'arracher des pleurs, même aux plus grands courages : quant à moi, j'estime cette faiblesse indigne de ma vertu. Si vous jugez qu'il soit digne de vous, de sauver la vie d'un étranger infortuné qui vient réclamer son épouse, rendez-lui ce qui lui appartient, et protégez ses jours; si vous croyez devoir rejeter ma prière, j'ai appris dès long-temps à supporter les coups de la fortune; mais songez que ma mort vous couvrira d'opprobre. Je puis, sur ce tombeau, m'adresser aux mânes de votre père, et lui exposer sans rougir ce qui me paraît juste et propre à toucher votre cœur. O vieillard! qui reposes sous ce marbre, rends-moi, je t'en conjure, rends à mes vœux l'épouse que Jupiter t'a confiée; la mort t'empêche de me satisfaire; mais ta fille souffrira-t-elle que ta gloire soit ternie? Mon bonheur est en sa puissance. Dieu des enfers! j'implore ton secours : ce bras enrichit ton empire, et t'offrit pour Hélène de nombreuses victimes; ou rends-les à la vie, ou fais que cette princesse, se montrant la digne héritière des vertus et de la piété de son père, rende une épouse à ma tendresse. Enfin, si vous me l'arrachez, sachez ce qu'elle vient de vous taire : nous nous sommes promis par les sermens les plus sacrés, de ne point

nous survivre. Je combattrai votre frère; il faut que l'un des deux succombe. S'il refuse le combat, s'il nous veut forcer par la faim jusque dans cet asile, j'ai juré d'enfoncer le poignard dans le sein d'Hélène, et de l'en retirer sanglant pour en percer mon propre cœur; nous mourrons sur le tombeau de votre père; notre sang arrosera sa cendre, et nos corps reposeront auprès du sien, éternel monument de douleur et de reproche. Ne pensez pas que jamais elle soit l'épouse de votre frère, ni d'aucun autre mortel que moi : si je ne puis l'emmener dans la Grèce, je l'entraînerai dans la tombe. Mais pourquoi ces tristes discours? si je donnais cours à des larmes efféminées, je pourrais vous toucher, mais aux dépens de ma gloire. Vous pouvez m'arracher la vie : je ne mourrai point sans honneur; mais plutôt laissez-vous fléchir : soyez juste; rendez Hélène à son époux.

LE CHOEUR.

Jeune princesse, c'est à vous de prononcer : puisse votre jugement être conforme à nos vœux!

THÉONOÉ.

Je connais les devoirs de la piété, et je les respecte. Je sais ce que je me dois à moi-même; je ne souillerai point la gloire de mon père; je ne chercherai point à plaire à mon frère, aux dépens

de l'honneur et de la vertu. Mon cœur est le sanctuaire de la justice; il est purifié par Nérée. Je ferai mes efforts pour sauver Ménélas. Puisque Junon veut être ta bienfaitrice, je joindrai mon suffrage à celui de cette déesse. Puisse Vénus m'être toujours propice! Je suis étrangère à son culte, et j'ai renoncé à ses plaisirs. Les prières que tu viens de faire sur le tombeau de mon père sont justes, je ne puis m'y refuser sans crime. Hélas! s'il vivait encore, il vous eût rendus l'un à l'autre. Il est parmi les morts, aussi bien que chez les vivans, une justice vengeresse : l'âme de ceux qui ne sont plus demeure privée de vie; mais réunie à l'immortel éther, elle conserve un sentiment qui ne meurt point. Je saurai garder le silence sur l'objet qui vous intéresse, et je ne serai pas complice des égaremens de mon frère. En paraissant le trahir, je le sers et je le rends à la vertu. C'est à vous de chercher les moyens de ménager votre fuite : je vous laisse y songer, et je vous promets le secret. Commencez par invoquer les dieux. Hélène, demande à Vénus de ne plus mettre obstacle à ton retour, et prie Junon de conserver à ton époux et à toi, la bienveillance qu'elle daigne vous accorder. Et toi, mon père, qui maintenant es la proie de la mort, crois que ta fille fera tout pour honorer ta mémoire, et pour écarter de ton nom religieux, la tache de l'impiété! Elle rentre dans le palais.

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, MÉNÉLAS, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Jamais, sans la justice, il n'y eut de bonheur véritable! C'est sur elle qu'il faut fonder son salut et ses espérances.

HÉLÈNE.

Ménélas, la princesse nous sauve la vie; profitons de ses conseils, et cherchons ensemble les moyens de nous dérober aux coups qui nous menacent.

MÉNÉLAS.

Tu vis depuis long-temps dans ce palais : les serviteurs du roi doivent t'être affidés.

HÉLÈNE.

As-tu formé quelque dessein ? je sens déjà renaître mes espérances.

MÉNÉLAS.

Il faut les engager à nous céder un char.

HÉLÈNE.

J'y réussirai peut-être; mais où dirigerons-nous notre fuite, au milieu d'une terre barbare, et qui

nous est inconnue? Ton projet est impossible à exécuter.

MÉNÉLAS.

Vois si je ne pourrais point me cacher dans le palais, et de ce fer acéré percer le cœur du tyran?

HÉLÈNE.

Sa sœur y consentirait-elle? garderait-elle le silence? laisserait-elle périr son frère?

MÉNÉLAS.

Lors même que nous pourrions fuir, nous n'avons point de vaisseaux : celui qui nous a portés sur ce rivage est devenu la proie des flots.

HÉLÈNE.

Écoute, et daigne examiner si une femme peut ouvrir un sage avis : consens-tu de passer pour mort?

MÉNÉLAS.

C'est un augure sinistre; mais si cet artifice est propre à nous sauver, je consens que tu l'emploies.

HÉLENE.

Je paraîtrai aux yeux du tyran la tête rasée, et j'exciterai sa compassion par mes larmes et par mes sanglots.

MÉNÉLAS.

Quel effet salutaire espères-tu de cette feinte?

HÉLÈNE.

[1] Je le conjurerai de permettre que je rende les honneurs de la sépulture [2] à mon époux, qui a péri dans les flots.

MÉNÉLAS.

Je veux qu'il te l'accorde. Après avoir érigé un monument à ma mémoire, comment fuirons-nous sans vaisseau?

HÉLÈNE.

Je lui demanderai de m'en accorder un pour faire dans la mer les cérémonies funèbres.

MÉNÉLAS.

Fort bien; mais s'il t'ordonne de l'ensevelir dans la terre, tout ton projet est renversé.

[1] Avant ces mots on lit un vers que les interprètes expliquent ainsi : « Je prétexterai un ancien usage. » Mais le grec semble dire autre chose, et de bons critiques mettent ce vers dans la » bouche de Ménélas en le traduisant ainsi : « Il y a dans ce discours quelque chose qui sent la simplicité du vieil âge. » Ils croyent que l'artifice d'Hélène mal compris d'abord, paraît à Ménélas trop simple et presque puéril.

[2] Dans un cénotaphe.

HÉLÈNE.

Je lui répondrai qu'il est contraire aux lois de la Grèce, d'ensevelir sur la terre ceux qui sont morts dans les flots.

MÉNÉLAS.

Le succès doit couronner cet heureux artifice. Je monterai avec toi sur le vaisseau pour jeter à la mer les offrandes mortuaires.

HÉLÈNE.

Sans doute, il faut que tu m'accompagnes, avec le reste de tes compagnons échappés du naufrage.

MÉNÉLAS.

Si j'atteins le vaisseau avant qu'il ait levé l'ancre, chacun de nous, armé de son épée, se tiendra près de l'un des matelots.

HÉLÈNE.

Reposons-nous sur ta valeur, et puissent ensuite les dieux nous accorder un vent favorable!

MÉNÉLAS.

Oui, j'attends d'eux cette faveur : ils mettront fin à mes travaux. Mais de qui diras-tu que tu tiens la nouvelle de ma mort?

HÉLÈNE.

De toi. Tu affirmeras que tu as vu périr le fils d'Atrée, et que tu as échappé seul du naufrage.

MÉNÉLAS.

Ces vêtemens, formés des débris d'un naufrage, ne confirmeront que trop bien mon récit.

HÉLÈNE.

Ils nous seront utiles, plus que ceux dont tu as regretté la perte. C'est à l'excès de ta misère que nous devrons notre salut.

MÉNÉLAS.

Dois-je te suivre dans le palais? ou dois-je demeurer auprès de ce mausolée?

HÉLÈNE.

Demeure : si le tyran voulait te maltraiter, tu serais protégé par cet asile et par ton épée. J'entre dans le palais; je vais couper ces boucles qui flottent sur mon front, revêtir des vêtemens lugubres, et faire ruisseler le sang de mes joues. Cet instant va décider de mon sort; si je suis découverte, je péris dans les supplices; si je réussis, je rentre dans ma patrie, je sauve mon époux. Vénérable Junon, épouse de Jupiter, jette un regard propice sur un couple infortuné qui t'invoque! Nous tendons des mains suppliantes vers ce séjour brillant qui s'honore de ta présence. Et toi, Vénus, qui dus le prix de la beauté au desir que conçut Pâris de

posséder ma main; fille de Dioné, cesse de conjurer ma perte : contente-toi des maux que tu m'as fait souffrir. N'est-ce pas assez que mon nom soit diffamé chez les Barbares? si tu veux me faire périr, que du moins je meure dans ma patrie. Es-tu donc insatiable de maux? te verra-t-on toujours avide de fureurs, de trahisons et de crimes, et les tendres amours se baigner dans le sang? Si tu exerçais ton empire avec plus de douceur, tu serais la déesse la plus aimable et la plus adorée.

SCÈNE X.

LE CHOEUR, MÉNÉLAS [1].

LE CHOEUR.

Chantre mélodieux, dont la voix gémissante fait résonner les bosquets touffus des vallons et les retraites sacrées des Muses, accours, plaintive Philomèle! prête-moi tes inflexions touchantes et douloureuses pour déplorer les malheurs d'Hélène et les calamités dont elle fut la cause innocente. Gémissons sur les maux que Pâris fit fondre sur Ilion, lorsqu'il quitta Lacédémone, et crut transporter en Phrygie l'épouse que Vénus avait accordée à ses desirs.

[1] Ménélas reste sur la scène dans une entière inaction; ce chant est donc un entr'acte.

Combien de Grecs ont péri sous les murs d'Ilion, laissant leurs épouses dans le deuil et leurs maisons abandonnées! Combien de braves guerriers ont été submergés dans les flots sur les rivages de l'Eubée, trompés par les fanaux allumés pour les perdre, sur les rochers Caphaléens, lorsque, quittant une terre barbare, et pressés du desir de revoir leur chère patrie, ils ramenaient l'indigne conquête que Junon mit entre leurs mains, une nuée, l'ombre d'Hélène, objet de tant de combats.

Qui peut, en observant la nature, dire s'il est un dieu qui régit l'univers? C'est une obscurité impénétrable à l'homme, qui voit d'un côté tant de merveilles, et de l'autre tant de contradictions et de si étranges catastrophes. O Hélène! tu es la fille de Jupiter : ce dieu, sous la forme d'un cygne, t'engendra dans le sein de la belle Léda; et tu vois ton honneur injustement flétri! la Grèce te prodigue les noms de perfide, d'infidèle, d'impie! Il n'est rien de sûr parmi les mortels; mais la vérité règne parmi les dieux.

Insensés, qui cherchez au sein des combats le prix glorieux de la vertu, n'espérez pas terminer impunément par le fer les funestes travaux des mortels! Si le sang répandu doit être l'arbitre de leurs querelles, la discorde ne cessera pas de régner au sein des cités. C'est ainsi, ô Hélène! que

les Grecs ont ravagé la terre de Priam, tandis qu'ils pouvaient terminer par des paroles de paix la querelle que ton nom avait excitée. Maintenant de nombreux guerriers sont devenus la proie de Pluton : la flamme dévorante, semblable à la foudre de Jupiter, a envahi les tours d'Ilion, et a répandu au loin la désolation et la ruine.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉOCLYMÈNE, MÉNÉLAS, LE CHOEUR[1].

THÉOCLYMÈNE.

AUGUSTE monument, qui renfermes la cendre de mon père, je te salue. O Protée! j'ai voulu que ton mausolée fût placé à l'entrée du palais que j'habite, afin de le trouver toujours sur mon passage, et que jamais Théoclymène ne pût entrer dans sa maison sans rendre hommage aux mânes de son père.

Vous, serviteurs diligens, rentrez dans le palais avec les chiens et les équipages de chasse.

Dès long-temps je me reproche cette molle indulgence qui souffre que les méchans échappent au supplice. Un Grec, dit-on, est entré ouverte-

[1] Théoclymène, qui revient de la chasse, arrive sur le théâtre par une des entrées placées dans les côtés à droite et à gauche. Le mausolée qui devait être grand, suivant la coutume des Égyptiens, et qui peut-être avait l'apparence d'une pyramide, suffit pour dérober Ménélas aux yeux de Théoclymène. Ce prince s'avance après avoir salué le monument, et va vers le fond du théâtre où est la porte du palais. C'est-là qu'il rencontre Hélène qui en sort vêtue d'habits de deuil.

ment dans cet État, sans être arrêté par les gardes que j'ai chargés du soin de veiller à ma sûreté; sans doute c'est quelque espion, ou quelque ravisseur d'Hélène : s'il est pris, rien ne peut le dérober à la mort.

O dieux! a-t-il déjà exécuté son coupable projet? La fille de Tyndare a quitté ce tombeau; elle a fui loin de ce rivage.... Holà! fidèles serviteurs, ouvrez, faites sortir les chevaux et les chars! que du moins ma lenteur à la poursuivre ne me prive pas du bonheur de la posséder. — Arrêtez; l'objet que je cherche s'offre à ma vue, et je vois qu'elle était en cet instant dans le palais.

SCÈNE II.

LES MÊMES, HÉLÈNE[1].

THÉOCLYMÈNE.

Hélène, pourquoi ces vêtemens lugubres[2]? pourquoi le fer a-t-il fait tomber ces cheveux qui ornaient votre tête charmante? pourquoi des larmes inondent-elles vos joues de rose? Un songe

[1] Le chœur ne parle pas dans cette scène, non plus que dans la précédente; j'ai cependant cru devoir l'indiquer comme étant sur la scène, parce qu'il n'y a aucune raison de croire qu'il l'ait quittée.

[2] Le grec exprime une circonstance qui est omise dans ma traduction : « Pourquoi avez-vous couvert votre corps de vêtemens » noirs, après avoir quitté vos vêtemens blancs? »

sinistre a-t-il troublé votre raison? ou la triste nouvelle de la mort de quelque personne chérie vous plonge-t-elle dans la douleur?

HÉLÈNE.

O mon maître! car ce nom vous convient désormais, j'ai tout perdu; je succombe à la douleur.

THÉOCLYMÈNE.

Quel malheur imprévu? quel accident funeste?...

HÉLÈNE.

Ménélas.... pourrai-je achever?.... Hélas! il n'est plus.

THÉOCLYMÈNE.

Je ne veux point me réjouir d'une nouvelle qui vous afflige, et qui doit faire mon bonheur. Mais de qui la tenez-vous? serait-ce de Théonoé?.

HÉLÈNE.

Elle a confirmé le triste récit de celui qui l'a vu périr.

THÉOCLYMÈNE.

Quoi! quelqu'un est venu vous annoncer sa mort?

HÉLÈNE.

Oui, Seigneur; et c'est en vain que je voudrais en douter.

THÉOCLYMÈNE.

Qui s'est chargé de ce soin? où est-il? que je m'assure de la vérité de son récit.

HÉLÈNE.

Vous le voyez tremblant auprès du mausolée.

THÉOCLYMÈNE.

O Apollon! ses hideux vêtemens annoncent une profonde misère.

HÉLÈNE.

Hélas! il me semble voir mon époux en ce triste état.

THÉOCLYMÈNE.

Quelle est sa patrie? d'où vient-il en ces lieux?

HÉLÈNE.

La Grèce l'a vu naître: il accompagnait mon époux.

THÉOCLYMÈNE.

Comment raconte-t-il la mort de Ménélas?

HÉLÈNE.

[1] Il a péri par la fin la plus déplorable. La mer l'a englouti dans ses abymes.

1 Les anciens envisageaient comme le genre de mort le plus triste, l'état de ceux qui sont suffoqués dans l'eau; soit que, re-

THÉOCLYMÈNE.

En quels lieux? Naviguait-il sur un océan barbare?

HÉLÈNE.

Son vaisseau s'est brisé sur les rochers de la Libye.

THÉOCLYMÈNE.

Comment cet homme, qui partageait ses dangers, est-il échappé à la mort?

HÉLÈNE.

La mort épargne les lâches et frappe les héros.

THÉOCLYMÈNE.

Sur quels rivages a-t-il laissé les débris du navire?

HÉLÈNE.

Quels que soient ces tristes bords, plût au ciel qu'il y fût enseveli lui-même! et que Ménélas fût ici en sa place!

THÉOCLYMÈNE.

Il est mort! — Sur quel bâtiment cet homme a-t-il donc été transporté dans cette île?

gardant l'âme comme une flamme subtile, ils imaginassent que l'eau pouvait l'éteindre ; soit que l'horreur d'abandonner son corps pour être dévoré par les poissons et privé de sépulture, fût le principe et le fondement de ce préjugé, dont on trouve des traces dans Homère et dans Virgile.

HÉLÈNE.

Des nautoniers, rencontrés par hasard, l'ont recueilli sur leur bord.

THÉOCLYMÈNE.

Qu'est devenu ce funeste fantôme que les dieux avaient envoyé à Troie?

HÉLÈNE.

Il a disparu dans les airs.

THÉOCLYMÈNE.

O Priam! ô Ilion! pour quel objet porta-t-on chez vous le ravage!

HÉLÈNE.

Pourquoi suis-je enveloppée dans l'infortune des Priamides!

THÉOCLYMÈNE.

Cet homme a-t-il rendu à votre époux les honneurs de la sépulture?

HÉLÈNE.

Non, Seigneur; et c'est pour moi un cruel redoublement d'affliction.

THÉOCLYMÈNE.

Voilà donc la cause du deuil où je vous vois plongée[1]?

[1] Grec. « C'est pour cette raison que vous avez coupé les boucles de votre blonde chevelure? »

HÉLÈNE.

Je dois ce tribut de tendresse à un époux chéri, victime du destin le plus cruel.

THÉOCLYMÈNE.

Faut-il s'abandonner à cet excès de douleur?

HÉLÈNE.

Si votre sœur mourait, seriez-vous insensible à sa perte?

THÉOCLYMÈNE.

Non, sans doute : mais répondez-moi, je vous prie; habiterez-vous toujours ce tombeau?

HÉLÈNE.

Pourquoi vous plaisez-vous à me faire des questions injurieuses à moi et à mon époux?

THÉOCLYMÈNE.

Vous voulez lui rester fidèle? vous vous obstinez à me fuir?

HÉLÈNE.

Non : je me rends à vos vœux.

THÉOCLYMÈNE.

Ce consentement tardif répare vos longs refus.

HÉLÈNE.

Daignez me croire : oublions le passé.

THÉOCLYMÈNE.

Quels termes m'offrez-vous? L'engagement doit être réciproque.

HÉLÈNE.

Cessons de nous haïr : réconciliez-vous avec moi.

THÉOCLYMÈNE.

J'oublie tous mes sujets de plainte. Que les vents les dissipent dans les airs.

HÉLÈNE.

Ah! si je vous suis chère, écoutez ma prière: je tombe à vos genoux.

THÉOCLYMÈNE.

Quel est l'objet pour lequel vous me suppliez avec tant d'instance?

HÉLÈNE.

Daignez permettre que je rende les derniers devoirs à mon époux.

THÉOCLYMÈNE.

Comment l'ensevelir absent? Enfermerez-vous son ombre dans le tombeau?

HÉLÈNE.

La loi des Grecs ordonne....

THÉOCLYMÈNE.

Achevez : sur cet objet, j'ai entendu vanter la sagesse des Pélopides.

HÉLÈNE.

Que si quelqu'un périt dans les flots, des vêtemens tissus avec soin soient ensevelis en sa place.

THÉOCLYMÈNE.

Rendez-lui les honneurs que prescrit votre loi. Choisissez sur cette terre le lieu qui vous paraîtra propre à lui ériger un mausolée.

HÉLÈNE.

Non, seigneur, ce n'est pas ainsi que nous rendons la sépulture à ceux qui ont péri dans un naufrage.

THÉOCLYMÈNE.

Expliquez-vous : j'ignore les lois de la Grèce.

HÉLÈNE.

C'est dans la mer que nous devons porter tout ce qui est nécessaire à ses obsèques.

THÉOCLYMÈNE.

Que faut-il donc que je fasse, pour satisfaire à votre piété envers l'époux qui fait couler vos larmes?

HÉLÈNE.

J'ignore moi-même des cérémonies auxquelles je fus assez heureuse pour n'assister jamais.

THÉOCLYMÈNE.

Étranger, qui m'as apporté une nouvelle si agréable...

MÉNÉLAS.

Mais bien triste pour moi et pour celui qui n'est plus.

THÉOCLYMÈNE.

Apprends-moi quels honneurs funèbres vous avez coutume de rendre à ceux qui sont morts dans les flots ?

MÉNÉLAS.

On règle ces honneurs sur la fortune et sur le rang.

THÉOCLYMÈNE.

Je veux que l'époux d'Hélène soit enseveli avec toute la pompe de l'opulence.

MÉNÉLAS.

On fait d'abord couler le sang en l'honneur des divinités infernales.

THÉOCLYMÈNE.

Quelle victime faut-il choisir?

MÉNÉLAS.

Cela dépend de vous.

THÉOCLYMÈNE.

Les barbares immolent un cheval ou un taureau.

MÉNÉLAS.

Que votre choix soit digne du héros que vous voulez honorer.

THÉOCLYMÈNE.

Il sera facile de choisir la victime dans mes troupeaux nombreux et florissans.

MÉNÉLAS.

Ensuite, on porte le lit funèbre où l'on ne voit aucun corps étendu.

THÉOCLYMÈNE.

On suivra cet usage: que faut-il ajouter à cette pompe?

MÉNÉLAS.

Des armes [1]. Tant qu'il vécut, elles firent ses plaisirs et sa gloire.

THÉOCLYMÈNE.

J'aurai soin que tous ces présens soient dignes des Pélopides.

MÉNÉLAS.

Joignez-y des fruits les plus beaux, les plus riches productions de la terre.

[1] Grec : *Des armes d'airain.*

THÉOCLYMÈNE.

Avec quelles cérémonies jetez-vous dans la mer ces offrandes?

MÉNÉLAS.

Il faut équiper un navire, le faire conduire par des rameurs.

THÉOCLYMÈNE.

Jusqu'à quelle distance du rivage?

MÉNÉLAS.

Assez loin pour que, du bord, on le perde de vue.

THÉOCLYMÈNE.

Quelle raison a fait naître cette coutume parmi les Grecs?

MÉNÉLAS.

La crainte que le flot ne repousse sur le rivage l'offrande expiatoire.

THÉOCLYMÈNE.

J'ordonnerai qu'on tienne prête une galère phénicienne des plus légères.

MÉNÉLAS.

Ta générosité sera digne d'un grand roi, et agréable à Ménélas.

THÉOCLYMÈNE.

Ne peux-tu, sans Hélène, lui rendre les derniers devoirs?

MÉNÉLAS.

C'est l'office d'une mère, d'une épouse ou d'un fils.

THÉOCLYMÈNE.

Ainsi, c'est elle qui doit accomplir cette lugubre cérémonie?

MÉNÉLAS.

On ne peut, sans impiété, violer les lois envers les morts.

THÉOCLYMÈNE.

Soit : je veux que mon épouse remplisse les devoirs de la piété. Je rentre dans le palais pour faire préparer la pompe funèbre. Tu ne partiras point sans emporter des preuves de ma reconnaissance : je reconnaîtrai les services que tu vas rendre à Hélène, et la joie que tu m'as causée : tu quitteras ces tristes lambeaux, et tu retourneras dans ta patrie avec de riches vêtemens et d'abondantes provisions; car ton état excite ma pitié. Vous, Madame, cessez de vous livrer à d'inutiles regrets. Ménélas a cédé à l'inévitable destinée : vos pleurs ne le rappelleront pas à la vie.

MÉNÉLAS.

Votre devoir, jeune princesse, est de tourner toutes vos pensées sur l'époux qui vous reste, et d'oublier celui qui n'est plus. Voilà les sentimens qui conviennent à votre destinée. Croyez, si je

retourne en Grèce, si j'échappe à tant de périls, que j'y rétablirai votre honneur, pourvu que celui auquel vous allez unir pour jamais votre sort, trouve toujours en vous une aimable et fidèle compagne.

HÉLÈNE.

J'y ferai mon possible. Croyez que mon époux n'aura jamais à se plaindre : vous pourrez en juger par vos propres yeux. Mais entrez, ô Grec infortuné! mettez-vous dans le bain, et changez de vêtemens : je veux vous combler de biens, afin que vous mettiez plus de zèle et d'ardeur à rendre ces derniers devoirs à mon cher Ménélas.

SCÈNE III.

LE CHOEUR, seul.

Jadis la mère des dieux, souveraine des montagnes, s'élança d'une course impétueuse au travers des forêts sauvages, des fleuves rapides, des flots mugissans de la mer, pressée du desir de revoir sa fille, dont on n'ose prononcer le nom, cette fille ravie à son amour. Tandis que la déesse attelait à son char de farouches animaux, les crotales de Bacchus faisaient entendre leurs voix perçantes pour appeler sa fille enlevée du milieu des chœurs des jeunes vierges : à sa suite volaient les nymphes, dont les pieds sont plus légers que

les vents, Diane, armée de son arc, et Minerve, couverte de son égide. Mais Jupiter, abaissant du haut des cieux ses regards sur la terre, accomplissait un autre destin.

Enfin, lasse de tant de travaux et de recherches inutiles, fatiguée de poursuivre en vain un perfide ravisseur, la mère des dieux traverse les sommets chargés de neige qui servent d'asile aux nymphes de l'Ida. Dans l'excès de sa douleur, elle se jette sur ces rocs sauvages, blanchis par les frimats; elle cesse de féconder les champs dépouillés de leur verdure; les mortels ouvrent en vain le sein de la terre; la déesse irritée laisse s'éteindre les générations des peuples; elle ne fait plus germer pour les troupeaux languissans le tendre feuillage des arbrisseaux; les cités sont la proie de la mort; les sacrifices des dieux ne sont plus; les gâteaux sacrés ne brûlent plus sur les autels; la déesse tarit les sources nourries de la rosée des cieux, et leur défend de faire couler leurs eaux limpides et transparentes.

Mais, lorsque les festins des dieux et tous les plaisirs des mortels étaient troublés par sa douleur, Jupiter résolut d'adoucir les chagrins de sa mère et d'apaiser cette formidable colère: Allez, dit-il, Grâces puissantes; que votre douce voix charme les maux de la mère des dieux : et vous, célestes Muses, entonnez vos hymnes divins; que l'airain

sonne, et que les tambours retentissent. Alors, pour la première fois, Vénus sourit, et prit dans ses mains une flûte grave et majestueuse : ses sons mélodieux l'enivraient de plaisir.

Tu as embrasé le cœur de celui qu'il ne t'est point permis de recevoir dans ton lit. Ma fille, tu t'es attiré la colère de la mère des dieux, tu as sans doute négligé d'honorer les dieux par de religieux sacrifices. Rien n'est plus puissant, pour réparer un tel oubli, que les peaux de cerf tachetées, les férules sacrées, couronnées de branches de lierre, le mouvement rapide et circulaire du rhombe impétueux, la chevelure éparse des Bacchantes, en proie à un saint délire, et les fêtes nocturnes de la déesse.......[1].

[1] Ce chœur finit par trois vers inintelligibles. Dans cette dernière antistrophe, il paraît que le chœur s'adresse à Hélène. Toute cette ode semble étrangère au sujet. Elle roule sur la mère des dieux ; Cybèle et Cérès paraissent confondues et prises pour une seule et même déesse. Pour rapprocher cet intermède de l'action tragique, on peut observer que la mère des dieux était particulièrement honorée dans la patrie d'Hélène. Cette pièce fut probablement représentée dans le temps où les fêtes de Cybèle furent transportées à Athènes.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, LE CHOEUR.

HÉLÈNE.

Chères amies, tout se passe dans le palais au gré de mes désirs. La fille de Protée a favorisé notre fuite. Lorsque son frère l'a interrogée, elle ne lui a point révélé l'arrivée de Ménélas; au contraire, elle a dit qu'il n'était plus au nombre des vivans. Mon époux, dont l'audace égale la prudence, a saisi sur-le-champ le bouclier et la lance destinés à être offerts au mort. Il est prêt au combat: des milliers de barbares trembleraient devant lui. Je lui ai donné des habits dont il s'est revêtu après avoir quitté les lambeaux déchirés qui couvraient son corps : j'ai préparé le bain dans lequel il s'est lavé et rafraîchi..... Mais voilà le roi qui s'avance; il se croit maître de ma main. Je me tais. Vous aussi, gardez le silence, et soyez-moi fidèles : votre salut dépend du nôtre.

SCÈNE II.

HÉLÈNE, THÉOCLYMÈNE, LE CHOEUR.

THÉOCLYMÈNE.

Esclaves, apportez avec ordre, et de la manière que cet étranger vous a prescrite, toutes les offrandes funéraires qui doivent être jetées à la mer. Hélène, daignez m'en croire, restez dans le palais : présente ou absente, vous ferez également les funérailles de votre époux. Dans la douleur où je vous vois plongée, je redoute un dessein funeste; je tremble que le desir de suivre un époux chéri, ne vous fasse précipiter dans les flots.

HÉLÈNE.

O mon illustre époux! je dois sans doute honorer ta mémoire : je dois à mon premier hymen l'hommage de mes regrets et de mes larmes. Il me serait doux de mourir pour l'amour d'un époux; mais lorsque cet objet n'est plus, le servirai-je en m'immolant? Souffrez que j'aille moi-même lui rendre les derniers devoirs : et puissent les dieux récompenser dignement ce bienfait! Puisse cet étranger, qui daigne y concourir, être comblé de leurs faveurs! Bienfaiteur de Ménélas, vous trouverez en moi une épouse tendre et reconnaissante : accomplissez votre généreux dessein, et donnez les ordres nécessaires pour la cérémonie funèbre.

THÉOCLYMÈNE, à un de ses officiers.

Allez, et prenez soin qu'on prépare une galère sidonienne de cinquante rames, et que ceux qui doivent la conduire ne fassent aucun délai.

HÉLÈNE.

N'en donnerez-vous pas le commandement à celui qui doit présider aux obsèques?

THÉOCLYMÈNE.

C'est mon dessein : je veux que tout l'équipage lui obéisse.

HÉLÈNE.

Répétez cet ordre, je vous prie, afin que tous l'entendent clairement.

THÉOCLYMÈNE.

Je l'ordonne une seconde fois. Si vous le jugez nécessaire, je suis prêt à le répéter.

HÉLÈNE.

Puissent tous ces préparatifs avoir pour nous un heureux effet!

THÉOCLYMÈNE.

Ne flétrissez pas votre beauté dans les larmes.

HÉLÈNE.

Ce jour vous instruira de ma reconnaissance.

THÉOCLYMÈNE.

Songez que les morts ne sont qu'une ombre vaine.

HÉLÈNE.

Si j'honore les morts, ceux qui vivent me sont chers.

THÉOCLYMÈNE.

Vous ne trouverez pas en moi un époux moins tendre que Ménélas.

HÉLÈNE.

J'attends tout de vos généreux sentimens, si la fortune les seconde.

THÉOCLYMÈNE.

Il dépendra de vous d'assurer ses faveurs par un juste retour.

HÉLÈNE.

Mon cœur fut toujours tendre et fidèle.

THÉOCLYMÈNE.

Voulez-vous que je vous accompagne, et que je monte avec vous sur le vaisseau?

HÉLÈNE.

Non, Seigneur, ne vous abaissez point jusqu'à servir sous vos sujets.

THÉOCLYMÈNE.

Eh! bien, je vous laisse accomplir les rites sacrés que votre loi vous impose. Mon palais n'a

point été souillé : ce n'est pas dans ces murs que Ménélas a rendu l'âme. Qu'on avertisse mes officiers de faire les apprêts nécessaires pour l'union que je vais contracter : que la terre retentisse d'hymnes sacrés ; et que l'hymen d'Hélène et de Théoclymène soit célébré dans tout mon empire. Et toi, étranger, vas promptement jeter dans la mer ces offrandes faites aux mânes de celui qui n'est plus, et hâte-toi de me ramener mon épouse : je veux que tu célèbres avec nous cette fête ; ensuite tu auras le choix de retourner dans ta patrie, ou de vivre heureux parmi nous.

MÉNÉLAS [1].

O Jupiter ! père des hommes et des dieux, unique source de sagesse, jette les yeux sur nous, et termine nos infortunes : c'est à toi seul que nous avons recours dans nos dangers et dans notre misère. Si tu daignes nous toucher de ta main puissante, tu releveras nos forces abattues, et la fortune viendra combler nos vœux. Assez long-temps nous avons été en butte à ses coups. O dieux, que j'ai si souvent invoqués dans ma vie agitée, tantôt pour implorer votre aide dans l'adversité, tantôt

[1] Quoique Ménélas s'exprime d'une manière obscure sur l'objet de ses vœux, il semble que Théoclymène aurait pu concevoir quelque soupçon en les lui entendant former. Il faut donc supposer que ces mots sont dits à part et loin de Théoclymène, car il ne paraît pas que celui-ci quitte la scène.

pour vous rendre grâces de vos bienfaits, ne permettez pas que mes jours soient terminés dans le malheur; rendez-moi ma gloire et ma fortune; accordez-moi une dernière faveur, et vous répandrez le bonheur sur tout le reste de mon existence!

SCÈNE IV.

LE CHOEUR, seul.

O rame de Phénicie! ô rame de Sidon! hâte-toi, mère des flots, rame chérie, coryphée des chœurs brillans des dauphins, hâte-toi, tandis que la mer n'est point troublée par le souffle des vents orageux, et que Galéné [1], fille de l'Océan, adresse aux matelots ce discours: Abandonnez les voiles à la douce haleine des vents, courbez-vous sur la rame. Matelots, hâtez-vous de rendre Hélène aux rivages fortunés de Mycènes [2].

Peut-être trouveras-tu [3] sur les rives du fleuve les prêtresses des [4] Leucippides; peut-être, près du temple de Pallas, te mêleras-tu aux danses

[1] Ce mot grec signifie *le calme*. Il est accompagné dans le texte de l'épithète que les poëtes donnent souvent aux dieux marins, c'est-à-dire, *Glauca*, *Verte* ou *Azurée*.

[2] Littéralement: *de Persée*. Persée avait fondé Mycènes.

[3] Elle s'adresse à Hélène.

[4] Hilaire et Phœbé, déesses, filles de Leucippe; elles étaient adorées à Sparte: voyez à ce sujet les *Laconiques de Pausanias*.
R.-R.

sacrées, auxquelles tu es depuis long-temps étrangère, pour célébrer les fêtes nocturnes d'Hyacinthe.... Hyacinthe, qui fut atteint d'un disque lancé par la main d'Apollon. Ce dieu, pénétré de douleur, voulut que la Laconie consacrât le jour de sa mort à des sacrifices solennels.... Là, tu rencontreras ta fille, pour qui les flambeaux de l'hymen n'ont point encore été allumés [1].

Plût au ciel que nous pussions nous élever dans les airs, comme, lorsque l'hiver vient attrister la nature, on voit les oiseaux de Libye [2], dociles à la voix de leur chef, s'assembler par troupes nombreuses, et chercher les lieux secs et les terreins fertiles! Volez, oiseaux légers, dont le cou long et flexible s'élève et se courbe avec grace; volez, émules des nuées; dirigez votre course rapide au milieu des Pléiades et du nocturne Orion : reposez-vous au bord de l'Eurotas, et répandez-y la nouvelle que Ménélas, vainqueur de Troie, retourne dans sa patrie.

Venez, illustres fils de Tyndare, fendez l'air sur un char traîné par des coursiers fougueux; traversez les tourbillons des astres brillans : soyez les sauveurs d'Hélène. Faites souffler du haut des cieux, sur les flots écumans de la mer ora-

[1] Il manque un vers dans l'original à cette antistrophe.

[2] Les grues.

geuse, un vent doux et favorable, sorti du sein de Jupiter. Repoussez loin de votre sœur le soupçon déshonorant d'une alliance barbare : détruisez ce bruit injurieux qu'a fait naître la querelle d'Ilion contre une femme innocente, qui ne vit jamais ces murs fondés par Apollon.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉOCLYMÈNE, UN MESSAGER, LE CHOEUR.

LE MESSAGER.

O roi [1], je vous trouve à propos dans votre palais, pour vous faire part d'un événement malheureux dont vous devez être instruit sans délai.

THÉOCLYMÈNE.

Quel est-il?

LE MESSAGER.

Cherchez une autre épouse : Hélène a fui loin de ces lieux.

THÉOCLYMÈNE.

Comment? les airs lui ont-ils ouvert un passage?

[1] L'arrivée du roi sur la scène n'étant pas motivée, il paraît *qu'il ne* l'a point quittée. Je ne sais si l'on ne pourrait pas supposer *qu'il s'est* perdu quelques vers qui formaient la liaison des deux actes, et par lesquels le chœur annonçait l'arrivée du messager, et invitait Théoclymène à sortir du palais.

LE MESSAGER.

Ménélas, le même qui a feint d'annoncer sa mort, fuit avec elle au travers des ondes.

THÉOCLYMÈNE.

Etrange nouvelle! sur quel vaisseau a-t-il pu l'enlever? Tout ce que tu me dis est incroyable.

LE MESSAGER.

Il est parti sur le vaisseau et avec les nautonniers que vous-même lui avez donnés.

THÉOCLYMÈNE.

Comment? explique-toi : je ne puis croire qu'un seul homme ait pu se rendre maître d'un si nombreux équipage.

LE MESSAGER.

La fille de Jupiter, au sortir du palais, s'est avancée vers la mer avec une démarche modeste : elle pleurait la mort de son époux, et cet époux était près d'elle et plein de vie. Nous avons choisi dans le port la meilleure galère sidonienne à cinquante rames; nous l'avons détachée, et nous nous sommes mis avec ardeur à l'ouvrage : l'un dresse le mât, l'autre met la main à la rame; les voiles sont déployées, et le gouvernail tourne sur ses gonds. Tandis que nous sommes occupés à ces différens travaux, des Grecs, qui observaient nos mouvemens, s'approchent du rivage : c'étaient

les compagnons de Ménélas, couverts de lambeaux hideux qui faisaient ressortir la noblesse de leurs traits. Aussitôt qu'il les aperçoit, le fils d'Atrée leur adresse la parole avec une feinte tristesse : « O Grecs infortunés, comment et sur quel » vaisseau avez-vous fait naufrage? Ne refusez pas » de vous joindre à nous pour faire les funérailles » du fils d'Atrée : son corps est enseveli dans les » flots; la fille de Tyndare vient rendre hommage » à sa mémoire. » Les Grecs, versant des larmes simulées, entrent dans le vaisseau, et portent à Ménélas les offrandes destinées à être jetées dans les flots. Leur nombre nous donnait quelque soupçon; mais nous n'osions le témoigner, de peur de vous déplaire; car, en confiant à cet étranger le commandement du vaisseau, vous avez vous-même donné lieu à l'erreur qui nous a perdus. Tout était prêt, et les offrandes avaient été portées à bord du navire : le taureau seul refusait de marcher : il mugissait; plein de fureur, roulant autour de lui ses yeux enflammés et recourbant son dos nerveux, il nous menaçait de ses cornes : personne n'osait l'approcher. L'époux d'Hélène appelle ses guerriers : « Destructeurs » d'Ilion, illustres et braves guerriers, saisissez par » le corps cet animal furieux; portez-le sur vos » épaules robustes, à la manière des Grecs, et jetez » à la proue cette victime mortuaire. » En disant

ces paroles, il porte la main à son épée. La troupe obéissante enlève le taureau, et le pousse au fond du navire. En même temps Ménélas s'approche de l'animal, le flatte, le caresse et le fait entrer sans effort. Le vaisseau étant donc chargé et prêt à partir, Hélène y monte avec grâce, et s'assied au milieu des bancs destinés aux rameurs. Ménélas, dont la renommée s'empresse à publier la mort, se place à ses côtés; les autres Grecs se rangent à droite et à gauche : chacun d'eux veille sur l'un de nous. Ils étaient armés de poignards cachés sous leurs vêtemens. Le chef de nos rameurs entonne une chanson nautique, et la mer retentit de nos voix réunies qui la répètent.

Nous n'étions pas fort avancés dans la mer, lorsque le pilote s'adressant à Ménélas : « Étranger, lui » a-t-il dit, faut-il aller plus loin, ou dois-je m'arrê- » ter ici ? car c'est à moi qu'est confié le soin de diri- » ger le vaisseau. — C'est assez », répond le Grec; et, saisissant son épée, il s'avance vers la proue, et se dispose à immoler le taureau; mais, sans faire mention du mort, il adresse aux dieux cette prière : « Neptune, dieu des mers, et vous, chastes » filles de Nérée, daignez veiller sur mes jours, et » me conduire au port de Nauplie avec mon » épouse ». Le sang jaillit dans l'onde, et forme un heureux présage pour celui qui le répand. Quelqu'un des nôtres dit à celui qui rame auprès de

lui : « Cet appareil et cette navigation ne sont qu'un » piége et un artifice : tâchons de regagner le port; » prends le commandement, et toi, saisis le gou- » vernail ». Cependant le fils d'Atrée, après avoir achevé le sacrifice, crie à ses compagnons : « Hé- » ros, la fleur des guerriers de la Grèce! fondez » sur ces barbares; frappez, égorgez, précipitez-les » dans les flots! » — Notre chef à son tour nous anime aussi de la voix : « Armons-nous des bancs » et des rames, nous crie-t-il, et massacrons ces » perfides étrangers. » Aussitôt le combat commence; le choc des rames et des épées fait ruisseler le sang de toutes parts. Hélène, du haut de la poupe, les exhorte et les encourage : « Souvenez- » vous des exploits d'Ilion : que ces barbares ap- » prennent à vous connaître. » Ceux qu'une ardeur impétueuse fait courir au-devant du fer, portent aussitôt la peine de leur audace; les autres ne tardent pas à les suivre, et le navire est jonché de morts. Si quelque part les Grecs chancellent, Ménélas court les raffermir; rien ne résiste à sa valeur : il frappe, il pousse dans les flots, il submerge vos nautonniers, et le tillac désert demeure la proie des Grecs. Alors leur roi s'empare du gouvernail, et déclare qu'il dirige sa course vers leur commune patrie. Aussitôt on déploie les voiles; il s'élève un vent favorable, et le vaisseau s'éloigne du rivage. Je m'étais jeté dans les

flots, le long des cordages de l'ancre, pour me dérober à la mort; déjà mes forces épuisées commençaient à défaillir, lorsqu'une main secourable est venue me délivrer et me porter sur le rivage. O roi! apprenez par ce malheur à connaître le prix d'une sage défiance.

SCÈNE II.

THÉOCLYMÈNE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Prince, qui l'eût pu croire, que Ménélas tromperait vos yeux et les nôtres?

THÉOCLYMÈNE.

Malheureux jouet d'une femme!... Voilà l'hymen où mon cœur aspire!... Ah! si je pouvais les poursuivre, si je pouvais voler au travers des mers, et saisir ces perfides étrangers!... du moins j'assouvirai ma rage sur une sœur qui m'a trahi. Elle savait que Ménélas était dans ce palais : elle a pu me le cacher! Ce crime est le dernier qu'elle pourra commettre; et ses oracles imposteurs n'abuseront plus les mortels. *Il veut rentrer dans le palais*

LE CHOEUR, *le retenant.*

Seigneur, où courez-vous? Quel meurtre! quel forfait exécrable!

THÉOCLYMÈNE.

Je vais où la justice m'appelle : laissez-moi.

LE CHOEUR.

Non; je m'attacherai à vos vêtemens ; je ne puis vous abandonner dans la fureur qui vous égare.

THÉOCLYMÈNE.

Esclave, prétends-tu commander à ton maître?

LE CHOEUR.

La raison, la vertu vous parlent par ma bouche.

THÉOCLYMÈNE.

Laisse-moi, te dis-je.

LE CHOEUR.

Non, je ne puis vous quitter.

THÉOCLYMÈNE.

Laisse-moi punir une sœur perfide et dénaturée....

LE CHOEUR.

Dites plutôt sainte et vertueuse.

THÉOCLYMÈNE.

Qui a trahi son frère....

LE CHOEUR.

O noble trahison, qui fait triompher la justice!

THÉOCLYMÈNE.

Qui me ravis mon épouse.

LE CHOEUR.

Pour la rendre à celui qui a sur elle des droits sacrés.

THÉOCLYMÈNE.

Quel mortel a des droits plus sacrés que les miens?

LE CHOEUR.

Celui qui la reçut de la main de son propre père.

THÉOCLYMÈNE.

La fortune m'en a fait maître.

LE CHOEUR.

Et le destin vous l'a ravie.

THÉOCLYMÈNE.

Il ne t'appartient pas de juger de mes droits.

LE CHOEUR.

Je défends ceux de l'innocence [1].

THÉOCLYMÈNE.

C'est donc à moi d'obéir, et non de commander?

[1] Grec : *Si je dis des choses meilleures*. On sous-entend : *Il doit m'être permis de juger de vos droits*.

LE CHOEUR.

Votre sœur a respecté les devoirs de la piété.

THÉOCLYMÈNE, avec un geste menaçant.

Je vois enfin que tu demandes la mort.

LE CHOEUR.

Frappe. N'espère pas nous faire consentir à ton exécrable vengeance. Avant d'égorger ta sœur, il faut nous arracher la vie : il est beau à des esclaves généreux de s'immoler pour leurs maîtres [1].

SCÈNE III.

Les mêmes, LES DIOSCURES [2].

LES DIOSCURES.

O roi Théoclymène! calme ton injuste colère; entends la voix des Dioscures, dont la sœur cause tes regrets. Ce n'est pas à toi que la destinée unit le sort d'Hélène. La princesse issue de Nérée, ta sœur Théonoé, ne t'a fait aucune injure; elle a respecté les dieux et la justice, elle a obéi aux ordres de ton père. Il fallait que la fille de Tyndare habitât ton palais jusqu'à ce jour : maintenant que Troie est renversée, et que le nom d'Hélène

[1] On se rappelle que le chœur est composé de Grecques captives.

[2] Castor et Pollux.

a servi la colère des dieux, il est temps qu'elle quitte ces lieux pour retourner dans sa patrie et pour vivre avec son époux. Garde-toi d'armer ta main contre une sœur vertueuse : sa conduite est approuvée par les dieux. Depuis que Jupiter nous mit au rang des immortels, nous veillons sur notre sœur chérie, mais nous n'avons pu empêcher ce que les dieux et le destin avaient arrêté de tout temps. Voilà, Théoclymène, ce que j'avais à te dire.

Et toi, ma sœur, traverse les mers avec ton époux : les vents vous seront favorables; nous serons pour toi deux divinités propices; nous presserons nos coursiers pour t'accompagner sur les flots jusqu'aux rivages qui t'ont vu naître; et lorsque tu quitteras le séjour des vivans, tu augmenteras le nombre des divinités; on t'offrira des sacrifices en même-temps qu'aux Dioscures, et tu recevras les présens et les hommages des mortels. Telle est la volonté de Jupiter. Le lieu où le fils de Maïa se reposa avec toi, en t'enlevant de Sparte, lorsqu'il descendit des cieux pour dérober ton corps à l'amour de Pâris, cette île qui domine sur les côtes de l'Attique, prendra désormais le nom d'*Hélène*, parce que c'est dans cette retraite que le dieu te cacha, lorsqu'il t'eut enlevée du palais de ton époux. Ménélas, qui a passé tant d'années, errant sur les mers, habitera les îles fortunées. Les dieux

aiment les cœurs grands et généreux : les travaux et les peines sont réservés au vulgaire lâche et timide.

THÉOCLYMÈNE.

Fils de Jupiter et de Léda, je me rends à vos ordres suprêmes; je pardonne à ma sœur, j'abandonne le dessein de ma vengeance. Qu'Hélène retourne dans sa patrie, puisque tel est l'arrêt de la destinée; je soumets ma volonté à celle des dieux. Je vous salue, illustres frères de la plus vertueuse des femmes [1].

LE CHOEUR.

Les destinées se manifestent sous mille formes différentes : les dieux accomplissent divers desseins contre l'attente des mortels : ce qu'on espère n'arrive point : un dieu trouve une issue alors qu'on désespère : c'est ainsi que se sont offerts à nos yeux les événemens de ce jour.

[1] Littéralement : « sachez que vous êtes issus du même sang que » la sœur la meilleure et la plus vertueuse. Adieu, réjouissez-vous » des nobles sentimens d'Hélène : bien qui ne se rencontre point » dans la plupart des femmes. »

EXAMEN
DE LA TRAGÉDIE
D'HÉLÈNE.

La fable de cette tragédie offre des traits qui la rapprochent des tragédies modernes. Le chœur y joue le rôle d'une confidente active et d'une amie pleine de zèle et de courage. Il occupe peu la scène, et cependant il influe sur les événemens. L'action est une, à la vérité, mais elle se développe tard et laborieusement. C'est l'entreprise d'Hélène, qui se dérobe à Théoclymène pour suivre Ménélas. Tout le premier acte et le second jusqu'à la scène de la reconnaissance, ne sont que l'exposition du sujet. Cette exposition est double; l'une concerne l'état d'Hélène, l'autre celui de Ménélas. Elle offre un événement merveilleux et deux circonstances romanesques : l'arrivée de Ménélas à Pharos, dans cette même île, sur ce même rivage où Hélène a été portée par Mercure; et le hasard qui amène Ménélas précisément au palais où Hélène fait son séjour. Ces deux circonstances sont motivées adroitement, l'une par le naufrage, l'autre par l'indigence de Ménélas; mais elles conservent

toujours un air singulier, qui occupe la curiosité, et détourne l'attention d'un intérêt plus touchant. L'action est doublement implexe : elle contient péripétie et reconnaissance. Il y a même deux péripéties; l'une et l'autre est du malheur au bonheur : la première a lieu dans l'exposition. Hélène, d'après le rapport de Teucer, se croit assurée de la mort de Ménélas, et passe subitement de la tristesse à la joie, lorsqu'elle est détrompée par Théonoé. Ce personnage de Teucer, tout-à-fait étranger à la pièce, et introduit uniquement pour instruire Hélène des événemens qui l'intéressent, est un épisode dont l'usage est manifeste, et par-là même dépourvu d'art; il a du rapport avec celui d'Égée, dans la tragédie de *Médée*; mais il est moins excusable, parce qu'il est moins propre au sujet. En effet, si au nom de Teucer on substituait celui d'un autre Grec qui ait été au siége de Troie, on ne changerait rien aux événemens de la tragédie. Euripide voulait être clair; il lui fallait une scène pour faciliter la marche de sa pièce : il n'a pas cru devoir déguiser l'art, ou plutôt il a négligé de mettre de l'art [1]. La seconde des péripéties que j'ai fait remarquer est contenue dans le dénouement même de la pièce.

[1] C'est la même observation que j'ai présentée avec plus de détail dans l'*Essai sur la vie et les ouvrages d'Euripide*, tom. V, p. 158 et suiv.

La reconnaissance n'est pas liée à la péripétie; car Hélène croit déjà son époux vivant, lorsqu'elle le retrouve. C'est plutôt une rencontre fortuite qu'une reconnaissance : aussi ne fait-elle point le même effet que celle d'Oreste, de Mérope et d'OEdipe. Dans Ménélas, la reconnaissance a plus d'intérêt que dans Hélène, parce qu'elle donne lieu à une plus longue perplexité. Les souvenirs qui suffisent pour convaincre Hélène, ne peuvent point persuader Ménélas : il fallait le témoignage de celui qui a vu disparaître le fantôme dans les airs. Cette aventure merveilleuse, préparée dans l'exposition, devient ici plus incroyable, parce qu'elle n'est point rejetée dans un temps éloigné, et qu'elle se lie à l'intrigue même de la pièce; c'est ce qu'un poëte dramatique doit éviter avec soin. Le merveilleux ne peut être toléré qu'au dénouement, parce qu'il détruit subitement toutes les impressions que produisent les événemens d'une autre nature.

Le nœud de l'intrigue consiste dans l'amour de Théoclymène; c'est encore un trait qui rapproche cette pièce des tragédies modernes. La passion de ce prince n'est qu'esquissée, et ne fait pas un grand effet; mais elle rend le caractère d'Hélène plus intéressant, et forme une sorte de contraste heureux avec le tableau de l'amour vertueux d'Hélène et de Ménélas. L'art prophétique de

Théonoé forme un second nœud, ou un second obstacle à l'entreprise; mais il se détruit de lui-même ; il a d'ailleurs l'inconvénient de dépendre d'une cause surnaturelle. Cette raison me ferait entièrement condamner ce personnage épisodique, s'il ne donnait lieu à de très-belles scènes, et en particulier à la situation qui termine le cinquième acte, avant l'apparition des Dioscures. Ce tableau d'un roi absolu, qui, dans l'excès de sa colère, veut immoler une sœur innocente, et que des captives arrêtent par ses vêtemens sans s'effrayer de ses menaces, me paraît un des plus beaux qu'on puisse offrir sur la scène. Le dénouement ne se fait point par les divinités qui font entendre leur voix à Théoclymène; ces demi-dieux n'ont d'autre dessein que de calmer le courroux du roi, et d'annoncer les suites de l'entreprise que Ménélas a terminée. Cette considération doit peut-être faire examiner avec moins de rigueur si la fable exigeait leur présence.

Du reste, les mœurs égyptiennes y sont bien observées; les cérémonies religieuses des anciens Égyptiens, leur dévotion pour les tombeaux, y sont peintes avec les traits de l'histoire. Mais il est probable, comme le dit P. Corneille, que la principale action, le dénouement de cette pièce,

[1] Préface de *Rodogune*.

sont entièrement inventés sous des noms véritables. Je ne dirai pas comme l'auteur que je cite, que les épisodes sont dans le même cas, puisqu'on a vu dans une note du P. Brumoy, sur l'exposition de ce sujet, que l'épisode du fantôme d'Hélène n'a point été imaginé par Euripide, et qu'il en était déjà question dans les poésies de Stésichore.

Le lieu de la scène est désigné fort clairement; Euripide a suivi Homère et les historiens, en plaçant Protée dans l'île de Pharos. Le nom qu'il donne à la fille de ce roi se rapproche, pour le sens, de celui qu'elle porte chez Homère; et il est probable que, s'il l'a changé, ce n'est que parce que celui qu'il a substitué, s'emploie avec plus de grâce et de facilité dans le vers iambe. Homère l'appelle Idothée; Euripide, Théonoé. On sait que la description de l'île de Pharos a donné lieu à quelques difficultés géographiques. Elle touche actuellement au continent du Delta, et Homère, en deux endroits différens, la représente comme en étant éloignée. Voici comment Ménélas raconte à Télémaque l'entretien qu'il eut avec Protée à ce sujet [1].

« Sur le profond océan, dit Protée, s'élève,
» en face de ce pays (de l'Égypte), une île nom-
» mée Pharos, à la distance que parcourt, durant
» une journée, un vaisseau poussé par le souffle

[1] Voy. le livre IV de l'*Odyssée*.

» d'un vent impétueux. . . . .
» Maintenant ne compte pas que les destins te
» permettent de revoir les tiens, ton palais, les
» champs de tes pères, si tu ne fends une seconde
» fois de tes proues l'Égyptus, ce fleuve né du
» ciel; si tu ne fais ruisseler à grands flots sur ses
» bords le sang des plus belles victimes. . . . .
» Alors s'ouvrira pour toi la route que tu aspires
» depuis si long-temps à franchir.

» Mon cœur se brise à l'ordre de m'éloigner
» encore de mes lares, et de retourner à travers
» les sombres vapeurs de l'océan, aux bords de
» l'Égypte, chemin pénible, semé de périls. . .
» Nous rebroussons jusqu'à l'Égyptus, fleuve issu
» de Jupiter; là, j'arrête mes vaisseaux, etc. »

Personne n'a mieux expliqué que M. Savary le changement qui a donné lieu à la diversité qui se trouve entre cette description d'Homère et l'aspect qu'offre aujourd'hui le lieu qu'il a décrit.

Ce voyageur fait voir qu'en trois mille ans le Delta s'est élevé de quatorze coudées. Il n'a pu croître en hauteur sans s'étendre en longueur. Aussi voit-on, par exemple, la ville de Métélis, fondée sous Psammétique, au bord de la mer, en être aujourd'hui éloignée de neuf lieues : il en est de même de l'île de Pharos. Au temps d'Homère, le lac Maréotis se joignait à la mer, et y

formait un golfe qui augmentait sa distance du continent. Pendant l'espace de cinq cents ans, le lac se retira, et on vit paraître la langue de terre, où Alexandre bâtit la ville à laquelle il donna son nom.

Cette langue de terre devait déjà se montrer à découvert au temps d'Euripide ; mais il représente les lieux sous l'aspect ancien, et conformément au récit d'Homère.

ION,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

La fable d'Ion est fort compliquée : aussi fait-elle la matière d'un long prologue récité par Mercure, tout exprès pour instruire les spectateurs à qui il adresse la parole, sans autre artifice.

ACTE PREMIER.

Voici le fond du prologue et le sujet. Créüse, fille d'Érechthée, roi d'Athènes, fut séduite par Apollon, et de ce commerce elle mit au monde un fils, à l'insu d'Érechthée. Pour mettre son honneur à couvert, elle exposa ce fils dans la grotte même qui avait été témoin de son malheur ; mais elle eut la précaution de mettre l'enfant dans une corbeille fermée, avec quelques ornemens qu'elle avait, pour suivre en cela une coutume domestique fondée sur une fable : c'est qu'Érichthonius[1], son aïeul, et fils de la Terre, avait été confié par *Minerve* aux trois filles de Cécrops, avec défense

[1] Erichthonius, quatrième roi d'Athènes. Voyez cette fable dans Ovide, *Mét.* l. II, f. 12.

d'ouvrir le petit panier où il était renfermé. Aglauros, l'une des Cécropides, cédant à la curiosité, ouvrit ce dépôt mystérieux, et y trouva un enfant accompagné d'un serpent. Ovide en parle comme Euripide.

Mais pour revenir à Créüse, elle renouvella en quelque sorte l'aventure d'Érichthonius, et Mercure fit pour elle ce que Minerve avait fait pour son aïeul : car le dieu, à la prière d'Apollon, tira le fils de Créüse de la grotte où sa mère l'avait caché, et le transporta au temple de Delphes. La prêtresse d'Apollon fut d'abord choquée de cette aventure, dans la pensée qu'elle était arrivée à quelque Delphienne, doublement coupable d'avoir manqué à son devoir, et d'avoir osé profaner un temple si respectable. Elle voulut même jeter l'enfant hors de cette demeure sacrée ; mais Apollon lui toucha le cœur, et la pitié l'emporta sur l'indignation, de manière que la prêtresse prit soin de nourrir ce pupille. Il crut sous les yeux de sa libératrice et à l'ombre des autels, sans que lui ni elle eussent aucune lumière de ceux dont il avait reçu le jour. L'estime qu'il s'acquit parmi les Delphiens, les engagea à le faire le dépositaire des trésors du temple ; cependant sa mère Créüse épousa Xuthus, à l'occasion qu'on va dire.

Ce Xuthus n'était pas d'Athènes, mais d'Achaïe, et issu d'Éole. Il vint un jour au secours des Athé-

niens qui avaient une guerre sur les bras. Il les aida à remporter la victoire sur leurs ennemis; et Créüse avec le sceptre d'Athènes fut le prix de sa générosité et de sa valeur. Mais tous deux après plusieurs années, se voyant sans héritiers, résolurent d'aller à l'oracle de Delphes. C'est ici précisément que commence la pièce. Mercure prévient le spectateur, en l'avertissant que le dessein d'Apollon est de faire passer Ion, ce fils qu'il a eu de Créüse, pour véritable fils de Xuthus, et de lui procurer la gloire d'être un jour le fondateur de l'Ionie, partie considérable de la Grèce asiatique.

Mercure s'étant retiré, Ion se montre à la tête de plusieurs ministres d'Apollon. « Déjà, dit-il, » le dieu de la lumière fait briller son char sur » la terre; les astres en sa présence fuient dans le » sein de la nuit sacrée. Le sommet de la double » colline reçoit un double éclat. Les parfums mon» tent jusqu'à la voûte du temple; et la prêtresse, » assise sur le trépied, est prête à annoncer au » peuple les oracles du dieu. Allez, ministres » saints, allez à la source de Castalie, et après vous » être lavés dans ses eaux pures, rentrez dans le » temple : purifiez sur tout vos lèvres pour inter» prêter heureusement les mystères d'Apollon. » Pour moi, satisfait de l'humble emploi que » j'exerce depuis mon enfance, je vais orner ce » vestibule de couronnes de laurier, en nettoyer

» l'entrée, et écarter à coups de flèches les oiseaux
» qui pourraient souiller les offrandes : car étant
» sans mère et sans père, je regarde ce temple qui
» m'a servi de berceau, comme un lieu sacré qui
» exige tous mes soins. »

Tandis qu'il s'occupe à ce pieux exercice, il entretient son esprit d'idées conformes à son emploi. Les lauriers, les myrtes, l'eau de Castalie, tout lui rappelle le souvenir du dieu qu'il sert, et la pureté qu'un ministre doit avoir dans son service. « Heureux travail! s'écrie-t-il. O Phébus, c'est toi
» que je sers, et dans le lieu qui t'est le plus agréa-
» ble! Que cet emploi m'est doux; qu'il m'est glo-
» rieux! Je ne suis point esclave d'un vil mortel;
» je suis le ministre d'un dieu. Oui, ce dieu est
» mon véritable père, puisque c'est pour lui et
» de ses bienfaits que j'existe. » Tout ceci est une espèce d'hymne, avec un refrain à la louange d'Apollon. Elle est suivie de quelques traits un peu trop naïfs pour notre théâtre : car Ion voyant une foule d'oiseaux qui sortent du Parnasse et qui voltigent autour du temple, les écarte à grands cris, et les menace de les frapper de ses traits, en les appelant chacun par leur nom.

Des filles athéniennes qui arrivent, font une autre scène naïve ; elles examinent curieusement le vestibule du temple. « Ce n'est pas seulement
» dans notre Athènes, si chère aux dieux, disent-

» elles, qu'on voit des temples magnifiques, puis-» que Delphes en possède un si beau. » Sur quoi Ion leur fait considérer divers tableaux ou bas-reliefs, qui représentent quelques histoires des dieux.

« De grâce, leur dit-il, voyez le fils de Jupiter[1], qui de sa faulx dorée abat l'hydre de Lerne.

LE CHOEUR.

Je le vois.

ION.

Et cet autre auprès de lui, qui tient un flambeau ardent[2].

LE CHOEUR.

Quel est-il? Nous le représentons souvent, ce me semble, dans nos ouvrages de tapisserie.

ION.

C'est Iolas, écuyer d'Hercule. Regardez encore celui-ci[3] sur un cheval ailé, tout prêt à tuer le monstre à trois corps. »

Cela suffit pour connaître le goût de cette scène : à chaque demande Ion répond : « Là? ce » sont les géans; ici? c'est Bacchus avec ses thyr-» ses; de ce côté? c'est Pallas avec son égide; »

[1] Hercule.

[2] Je lis ainsi, après Barnès, parce qu'en effet Iolas brûlait les têtes de l'hydre, à mesure qu'Hercule les coupait : la leçon ordinaire ne s'entend pas bien.

[3] Bellérophon, armé contre la Chimère.

et choses semblables, qui sont de vraies beautés, mais peut-être trop simples pour le goût présent.

Virgile [1] n'a pas manqué de copier en partie cette situation, lorsqu'il nous peint Énée dans un temple de Carthage, dont il parcourt les peintures. « Dans ce bois-là même, dit-il, Didon » faisait ériger un temple en l'honneur de Junon. » Elle y avait fait dresser la statue de la déesse, » et elle avait enrichi le temple de ses présens. » Le seuil posé sur les degrés par où l'on mon- » tait était d'airain, et les colonnes qui portaient » l'architrave étaient de bronze, aussi bien que » les gonds qui soutenaient les portes. Le premier » spectacle qui se présenta aux yeux d'Énée, ser- » vit beaucoup à calmer ses inquiétudes, à le ras- » surer sur les périls dont sa vie était menacée, » et à remettre la confiance dans son cœur. En » effet, tandis qu'il parcourait des yeux les divers » ornemens du temple, en attendant que la reine » y vînt; tandis qu'il réfléchissait sur le bonheur » des nouveaux citoyens, et qu'il était charmé » de l'habileté des ouvriers et de la beauté des » ouvrages, il fut surpris de voir toute la suite » de la guerre de Troie, tracée par ordre en » d'excellens tableaux. Il conclut que la renom- » mée avait répandu par toute la terre les tra-

[1] *Æneid.* l. I, v. 445.

» vaux d'un si long siége. Énée reconnut Aga-
» memnon et Ménélas en peinture. Il discerna
» Priam, et Achille, dont la colère fut si funeste
» aux deux partis. A cette vue, il s'arrêta, et les
» yeux baignés de larmes : en quelle région,
» dit-il à Achate, nos aventures n'ont-elles pas
» pénétré? On a joint ici le portrait de Priam
» à ceux des généraux grecs. Vous voyez qu'on
» sait y rendre justice au mérite; qu'on y a le cœur
» disposé à la compassion, et qu'on y est touché
» de l'infortune des malheureux. Ne craignez
» plus : nous saurons tirer avantage de la connais-
» sance qu'on a de nos malheurs dans ces lieux.
» Il parla de la sorte, et continua de parcourir
» des yeux ces muettes peintures. Chaque tableau
» lui fit verser des larmes. Il voyait, d'une part,
» les Grecs assaillans fuir devant une troupe de
» jeunes Troyens qui les poursuivaient : d'une
» autre part, il voyait les Phrygiens mis en fuite
» par Achille. Il considérait dans un tableau les
» tentes de l'infortuné Rhésus, qui, venu pour
» secourir Troie, fut attaqué de nuit par Dio-
» mède. On pillait son camp, lorsque le chef était
» encore dans son premier sommeil, et on le rem-
» plissait de carnage. Diomède conduisait sous les
» pavillons les chevaux qu'il avait enlevés à Rhé-
» sus, avant qu'ils eussent pu paître dans les prés
» de la Troade, et s'abreuver aux eaux du Xanthe.

» Ce spectacle fit verser des larmes à Énée. Dans
» un autre tableau paraissait le jeune Troïlus, qui
» fut assez audacieux pour défier Achille. Il es-
» saya en vain ses armes contre lui. Troïlus lui
» était trop inégal en forces : aussi le voyait-on,
» le corps presque entier hors de son char, tombé
» à la renverse, et entraîné vers la ville par ses
» chevaux, dont il tenait encore les rênes. Sa tête
» et sa chevelure traînaient à terre, tandis que sa
» lance, qui lui restait à la main, traçait un sil-
» lon sur le sable. Dans un troisième tableau
» étaient représentées les femmes Troyennes, les
» cheveux en désordre, dans le temple de Pallas.
» Elles paraissaient offrir leurs vœux à la déesse
» peu favorable. D'un air triste et suppliant elles
» lui présentaient une robe pour couvrir sa sta-
» tue, et elles se frappaient le sein. Pallas irritée
» semblait tenir les yeux baissés en terre. Une
» autre peinture représentait le corps d'Hector,
» qu'Achille, après l'avoir traîné autour des fossés
» de Troie, vendait à Priam, qui était venu le ra-
» cheter. Énée ne put s'empêcher de pousser un
» profond soupir, lorsqu'il vit les dépouilles, le
» char et le corps de son ami ; et lorsqu'il aperçut
» Priam désarmé, tendant des mains suppliantes
» au meurtrier de son fils. Dans un autre ta-
» bleau, il se vit lui-même environné dans une
» mêlée par les principaux chefs du camp en-

» nemi. Il y vit les Éthiopiens, et il y reconnut
» Memnon à la noirceur de son visage et à l'é-
» clat de ses armes. La généreuse Pentésilée s'y
» faisait remarquer : elle conduisait un nombreux
» escadron d'amazones, dont les boucliers étaient
» échancrés en demi-cercle. Leur reine, soute-
» nant d'une écharpe la seule mamelle qui lui
» restait, paraissait plus fière que mille autres de
» ses compagnes : et vierge qu'elle était, elle osait
» se mesurer avec les plus braves guerriers. »

Ce morceau de l'*Énéide* est si beau, que j'ai cru devoir n'en rien omettre malgré son étendue, pour faire voir avec quelle délicatesse Virgile a su imiter les anciens, et enchérir sur les beautés naturelles qu'il a trouvées dans leurs écrits. En voici encore un dans le même genre, que le lecteur me saura gré de lui rappeler. Il est du sixième livre de l'*Énéide*, où le poëte décrit l'arrivée d'Énée à Cumes, et ce prince occupé à considérer le temple de Diane.

« Déjà le héros et sa suite étaient entrés dans
» le bois consacré à Diane, et bientôt ils furent
» rendus à son temple, tout éclatant de dorures.
» On dit que Dédale, fuyant la persécution de
» Minos, osa se hasarder à fendre les airs avec
» des ailes qu'il s'ajusta, et que par un chemin nou-

[1] *Æneid.* l. VI, v. 13.

» veau volant vers le Septentrion, il vint de Crète
» à l'endroit le plus élevé de Cumes. Dès qu'il y
» fut arrivé, il commença par consacrer à Phébus
» ses ailes; puis il érigea un temple magnifique.
» Sur les portes du temple il sculpta en bas-
» relief la mort d'Androgée. Il y représenta les
» Athéniens que Minos obligeait tous les ans d'en-
» voyer en Crète quatorze de leurs enfans. On y
» voyait l'urne dont on se servait pour les tirer
» au sort; dans un autre bas-relief était figurée
» l'île de Crète vis-à-vis d'Athènes. On y avait re-
» présenté Pasiphaé, et l'objet de son brutal
» amour. Le Minotaure qui en fut le fruit mons-
» trueux, y avait sa place. On apercevait d'un au-
» tre côté le fameux labyrinthe dont on ne pou-
» vait retrouver l'issue, lorsqu'on y était entré.
» Dédale s'y était représenté lui-même. Trop fa-
» vorable à la passion qu'Ariadne avait conçue
» pour Thésée, il donnait à celui-ci un fil pour
» lui faire retrouver sa route dans les obscurs dé-
» tours du labyrinthe. Infortuné Icare, sans doute
» vous auriez eu part à ce bel ouvrage de Dédale!
» Deux fois le père s'efforça d'employer l'or pour
» exprimer la chûte de son fils; deux fois ses mains
» se refusèrent à son travail. Les Troyens auraient
» continué à parcourir des yeux le reste de ces ta-
» bleaux, si Achate, qu'on avait envoyé chercher
» la Sibylle, ne l'eût amenée.»

La différence qu'on peut bien sentir, entre ces peintures de Virgile et celle d'Euripide, c'est que les premières sont remplies de sentiment, et par-là plus intéressantes que la seconde, qui ne contient que des sujets généraux : mais Euripide n'en a pas été moins sensé dans le choix de ses sujets, puisqu'il ne s'agissait que d'un intérêt de simple curiosité dans des filles qui, arrivant au temple de Delphes avant leur maîtresse, jettent çà et là un coup d'œil en passant, bien plutôt pour faire connaître au spectateur quel est le but de leur voyage, que pour l'amuser par des descriptions hors de saison : aussi la scène est-elle courte sur cet article.

La curiosité porte encore ces filles à vouloir entrer jusque dans le sanctuaire, pour achever de tout voir ; mais Ion leur fait entendre que l'entrée n'en est permise qu'à ceux qui viennent consulter l'oracle après les sacrifices requis.

Ces Athéniennes qui forment le chœur, font connaître qu'elles sont les femmes d'une dame athénienne, nommée Créüse. Il n'est pas trop aisé de distinguer nettement si elle est entrée d'abord avec ses femmes, ou si elle vient ensuite sur le théâtre, car jusqu'à présent Ion n'a entretenu que sa suite. Elle prend tout à coup la parole, et semble répondre à une demande qu'on ne lui fait pas. Peut-être voulait-elle ne se point découvrir, comme la suite donne lieu de le penser.

Le reste de la scène, ou si l'on veut cette nouvelle scène, est un long entretien de Créüse avec Ion. Il est frappé de son grand air et surpris de ses larmes. D'abord, elle paraît vouloir éluder les interrogations curieuses du ministre d'Apollon ; puis elle répond en mots mystérieux : « Mes pleurs » doivent vous étonner, sans doute, mais l'aspect » de ce temple m'a rappelé un triste souvenir. J'ou- » bliais que j'étais en ces lieux, et mon esprit était » à Athènes. Que les femmes sont malheureuses, » et que les dieux sont injustes ! A qui avoir re- » cours, si c'est l'iniquité de nos souverains maîtres » qui nous perd ? » Ce soupir énigmatique pour Ion, lui donne l'envie de découvrir le secret de cette princesse affligée. Mais elle referme aussitôt son cœur pour ne pas le laisser pénétrer par un étranger. Comme il la complimente sur sa naissance, afin de changer de discours : « Hélas! dit- » elle, c'est à cet unique avantage que s'est borné » mon bonheur ! » Elle raconte à ce sujet la fable de son aïeul Érichthonius (grand titre de noblesse), le sacrifice que fit Érechthée, son père, de ses propres filles, pour le salut de la patrie (autre titre d'illustration), et la destinée de ce roi, que Neptune précipita tout vivant dans le sein de la terre, qu'il entr'ouvrit d'un coup de son trident. Comme le lieu où il fut englouti, est le même où Apollon avait séduit Créüse, le nom de ce lieu la fait ren-

trer tout à coup dans sa rêverie et dans son chagrin. « Lieu fatal, dit-elle, puissé-je ne t'avoir jamais » vu ! » Ion piqué d'une nouvelle curiosité, fait un nouveau pas pour entrer dans la confidence de la princesse ; mais elle détourne la conversation sur son époux Xuthus. Il doit dans quelques momens venir consulter l'oracle d'Apollon. Mais il est allé d'abord à l'antre de Trophonius. C'est le chagrin de se voir sans postérité qui l'amène à Delphes. « Quoi ! dit Ion, vous n'avez jamais eu d'enfant ! » L'interrogation est embarrassante par sa naïveté. Mais Créüse s'en tire adroitement, et se contente de répondre. « Hélas ! Apollon le sait : »

Elle interroge à son tour Ion, qui lui avoue qu'il n'a pu connaître jusqu'à présent ni père, ni mère, et qu'il a toujours vécu des autels qui lui ont servi d'asile. « Je sais, dit Créüse, une mère » aussi infortunée que la vôtre. Quelle est-elle, » répond Ion ? Daignez me la nommer. » Créüse en femme habile profite de cette ouverture pour proposer son affaire sous le nom d'une autre. « C'est elle, dit cette princesse, pour qui je suis » venue consulter Apollon, en attendant l'arrivée » de mon époux. » Elle fait donc entendre que c'est pour une amie qu'elle vient interroger le dieu ; et comme le ministre lui offre ses services pour cela, après quelques façons, elle lui dit tout de suite, que cette amie a eu malgré elle un

secret commerce avec Apollon; qu'elle en a eu un fils, qu'elle l'a exposé; qu'on ignore ce que l'enfant est devenu, et qu'elle le croit mort; que du reste, à en juger par la date de cette aventure, l'enfant devrait être à peu près du même âge qu'Ion.

Celui-ci, surpris de la conformité qu'il trouve entre son destin et le sort de cet enfant, ne peut toutefois s'imaginer qu'un dieu ait eu une liaison semblable avec une mortelle. Ainsi il conclut qu'il est inutile et même dangereux de consulter Phébus sur un crime qu'il n'avouerait pas. Créüse en soupirant, se plaint de l'ingratitude de ce dieu, et voyant de loin venir son mari, elle recommande à Ion un grand secret sur l'aventure qu'elle vient de lui raconter au sujet d'une amie, dans la crainte que cet entretien rapporté peu fidèlement ne causât quelque trouble et quelque malentendu, dont la honte retomberait sur elle.

Xuthus, à la manière grecque, salue d'abord le dieu du Parnasse, puis Créüse, à qui il apprend que l'oracle de l'antre n'a pas voulu prévenir celui de Delphes; mais qu'il assure par avance que Xuthus ne s'en retournera point sans enfans, ni Créüse sans réponse.

L'un et l'autre, après quelques prières, entrent dans le temple, tandis qu'Ion va chercher l'eau pour faire les aspersions. Avant que d'y aller, il

réfléchit un moment sur le discours de Créüse, et blâme assez vivement le procédé d'Apollon, dont il se montre fort scandalisé. « A quel dessein, » dit-il, séduire des beautés mortelles, et abandonner leurs enfans au trépas? Songez qu'étant » dieu, vous devez des exemples de vertu. S'il est » des méchans parmi nous, vous les punissez. » Sied-il donc aux législateurs de violer les lois? » Si cela était, ce que je n'ose croire, les mortels » vous puniraient à leur tour, et vos temples se» raient bientôt déserts. Car enfin, si vous suc» combez à d'indignes passions, il ne faut plus » accuser les hommes, c'est à vous qu'il faut s'en » prendre. Il ne sont plus que les imitateurs de » vos vices : vous êtes leurs maîtres. » Voilà ce que les sages païens pensaient de leurs divinités, ou plutôt des fables que la poésie leur imputait.

Le chœur resté seul dans le vestibule du temple, adresse des vœux à Lucine, à Minerve et à Diane pour obtenir à ses maîtres une postérité digne de la race d'Érechthée. Il y a un morceau élégant sur l'avantage d'une postérité nombreuse. Il revient à ce que dit Cicéron, dans l'oraison pour Cluentius, où il appelle un fils : « l'espérance du » père, la gloire du nom qu'il doit perpétuer, » l'appui de la maison, l'héritier de la famille, et » un citoyen destiné à servir l'État : *Spem paren-* » *tis, memoriam nominis, subsidium generis,*

» *hæredem familiæ, désignatum reipublicæ ci-*
» *vem.* » Le grec d'Euripide et le latin de Cicéron ne sont guère susceptibles d'une traduction heureuse en notre langue.

ACTE II.

Ion revient demander si Xuthus est sorti du temple. Ce prince en sort à l'instant; et dès qu'il aperçoit Ion, il l'aborde, en lui donnant le nom de fils. Mais le ministre d'Apollon se refuse aux embrassemens de Xuthus, dont le discours lui paraît peu sensé. Sur quelle apparence et quelle preuve l'appeler son fils? Il faut qu'il ait mal pris le sens de l'oracle. Cette contestation fait naître peu à peu l'explication du mystère. L'oracle a répondu à Xuthus : « La première personne que » tu rencontreras à la sortie du temple est ton » fils : » et ce prince ravi de se voir un fils qu'il ne connaissait pas, n'a point songé dans son transport à demander à l'oracle de quelle femme il a eu cet enfant. C'est ce qui fait l'embarras d'Ion. « Comment, dit-il, puis-je être votre fils, si vous » ignorez vous-même quelle est ma mère? » A cela Xuthus n'a rien à répondre, si ce n'est qu'il convient d'avoir eu quelque galanterie avant son

hymen, dans un pélerinage qu'il avait fait à Delphes aux fêtes de Bacchus. Or, Ion voyant que la date s'accorde assez avec son âge, se paie de cette raison, et consent de reconnaître le roi d'Athènes pour son père, par déférence aux ordres de l'oracle. Il fallait que le respect pour les oracles fût extrême alors parmi les Grecs, puisque Xuthus se montre si crédule ; car pour Ion, il ne pouvait que gagner en se donnant pour fils à un père qui était roi d'Athènes. Toutefois ce n'est point ce motif qui le détermine, comme on le verra bientôt.

Le chœur ne balance pas un moment à féliciter son maître d'un dénouement si agréable, et il se borne à souhaiter pour Créüse des héritiers du sang d'Érechthée, tandis qu'Ion et Xuthus réduisent leurs souhaits à retrouver celle dont Ion a reçu le jour.

Le père propose à ce fils retrouvé de laisser faire au temps pour l'entier éclaircissement de ce mystère, et cependant de quitter Delphes, qu'il doit regarder comme un exil, pour passer à Athènes, sa véritable patrie, où le sceptre l'attend avec la plus riante fortune. « Vous ne répondez point, » ajoute-t-il ; pourquoi détourner vos regards ? » d'où vient cette rêverie subite où se plonge votre » esprit? Ah! qu'une tristesse qui suit de si près » la douceur de nos embrassemens, cause d'inquié- » tude à un père tendre! »

ION.

Seigneur, les choses, envisagées dans différentes situations, paraissent sous des faces fort différentes. Je ne puis que bénir ma destinée de m'avoir rendu un père tel que vous. Mais si vous désirez de savoir le sujet de mes craintes, le voici. Je sais que la nation athénienne, fière de son origine, se vante de ne la devoir qu'au pays même qu'elle habite. De quel œil regardera-t-elle le fils naturel d'un étranger? Le mépris est le moindre outrage qu'elle réserve à ma faiblesse, si je me réduis à la condition privée. Tâcherai-je de me faire un nom parmi les grands? le peuple me haïra ; la grandeur est pour lui un objet d'envie. D'un autre côté, les bons citoyens dont la sage politique est de se renfermer dans la sphère d'une vie privée, riront de ma témérité si j'ose me mêler d'intrigues, chose toujours dangereuse dans une république. Je veux que la faveur m'élève aux premiers rangs : que ne dois-je pas craindre, dans un État où les chefs ne souffrent point de rivaux? Entrerai-je enfin dans une maison étrangère, pour y voir une femme irritée d'avoir eu part à vos peines, sans espoir de partager votre bonheur? Hé! comment Créüse ne haïrait-elle pas l'objet de votre tendresse, se voyant privée d'un pareil gage de son hymen? Car enfin, votre cœur penchera de

son côté ou du mien. Si je lui enlève votre affection, quel affreux désordre dans votre maison! Vous savez trop les funestes effets d'un amour qui se croit outragé. Après tout, seigneur, votre épouse privée d'héritiers excite ma compassion. Issue d'un sang illustre, elle mérite un autre sort. Vainement, vous faites briller la couronne à mes yeux; son éclat ne m'éblouit pas assez pour me cacher les maux qu'elle renferme. Est-ce vivre heureux que d'être environné de frayeurs et de soucis? Oui, je préfère la félicité d'un homme qui ne rend compte de son loisir qu'à lui seul, à celle d'un roi qu'une crainte éternelle rend ami des méchans et ennemi des bons. Peut-être répondrez-vous que l'abondance et les trésors sont préférables à la situation où je me vois. Non, seigneur, non, je ne puis m'accommoder des peines et de l'inquiétude qui sont attachées aux grandes richesses. Laissez-moi jouir sans chagrin de mon heureuse médiocrité; et soyez vous-même le juge de mon bonheur. Un doux loisir, point de trouble, point d'envieux, telle est ma condition. Jamais je n'éprouvai le plaisir cruel d'être supplanté par d'indignes concurrens. Les louanges des dieux et le service des étrangers partagent ma vie. Je renvoie les uns contens; il en revient d'autres, que j'ai toujours le plaisir de satisfaire, sans que l'habitude puisse me rendre moins agréable à leurs yeux; et ce qui

me paraît un bien inestimable, c'est que mon cœur, d'accord avec mon devoir, contribue à me rendre vertueux et digne du dieu que je sers. Jugez si je dois balancer entre ces biens et ceux que vous m'offrez; ou plutôt, permettez que je continue de vivre dans l'humble emploi où je me trouve, puisque, après tout, il est indifférent d'être heureux par les richesses ou par la médiocrité. »

C'est là un de ces morceaux que la nature avoue dans tous les temps, et que Racine [1] a fait heureusement passer sur notre théâtre. Xuthus n'y répond qu'en faisant entendre à son fils qu'il faut céder à sa nouvelle fortune, et que pour lui il va faire des sacrifices, et préparer un festin pour célébrer le jour de la naissance de son fils. Il le

[1] Voyez l'*Athalie* de Racine, acte II. scène VII, et autres scènes. Si mon ouvrage a quelque suite, parmi plusieurs discours ou traités qui le formeront, je ferai voir dans celui de l'*imitation* avec quel art et quelle finesse Racine a fondu le génie des anciens, sur tout celui d'Euripide avec le sien propre, pour s'en faire un tout nouveau. On y verra en détail la souplesse *inimitable* de cet ingénieux imitateur, qui a tourné en beautés *suprêmes* une infinité de tours et de traits naïfs, que tout l'artifice d'une traduction ne saurait bien faire sentir. En attendant, si le lecteur veut bien jeter un coup d'œil sur l'*Athalie*, il reconnaîtra Ion dans Joas, au moins en partie, et les chœurs grecs dans les chœurs français, sans compter le plus grand nombre des plus beaux tours, et la noble simplicité de cette admirable tragédie, comme j'espère le développer quelque jour.

J'indiquerai dans l'*Examen* de cette pièce les imitations que le P. Brumoy en a eues vue.

nomme Ion, par allusion à la rencontre qu'il en a faite à l'issue du temple [1]; et, pour lever toutes les difficultés, il défend au chœur, sous peine de mort, d'apprendre cette nouvelle à Créüse. Il veut en un mot qu'elle l'ignore, jusqu'à ce qu'il prenne son temps pour la déterminer à souffrir un autre fils que le sien sur le trône d'Érechthée. A cette condition, le fils consent de suivre son père à Athènes, et il ne désire rien autre chose pour combler ses vœux, que de retrouver pour mère une Athénienne.

Comme les femmes de Créüse prévoient les suites de cet oracle, malgré la défense de Xuthus, l'indignation l'emporte sur la crainte dans leurs esprits; et, plus fidèles au sang d'Érechthée qu'à un roi étranger, elles forment le dessein de découvrir à Créüse le secret de son époux, et de servir la vengeance de cette princesse et la liberté d'Athènes, en perdant Ion.

ACTE III.

Créüse, suivie d'un vieillard qui avait été gouverneur d'Érechthée, et qu'elle regarde comme

[1] Parce que cet enfant s'est offert le premier à la vue de Xuthus sortant du temple : ἐξιόντι μοι.

un père, le prie de se joindre à elle pour obtenir d'Apollon un oracle qui soit favorable à ses désirs. Tandis que le vieillard se met en devoir de lui obéir et d'entrer dans le temple, elle s'avise de demander à ses femmes quelle réponse Xuthus a reçue du dieu. Le chœur, par un air triste et par des mots entre-coupés, ne lui fait rien attendre que de fâcheux, et excite de plus en plus sa curiosité, en lui apprenant les ordres de Xuthus et le supplice dont il a menacé celles qui violeraient son secret. Enfin, ces femmes s'expliquent peu à peu, et révèlent tout. La reine en est frappée comme d'un coup de foudre; et la douleur ne lui permet pas de parler. Mais le vieillard dévoué aux intérêts des Érechthides, et outré d'une action qui lui paraît si indigne d'un roi, s'écrie: « Madame, on » vous trahit, et votre époux vous détrône. C'est » moins par haine pour lui, que par fidélité pour » vous, que j'ose vous parler ainsi d'un étranger » qui, après vous avoir épousée, n'a pas rougi de » violer la foi qu'il vous avait jurée, et de se pro- » curer des héritiers qui ne sont pas de vous. Je » vais donc vous développer ce mystère. » Il le fait d'une manière bien capable de consterner Créüse, mais aussi très-vraisemblable, eu égard aux circonstances qu'il rassemble. La stérilité de la reine, le voyage à Delphes, la rencontre et la reconnaissance précipitée d'un fils, tout a l'air d'un artifice

concerté pour placer le fils de quelque esclave aimée sur le trône des Érechthides. Il peint cet artifice des plus affreuses couleurs, pour animer la vengeance de Créüse; et il lui dit nettement qu'il n'y a plus de ressource pour elle, que dans le fer ou le poison, si elle veut prévenir sa mort par celle de ses deux ennemis. Il s'offre lui-même à devenir le ministre de sa vengeance; et le chœur épouse les mêmes sentimens de fureur.

Créüse, entièrement convaincue de la perfidie de Xuthus, lève le masque, et fait une action bien hardie pour une femme : « Dois-je parler ou » me taire encore? dit-elle, Trop scrupuleuse » pudeur, cesse de me contraindre; car qui m'ar- » rête désormais? Chassée de mon trône et privée » de l'espoir d'avoir des successeurs de mon sang, » est-il encore quelque devoir qui me lie à mon » ingrat époux? » Ce début est suivi de sermens affreux qu'elle fait de révéler sa honte et celle de Xuthus. Cependant les larmes qui coulent de ses yeux, la rougeur qui lui couvre le front, montrent combien lui coûte l'aveu qu'elle va faire. Aussi ne le fait-elle que pour reprocher aux hommes et aux dieux leur ingratitude et leur trahison. C'est surtout à Phébus qu'elle adresse les plus vifs reproches, en publiant que ce dieu a triomphé de sa pudeur, et qu'il a souffert que son fils soit

devenu la proie des oiseaux, tandis qu'il rend au traître Xuthus un fils qui n'est pas à elle.

Le vieillard et le chœur également surpris de cet autre malheur de la reine, dont ils n'avaient eu aucune connaissance, comprennent à peine tout le sens de ses paroles. C'est pourquoi le vieux gouverneur se fait répéter toute cette aventure, pour tâcher de découvrir si l'on ne pourrait pas retrouver quelque trace de cet enfant exposé, qui serait du moins l'héritier légitime du trône, et le vengeur de sa mère. Mais Créüse avoue qu'elle l'a caché dans une grotte, et que depuis elle ne l'a plus revu. « O cruelle mère! s'écrie le vieillard, » ô dieu encore plus barbare! » Le récit de Créüse lui arrache cette expression : car elle lui peint vivement cet enfant malheureux, qui lui tendait en vain les bras, et la fatale nécessité où elle était de sacrifier l'amour maternel au soin d'un honneur sévère qu'il fallait mettre à couvert.

« Vengez-vous, dit le gouverneur, et punissez d'abord l'amant qui vous a perdu.

CRÉUSE.

Comment étant mortelle, puis-je punir un dieu?

LE GOUVERNEUR.

Mettez en feu le temple de Delphes.

CRÉUSE.

Une crainte religieuse m'arrête; et je n'ai déjà que trop de malheurs.

LE GOUVERNEUR.

Eh! bien, perdez votre époux.

CRÉUSE.

Un reste de respect pour un hymen qui me fut cher, en murmure.

LE GOUVERNEUR.

Du moins étouffez ce monstre naissant, cet Ion, qui s'élève contre vous. »

Elle écoute plus volontiers cette proposition. Il n'est plus question que des moyens de réussir. Le vieillard, du même ton qu'on vient d'entendre, propose les plus violens, comme d'aller égorger Ion dans la tente sacrée où il mange avec ses amis. Mais la princesse n'approuvant rien de tout cela : » C'est donc à vous, reprend-il, à chercher une » ressource. » Créüse en trouve une digne d'une femme en fureur; c'est le poison. Elle en avait un très-présent et très-efficace qui lui venait de Minerve, à savoir : deux gouttes du sang de Méduse que la déesse avait données à Érichthonius, avec cette propriété que l'une des gouttes procurerait la guérison et l'autre une prompte mort. Créüse

charge le gouverneur d'empoisonner Ion avec la liqueur mortelle ; mais elle voudrait attendre que sa victime fût à Athènes. « Non, répond le gou- » verneur, c'est ici qu'il faut s'en défaire, pour » mieux cacher la main qui le perd. »

Créüse y consent, et lui donne un vase d'or où est renfermé le poison, avec ordre de le répandre dans la coupe d'Ion. Tandis qu'elle va dans son appartement en attendre l'effet, le vieillard s'encourage à ce crime par cette horrible sentence : « Soyons vertueux, quand tout nous rit ; mais » s'agit-il de nous venger d'un ennemi, n'écou- » tons plus une importune vertu. »

Ces sentences et toute la conduite de l'attentat paraissent ne convenir guère à des personnages pour qui le spectateur s'est intéressé. Le chœur n'est pas moins coupable que les principaux personnages, et sa fidélité pour la race d'Érechthée ne saurait, ce me semble, justifier son emportement, quoique le poëte tâche de l'ériger en vertu dans l'intermède de cet acte. Il faut pourtant convenir que la situation est admirable, qu'elle est tirée des vrais sentimens du cœur humain, et que, par conséquent, elle est dans le vrai goût du théâtre.

ACTE IV.

Un domestique de Créüse vient d'un air effrayé demander au chœur où est la princesse, qu'il a déjà cherchée inutilement par toute la ville, et que tout Delphes vient de condamner à la mort. Il la cherche apparemment pour la sauver, s'il est possible; et toutefois, il s'arrête avec le chœur assez long-temps pour faire un récit très-étendu de la manière dont la conspiration contre Ion a été découverte. En voici le sens :

« Xuthus et son fils étaient partis de ce lieu, » dans le dessein de faire des sacrifices et un fes- » tin pour célébrer la naissance d'Ion. Xuthus » se charge des sacrifices; et, près d'aller sur le » double sommet du Parnasse pour arroser l'un » et l'autre du sang des victimes en l'honneur » de Bacchus, il dit à son fils : Élevez des tentes, » donnez aux Delphiens une fête superbe, et » n'attendez pas mon retour. »

La précaution que prend le poëte d'écarter Xuthus, était bien nécessaire, comme on va voir; mais elle ne sauve pas entièrement la faute qu'il a voulu éviter.

L'esclave décrit, avec beaucoup d'art, et

trop sans doute, la salle du festin : « C'était
» une seule tente qui renfermait un arpent en
» quarré long, et qui pouvait contenir tout le
» peuple de Delphes. Elle était ornée des plus
» riches tapisseries du temple, ce qui faisait un
» merveilleux spectacle. Car au lieu de plafonds,
» on voyait le magnifique présent d'Hercule,
» monument de sa victoire, et dépouille pré-
» cieuse des Amazones. C'était un ciel parsemé
» d'étoiles. Le soleil, hâtant ses coursiers de se
» précipiter sous les eaux, ne jetait plus que les
» derniers traits d'une lumière mourante : la nuit,
» revêtue de longs crêpes noirs, conduisait son
» char léger dans la plaine éthérée, suivi des
» astres brillans parmi lesquels les Pléïades se fai-
» saient distinguer, aussi bien qu'Orion armé de
» son épée. » On décrit sur le même ton l'Ourse,
dont la queue faisait plusieurs replis; la pleine
lune, qui divise le mois, avec les Hyades; et
dans un lointain l'Aurore, qui attendait le départ
des astres. « D'autres ornemens, continue *l'of-*
» *ficier*, tenaient lieu de murs. C'étaient des
» naumachies, des chasses, des centaures, des
» cerfs et des lions. Enfin, à l'entrée, il y avait
» un Cécrops avec une queue de serpent à re-
» plis tortueux, et ses filles à ses côtés. Du
» reste, les tables étaient chargées de coupes
» d'or. »

Cela ressemble assez aux enchantemens des fées, vu le peu de temps qu'on a employé à préparer cette fête. D'ailleurs, la description qu'on en fait, plus badine [1], ce semble, que pompeuse, et tout au moins hors de place, ne devait guère plaire à des femmes effrayées, à qui l'on venait annoncer une mort certaine. Le narrateur pouvait s'en tenir aux choses qui suivent, et que je vais dire :

« Un héraut avec cérémonie avait invité tous » les citoyens au festin. La salle était remplie, et » les convives, ornés de couronnes, avaient commencé le repas, lorsqu'un vieillard a paru » dans l'assemblée et a réveillé la joie en se faisant l'échanson public. La musique et Bacchus » ayant échauffé les esprits, le vieillard fait apporter de plus grandes coupes, et se fait un mérite » de servir lui-même son nouveau maître. Il avait » mêlé dans le vin un poison qu'il avait, dit-on, » reçu de Créüse. Ion faisait déjà la libation, » quand une parole échappée à un des officiers lui » fait entrevoir un fâcheux présage. Il demande » une autre coupe et fait une libation de tout le » vin qui était dans la sienne en invitant les convives » à l'imiter. Cependant une troupe de colombes

[1] *Elle* est élégante et charmante en elle-même. Ce n'est que sa place que j'ose ici blâmer. On pourrait faire un beau tableau sur cette description. (Note du précédent éditeur.)

» entre dans la tente et goûte de ce vin répandu
» par les conviés. On n'en voit aucun effet funeste
» pour ces oiseaux. Mais la colombe qui s'était
» arrêtée proche d'Ion trempe à peine son bec dans
» le vin empoisonné, qu'elle s'agite violemment,
» fait entendre une voix plaintive, et tombe éten-
» due aux pieds des spectateurs. Ion déchirant aus-
» sitôt ses vêtemens, s'écrie : Quel mortel attente
» sur mes jours? C'est à toi, vieillard, de me le
» déclarer, puisque c'est de ta main que j'ai reçu
» le poison. L'échanson, après quelques détours,
» confesse enfin le forfait de Créüse. Ion, à la tête
» des convives, court à l'instant aux ministres du
» temple en demandant justice : et tous d'une voix
» ont condamné la reine à être précipitée du haut
» du rocher. »

Je ne crains pas d'être blâmé des partisans de l'antiquité les plus outrés, si je crois voir une faute dans cet inutile récit, puisque celles qui y sont intéressées, je veux dire, les femmes de Créüse, n'avaient besoin de savoir autre chose, sinon que tout était découvert, sans s'embarrasser de la manière et moins encore de la description du festin; outre que l'essentiel pour l'esclave, témoin de cet événement, était de chercher promptement sa maîtresse pour favoriser son évasion, et non pas de s'amuser à décrire une salle de festin et de fête.

Le chœur se sentant coupable du secret violé, et complice du crime de la reine, voit bien qu'il mérite doublement la mort; et, comme il ne voit nulle apparence à se sauver par la fuite, il entre dans des sentimens de frayeur qui conviennent à des femmes, et qui pouvaient s'exciter sans qu'il fût nécessaire d'employer une narration si détaillée.

Je suis persuadé, malgré l'arrangement ordinaire des scènes, que le quatrième acte finit par ce désespoir du chœur, et que le cinquième est ouvert par Créüse. Quoi qu'il en soit, cette princesse, sur le bruit de sa condamnation, ayant trouvé le secret de s'échapper et de parvenir jusqu'au vestibule du temple, demande au chœur un conseil dans l'extrémité où elle est réduite. Mais elle n'en trouve qu'un dans des femmes éperdues à l'aspect d'une mort qui les menace elles-mêmes : c'est d'embrasser l'autel du dieu.

Créüse s'y réfugie à propos : car le théâtre se remplit tout-à-coup de gens armés qu'amène Ion pour se saisir de son ennemie. Dès qu'il la voit, sa haine s'adresse au fleuve Céphise en ces termes : « Comment peut être issue de vous, cette vipère » aux yeux enflammés, dont l'audace est un venin » *plus* subtil que le poison qu'elle a osé me pré- » senter? Qu'on l'enlève, et que son corps soit » impitoyablement déchiré en tombant de rocher

» en rocher. C'est sans doute un effet de mon heu-
» reux destin, que je l'aie connue avant d'arriver à
» Athènes. Si tu as osé attenter sur ma vie au mi-
» lieu de Delphes, qu'aurais-je dû attendre de toi,
» dans le sein de ton palais? Tes perfides caresses
» m'auraient coûté le jour. Ne te persuade pas que
» cet autel et ce temple te dérobent à ma ven-
» geance. Si la pitié doit avoir lieu, c'est en faveur
» de ma mère et de moi-même. »

Ion fait ici mention de sa mère, sans savoir que c'est elle dont il poursuit la mort. Elle ignore de même qu'il est son fils ; et cette double erreur produit l'embarras intéressant qu'on va voir.

CRÉUSE.

» Je vous défends à tous, au nom d'Apollon et au mien, d'approcher de cet autel.

ION.

Qu'y a-t-il de commun entre Apollon et toi?

CRÉUSE.

Je suis dévouée à ce dieu.

ION.

N'as-tu pas voulu perdre son fils?

CRÉUSE.

Devenu fils de Xuthus, tu n'es plus celui d'Apollon.

ION.

Mais je l'avais été; et c'est de lui que je tiens en effet tout ce que je suis.

CRÉUSE.

Tu as été à lui, et j'y suis à présent.

ION.

J'étais juste, et tu es impie.

CRÉUSE.

Je n'ai fait que me venger de l'ennemi déclaré de ma maison.

ION.

D'un ennemi! Ai-je envahi ton trône à main armée?

CRÉUSE.

Oui, cruel, tu as mis en combustion la maison d'Érechthée.

ION.

Ai-je porté à Athènes le fer et le feu?

CRÉUSE.

C'était les y porter, que m'arracher le sceptre.

ION.

Mon père me faisait héritier d'un sceptre qui est le prix de sa valeur.

CRÉUSE.

Et quel droit un descendant d'Éole a-t-il sur le peuple de Pallas?

ION.

Un droit acquis par son courage : le droit de libérateur.

CRÉUSE.

S'il en fut le libérateur, doit-il en être l'usurpateur et le tyran?

ION.

C'est donc une vaine crainte de l'avenir, qui te portait à me donner la mort?

CRÉUSE.

Je te donnais la mort pour prévenir la mienne.

ION.

Non, non, c'est la jalousie qui a conduit tes coups, c'est la rage de te voir sans héritiers.

CRÉUSE.

Si je manque d'héritiers, est-ce un titre pour m'enlever la couronne?

ION.

Pour n'être pas ton fils, dois-je être privé de l'héritage paternel?

CRÉUSE.

Il est à toi; prends son épée et son bouclier : voilà tes biens et ton héritage.

ION.

Va, quitte cet autel et cesse de profaner la majesté du dieu.

CRÉUSE.

Va porter de pareils ordres à ta mère.

ION.

Quoi! je ne tirerais pas raison d'une impie qui m'a presque donné la mort?

CRÉUSE.

Venge-toi : c'est sur cet autel qu'il me faut égorger.

ION.

Quelle fureur de vouloir ensanglanter les couronnes du dieu!

CRÉUSE.

Pour te rendre coupable.

Ion finit par une exclamation contre l'injustice des lois, qui donnent au crime un asyle réservé seulement pour l'innocence; et soit que les actes aient été mal divisés, comme il y a apparence, soit quelque autre raison, l'acte suivant amène la prêtresse de Phébus, sans autre intermède, pour faire le dénoûment de cette intrigue.

ACTE V.

Cette prêtresse sort du temple par inspiration divine, pour venir calmer la colère d'Ion. Comme elle lui tenait lieu de mère, il a pour elle le respect et la déférence d'un tendre fils; mais il ne peut concevoir les ordres qu'elle lui donne, à savoir, d'aller à Athènes sans souiller ses mains dans le sang de son ennemie. « Une juste vengeance, » dit-il, nous rend-elle coupables? » La prêtresse, pour s'expliquer peu à peu, lui montre un petit berceau qu'elle porte ; c'est celui où elle avait trouvé Ion. Jamais elle ne lui avait montré ce gage si propre à lui faire retrouver sa mère, parce qu'Apollon l'avait ainsi voulu; et c'est par l'ordre de ce même dieu qu'elle découvre en ce jour un dépôt si important. « Recevez-le, dit-elle, et cher- » chez les traces de celle dont vous reçûtes le » jour. »

Il y à beaucoup de machines dans cette pièce : car, outre que la prêtresse en est une, aussi bien que Minerve, qui viendra après, on ne concevrait pas pourquoi la prêtresse a gardé si long-temps ce berceau sans en rien dire, et sans que personne en soupçonnât rien, si le poëte n'avait eu soin de

faire entendre plus d'une fois que tel était le bon plaisir d'Apollon, de sorte qu'Apollon semble avoir tout fait exprès pour donner lieu à une tragédie; tant il prend de précautions pour en ménager tous les ressorts! Après avoir exécuté ses ordres, la prêtresse fait les derniers adieux à Ion, et ne lui apprend rien autre chose de son sort, sinon qu'il a été exposé sur la porte du temple dans le berceau qu'elle lui donne, et que désormais c'est à lui de chercher avec soin sa mère aux marques qu'il trouvera, dans le dépôt qu'Apollon lui remet entre les mains. Il est vrai que cela se fait pour ne pas précipiter le dénouement; mais c'est un défaut, que de multiplier les machines pour ménager les surprises, quelque touchantes qu'elles puissent être.

Ion, attendri à la vue de son berceau, verse des larmes en songeant qu'il a été assez malheureux pour devoir sa naissance à un crime, et pour être exposé à la mort par une mère qui aurait dû l'allaiter[1]. Il bénit le dieu qui l'a secouru, en maudissant la fortune qui l'a trahi; et, par un retour de tendresse, il plaint sa mère que des égards cruels ont apparemment forcée à perdre ce qu'elle avait de plus cher. Irrésolu sur le parti qu'il doit prendre, il veut d'abord faire au dieu

[1] C'était la coutume des femmes grecques.

de Delphes un don de son berceau, pour n'être pas obligé d'y trouver ce qu'il ne voudrait pas, c'est-à-dire, une mère vile, une esclave. Son incertitude lui paraît plus douce qu'un éclaircissement qui le rendrait méprisable. « Mais, quoi? » reprend-il, dois-je me défier des faveurs d'un » dieu qui m'a conservé si fidèlement ces gages » de ma naissance? Osons ouvrir ce berceau : » aussi-bien ne saurais-je éluder mon destin. » Sacrés ornemens, qui environnez ce dépôt, et » vous, liens, qui tenez mon trésor enfermé, » faut-il que vous ayez si long-temps trompé mes » désirs curieux? »

Tandis qu'il s'avance pour délier le couvercle, et qu'il s'étonne de voir que le temps ne l'a point endommagé, Créüse reconnaît le berceau, et quittant son asile : « Voici le berceau, s'écrie-» t-elle, où je vous exposai; j'abandonne cet » autel, dût-il m'en coûter la vie. » Ion, surpris de cette nouvelle audace de Créüse, veut qu'on se saisisse d'elle, et il croit que c'est une fureur causée par ses remords qui la contraint d'abandonner son refuge; mais elle s'attache à Ion et s'obstine à l'appeler son fils. Celui-ci, pour la convaincre de supercherie, s'avise d'un stratagème, à savoir, d'obliger Créüse à lui dire ce que contient ce berceau, avant qu'il l'ait ouvert. La princesse ne balance pas, et répondant de point

en point à toutes les demandes d'Ion, elle désigne au juste tout ce qui se trouve dans ce dépôt : les voiles de l'enfant et les ornemens qui les accompagnent. A mesure qu'il en tire quelqu'un, Créüse nomme les autres. L'un est une figure de Méduse en broderie sur la toile avec un bord de serpens en guise d'égide, ouvrage qu'elle fit étant fille; un autre est un bracelet ou collier de serpenteaux d'or, suivant l'usage des Érechthides, en mémoire d'Éricthonius, dans le berceau duquel Minerve avait mis un serpent. Il y a enfin une couronne d'olivier, formée d'une branche de celui que Pallas fit naître à Athènes, en frappant la terre de sa pique

Créüse, en un mot, devine tout sans rien voir, et si précisément, que le jeune homme, ne pouvant plus douter qu'elle ne soit sa mère, la reconnaît pour telle et l'embrasse tendrement. Cette reconnaissance est bien touchée; mais elle serait plus agréable si Créüse n'eût pas été coupable d'un empoisonnement médité, crime si odieux, que la plus juste vengeance ne peut justifier assez, pour rendre Créüse digne de l'intérêt du spectateur. Cependant, pour ne pas prononcer trop légèrement sur des choses si respectables, il faut se souvenir que la vengeance de Créüse n'était que trop bien fondée, vu l'erreur où elle était, et que le poison tenait lieu d'armes aux femmes outragées.

Cette scène doit paraître aujourd'hui moins agréable par un autre endroit important, c'est qu'après les premiers transports de la joie réciproque de la mère et du fils, Créüse qui ne peut rendre raison pourquoi et comment ce berceau avec l'enfant avaient été transportés à Delphes, se trouve obligée de découvrir à Ion, par ses soupirs et par son embarras, qu'il pourrait bien n'être pas fils légitime de Xuthus. Ainsi, en retrouvant sa mère, il perd le père qu'il avait trouvé. La reine est même réduite à expliquer ce mystère; et elle assaisonne cette explication le moins mal qu'il lui est possible, en disant comme Hippolyte dans Racine :

L'hymen n'est pas toujours entouré de flambeaux.
Phèdre, acte V, sc. I.

En un mot, elle donne à Ion de terribles scrupules sur sa naissance. Elle dit enfin, quoique timidement et après bien des façons, la vérité qui lui coûtait tant à révéler; qu'elle avait épousé malgré elle Phébus, qu'elle en avait eu un *fils*; et que, pour ne pas rendre sa vertu suspecte, elle avait exposé le gage d'un hymen, glorieux à la vérité, mais ignoré de ses parens. On juge bien qu'Ion durant ce récit, qu'il interrompt souvent par de curieuses questions, est agité de divers sentimens. Un dieu pour père flatte sa vanité; mais une naissance si extraordinaire lui semble équi-

voque. D'un autre côté, l'un et l'autre admirent, non sans s'attendrir, que la fortune ait permis qu'un fils et une mère aient pensé se donner mutuellement la mort. Ce combat de tendresse est digne d'Euripide ; mais Ion, rendu à ses réflexions, retombe dans ses scrupules ; ravi de trouver une reine, il voudrait encore que sa naissance fût sans tache ; et, pour s'en assurer, il s'approche de Créüse, et lui dit à l'insu du chœur le sujet de ses craintes.

Quelque précaution qu'il prenne, et quelque assaisonnement qu'il apporte à une demande si délicate, elle n'est bonne qu'à faire rougir sa mère, et cela ferait un méchant effet de nos jours. Car Ion la presse de lui avouer avec franchise si Apollon n'est point un voile spécieux dont elle tâche de couvrir sa faute et d'embellir la naissance honteuse du fils qu'elle a recouvré.

Créüse prend Minerve à témoin de la vérité de son aventure avec Apollon. Mais ce qui confirme Ion dans ses soupçons, c'est que ce dieu, loin de l'avouer pour fils, le donne pour tel à Xuthus. « Il vous donne à Xuthus, répond-elle ; mais il » ne dit pas que vous soyez issu de ce roi. Un ami » ne peut-il pas donner à un autre son propre fils » pour héritier ? » Cette raison n'est pas trop bonne. Aussi, l'intéressé ne s'en contentant pas, sa mère

en allègue une autre, à savoir, la bienveillance particulière de Phébus, qui veut que son fils succède à un grand roi; ce qui ne serait pas si ce dieu se déclarait père d'Ion. « Eh! que pourrait- « il hériter d'un dieu? Pas même le nom, surtout « l'union ayant été secrète, et l'enfant exposé. »

Tout cela dégénère en comique par rapport à nous; et les soupçons d'Ion ont paru si bien fondés à Euripide même, qu'il lui fait prendre le parti de consulter Phébus pour les éclaircir. Mais Minerve prévient cette démarche, et tombe elle-même des nues pour justifier la vertu de la reine, et pour dissiper les soupçons de ce fils qui lui est rendu.

La déesse se dit envoyée pour cet effet par Apollon, qui n'a pas voulu, en paraissant lui-même, s'exposer à des reproches sur le passé. » C'est lui, » dit-elle, qui est votre père. S'il vous donne » à Xuthus, c'est pour vous faire entrer dans une » illustre maison. Son bras seul a suspendu l'effet » de vos haines mutuelles, et son dessein *était de* » vous déclarer son secret à Athènes; mais vous en » avez hâté la déclaration. » Minerve donne ordre à Créüse de placer Ion sur le trône, comme le rejeton des Érechthides, en l'assurant que ce prince deviendra célèbre dans toute la Grèce; que ses quatre fils seront les chefs de quatre tribus d'Athènes; et que ses petits-fils habiteront les Cyclades et les

villes de l'Ionie [1], nom qu'elles devront à Ion. La déesse ajoute que Créüse aura de Xuthus, son époux, deux enfans dont l'un donnera son nom à la Doride[2], et l'autre à l'Achaïe [3]. Tout ceci est historique et rapporté exprès pour flatter la vanité des Grecs, fort jaloux de leurs anciennes origines. Enfin Minerve fait valoir à Créüse les faveurs d'Apollon : premièrement, d'avoir fait en sorte que son commerce avec le dieu demeurât secret ; et en second lieu, d'avoir dérobé l'enfant au trépas; d'où Pallas conclut qu'il est important que Créüse ne dise pas à son mari qu'elle est mère d'Ion, de peur de tirer ce bon roi d'une erreur qui lui est agréable ; c'est-à-dire que Minerve veut que Xuthus soit la dupe d'Apollon.

On voit combien ces sortes de fables sont contraires à nos idées, et combien une traduction suivie et toute simple d'une pareille tragédie serait désagréable aujourd'hui [4]. Xuthus aurait fait un mauvais personnage dans cette scène, aussi bien

[1] Ionie, région séparée de l'Eolide par le fleuve Hermus. Ses fleuves sont le Caystre et le Méandre.

[2] Doride, contrée de la Grèce, voisine du Parnasse; voyez, sur les émigrations indiqués dans le texte, notre *Histoire critique des Colonies grecques*, tom. II, p. 63 et suiv., 83 et suiv.
R.-R.

[3] L'Achaïe propre est dans le Péloponnèse.

[4] Une telle traduction peut offrir au moins un objet de compa-

que dans celles qui la précèdent, lorsqu'il est question d'éclaircir l'aventure d'Apollon avec Créüse: et voilà pourquoi le poëte a pris grand soin de laisser sur le Parnasse le mari occupé a faire de longs sacrifices, tandis qu'on le joue à son insu. C'est pour une semblable raison de bienséance qu'Euripide n'a pas fait paraître Apollon. Mais tout cet art ne rendrait pas meilleur pour nous un sujet où, après tout, Apollon est séducteur, Minerve entremetteuse, Créüse barbare, Ion vindicatif, le chœur peu vertueux, et Xuthus dupe [1]: outre qu'il n'est nullement vraisemblable qu'il se passe tant d'événemens au pied du mont Parnasse, sans qu'il en vienne le moindre bruit aux oreilles de Xuthus, dont le fils est, peu s'en faut, empoisonné, et dont la femme est condamnée publiquement à la mort. Le moyen même, après le calme qui suit cette horrible tempête, de cacher à Xuthus la cause véritable des bruits qui ont si fort éclaté dans toute une ville? et comment l'en instruire,

raison qui n'est pas sans intérêt. On y trouvera, par exemple, cette scène d'Ion et de Créüse, où elle l'interroge sur son état, que *Racine* a imitée, et qui est supprimée dans cet extrait. On doit donc envisager celui-ci comme une analyse très-intéressante, propre à jeter du jour sur la pièce, à en faire ressortir les beautés, à prévenir sur ses défauts, à diriger dans la lecture qu'on en va faire; mais il ne peut en tenir lieu.

[1] J'ajoute encore, imprudent d'avoir révélé le secret d'un fils que lui donne l'oracle, en présence des femmes de Créüse. Il est

sans blesser en rien l'intérêt du père ou l'honneur de l'époux ? Euripide laisse tout cela à ses acteurs, qui loin de se jeter dans cet embarras, se retirent tous contens, après avoir remercié Minerve et Apollon. Je reconnais cependant, avec un des plus habiles connaisseurs[1] à qui je l'ai ouï dire, que, malgré les défauts réels ou apparens que j'ai cru voir dans cette pièce, rien n'est plus véritablement théâtral, qu'une mère prête à faire mourir son fils inconnu, et à mourir inconnue par ses mains, tandis que ce double projet de parricide sert à rendre la mère au fils, et le fils à la mère.

pourtant vrai qu'il y a été entraîné par la suite de l'événement. Mais cela n'empêche pas qu'on ne sente en ceci l'inconvénient du chœur, dont Xuthus aurait dû se défier.

[1] Le P. Porée.

PERSONNAGES.

MERCURE.

ION, néocore du temple de Delphes.

CRÉUSE, fille d'Érechthée, reine d'Athènes.

XUTHUS, roi d'Athènes, époux de Créüse.

UN VIEILLARD attaché à Créüse.

UN ESCLAVE de la suite de Créüse.

LA PYTHIE.

MINERVE.

LE CHOEUR, composé de femmes esclaves de Créüse.

La scène est à l'entrée du temple de Delphes.

ION,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERCURE, seul.

Atlas, qui de son dos d'airain sillonne le ciel, antique palais des dieux, fut père de Maïa, déesse à qui je dois la naissance. Je suis Mercure, et mon office est de servir le grand Jupiter. J'arrive à Delphes : c'est dans ce temple placé au milieu de la terre, qu'Apollon dévoile aux yeux des mortels les choses présentes et futures. Ce dieu, touché de la beauté de Créüse, fille d'Érechthée, roi d'Athènes, surprit cette jeune princesse dans l'antre de Macra, près de la citadelle de la guerrière Pallas, que cette ville fameuse reconnaît pour sa protectrice, et la força de céder à sa passion. Il l'aida ensuite à cacher aux yeux de son père le fruit de cet amour secret. Le jeune enfant, dès

l'instant de sa naissance, fut porté par Créüse dans la même grotte où le dieu l'avait rendue mère ; elle l'enferma dans une corbeille arrondie, semblable à celle où Minerve avait caché le jeune Érichthonius; et, comme en confiant ce prince à la garde des filles d'Aglaure[1], la déesse avait mis près de lui deux dragons prêts à le défendre, Créüse voulut que son fils fût entouré de figures semblables, suivant ainsi l'usage de ses ancêtres, imité par tous les descendans d'Érechthée[2]; puis, enfermant dans la même corbeille quelques ornemens précieux, elle exposa ce fils à la mort.

Aussitôt Apollon m'adresse cette prière : « O frère tendrement chéri, vole dans la cité fameuse, dont le peuple est issu de la Terre, et que Minerve protége : une grotte creusée dans le roc offrira bientôt à ta vue un jeune enfant dont je suis le père; reçois-le dans tes bras, apporte-le dans ce temple avec la corbeille qui le renferme, sans toucher aux tapis dont il est enveloppé ; pose-le à l'entrée de mon sanctuaire : je veillerai sur sa destinée. » Impatient de servir un frère et de lui

[1] Femme de Cécrops. Ses trois filles se nommaient Aglaure, Hersé et Pandrose.

[2] « Qui élèvent leurs enfans parmi des serpens d'or, ou en» richis d'or. » On voit, par ce passage et un autre ci-après, que les Athéniens couvraient le berceau des enfans de figures de dragons dorés, et leur en faisaient des colliers.

prouver mon affection par mon zèle, je transporte l'enfant et le panier entrelacé; je le pose sur les marches du temple, et j'entr'ouvre la corbeille, afin de laisser voir ce qu'elle contenait. Aussitôt que le soleil pousse ses chevaux dans la céleste carrière, la prophétesse entre dans le sanctuaire, et ses yeux sont frappés de cet objet nouveau ; elle s'étonne, elle s'indigne qu'une citoyenne de Delphes ose ainsi profaner le temple, en y portant le fruit d'un criminel amour. Elle aurait rejeté loin d'elle cette créature innocente, si Apollon n'eût attendri son cœur en faveur d'un enfant infortuné : elle le prend; elle l'élève, sans savoir que son père est le dieu qu'elle sert, et sans connaître la mère qui l'a fait naître. Le jeune enfant lui-même ignore son origine; il est nourri dans le sanctuaire; il y trouve pendant les premières années de sa vie les amusemens de son âge, et une occupation digne d'un âge plus avancé; car les citoyens de Delphes l'ont établi gardien des trésors, et lui ont confié le soin des choses sacrées. Tandis qu'il exerce ici cet emploi honorable, un événement imprévu force sa mère à prendre un époux. Le feu de la guerre s'allume entre les Athéniens et les habitans de l'Eubée [1]. Xuthus,

[1] Les Chalcodontides. On appelait ainsi les habitans de l'Eubée du nom d'un de leurs rois vaincu par Amphitryon.

fils d'Éole et roi des Achéens, fait pencher la fortune en faveur des premiers, et quoique étranger, il obtient la main de Créüse pour prix de cet important service. Après plusieurs années d'un mariage stérile, ils viennent aujourd'hui consulter l'oracle, pressés par le désir de se voir renaître dans leur postérité. C'est Apollon qui dirige ces événemens; il veille sur son fils, et veut le donner à Xuthus, comme s'il était issu de ce prince, afin qu'il retrouve sa mère, et qu'il vive au sein de l'opulence, sans trahir cependant le secret de sa naissance. Apollon veut que la Grèce l'appelle *Ion*, et qu'il donne son nom aux colonies asiatiques.

J'aperçois le fils du dieu qui s'avance; il tient dans ses mains des rameaux de laurier pour orner les portes du temple : je me retire dans les bosquets sacrés, d'où je verrai s'exécuter les ordres du destin. Ion, c'est moi qui le premier des dieux t'appelle de ce nom, que tu ne dois plus quitter.

SCÈNE II.

ION, suivi des ministres du temple.

Déjà le dieu de la lumière fait briller son char sur la terre : les astres en sa présence fuient dans le sein de la nuit sacrée; déjà les sommets inaccessibles du Parnasse annoncent le jour aux mor-

tels; la fumée de la myrrhe odorante s'élève à la voûte du temple, et la prêtresse, assise sur l'auguste trépied, va faire entendre aux Grecs les accens de sa voix inspirée.

Allez, ministres saints, allez vers la source argentée de Castalie, et après vous être lavés dans ses eaux pures, entrez dans le temple; que votre bouche s'abstienne de paroles de mauvais augure; et n'annoncez que des choses heureuses aux mortels qui viennent consulter le dieu [1].

Pour moi, satisfait de l'emploi que j'exerce depuis mon enfance, je vais purifier l'entrée du temple; je vais l'orner de branches de laurier et de couronnes sacrées; j'y entretiendrai la fraîcheur par une douce rosée, et j'écarterai, à coups de flèches, les oiseaux qui pourraient souiller les offrandes; car, étant sans mère et sans père, je dois chérir ce temple qui m'a servi de berceau.

SCÈNE III.

ION, seul.

Viens [2], superbe laurier, rameau naissant, destiné à purifier le terrain sacré que couvre la voûte

[1] Il adresse ces mots aux prophètes chargés de recueillir les réponses de la Pythie; voyez l'*examen* de la pièce.

[2] Ce qui suit est écrit par strophes et antistrophes.

auguste de ce temple! laurier cueilli dans les jardins des immortels, où les eaux des saintes rosées font jaillir une source éternelle pour arroser la chevelure sacrée du myrthe! Feuillage divin, que j'emploie à balayer le temple du dieu, chaque jour avec le lever de l'aile rapide du soleil; assidu à rendre au dieu le culte que je lui dois! O Péan! ô Péan! béni, béni sois-tu, fils de Latone!

O Apollon! je remplis à l'entrée de ce temple un travail honorable, en rendant un culte fidèle à ton trône prophétique. Illustre emploi! tendre une main servile, non aux faibles humains, mais aux dieux immortels. Ah! je ne me lasserai jamais d'un si glorieux esclavage. Phébus, Phébus est mon père : je bénirai sans cesse le dieu qui soutient ma vie, et je donnerai toujours le nom de père à celui qui me comble de biens et qui me nourrit dans son temple. O Péan! ô Péan! béni, béni sois-tu, fils de Latone!

Mais [1] il est temps de poser ce rameau de laurier, pour arroser le temple : ces vases d'or sont remplis de l'eau pure de Castalie, et je vais la répandre avec des mains innocentes [2]. Puisse ma vie s'écouler ainsi au service d'Apollon, ou puissé-je du

[1] Ici finissent les antistrophes, et commence une suite de vers anapestes.

[2] Grec : *Sortant pur du lit.* Barnès cite ici le *Lévitique*, c. xv, v. 16.

moins ne le quitter que sous d'heureux auspices!

Ah! que vois-je? Les oiseaux du Parnasse ont quitté leurs couches chéries; ils voltigent autour du temple. Arrêtez, oiseaux téméraires! ah! gardez-vous de souiller ce saint lieu! Héraut de Jupiter, toi, dont[1] les serres victorieuses épouvantent la troupe ailée, crains à ton tour que cet arc ne triomphe de toute ta force! et toi, beau cygne, qui navigues[2] vers le sanctuaire, porte ailleurs tes pieds de pourpre; ta lyre, émule de celle d'Apollon, ne te dérobera pas à mes traits. Éloigne-toi à tire d'aile, et va dans les marais de Délos faire entendre tes chants harmonieux; ton sang, si tu ne m'obéis, me vengera de ton audace. Ah! quel oiseau imprudent vient d'entrer jusque dans la demeure du dieu? Ose-t-il construire sous cette voûte sacrée son édifice de chaume, pour y loger sa jeune famille[3]? Tremble au frémissement

[1] Grec : *Vainquant la force des oiseaux par ton bec crochu.*

[2] J'ai hasardé de traduire cette métaphore du grec, qui caractérise agréablement le vol et le port du cygne.

[3] Le néocore écarte ces oiseaux, mais il ne leur fait aucun mal. C'eût été violer le droit d'asyle. Ce droit fut violé bien noblement par Aristodicus, lorsque ce généreux citoyen, allant autour d'un temple révéré, enleva de leur nid les moineaux et les oiseaux des autres espèces. « O le plus scélérat des hommes ! s'écria la voix *divine*, as-tu bien la hardiesse d'arracher de mon temple mes supplians? » — Quoi ! grand dieu, répondit Aristodicus, vous protégez vous-même vos supplians, et vous ordonnez aux Cyméens de livrer le leur? Voyez *Hérodote*, trad. par M. Larcher, tom. I. pag. 121.

de la corde de cet arc qui va te percer! Entends-tu ? fuis, mère insensée ! va sur les bords de l'Alphée, ou dans les bosquets de Corinthe, te livrer à ces doux plaisirs, et n'espère pas que je souffre que tu viennes souiller les offrandes et rendre impur le temple de Phébus.

Oiseaux, qui par votre chant annoncez aux mortels la volonté des dieux, ma main se refuse à vous ôter la vie; mais je ne puis trahir les devoirs de mon ministère, et je dois préférer à tout une divinité bienfaisante.

SCÈNE IV.

ION[1], LE CHOEUR, réuni et partagé.

LE CHOEUR.

Athènes, chère aux immortels, n'est donc pas le seul lieu où leur demeure soit ornée de colonnes et de portiques, et où l'on célèbre le culte des Agyatides[2]. Le temple de Loxias, brillant de tous côtés d'un éclat radieux, nous offre ici les mêmes merveilles.

[1] Je suis Musgrave dans cette scène pour la distribution des personnages, avec très-peu de changemens.

[2] On élevait aux portes des maisons des colonnes coniques ou des espèces d'obélisques consacrées à Apollon, sous le nom d'*Agyeus*, du mot ἀγυιά, qui signifie une rue, un chemin, un quartier de ville.

DEMI-CHOEUR.

Voyez l'hydre de Lerne que le fils de Jupiter moissonne de sa faulx dorée ; voyez, chères amies ; portez vos yeux sur ce tableau.

LE CHOEUR.

Je l'admire.

DEMI-CHOEUR.

Un guerrier [1] est à ses côtés qui tient une torche ardente.

LE CHOEUR.

Quel est son nom ?

DEMI-CHOEUR.

C'est celui que notre fuseau plus d'une fois a peint sur la toile, c'est Iolas, le plus fidèle compagnon des travaux glorieux d'Hercule. — Voyez encore ce héros monté sur un coursier aîlé, terrassant le monstre à trois corps, qui vomit des torrens de flamme [2].

LE CHOEUR.

Je porte de tous côtés mes regards attentifs.

DEMI-CHOEUR.

Contemplez sur ce mur le combat des géans.

[1] A mesure qu'Hercule abattait les têtes de l'hydre, Iolas y appliquait le feu, pour les empêcher de renaître.

[2] Bellérophon tuant la Chimère, lion par devant, chèvre au milieu, dragon dans le reste du corps.

LE CHOEUR.

Oui, mes amies, considérons ce riche tableau.

DEMI-CHOEUR.

Reconnaissez-vous la déesse qui oppose son égide au fier Encelade?

LE CHOEUR.

Ah! c'est Pallas, c'est notre divinité.

DEMI-CHOEUR.

Et ces carreaux étincelans, terribles, que lance au loin le maître des dieux?

LE CHOEUR.

Je le vois foudroyer le superbe Mimas.

DEMI-COEUR.

Ici, Bacchus de son thyrse pacifique renverse un fils de la terre [1].

[1] On lit dans Pausanias et Diodore de Sicile que, la quatrième année de la LXXXVII[e] olympiade, vers le commencement de la guerre du Péloponnèse, les Athéniens, à l'occasion d'un avantage remporté sur leurs rivaux, consacrèrent à Delphes un nouveau portique. M. Musgrave conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, qu'Euripide, pour leur plaire, a décrit dans cette scène les tableaux de cette galerie. Il paraît, par les expressions du chœur, qu'elle était extérieure et placée à l'entrée du temple.

On voit, par celles d'Ion, que l'entrée du temple était permise aux deux sexes; mais les hommes seuls pouvaient pénétrer dans le sanctuaire, comme Plutarque l'atteste: aussi Xuthus est-il le seul qui reçoive l'oracle dans l'antre de Trophonius et dans le sanctuaire de Delphes.

LE CHOEUR.

O toi, à qui est confiée la garde de ce saint lieu, dis-nous si nous pouvons pénétrer dans ce sanctuaire.

ION.

Etrangères, nos lois s'y opposent.

LE CHOEUR.

Puis-je du moins t'interroger, et daigneras-tu me répondre?

ION.

Quel est l'objet qui vous intéresse?

LE CHOEUR.

Est-il vrai que ce temple cache en son sein le milieu de la terre?

ION.

Il est vrai; des couronnes l'entourent, et les Gorgones en défendent l'approche.

LE CHOEUR.

Voilà en effet ce que la renommée publie.

ION.

Immolez des victimes avant de consulter le dieu; l'accès des autels alors vous sera permis : mais si vous ne faites couler le sang des brebis, l'entrée de ce lieu saint vous est interdite.

LE CHOEUR.

J'obéis; je ne transgresserai point les ordres du dieu, et je serai satisfaite de pouvoir contempler au dehors les beautés qu'offre ce portique.

ION.

Vous pouvez, à votre gré, jouir de ce spectacle.

LE CHOEUR.

Nos maîtres nous ont permis de venir dans ce temple pour en admirer la richesse et la magnificence.

ION.

Quels sont les maîtres que vous servez?

LE CHOEUR.

Les lieux chéris de Pallas sont ceux qu'habitent les rois que je sers. — Vous voyez devant vous paraître ma souveraine, et vous pouvez l'interroger elle-même.

SCÈNE V.

ION, CRÉUSE, LE CHOEUR.

ION.

Aux traits de votre visage, madame, pourrais-je méconnaître la noblesse de votre origine et celle de vos sentimens? Lorsque l'âme est au-dessus du vulgaire, la figure en porte l'empreinte.....

Mais que vois-je? vos yeux se remplissent de larmes;... ce temple, où d'ordinaire on trouve la paix et le bonheur, semble vous inspirer la tristesse! Daignez, ô femme respectable, m'apprendre ce qui cause vos peines.

CRÉUSE.

O étranger, mes pleurs doivent sans doute vous surprendre; mais, à l'aspect du temple d'Apollon, je n'ai pu me défendre d'un douloureux souvenir. Mon cœur était loin de ces lieux; ma patrie était présente à ma pensée.... O femmes infortunées! ô divinités criminelles! A qui donc avoir recours, si nous sommes les victimes de l'injustice de nos maîtres?

ION.

Quel est donc ce mystère, madame? d'où vient ce secret désespoir?

CRÉUSE.

N'exigez pas[1] que je m'explique; oubliez ce que je viens de dire : moi-même j'aurai la force d'imposer silence à ma douleur.

ION.

Daignez m'apprendre qui vous êtes. Quelle est

[1] Grec: « *De rien. Je détends l'arc. Je me tais là-dessus ; et vous,* « *ne vous en inquiétez point.* » Je détends l'arc, c'est-à-dire : je suis un peu soulagée de ma douleur.

votre terre natale? de quel nom dois-je vous appeler?

CRÉUSE.

Créüse est mon nom; je suis fille d'Érechthée; Athènes est le lieu qui m'a vu naître.

ION.

Princesse, dont la patrie n'est pas moins illustre que le sang, recevez l'hommage du respect que votre présence m'inspire.

CRÉUSE.

O étranger! à cet égard, il est vrai, je parais heureuse; mais à d'autres, que je suis à plaindre!

ION.

Souffrez que je m'instruise auprès de vous de la vérité d'un récit merveilleux.

CRÉUSE.

Parlez; si je puis vous satisfaire, vous m'y voyez disposée.

ION.

L'aïeul de votre père était, dit-on, fils de la Terre?

CRÉUSE.

Telle fut en effet la glorieuse origine d'Érichthonius..... Infortunée! que me sert mon illustre naissance?

ION.

Est-il vrai que Minerve le reçut dans ses bras?

CRÉUSE.

Oui, elle le prit dans ses bras, quoiqu'elle ne lui eût point donné le jour [1].

ION.

Le remit-elle à d'autres, comme il paraît par le tableau où cette action est représentée?

CRÉUSE.

Elle confia ce dépôt aux filles de Cécrops. L'enfant ne pouvait point être aperçu.

ION.

On raconte que les nymphes ouvrirent la corbeille.

CRÉUSE.

Elles expièrent leur curiosité et teignirent les rochers de leur sang.

ION.

Continuez, je vous prie, et dites-moi s'il faut croire ce que publie la renommée.

[1] Cette circonstance est ajoutée par respect pour Pallas. Vulcain était amoureux de cette déesse lorsqu'il devint père d'Érichthonius; mais il ne put point obtenir d'elle un retour de tendresse, ni la forcer de se rendre à ses désirs.

CRÉUSE.

Que voulez-vous savoir? parlez, aucun soin pressant ne m'empêche de vous satisfaire.

ION.

Est-il vrai qu'Érechthée ait fait périr vos sœurs?

CRÉUSE.

Il osa les immoler pour sauver son pays.

ION.

Et comment échappâtes-vous seule à la mort?

CRÉUSE.

Mon âge tendre prévint ma perte. J'étais entre les bras de ma mère.

ION.

La terre, comme on l'assure, a-t-elle englouti votre père?

CRÉUSE.

Neptune l'a fait périr d'un coup de son trident[1].

ION.

On appelle Macra le rocher même....

CRÉUSE.

Qu'avez-vous dit? quel mot est sorti de votre bouche?... ô trop amer souvenir!

[1] Neptune frappa le rocher qui s'entr'ouvrit sous Érechthée. Il vengea ainsi son fils Eumolpus, qu'Érechthée avait tué.

ION.

Ce lieu est cher au dieu que j'adore, et il l'honore souvent de sa présence [1].

CRÉUSE.

Il lui est cher! — Ah! plût au ciel que je ne l'eusse jamais vu !

ION.

Eh! quoi, haïssez vous ce que le dieu chérit?

CRÉUSE.

Non, étranger, mais dans cet antre même il s'est commis de honteux forfaits [2].

ION.

Quel est celui des Athéniens auquel vous êtes unie par les nœuds de l'hyménée?

CRÉUSE.

Aucun des citoyens n'a reçu ma main; un étranger l'a obtenue.

ION.

Sans doute il est d'un sang illustre?

ION.

C'est Xuthus, fils d'Éole, issu de Jupiter même.

[1] Littéralement : « Le dieu de Pytho l'honore, ainsi que les éclairs pythiens. » C'est une métaphore pour exprimer la splendeur de ses rayons, ou une allusion aux éclairs qu'on observait comme des présages et sur lesquels on consultait ce dieu.

[2] Peut-être ces derniers mots sont-ils dits à part, puisqu'Ion ne les relève point.

ION.

Par quel événement un étranger est-il devenu votre époux?

CRÉUSE.

Vous savez que l'Eubée est voisine de notre Attique.

ION.

Un bras de mer étroit est, dit-on, la seule limite qui les sépare.

CRÉUSE.

Xuthus a aidé les Athéniens à s'en rendre maîtres.

ION.

Et après les avoir secourus, il mérita de vous être uni?

CRÉUSE.

Je fus le prix de sa valeur, et servis de dot à la guerre.

ION.

Venez-vous seule consulter l'oracle, ou votre époux suit-il vos pas?

CRÉUSE.

Mon époux m'accompagne. Il s'est arrêté à l'antre de Trophonius.

ION.

Est-ce la curiosité seule qui l'y attire?

CRÉUSE.

Il veut interroger à la fois cet oracle et celui de Phébus sur un objet qui l'intéresse [1].

ION.

S'agit-il des fruits de la terre, ou ses enfans sont-ils l'objet de ses prières?

CRÉUSE.

Nous sommes sans postérité, quoique soumis depuis long-temps au joug de l'hyménée.

ION.

Ainsi vous n'avez jamais été mère?

CRÉUSE.

Hélas! Apollon sait quelle est mon infortune.

ION.

Au sein des grandeurs et de l'opulence, vous êtes bien malheureuse!

CRÉUSE.

Vous-même, qui paraissez sensible à mes peines, jeune homme, qui êtes-vous? quelle est la mère fortunée qui vous a donné le jour?

[1] *L*'oracle de Trophonius et celui du temple même d'Apollon étaient séparés. Les hommes prudens et superstitieux les consultaient tous les deux à la fois.

ION.

Je suis le serviteur du dieu, et c'est là le seul nom dont je me glorifie.

CRÉUSE.

La ville vous a-t-elle donné à lui, ou avez-vous été vendu comme esclave?

ION.

Hélas! je m'ignore moi-même, et je sais seulement que j'appartiens à Phébus.

CRÉUSE.

Vous êtes touché de mon sort; le vôtre excite ma pitié.

ION.

Qu'il est triste de ne point connaître ceux auxquels on doit l'existence!

CRÉUSE.

Ce temple est-il le lieu de votre séjour?

ION.

J'habite la maison du dieu, et je m'y livre au repos sans crainte.

CRÉUSE.

En quel temps fûtes-vous transporté dans ce lieu?

ION.

On m'a dit que ce fut dès ma plus tendre enfance.

CRÉUSE.

Quelle est celle des Delphiennes qui vous a nourri de son lait?

ION.

Je fus privé dès ma naissance de l'aliment que m'avait destiné la nature.

CRÉUSE.

Et quel secours, ô infortuné, soutint votre faible vie? *(à part.)* Hélas! son malheur est pareil au mien.

ION.

La prêtresse du dieu me tint lieu de mère.

CRÉUSE.

Après avoir atteint l'âge d'homme, par quel moyen avez-vous pourvu à votre subsistance?

ION.

Cet autel m'a nourri et j'ai eu part aux dons des étrangers qui accourent enfoule en ces lieux.

CRÉUSE.

Oh! que je plains la femme infortunée, quelle que soit sa famille et son nom, à qui vous devez la naissance!

ION.

Hélas! peut-être en doit-elle rougir!

CRÉUSE.

Vous possédez sans doute quelque bien? vos vêtemens annoncent l'aisance.

ION.

Le dieu que je sers pourvoit à tous mes besoins.

CRÉUSE.

N'avez-vous fait aucune recherche pour découvrir les auteurs de vos jours?

ION.

Je n'ai aucun indice qui puisse me diriger ni aucun signe auquel ils pussent me reconnaître.

CRÉUSE.

Hélas!.... je connais une femme malheureuse, dont le sort est semblable au sort de votre mère.

ION.

Quelle est-elle? parlez.... Ah! si vous pouviez me donner quelque espérance!

CRÉUSE.

C'est elle qui m'engage à précéder mon époux dans ce temple.

ION.

Que desire-t-elle? Madame, comptez sur mon zèle.

CRÉUSE.

Elle voudrait consulter l'oracle en secret.

ION.

Expliquez-vous. Je suis prêt à seconder son desir et le vôtre.

CRÉUSE.

Sachez donc... Je ne puis achever; la pudeur m'impose silence.

ION.

Si vous ne surmontez cette faiblesse, tous vos vœux seront inutiles [1].

CRÉUSE.

Cette amie dont je vous parle reçut Apollon dans ses bras.

ION.

Apollon dans les bras d'une simple mortelle! O étrangère, quel blasphème!

CRÉUSE.

Le dieu la rendit mère d'un fils : elle avait elle-même un père qui n'eût pas supporté sa honte, et aux yeux duquel elle réussit à la cacher.

ION.

Non, ce n'est pas un dieu qui fut l'auteur de son crime.

[1] Grec : *C'est une déesse paresseuse.* Les Athéniennes avaient érigé un temple à la Pudeur.

CRÉUSE.

Ah! croyez que son malheur est tel qu'il est raconté par elle.

ION.

S'il est vrai que le dieu l'ait aimée, que fit-elle après être devenue mère?

CRÉUSE.

Elle exposa l'enfant hors de la maison paternelle.

ION.

Vit-il encore, et jouit-il de la lumière?

CRÉUSE.

On l'ignore, et c'est-là le sujet sur lequel je dois consulter l'oracle.

ION.

S'il n'est plus, quelle fin doit avoir terminé sa vie?

CRÉUSE.

L'infortunée tremble qu'il ne soit devenu la proie des bêtes sauvages.

ION.

Qu'est-ce qui lui inspire cette crainte funeste?

CRÉUSE.

Après l'avoir exposé, elle revint visiter la place où elle l'avait laissé, et ne le trouva plus.

ION.

Aperçut-elle quelque trace de sang?

CRÉUSE.

Elle assure n'en avoir trouvé aucune, en examinant avec soin tous les lieux d'alentour.

ION.

Quel temps s'est écoulé depuis ce triste événement?

CRÉUSE.

Si cet enfant vivait, il aurait à peu près votre âge [1].

ION.

Le dieu n'est pas juste envers elle, et je plains une malheureuse mère.

CRÉUSE.

Dès-lors elle a perdu ce titre, et ne l'a jamais recouvré.

ION.

Mais si Phébus élevait en secret cet enfant?

CRÉUSE.

Peut-il sans injustice se réserver la jouissance d'un bien qu'un autre partage?

[1] *Et nunc æquali tecum pubesceret ævo.*
Virg. *Aeneid.* III.

ION.

Dieu ! que sa destinée a de rapport à mon infortune !

CRÉUSE.

Ah ! sans doute, jeune étranger, vous faites aussi couler les pleurs d'une tendre mère !

ION.

Ah! ne réveillez pas dans mon cœur un sentiment si douloureux.

CRÉUSE.

J'obéis. A votre tour, ne refusez pas de satisfaire à ma prière.

ION.

Princesse, votre récit offre une circonstance bien malheureuse.

CRÉUSE.

Eh ! toutes semblent réunies pour accabler une infortunée !

ION.

Pensez-vous que le dieu nous révèle ce qu'il veut envelopper des ombres du mystère ?

CRÉUSE.

Oui ; si ce trépied est l'oracle commun de la Grèce, nous obtiendrons une réponse.

ION.

Cette action ternit sa gloire : la mettre sous ses yeux, serait risquer de lui déplaire.

CRÉUSE.

Eh ! la triste victime de sa passion imprudente est-elle donc moins à plaindre?

ION.

Non, personne n'osera porter au dieu votre demande téméraire : celui qui dans son temple oserait lui reprocher un crime, serait puni de son audace. Retirez-vous; cessez d'offenser Apollon. Quelle démence de prétendre forcer les dieux, lorsqu'ils s'y refusent, à déclarer leur volonté suprême par le vol des oiseaux ou par les entrailles des victimes! Les biens qui leur sont arrachés et qu'on possède contre leur gré, nous deviennent toujours funestes; et les seuls dignes de notre estime sont ceux que nous tenons de leur main libérale.

LE CHOEUR.

Oh! que la vie humaine offre d'étranges catastrophes! combien de formes diverses la fortune revêt à nos yeux! A peine dans ce nombre immense, en est-il une pour le bonheur.

CRÉUSE.

O Apollon! celle qui, bien qu'absente, parle ici par ma bouche, a droit de t'accuser d'injustice. Après avoir laissé périr ton fils, tu ne daignes pas lui répondre lorsqu'elle consulte ton oracle; s'il

ne vit plus, tu la prives de la douceur de lui rendre les honneurs funèbres; s'il vit, tu lui refuses le bonheur de le voir. Je me soumets à cette loi rigoureuse, et puisque le dieu s'en offense, je retire mon humble prière. O étranger, voici mon époux qui s'avance; il sort de l'antre de Trophonius : ne lui faites point part des aveux que je viens de vous faire, de peur que ce service rendu en secret à une amie ne m'attire quelque reproche, et que mes paroles ne soient mal interprétées; car telle est l'injustice des hommes : ils jugent de nos sentimens, par ceux de quelques femmes qui déshonorent notre sexe, et ce n'est qu'avec défiance qu'ils nous accordent leur estime.

SCÈNE VI.

XUTHUS, LES PRÉCÉDENS.

XUTHUS.

Divinité qu'on adore en ces lieux, recevez mon premier hommage. Je vous salue, princesse chérie : n'ai-je point trop tardé à vous suivre, et ne vous ai-je point causé quelque inquiétude?

CRÉUSE.

Non, seigneur, vous arrivez à propos pour la prévenir. Apprenez-moi, je vous prie, quel est

l'oracle de Trophonius, et si nous pouvons espérer de voir nos vœux exaucés.

XUTHUS.

L'oracle a refusé de s'expliquer avant que le dieu même eût parlé dans son temple. Il m'a seulement assuré que vous, et moi, nous ne retournerions point sans enfans dans notre palais.

CRÉUSE.

Mère d'Apollon, vénérable Latone, puissions-nous être venus sous d'heureux auspices! et puisse un fils chéri couronner notre ancienne union [1]!

XUTHUS.

Livrons-nous à l'espérance. Oui, Mais où est le prophète du dieu?

ION.

C'est moi qui au dehors annonce sa volonté sainte. Dans l'intérieur du temple, siégent près du trépied sacré les premiers citoyens de Delphes, que le sort a chargés de cet auguste emploi.

XUTHUS.

C'est à eux que je dois m'adresser. Voici le jour solennel déterminé par le sort, auquel l'oracle se fait entendre à tous; je n'en puis choisir un plus

[1] J'ai tâché de faire sentir le double sens que Musgrave a remarqué dans cette prière.

convenable et plus propice. Tandis que j'entre dans le sanctuaire du dieu, joignez vos prières aux miennes, madame ; approchez-vous des autels couronnés de lauriers, en tenant dans vos mains des rameaux supplians, et demandez au ciel que je rapporte un oracle conforme à nos désirs.

CRÉUSE.

Oui, je vais seconder vos vœux. (*Xuthus entre dans le temple.*) Ah! si Apollon daigne effacer sa faute par ses bienfaits, je ne pourrai sans doute oublier un pareil outrage, mais du moins ses faveurs divines exciteront ma reconnaissance[1]!

SCÈNE VII.

ION, LE CHOEUR.

ION.

Qui peut porter cette étrangère à faire au dieu de secrets reproches? Est-ce l'amitié qui l'unit à la personne dont elle m'a fait l'histoire? est-ce quelque aventure secrète dont elle doit faire mystère?... Mais pourquoi m'inquiéter des senti-

[1] C'est une adresse du poëte de faire sortir Créüse, afin qu'occupée à invoquer les autres dieux, elle ne revienne au temple d'Apollon qu'après que Xuthus en est sorti.

[2] Le chœur ne parle pas dans cette scène. Il est sans doute à l'orchestre, et peut-être est-il censé ne point entendre ce qu'Ion se dit à lui-même sans élever la voix.

mens de la fille d'Érechthée? Il est temps de m'acquitter des fonctions de mon ministère, et de puiser de l'eau dans ces vases dorés pour rafraîchir et pour purifier le temple. Mais puis-je m'empêcher de blâmer Apollon? Abandonner une fille innocente après l'avoir séduite, et livrer à la mort l'enfant dont il est père; ah! que cette conduite est indigne de toi! si tu as droit de commander, règne par la vertu. Les dieux punissent chez les mortels celui dont le cœur est pervers : est-il donc juste que vous qui avez écrit les lois qui nous gouvernent, vous soyez vous-mêmes les violateurs des lois? S'il arrivait (chose impossible, je le sais, mais qu'il doit m'être permis d'énoncer) s'il arrivait qu'un jour les hommes vous fissent porter la peine de vos violences et de vos criminelles amours, bientôt Neptune, Apollon, et vous, Jupiter, roi du ciel, vous seriez contraints de dépouiller vos temples pour payer le prix de vos injustices. Quand d'indignes passions vous entraînent, faut-il s'étonner que les mortels y succombent? et lorsque nous imitons vos vices, est-ce nous qui sommes coupables, ou ceux dont nous suivons l'exemple, et que nous prenons pour modèles?

SCÈNE VIII.

LE CHOEUR, seul[1].

Je t'invoque, céleste Ilithye, qui présides à notre naissance! Et toi, Minerve, ô ma déesse! toi que le grand Jupiter, aidé du titan Prométhée, fit sortir de sa tête altière, daigne exaucer ma prière fervente. Victoire auguste et respectable[2], quitte les lambris dorés de l'Olympe, et vole vers ce temple placé au milieu de la terre, où Phébus fait entendre sa voix du haut du trépied saint que les chœurs religieux entourent. Viens avec la fille de Latone. Déesses, vierges augustes, sœurs respectables d'Apollon, priez le dieu d'accorder à la fille d'Érechthée une postérité si long-temps désirée.

Qu'il est doux de se voir renaître dans des enfans vertueux, qui transmettront un jour à leur postérité l'héritage et le souvenir de leur père! C'est un soutien dans l'infortune; c'est le bien le plus cher dans la prospérité, c'est le salut et la gloire de la patrie. Les plaisirs purs de la tendresse

[1] Il paraît par les premiers mots de la scène suivante qu'Ion est sorti du lieu de la scène pour aller s'acquitter des devoirs de son emploi.

[2] Minerve avoit un temple à Athènes sous le nom de *Minerve victoire*.

maternelle me touchent plus que la fortune et que l'alliance des rois : privée de ces jouissances, la vie ne m'offre plus de douceurs [1]. Ah! puissé-je toujours, dans une heureuse médiocrité, vivre entourée de ma famille florissante!

O champêtres vallons, délices du dieu Pan! ô rochers de Macra! ô grottes fraîches et riantes! ô temple agreste de Pallas, entouré d'un gazon fleuri que foulent mollement dans leurs danses légères les célestes filles d'Agraule, tandis que le dieu des forêts fait résonner sa retraite sauvage des accens variés de la syringe rustique! c'est à vous, lieux sacrés, qu'une jeune imprudente, séduite par Apollon, confia en gémissant le dépôt chéri qui faisait sa honte, et qu'elle abandonnait à la fureur des bêtes carnacières. Les dieux unis aux femmes mortelles ont eu des fils infortunés : en célébrant leur destinée, nos chants et notre fuseau n'ont pu tracer que des aventures malheureuses.

[1] Grec : *Et je blâme celui qui pense autrement.*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ION, LE CHOEUR.

ION.

Athéniennes, dont les yeux sont fixés sur ce sanctuaire, aucun objet n'a pu se dérober à vos regards : apprenez-moi, je vous prie, si Xuthus a quitté le trépied, ou s'il est encore occupé à consulter le dieu[1]?

LE CHOEUR.

Étranger, Xuthus est encore dans le temple, il n'est point sorti de ce lieu sacré.... Mais j'entends le bruit des portes qui s'ouvrent en cet instant pour lui donner passage : c'est lui-même, c'est notre roi, vous le voyez qui s'avance vers vous.

[1] Ce sont ces paroles qui me font penser qu'il a quitté la scène, à la fin de l'acte précédent. Il serait possible cependant que la disposition de la scène permît au chœur de voir une porte par laquelle Xuthus devait sortir, et qu'Ion, occupé des soins de son ministère, n'aurait pas pu observer constamment, même en le supposant sur la scène et sous les yeux des spectateurs. Cette scène et la suivante sont écrites en vers trochaïques, jusqu'au moment où le chœur prend la parole, et où les ïambes recommencent. On voit assez que la vivacité des sentimens que Xuthus doit exprimer, a engagé le poëte à changer ainsi de mouvement.

SCÈNE II.

LES MÊMES, XUTHUS.

XUTHUS.

Sois heureux, ô mon fils! car j'ai droit de t'appeler ainsi.

ION.

O roi! je suis heureux; vous-même ne vous livrez point à de vains transports, et nous n'aurons point formé l'un pour l'autre de téméraires vœux.

XUTHUS.

Donne-moi cette main chérie, que je la couvre de mes baisers, que je te presse dans mes bras.

ION.

O étranger! revenez à vous-même; un dieu sans doute vous égare.

XUTHUS.

Ma raison n'est point égarée; en retrouvant l'objet le plus cher à mon cœur, pourquoi ne lui témoignerais-je pas ma tendresse?

ION.

Arrête, téméraire, et ne profane pas les couronnes du dieu.

XUTHUS.

Je te presserai contre mon sein.... Je ne viens point ravir un bien qui ne m'appartient pas, je retrouve ce qui est à moi, ce qui doit faire mon bonheur.

ION.

Si tu ne t'éloignes à l'instant, cet arc va te percer le cœur.

XUTHUS.

Pourquoi t'obstiner à fuir celui que tu dois chérir?

ION.

Je dois réprimer la fureur qui t'aveugle.

XUTHUS.

Frappe donc, malheureux, et sois le meurtrier de ton père.

ION.

Vous, mon père? O ridicule artifice!

XUTHUS.

Écoute, et donne-moi le temps d'expliquer ce mystère.

ION.

Et que pourriez-vous me dire?

XUTHUS.

Je suis ton père, tu es mon fils.

ION.

Qui l'assure?

XUTHUS.

Apollon, le dieu même qui a soutenu ton enfance.

ION.

Vous n'avez d'autre témoin que vous-même.

XUTHUS.

L'oracle est mon garant.

ION.

Vous interprétez mal ses paroles énigmatiques.

XUTHUS.

N'ai-je pas entendu clairement la voix du dieu?

ION.

Qu'a-t-il dit?

XUTHUS

Que le premier qui s'offrirait à mes regards....

ION

En quel lieu?

XUTHUS.

Au sortir du sanctuaire.

ION.

Achevez...

XUTHUS.

... Serait mon fils.

ION.

Votre fils ? A titre d'adoption , ou né de votre sang?

XUTHUS.

Il m'est donné à titre d'adoption , quoiqu'il m'appartienne déjà par le droit de la nature.

ION.

Et c'est moi le premier qui ai arrêté vos pas?

XUTHUS.

Toi-même, ô mon cher fils!

ION.

O coup étrange de la fortune !

XUTHUS.

J'en suis frappé comme toi.

ION.

Ah! daignez m'apprendre quelle est la mère à qui je dois le jour.

XUTHUS.

Moi-même je l'ignore.

ION.

Phébus ne l'a-t-il point nommée?

XUTHUS.

Dans le transport de joie que m'a causé cet oracle, j'ai négligé de m'instruire de cette circonstance.

ION.

Serais-je fils de votre épouse[1] ?

XUTHUS.

Elle fut toujours stérile.

ION.

A quel titre puis-je donc vous appartenir?

XUTHUS.

Le dieu seul connaît ce mystère.

[1] Cette question d'Ion et la réponse de Xuthus supposent une correction. Dans le texte des manuscrits et des éditions, elles sont l'une et l'autre fort différentes. Voici le sens qu'elles présentent :

ION.

J'ai donc eu la terre pour mère?

XUTHUS.

La terre ne fait pas d'enfans.

Ce vers m'a paru peu digne d'Euripide, et en examinant attentivement le texte, j'ai cru y reconnaître les traces de la leçon originale ou du moins en pénétrer le sens. Je la joins ici telle que je l'ai rétablie :

ΙΩΝ.

Τῆς ἆς ἐκπέφυκα μητρός;

ΞΟΥΘΟΣ.

Οὐ γέ πω τίκτει τέκνα

ION.

Hac igitur natus sum matre (*Creüsa* ?)

XUTHUS.

Nunquam parit liberos.

ION.

Portons ailleurs nos regards.

XUTHUS.

C'est le plus sage.

ION.

L'amour ne vous a-t-il point rendu père?

XUTHUS.

L'amour sans doute égara ma jeunesse.

ION.

Avant votre alliance avec la fille d'Érechthée?

XUTHUS.

Depuis que l'hymen m'unit à elle, je lui suis demeuré fidèle.

ION.

Mon âge permet-il de croire que vous m'ayez fait naître avant cet hyménée?

XUTHUS.

Le temps s'accorde avec ton âge.

ION.

Mais comment aurais-je été transporté en ces lieux?

XUTHUS.

Songe à la distance qui sépare Delphes de ta patrie.

ION.

Est-ce la première fois que vous visitez le rocher de Pytho?

XUTHUS.

J'y suis venu autrefois pour célébrer les fêtes de Bacchus.

ION.

Quel citoyen de Delphes [1] exerça à votre égard l'hospitalité ?

XUTHUS.

Celui qui m'associa au culte des jeunes Delphiennes....

ION.

Aux mystères sacrés ?

XUTHUS.

Et aux fêtes des saintes Ménades.

ION.

Bacchus ne troubla-t-il point votre raison?

XUTHUS.

L'ivresse suit toujours les plaisirs auxquels ce dieu préside.

ION.

Ma naissance n'est plus un mystère.

[1] Littéralement : *Lequel des Proxènes*. C'étaient des officiers publics, chargés d'accueillir les étrangers.

XUTHUS.

O mon fils! le ciel te rend à mes vœux.

ION.

Mais par quel événement me trouvé-je transporté dans ce temple?

XUTHUS.

Sans doute tu y fus exposé par celle qui te mit au monde.

ION.

Heureux du moins d'avoir été soustrait à l'esclavage!

XUTHUS.

Cher fils, livre-toi à ton père.

ION.

Je dois ajouter foi à l'oracle du dieu.

XUTHUS.

Tu l'offenserais d'en douter encore.

ION.

Eh! quelle plus glorieuse origine....

XUTHUS.

Que j'aime à t'en voir satisfait!

ION.

Que d'être issu du sang de Jupiter [1].

[1] Xuthus était fils d'Éole et petit-fils de Jupiter. — Il y a un sens caché sous ces paroles, et une allusion au véritable père d'Ion.

XUTHUS.

Telle est ta destinée.

ION.

Est-il bien vrai que j'aie devant les yeux l'auteur de mes jours, et puis-je enfin lui témoigner ma tendresse filiale?

XUTHUS.

C'est le dieu lui-même qui te le fait connaître.

ION.

O mon père! recevez mon hommage et les premiers vœux de mon cœur.

XUTHUS.

Je reçois avec transport les accens de ta voix chérie.

ION.

Jour à jamais fortuné!

XUTHUS.

O jour qui termines mes peines!

ION.

Et vous, ô mère chérie! quand pourrai-je jouir du bonheur de vous voir? O qui que vous soyez, rendez-vous au pieux désir qui me presse!..... Mais que dis-je? hélas! peut-être elle n'est plus, et c'est en vain que ma voix l'appelle.

LE CHOEUR.

Je partage le bonheur de ceux à qui j'appar-

tiens. Mais qu'il m'eût été doux de voir aussi ma maîtresse heureuse, et des enfans sortis de son sein, devenir le ferme appui de la maison d'Érechthée!

XUTHUS.

Mon fils, le dieu bienfaisant qui te rend à mes vœux, a dirigé les événemens pour notre félicité commune. Tu es impatient de connaître celle à qui tu dois la vie; et moi, cher enfant, de revoir la mère de mon fils. Mais laissons au temps à éclaircir ce mystère. Quitte le lieu sacré qui fut celui de ton exil; rentre avec moi dans Athènes; suis les projets et le destin de ton père; viens partager son trône et ses richesses; ne crains plus qu'on te reproche ta naissance et ta pauvreté, vois régner à leur place la noblesse et l'opulence. Mais tu ne réponds point? mon fils, pourquoi détourner tes regards? quelle inquiétude t'agite? Un passage si prompt de la joie à la tristesse, alarme la tendresse d'un père.

ION.

Ce qu'on n'a vu long-temps que dans l'éloignement, nous affecte de près d'une façon bien différente. Je rends grâces à ma destinée qui m'a fait retrouver un père tel que vous; mais écoutez, je vous prie, ce qui fait le sujet de mes craintes. Je sais que la nation Athénienne, fière de son ori-

gine, se vante de ne la devoir qu'au pays même qu'elle habite; de quel œil verra-t-elle le fils naturel d'un étranger? Le mépris est le moindre outrage qu'elle réserve à ma faiblesse, si je me renferme dans la condition d'un particulier[1]. Tâcherai-je de me faire un nom parmi les grands? le peuple me haïra : la grandeur est pour lui un objet d'envie. D'un autre côté, les bons citoyens, dont la sage politique est de se renfermer dans la sphère d'une vie privée, riront de ma témérité si j'ose parcourir une carrière périlleuse au sein d'une république agitée. Je veux que la faveur m'élève aux premiers rangs : que ne dois-je pas craindre dans un État où les chefs ne souffrent point de rivaux? Entrerai-je enfin dans une maison étrangère, pour y voir une femme irritée d'avoir eu part à vos peines, sans espoir de partager votre bonheur? Vous verra-t-elle sans jalousie jouir d'un bien dont elle est privée? L'objet de votre tendresse sera bientôt celui de sa haine : vous m'abandonnerez pour lui plaire; ou si vous paraissez pencher en ma faveur, vous plongerez votre maison dans le trouble; et je frémis à la pensée des excès où la vengeance peut entraîner une femme outragée. Enfin, mon père, le sort de celle qui vous est unie excite ma compassion; je souffrirais de la voir

[1] J'emploie la traduction du P. Brumoy dans une partie de ce discours.

vieillir dans l'abandon, privée du doux nom de mère : issue d'un sang illustre, elle est digne d'une autre destinée. En vain vous me vantez les charmes de la royauté : au dehors elle a des attraits; mais au fond du palais on trouve la tristesse. Et comment vivre heureux au sein de la défiance et dans de perpétuelles alarmes? J'aime mieux couler en paix mes jours dans l'obscurité, que de trembler sur le trône, forcé de m'entourer d'amis lâches et vils, et de redouter la vertu. Mais l'or, direz-vous, a des charmes; il est doux de vivre dans l'opulence. Non, je ne pourrais supporter les malédictions du pauvre, et les soucis attachés aux richesses. Une fortune médiocre, une vie exempte de peines, voilà les seuls biens que j'envie. Et voyez quel est mon bonheur! le doux loisir, si cher à tous les hommes, est ma première jouissance; nul chagrin ne vient le troubler. Aucun indigne concurrent n'ose me disputer la place que j'occupe; pourrais-je en supporter l'idée? En célébrant les louanges des dieux, en m'entretenant sans cesse de ces objets sublimes, je goûte le plaisir de faire et de voir des hommes heureux. Je renvoie les uns satisfaits; d'autres étrangers les remplacent, sans que jamais l'habitude puisse me rendre moins agréable à leurs yeux; et ce qui doit faire l'objet des vœux de tous les mortels, la loi, d'accord avec la nature, m'or-

donne d'être vertueux, et d'offrir au dieu que je sers le sacrifice d'un cœur pur. En comparant cet état avec celui que la fortune me présente, pourrais-je m'empêcher de lui donner la préférence? souffrez, mon père, que je vive pour moi-même et que je n'immole point mon bonheur à de frivoles avantages. Il est indifférent d'être heureux par les richesses ou par la médiocrité.

LE CHOEUR.

J'approuve ces généreux sentimens; puissent-ils prévenir les maux qui menaçaient une princesse à qui je suis dévouée [1]!

XUTHUS.

Mon fils, sache être heureux, et ne tiens plus un tel langage. Je veux, puisque enfin je te retrouve, célébrer cet heureux jour par un festin public, et offrir les sacrifices que j'ai dû faire pour ta naissance. Mais, afin que Créüse n'en soit point jalouse, je prendrai pour prétexte les nœuds de l'hospitalité; je ne te reconnaîtrai pour mon fils que lorsque le temps m'aura fourni quelque

[1] Le chœur s'exprime moins clairement en grec; il ne désigne Créüse que comme une personne qui lui est chère, et souhaite en général que les sentimens d'Ion s'accordent avec son bonheur, en sorte que Xuthus peut supposer que c'est pour lui que le chœur fait des vœux. J'ai craint, par un excès de scrupule dans ma traduction, d'y jeter quelque obscurité; c'est pourquoi j'ai déterminé le sens et ôté toute ambiguité.

occasion de la toucher en ta faveur; et, pour consacrer par ton nom la mémoire de cet heureux événement, Ion sera celui que tu recevras de ton père[1]. Rends-toi auprès de tes amis pour les instruire de ton départ, et les inviter à la fête dont il est l'occasion. Vous, femmes Athéniennes, gardez-vous d'instruire la reine de ce que vous venez d'entendre : le silence, ou la mort.

SCÈNE III.

LE CHOEUR, seul.

J'entends gémir ma reine infortunée; je vois couler les larmes de ses yeux. Ah! quel sera son désespoir et sa rage, en comparant son triste sort à la félicité d'un époux! Fils de Latone! quel oracle as-tu prononcé? Quel est donc cet enfant élevé dans ton temple? à quelle mère doit-il la vie? Cet oracle porte la tristesse dans mon âme; ah! j'y soupçonne quelque artifice. Ses suites me font frémir : ces paroles sont trop favorables à ce jeune homme. Né d'un sang obscur, il s'élève au plus haut rang. Qui croira que son adresse n'a pas servi sa fortune?

O mes amies! révèlerons-nous à notre maîtresse

[1] Je t'appelle *Ion*, parce que je t'ai rencontré en *sortant* du temple. *Ión*, signifie allant; *Exión*, sortant.

l'ingratitude d'un époux qu'elle aime, en qui reposent ses espérances? Heureux, il la verra consumer ses jours dans les larmes; étranger et devenu maître d'une maison florissante, c'est lui qui y porte le trouble. Périsse le traître qui a trompé ma maîtresse! puissent les dieux rejeter son offrande!.....[1].

Déjà Xuthus et le fils qu'il vient d'acquérir, préparent une nouvelle fête aux pieds des rochers du Parnasse, dont les sommets s'élancent jusqu'aux cieux et dominent la région des nuées. C'est là que Bacchus, armé de torches ardentes, conduit avec légèreté les danses nocturnes des Bacchantes. Ah! puisse cet enfant ne voir jamais ma patrie! puisse la mort interrompre le cours de ses jeunes années! Athènes le recevrait avec douleur[2] dans son sein; et les mânes du grand Érechthée s'indigneraient de voir un étranger usurper les droits de son sang.

[1] Il y a ici une lacune de trois vers.

[2] Le sens qu'offrent les manuscrits n'est pas parfaitement clair; il s'est glissé quelque erreur de copiste à la fin de cette ode. Je crois superflu d'indiquer ici les corrections qu'on a proposé de faire au texte, et celles qui me paraissent les plus probables.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉUSE, UN VIEILLARD, LE CHOEUR.

CRÉUSE.

O VIEILLARD, à qui mon père fut confié dans son enfance[1], montez, je vous prie, jusqu'au lieu saint où Apollon rend ses oracles : informez-vous de sa réponse, et tâchez de m'apprendre si je dois me livrer à l'espérance d'être mère. Il est doux de partager le bonheur de ceux qu'on aime; ou s'il faut prévoir un oracle malheureux[2], c'est du moins une consolation de verser ses larmes dans le sein d'un ami plein de bienveillance. Allez, vous savez que j'honore en vous le fidèle serviteur d'Érechthée,

[1] Si l'on fait attention à l'âge que doit avoir la mère d'Ion, laquelle était au berceau lorsque ses sœurs se dévouèrent, on trouvera que le gouverneur de leur père doit être âgé de près d'un siècle.

[2] Elle ajoute, suivant la coutume des Grecs : « Puisse ce malheur ne point arriver ! » Ils ne manquaient jamais de détourner ainsi le présage des paroles tristes.

et que malgré mon rang, je vous envisage comme un père.

LE VIEILLARD.

Ma fille, vos vertus sont dignes de votre naissance, vous ne déshonorez pas le sang de vos augustes aïeux. Conduisez, conduisez mes pas vers le temple; soutenez-moi, je vous prie; l'oracle est élevé, et la vieillesse m'ôte les forces.

CRÉUSE.

Suivez-moi, bon vieillard; marchez avec précaution.

LE VIEILLARD.

Mes pieds sont chancelans, mais mon âme est ferme encore.

CRÉUSE.

Servez-vous de votre bâton dans ce sentier raboteux.

LE VIEILLARD.

Mes yeux voient si faiblement qu'ils me sont presque inutiles.

CRÉUSE.

Prenez courage, ô vieillard!

LE VIEILLARD.

Ce sont les forces qui me manquent, et non le courage.

CRÉUSE.

Athéniennes, ô vous dont je connais le zèle et

la fidélité[1], dites-moi quel oracle a reçu votre roi; nos vœux sont-ils exaucés? Parlez, répondez-moi, tirez mon cœur d'incertitude. Ah! si vous y répandez la joie, vous n'obligerez pas une ingrate maîtresse!

LE CHOEUR.

O ciel!

CRÉUSE.

Dieux! quel abord funeste!

LE CHOEUR.

Malheureuse!

CRÉUSE.

Quelle infortune m'annonce cet oracle?

LE CHOEUR.

Hélas! que lui dirai-je? m'exposerai-je à la mort?

CRÉUSE.

Quel est donc ce langage? d'où peuvent naître ces craintes?

LE CHOEUR.

Dois-je parler ou me taire? Dieux! que ferai-je?

CRÉUSE.

Parlez.... apprenez-moi les maux qui me sont réservés.

LE CHOEUR.

Oui, je vais vous les déclarer, dussé-je expier

[1] Grec : *Fidèles au service de ma toile et de ma navette.*

mon zèle par une double mort.... Reine, n'espérez plus de porter le doux nom de mère : jamais des enfans chéris ne souriront entre vos bras, ne presseront votre sein maternel.

LE VIEILLARD.

Hélas! ma fille, je n'invoque plus que la mort.

CRÉUSE.

Malheureuse!.. Chères amies, vous m'avez arraché la vie; elle n'est plus qu'un fardeau pour moi : je succombe à mon désespoir.

LE VIEILLARD.

O Créüse! nous sommes perdus.

CRÉUSE.

Ah! la douleur pénètre jusque dans mes entrailles, jusqu'au fond de mon cœur.

LE VIEILLARD.

Mais suspendez vos larmes....

CRÉUSE.

Et quel plus juste deuil?

LE VIEILLARD.

Jusqu'à ce que nous sachions....

CRÉUSE.

Que puis-je désirer d'apprendre?

LE VIEILLARD.

Si votre époux partage votre infortune, ou si vous êtes seule à plaindre.

LE CHOEUR.

O vieillard! Apollon a donné un fils à Xuthus. Il est heureux, et Créüse est infortunée.

CRÉUSE.

Ah! ces mots mettent le comble à ma douleur, et me préparent d'éternels gémissemens.

LE VIEILLARD.

L'oracle a-t-il expliqué de quelle femme ce fils devait naître, ou s'il avait déjà reçu la naissance?

LE CHOEUR.

Apollon a donné au roi un fils déjà parvenu à l'âge d'homme. Mes yeux l'ont vu.

CRÉUSE.

Que dites-vous? Quels discours étranges, inconcevables!

LE VIEILLARD.

J'en suis frappé comme elle.

CRÉUSE.

Achevez de m'expliquer cet oracle funeste; faites-moi connaître ce fils....

LE CHOEUR.

Le dieu a déclaré à votre époux qu'il lui donnait

pour fils la première personne qu'il rencontrerait au sortir du temple.

CRÉUSE.

Ciel!... Et moi je serai privée à jamais du nom de mère, ma vie sera en proie à la malédiction! Je vivrai solitaire au sein d'une maison qui sera pour moi telle qu'un affreux désert!.. Mais, quel est donc celui que l'oracle a désigné? Infortunée! quel mortel mon époux a-t-il rencontré? Comment et en quel lieu s'est-il offert à sa vue?

LE CHOEUR.

Princesse, ma souveraine, vous connaissez ce jeune homme qui s'occupait à purifier le temple; cet enfant, c'est lui-même.

CRÉUSE.

Oh! puissé-je être transportée loin de la Grèce et jusqu'aux astres du couchant, pour y cacher ma honte et ma douleur!

LE VIEILLARD.

Quel nom a-t-il reçu de son père? En êtes-vous instruite, ou a-t-il gardé le silence?

LE CHOEUR.

Ion, c'est ainsi qu'il a été nommé, parce qu'il s'est offert le premier aux regards d'un père.

LE VIEILLARD.

Quelle est sa mère?

LE CHOEUR.

Je l'ignore. Et pour que vous sachiez tout ce que je puis vous apprendre, ils sont sortis ensemble pour célébrer sa naissance à l'insu de la reine, sous prétexte de donner une fête d'hospitalité.

LE VIEILLARD.

On nous trahit, chère princesse : hélas! vos maux ne sont-ils pas les miens? on nous trahit, on nous outrage, on nous bannit du palais d'Érechthée. Ce n'est point la haine qui m'anime : il doit être permis à un ancien serviteur de préférer vos plus chers intérêts à ceux d'un étranger, qui n'a de droit dans Athènes que ceux qu'il tient de vous; et qui, après être devenu maître de votre fortune, trahit la foi qu'il vous a jurée. Reconnaissez enfin l'artifice dont vous êtes la victime. Lorsque Xuthus vit que les dieux vous refusaient des héritiers, il ne put se résoudre à partager votre infortune; il se livra en secret à de nouvelles amours, et quelque esclave sans doute fut l'objet qu'il osa vous préférer. Un fils naquit de ce commerce impur, et pour mieux cacher sa naissance, il chargea quelque ami fidèle de le transporter à Delphes et de le faire élever dans ce temple[1]. Ensuite sachant que son fils a atteint l'âge de l'adolescence,

[1] Dans les saints tabernacles.

il vous engage à venir consulter l'oracle. Le dieu a déclaré la vérité, mais votre époux vous a trompée; voilà, n'en doutez point, le piége qu'il a su vous tendre. Maintenant il feint de méconnaître celui dont il se sait le père, et rend Apollon coupable de la faute qu'il a lui-même commise; il espère que le temps la couvrira de son voile, et lui fournira le moyen de placer quelque jour son fils sur le trône d'Athènes : et, comme s'il n'avait pu prévoir un événement qu'il a dirigé, il nomme Ion celui qu'il veut nous faire croire que le hasard lui présente. O dieux! que je hais l'imposteur qui cache un cœur perfide sous le masque de la vertu! Oh! qu'un ami plein de droiture vaut mieux, avec moins de lumières, que l'esprit le plus fin uni à un méchant caractère! Ce n'était pas assez, qu'étant privée du nom de mère, vous vissiez un étranger introduit dans votre maison; il fallait qu'une esclave fût l'instrument d'un tel outrage. Si Xuthus se fût choisi un fils d'une naissance égale à la vôtre; s'il vous eût fait consentir à le recevoir dans votre famille, vous seriez malheureuse sans doute, mais enfin vos maux seraient supportables; et si vous n'aviez pu pousser jusqu'à ce point la déférence pour un époux, le devoir l'obligeait, s'il voulait rompre votre hymen, à choisir du moins dans la maison paternelle [1] l'objet de ces nouveaux

[1] Dans la maison d'Éolus. R.-R.

amours. Après de telles injures, il est temps à votre tour de vous montrer enfin digne de votre sexe; armez votre main d'un poignard, ou que la ruse et le poison vous vengent d'un époux infidèle; que la mort du fils et du père prévienne celle qu'ils vous destinent : en vain vous flatteriez-vous de l'éviter par toute autre voie : deux ennemis réunis dans le même foyer, doivent périr l'un ou l'autre. Je m'offre à servir votre colère; je pénètrerai dans le lieu où ce jeune homme fait les préparatifs de la fête qu'il doit célébrer, et je l'immolerai avec son père[1] : je verserai mon sang sans regret au service de mes maîtres, ou si j'échappe à leur ennemi, je triompherai de leur victoire. Le nom d'esclave est la seule tache qui flétrisse un bon serviteur : lorsque son cœur est généreux, il est au rang des hommes libres.

LE CHOEUR.

Reine, je servirai votre vengeance; je veux mourir pour vous, ou vivre avec honneur.

[1] Je dois remarquer qu'en grec le vieillard ne désigne pas Xuthus d'une manière aussi expresse. Il dit : *J'immolerai le jeune homme avec*, sans rien ajouter à ces mots, selon le génie de la langue. La nôtre ne souffrant pas de telles suspensions, j'ai suppléé l'idée qui m'a paru la plus naturelle.

La préposition *avec* ne se rapporte en aucune façon à Xuthus, ainsi que l'a entendu le traducteur. Il faut traduire : « Je vous » aiderai à immoler ce jeune homme. » R. R.

CRÉUSE.

Infortunée[1], dois-je me taire? révélerai-je un amour funeste? la pudeur me le permet-elle? Eh! pourquoi me contraindre encore? qui peut m'imposer ce devoir? est-ce l'époux qui m'a trahie? Mes droits sont usurpés, mes espérances évanouies; il faut renoncer au bonheur que j'attendais avec confiance; en vain j'ai gardé le silence, en vain j'ai pardonné le plus sanglant outrage.... Non; j'en jure par le trône étoilé de Jupiter, par la déesse[2] puissante qui veille sur ma patrie, par le rivage sacré du marais de Triton[3], je ne cacherai plus mon malheur, je soulagerai mon cœur d'un poids qui l'oppresse. Mes yeux fondent en larmes, mon âme succombe à la douleur; les dieux et les

[1] Elle s'adresse à son propre cœur : « O mon âme! comment » me tairai-je? » — Tout ce discours de Créüse, où elle exprime l'agitation de son âme, est écrit en vers anapestes.

[2] Minerve.

[3] Hanc et Pallas amat, patrio quod vertice nata
Terrarum primam Libyen.... tetigit, stagnique quietâ
Vultus vidit aquâ, posuitque in margine plantas,
Et se dilecta Tritonidâ dixit ab undâ.

« Pallas aime ce lieu, parce qu'à l'instant où elle sortit du cer» veau de Jupiter, elle s'arrêta dans la Libye, la terre la plus voi» sine du ciel, et se mira dans le crystal d'une onde pure: elle » fit germer des plantes sur ses bords, et voulut être appelée » Tritonide, du nom de ce lac qu'elle chérit. » Lucain. *Phars.* *IX*, 350.

hommes se réunissent pour me perdre. Hélas! qui l'eût pensé, qu'un dieu pût être ingrat et perfide envers l'objet de son amour?

Fils de Latone, qui sur ta lyre harmonieuse chantes des hymnes ravissans [1], c'est à toi que s'adressent mes douloureux reproches. Tu vins auprès de moi, brillant de l'éclat de ta chevelure dorée, tandis que j'étais occupée à cueillir de tendres fleurs et à les poser sur mon sein, comme une parure rivale de l'or de mes vêtemens : tu me saisis dans tes bras, tu t'empares de mes mains tremblantes, tu m'entraînes malgré mes cris jusqu'à l'antre fatal qui fut témoin de ton crime. Infortunée! je deviens mère; la frayeur d'être découverte m'engage à déposer dans le lieu qui nous servit de couche nuptiale, le tendre fruit de ton amour. Hélas! mon fils est devenu la pâture des bêtes sauvages. Et toi qui fus son père, tu te livres au plaisir des fêtes, et tu fais résonner ta lyre. Fils de Latone, dieu du trépied, qui du milieu de la terre fais entendre aux mortels ta voix prophétique, oui, je viens t'accuser dans ton temple; mes cris perceront jusque à tes oreilles. Amant perfide! tu donnes un fils à mon époux qui n'a pas

[1] Littéralement : « O toi qui chantés sur ta lyre à sept cordes, » une voix qui sonne, à travers les cornes champêtres inanimées, » hymnes harmonieux des muses. » — Cicéron compare les narines aux cornes de la lyre. *Nat. Deor.*

mérité de toi cette faveur, et celui dont tu m'as rendue mère est la proie des vautours : les tapis dont je l'enveloppai ont été rougis de son sang. Délos te déteste; le laurier, dont les rameaux se mêlèrent à la palme glorieuse pour couronner le fruit des amours de Latone, s'indigne et se flétrit de douleur.

LE CHOEUR.

O dieux! quel abyme de maux vient de s'ouvrir à nos yeux! à ces plaintes touchantes, qui pourrait retenir ses larmes?

LE VIEILLARD.

Ma fille! je ne puis me lasser de vous voir et de vous entendre; mille sentimens confus m'agitent et me transportent hors de moi. A peine me soulevais-je contre l'effort de la tempête; votre funeste récit, semblable à la vague irritée, vient me replonger dans l'abyme. Quels sont donc ces anciens malheurs plus cruels que ceux qui vous accablent? de quel crime osez-vous accuser une divinité? quel est cet enfant dont vous fûtes mère? en quels lieux fut-il exposé? Reprenez, je vous en conjure, ces étranges détails.

CRÉUSE.

O vieillard! le respect que vous m'imprimez m'arrête; je veux cependant vous obéir.

LE VIEILLARD.

Croyez que je sais compatir aux maux de ceux qui me sont chers.

CRÉUSE.

Eh! bien, apprenez ce fatal secret. Vous connaissez cet antre creusé dans le rocher antique de Cécrops, cet antre battu du souffle de Borée et qui porte le nom de Macra?

LE VIEILLARD.

Je connais cette grotte où est le sanctuaire de Pan, près de laquelle est un autel.

CRÉUSE.

C'est en ces lieux, infortunée!...

LE VIEILLARD.

Qu'entends-je? hélas! les pleurs coulent de mes yeux.

CRÉUSE.

Qu'Apollon me força de céder à sa passion.

LE VIEILLARD.

Ma fille, n'est-ce pas là ce dont j'avais eu quelque soupçon?....

CRÉUSE.

O Vieillard! j'ignore ce que vous avez pu penser. Mais si vous avez lu dans mon cœur, je ne feindrai point avec vous.

LE VIEILLARD.

Lorsque vous gémissiez et que vous étiez la proie d'un mal cruel qui vous dévorait en secret...

CRÉUSE.

Ce mal funeste était celui dont je viens de vous dévoiler le mystère.

LE VIEILLARD.

Comment l'amour du dieu put-il demeurer secret?

CRÉUSE.

Je devins mère; hélas! faut-il avouer toute ma honte?

LE VIEILLARD.

Ne reçûtes-vous aucun secours, et fûtes-vous seule témoin de vos douleurs?

CRÉUSE.

Je me rendis seule dans la grotte fatale, et je la fis dépositaire du fruit de ce malheureux amour.

LE VIEILLARD.

Où est-il, cet enfant, qui doit vous rendre le titre de mère?

CRÉUSE.

O vieillard! il n'est plus : les bêtes sauvages l'ont dévoré.

LE VIEILLARD.

Il n'est plus! dieu ingrat! tu l'as abandonné?

CRÉUSE.

Il l'a livré à la mort; le palais de Pluton est sa maison paternelle.

LE VIEILLARD.

Eh! qui donc exposa cette innocente créature?.. Ce n'est pas vous, ma fille?

CRÉUSE.

Hélas! c'est moi : la nuit me prêta ses ombres.

LE VIEILLARD.

Dans cet instant eûtes-vous quelque témoin?

CRÉUSE.

Ma douleur et le mystère.

LE VIEILLARD.

Et comment pûtes-vous soutenir la pensée d'abandonner dans un antre sauvage ce fils qui était sorti de votre sein?

CRÉUSE.

Ah! comment? hélas!... en exhalant ma profonde douleur par des plaintes dignes de pitié.

LE VIEILLARD.

Ah! mère coupable! ô dieu plus criminel encore!

CRÉUSE.

Si vous l'aviez vu, ce jeune et cher enfant, comme il tendait vers moi ses bras innocens!

LE VIEILLARD.

Hélas! il cherchait votre sein; ses faibles mains appelaient les carresses d'une tendre mère.

CRÉUSE.

Il demandait le néant; ses cris me reprochaient de l'en avoir fait sortir.

LE VIEILLARD.

Mais quel espoir enfin vous engagea à exposer ainsi votre fils à la mort?

CRÉUSE.

Je me flattais que le dieu n'abandonnerait pas son propre fils.

LE VIEILLARD.

O dieux! qu'est devenue la splendeur de la maison d'Érechthée?

CRÉUSE.

O vieillard! pourquoi voilez-vous votre tête en versant des torrens de larmes?

LE VIEILLARD.

Laissez-moi pleurer vos malheurs et ceux de votre illustre père.

CRÉUSE.

Hélas! c'est le sort des mortels d'être les jouets de la fortune.

LE VIEILLARD.

Oui, ma fille, il faut suspendre ces vains gémissemens.

CRÉUSE.

Eh! que faut-il que je fasse? Les malheureux ne sçavent que gémir.

LE VIEILLARD.

Avant tout il faut vous venger du dieu qui vous a fait outrage.

CRÉUSE.

Mortelle, comment triompherais-je de sa puissance?

LE VIEILLARD.

Embrasez ce sanctuaire révéré de Loxias.

CRÉUSE.

Une crainte religieuse m'arrête, et je n'ai déjà que trop de malheur.

LE VIEILLARD.

Osez du moins ce qui est en votre pouvoir; *faites* périr votre époux.

CRÉUSE.

Je l'aimais innocent, je le respecte coupable.

LE VIEILLARD.

Tournez donc votre colère sur le fils qu'il vous opposé pour vous perdre.

CRÉUSE.

Oui, c'est sur lui que doit s'exercer ma vengeance. Mais comment puis-je la satisfaire?

LE VIEILLARD.

Armez les gens de votre suite.

CRÉUSE.

Quel lieu choisir pour l'immoler?

LE VIEILLARD.

La tente même où l'on va célébrer la fête.

CRÉUSE.

Pour me venger avec éclat, puis-je compter sur des esclaves?

LE VIEILLARD.

Votre courage s'amollit. Ah! trouvez plutôt quelque ressource en vous-même.

CRÉUSE.

Oui, j'imagine un moyen plus sûr et plus secret pour assouvir ma haine.

LE VIEILLARD.

Je suis prêt à la servir.

CRÉUSE.

O vieillard! vous avez entendu raconter le combat des géans.

LE VIEILLARD.

Je sais que les champs de Phlègra furent témoins de leur criminelle audace.

CRÉUSE.

C'est alors que la Terre enfanta la redoutable Gorgone.

LE VIEILLARD.

Pour soutenir contre les Dieux ses fils superbes.

CRÉUSE.

Pallas terrassa le monstre.

LE VIEILLARD.

Quelle était l'arme par laquelle ce monstre sauvage imprimait l'effroi?

CRÉUSE.

Il avait pour cuirasse des vipères dressées sur son sein.

LE VIEILLARD.

C'est ainsi que, suivant un antique récit....

CRÉUSE.

La déesse couvrit sa poitrine de cette dépouille effroyable.

LE VIEILLARD.

Pallas fut revêtue de la formidable égide.

CRÉUSE.

Ce nom lui fut donné dans le combat des Dieux.

LE VIEILLARD.

Eh! bien, ma fille, espérez-vous d'elle quelque secours?

CRÉUSE.

O vieillard! pourriez vous ignorer quel fut Érichthonius?

LE VIEILLARD.

Érichthonius, le premier de vos ancêtres, sorti du sein de la Terre?

CRÉUSE.

A peine eut-il vu le jour, qu'il reçut de Pallas..

LE VIEILLARD.

Quel don lui fit la déesse? Achevez, et satisfaites ma juste impatience.

CRÉUSE.

Deux gouttes de sang de la Gorgone.

LE VIEILLARD.

Quelle est la vertu de ce breuvage?

CRÉUSE.

L'une est un poison mortel, et l'autre un sûr antidote.

LE VIEILLARD.

Comment le jeune Érichthonius put-il les conserver?

CRÉUSE.

La déesse les attacha à son corps avec des chaînes d'or, et mon aïeul les a transmises à mon père.

LE VIEILLARD.

C'est de lui que vous les avez reçues?

CRÉUSE.

Oui, cette main les possède.

LE VIEILLARD.

Expliquez-moi plus en détail la nature de ce présent céleste.

CRÉUSE.

Le sang qui a coulé du cœur[1] de la Gorgone...

LE VIEILLARD.

Quelle influence a-t-il sur la vie?

CRÉUSE.

Il la conserve et donne la santé.

LE VIEILLARD.

L'autre goutte au contraire....

CRÉUSE.

C'est le venin des dragons dont le monstre était hérissé : elle donne la mort[2].

LE VIEILLARD.

Chère princesse! vous êtes au terme de vos désirs.

[1] De la veine cave.

[2] J'ai omis à dessein les deux vers que voici :

LE VIEILLARD.

Les portez-vous mêlées ou séparées ?

CRÉUSE.

Séparées. Le bon ne se mêle pas avec le mauvais.

CRÉUSE.

Voilà le poison : c'est à vous de le verser.

LE VIEILLARD.

Comment? parlez, j'obéis.

CRÉUSE.

Dès que mon ennemi sera entré dans Athènes...

LE VIEILLARD.

Consultez mieux la prudence.

CRÉUSE.

A quel égard?... Je préviens votre pensée.

LE VIEILLARD.

Quoique votre main s'abstienne du crime, chacun vous l'imputera.

CRÉUSE.

Il est vrai : on soupçonne aisément la haine dans le cœur d'une marâtre.

LE VIEILLARD.

C'est ici qu'il faut le faire périr, si vous voulez paraître innocente.

CRÉUSE.

Ah! je goûte d'avance le plaisir d'être vengée.

LE VIEILLARD.

Oui, votre époux sera la victime de sa perfidie.

CRÉUSE.

O vieillard ! prenez cet antique anneau, ouvrage de Minerve; allez dans le lieu où cet époux fait ses offrandes secrètes; et, lorsque les libations succéderont au festin, versez le poison dans la coupe du jeune homme que l'on veut me donner pour maître; qu'aucun autre que lui ne goûte de cette liqueur : s'il y mouille ses lèvres, je ne crains pas qu'Athènes le reçoive en son sein.

LE VIEILLARD.

Rendez-vous auprès de ceux à qui l'hospitalité vous lie[1]. Je vais exécuter ce que vous venez de me prescrire. Et vous, membres débiles, reprenez votre ancienne vigueur. Marchons sans balancer contre l'ennemi de nos maîtres; qu'une prompte mort punisse son audace, et venge leur maison violée. Il est beau, dans les succès, d'écouter la voix d'une vertu religieuse ; mais, lorsqu'on peut frapper un ennemi perfide, aucune loi ne doit arrêter notre bras.

[1] C'était à Delphes un office public que celui de l'hospitalité. On appelait *Proxènes* ceux qui en étaient revêtus ; ils étaient chargés du soin d'accueillir les étrangers qui venaient consulter l'oracle.

SCÈNE II.

LE CHOEUR, seul.

Fille de Cérès, divine Hécate, qui règnes sur les spectres nocturnes et sur les fantômes du jour, verse toi-même la coupe empoisonnée, et dirige les pas du vieillard envoyé par mon auguste reine; que le sang venimeux tiré des veines de la Gorgone prévienne un coupable attentat, et que le trône d'Érechthée ne soit point occupé par un usurpateur.

S'il échappe à la vengeance de ma souveraine, si le succès ne couronne point l'audace de la fille d'Érechthée, le fer ou le lacet fatal la déroberont à la honte; les maux, en s'accumulant sur sa tête, l'arracheront pour jamais à la vie et à la douleur. Pourrait-elle supporter la vue d'un étranger devenu son maître, et dégrader son illustre naissance?

Quelle honte pour le dieu qu'Athènes honore par des hymnes saints [1], si ce jeune inconnu se mêle à ses mystères, s'il voit briller le flambeau des Icades[2] près des sources pures où l'on célèbre les danses sacrées, à l'ombre de ces nuits solen-

[1] Bacchus.

[2] On appelait *icade* (du mot εἴκοσι, vingt) un des jours des grands mystères ou des grandes fêtes de Cérès et de Bacchus. Les étrangers et les enfans illégitimes ne pouvaient pas y assister.

nelles, où l'éther radieux, sorti du sein de Jupiter, conduit le chœur brillant des astres lumineux ; la lune se joint à ce chœur auguste; les cinquante filles de Nérée dansent au fond des eaux et dans les gouffres des fleuves éternels, pour honorer la déesse qui porte une couronne d'or, et sa mère, objets de la vénération des mortels[1]. C'est là qu'espère régner[2], et s'emparer des fruits d'une vertu qui lui est étrangère, un vagabond qu'Apollon protége !

O vous, qui par vos chants insultez à notre sexe, et l'accusez sans cesse d'inconstance et de perfidie ; voyez combien les hommes sont plus injustes et plus infidèles ! C'est sur eux seuls que doivent retomber vos reproches et vos outrages. Un prince issu du sang de Jupiter[3] se rend coupable de la plus noire ingratitude ; il oublie une tendre épouse; au lieu de mettre son bonheur à le partager avec elle, il l'a cherché dans les bras d'une autre, et veut élever sous ses yeux le fruit de cet indigne amour !

[1] Proserpine et Cérès.

[2] *Régner*, peut-être *présider*. On nommait *Basileus*, *roi*, celui qui présidait aux mystères.

[3] Xuthus.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN ESCLAVE de la suite de Créüse.
LE CHOEUR.

L'ESCLAVE.

ATHÉNIENNES, où est la fille d'Érechthée? je la cherche en vain dans Delphes : quel lieu la dérobe à ma vue?

LE CHŒUR.

Fidèle serviteur de la maîtresse que je sers, fais-moi part des nouvelles que tu vas lui annoncer, et dis-moi d'où vient cet empressement et ce trouble?

L'ESCLAVE.

On nous poursuit, on nous presse. Les chefs de cette cité cherchent notre reine pour la livrer au supplice [1].

[1] Grec : *Pour qu'elle meure lapidée, ou peut-être précipitée*, car on verra que tel est l'arrêt de ses juges; à moins qu'on ne dise que le peuple en fureur voulait l'accabler de pierres, sans se mettre en peine de la sentence.

LE CHOEUR.

Dieux! nous sommes trahies.

L'ESCLAVE.

Tremblez, tout est découvert.

LE CHOEUR.

Et comment ce fatal secret a-t-il été révélé?

L'ESCLAVE.

Les dieux n'ont pas souffert que l'injustice triomphât de l'innocence.

LE CHOEUR.

Explique-toi, je t'en conjure; fais-nous connaître la cause de cette révolution funeste : après t'avoir entendu, si l'on veut notre mort, elle nous semblera moins cruelle, et si l'on nous laisse la vie, elle en aura plus de douceur.

L'ESCLAVE.

L'époux de Créüse sortait de ce temple, accompagné du fils qu'il vient de recevoir du dieu, dans le dessein de célébrer sa naissance par un festin et par des sacrifices. Xuthus va sur le Parnasse dans le lieu où le feu brille en l'honneur de Bacchus, et se charge du soin d'arroser le double rocher du sang des victimes : « Toi, mon fils, dit-il en le » quittant, reste en ces lieux pour construire des » tentes et diriger le travail des ouvriers; si je tarde, » préviens mon retour; et, après avoir invoqué les

» dieux qui président à la naissance, donne à tes » amis une fête digne d'un si beau jour. » Il part, et emmène les victimes; et le jeune homme fait élever une tente, soutenue par de simples colonnes, garantie à la fois des ardeurs du midi, et des derniers rayons du soleil. Il lui donne une forme carrée et la longueur d'un plèthre[1] en tous sens; en sorte que, suivant le calcul des sages, elle enfermait dix mille pieds dans son enceinte, espace qui aurait pu suffire pour contenir le peuple entier de Delphes. Ensuite il prend dans les trésors sacrés des tapis superbes, et dont on ne peut se lasser d'admirer le riche travail. Il attache d'abord au toit la dépouille des Amazones, offrande du vaillant Hercule[2]. On voyait peint sur ce tissu précieux, le ciel rassemblant dans les airs les étoiles dispersées; là, le soleil, animant ses chevaux sur la fin de leur course, et lançant les

[1] Le plèthre linéaire était de cent pieds. Le temple de Minerve dans la citadelle d'Athènes, avait précisément les mêmes dimensions qu'Ion donne à la tente : il était carré, et le côté était de cent pieds. Ce temple s'appelait *Parthénon*, ou le temple de la Vierge. Il paraît donc que c'est pour faire allusion à ce monument, cher aux Athéniens, que le poëte entre dans des détails d'ailleurs peu intéressans.

[2] Suivant la chronologie la plus généralement reçue, Hercule est moins ancien qu'Ion. Il y a donc ici un anachronisme; et ce n'est pas la seule raison qui puisse faire soupçonner que le poëte décrit ici des tableaux connus de son temps, et sans doute exposés dans quelque lieu public.

derniers rayons de sa flamme expirante, traînait après lui Hespérus, brillant d'une clarté vive et pure ; ici, la nuit couverte d'un voile sombre conduisait son char léger dans la plaine éthérée[1] ; les astres suivaient la déesse. Les Pléïades occupaient le milieu de la région céleste, avec Orion, ceint de son épée lumineuse. L'Ourse plus élevée tournait autour du pôle, auquel sa queue semblait attachée. Le disque entier de la lune[2] dominait sur tout l'horizon. Enfin paraissaient les Hyades, signe redouté des nautonniers, et l'aurore, dont la lumière fait disparaître les étoiles. Les murs offraient d'autres peintures ; là, des flottes barbares[3] combattant les vaisseaux des Grecs; ici, des monstres et des centaures; ailleurs, des coursiers agiles poursuivant les cerfs timides, ou des lions sauvages atteints par un chasseur intrépide. A l'entrée, était peint Cécrops avec une queue de serpent aux replis tortueux, ayant ses filles à ses côtés, tableau dont un citoyen d'Athènes avait enrichi le temple.

Le fils de Xuthus, après avoir achevé cet ou-

[1] Littéralement : Pressait son équipage, qui n'est assujetti à aucun joug.

[2] Grec : *Qui partage le mois en deux*.

[3] Il y a apparence que le poëte, par une anticipation qui devait plaire aux Athéniens, leur rappelle ici leurs triomphes, et qu'il a dans l'esprit la bataille de Salamine.

vrage, place des coupes d'or sur la table du festin; un héraut se lève aussitôt[1], invite à haute voix les citoyens à prendre part à la fête. Les convives accourent en foule; ils se couronnent de fleurs et se livrent au plaisir et à la joie. Déjà leur faim était apaisée, et l'on enlevait les mets dont les tables étaient couvertes[2], lorsque le vieux gouverneur entre et se fait voir au milieu de cette assemblée où règne la gaieté. Elle s'amuse de son zèle. On le voyait verser à chacun des convives de l'eau pour se laver, puis revenir sur ses pas brûler la myrrhe odoriférante, ensuite s'emparer des vases d'or pour verser à boire, et s'acquitter de soins peu faits pour son âge, comme d'une tâche qu'il s'était imposée[3]. Quand la musique s'est fait entendre, le

[1] Grec : *Sur la pointe des pieds.*

[2] Les mets du premier service, suivant la conjecture très-probable de Musgrave. Le vieillard en versant à boire, entre les deux services, usurpait l'emploi des jeunes gens : c'était cet empressement qui faisait rire l'assemblée.

[3] Dès que le premier service, δεῖπνον, était fini, avant de passer au dessert, τραγήματα, les convives se lavaient les mains; on étalait un luxe plus recherché; les couronnes, les parfums, les essences, étaient prodigués. A la fin du repas, on faisait entrer des musiciens et des chanteuses; on substituait aux petits verres de grandes coupes, coutume que le Scythe Anacharsis trouvait fort extraordinaire, parce que l'usage contraire semble plus conforme à la nature. Il était aussi reçu de boire à la ronde dans une

vieillard a voulu présider encore au service. « Qu'on » apporte les larges coupes, et qu'on enlève les » petites; hâtons-nous, a-t-il dit, de faire régner » la joie. » Aussitôt, les urnes d'or et d'argent brillent au milieu du festin. Il choisit la plus belle, et la remplissant jusqu'au bord, après y avoir subtilement mêlé le poison, il l'offre à son nouveau maître, comme s'il n'eût cherché qu'à gagner sa bienveillance. On dit que notre reine lui avait confié ce poison subtil pour faire périr le fils de son époux : on l'ignorait alors. Mais à l'instant où celui-ci allait, avant de boire, faire avec tous les convives la libation accoutumée, un domestique prononce une parole de mauvais augure. Le jeune homme élevé dans le temple et instruit des choses sacrées, redoute un tel présage, et demande une coupe nouvelle. Il fait cependant une libation de celle qu'il tient en ses mains, en invitant les convives à l'imiter. Le silence succède au bruit du festin, nous remplissons de nouveau les coupes sacrées d'une rosée pure, mêlée au nectar de Byblos[1]. Tandis que nous nous acquittons de

grande coupe appelée ᾠδὸς ou la *chansonnière*, parce qu'il fallait chanter en la recevant à son tour. Le repas était terminé par des libations.

[1] Le vin de Byblos était un vin de Thrace, ainsi appelé du nom de la vigne qui le produisait. — Byblos était aussi une ville d'Égypte, et la Phénicie en avait une du même nom.

cet emploi, une troupe de colombes se précipite dans la tente; car ces timides oiseaux habitent en sûreté le temple de Loxias. Les colombes goûtent le vin qu'on vient de répandre; leurs becs dorés s'y plongent à plusieurs reprises, et leur gorge, en se relevant pour recevoir la liqueur mousseuse, se colore des feux de l'iris. Aucune n'en éprouve un effet funeste; mais celle qui s'était arrêtée près du fils de Xuthus, à peine a trempé son bec dans la liqueur empoisonnée, qu'elle agite ses ailes tremblantes, son corps palpite, elle frissonne, ses cris plaintifs et douloureux expriment ses vives souffrances; enfin ses membres se roidissent, ses pieds de pourpre s'alongent, elle meurt en se débattant aux yeux des spectateurs, saisis d'étonnement et d'une secrète terreur.

Le serviteur d'Apollon déchire ses vêtemens, se lève [1], et s'écrie : « Quel mortel attente à mes » jours? réponds, vieillard : c'est toi qui es son » complice; j'ai reçu la coupe de ta main. » En même temps il saisit sa main tremblante, et profite de cet instant de surprise pour lui faire avouer son crime. Le vieillard résiste long-temps, mais en vain, et le forfait de Créüse paraît enfin à découvert. Aussitôt le jeune prophète sort et entraîne

[1] Il monte sur la table. C'était afin d'être vu et entendu.

avec lui le reste des convives; il court se présenter aux juges Pythiens, et leur fait cette courte harangue : « Augustes défenseurs des lois, une étran- » gère, issue du sang d'Érechthée, a fait verser du » poison dans ma coupe. » Les chefs de la justice, frappés des preuves de son crime, la condamnent d'une voix unanime, à être précipitée du haut d'un rocher, pour expier un attentat commis dans un lieu saint et contre une personne sacrée. Les citoyens indignés cherchent notre infortunée souveraine pour la livrer au supplice : funeste voyage, dont elle se promit tant de douceurs, et dont elle ne doit retirer d'autre fruit que la mort!

SCÈNE II.

LE CHOEUR, seul.

Nous sommes dévouées à la mort. Ah! je le vois trop, cette funeste libation du sang de la Gorgone est le sacrifice funèbre qui doit précéder notre supplice. Où fuirai-je, ô ma souveraine, pour me dérober au trépas? les airs m'ouvriront-ils un passage? la terre me cachera-t-elle dans ses abymes? quel char assez rapide pourra précipiter ma fuite? où trouverai-je un vaisseau léger qui me transporte au-delà des mers? Ah! si quelque dieu secourable ne me soustrait au danger, en

vain chercherais-je à l'éviter. Et toi, maîtresse infortunée, à quelle peine es-tu réservée ? Hélas ! nous sommes les victimes du crime que nous avons médité : en périssant, rendons hommage à à la justice.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIÈRE.

CRÉUSE, LE CHŒUR.

CRÉUSE.

FIDÈLES esclaves, l'arrêt est prononcé, votre reine est condamnée à la mort; on la poursuit pour la livrer au supplice.

LE CHŒUR.

Je sais tout; infortunée! je suis instruite de vos malheurs.

CRÉUSE.

Où fuir? où chercher un asile? Je me dérobe à mes ennemis, sans me flatter d'échapper à leur vengeance.

LE CHŒUR.

Embrassez cet autel. Où trouver un plus sûr asile?

CRÉUSE.

Eh! que puis-je espérer?

LE CHŒUR.

Les supplians sont toujours sacrés.

CRÉUSE.

La loi m'a condamnée.

LE CHOEUR.

Vous n'êtes pas entre leurs mains.

CRÉUSE.

Ils s'avancent armés du glaive homicide.

LE CHOEUR.

Précipitez-vous dans ce lieu saint : s'ils osent violer cet asile, votre sang criera vengeance : montrons que le courage sait braver la fortune.

SCÈNE II.

ION, CRÉUSE, LE CHOEUR.

ION.

O Céphise! fleuve majestueux [1] ! quelle vipère est sortie de ton sein! as-tu donné le jour à ce dragon sanglant dont les yeux lancent une flamme

[1] Grec : *Figure de taureau du Céphise.* Les peintres étaient dans l'usage de représenter les fleuves sous la forme d'un taureau, ou du moins avec des cornes, sans doute pour désigner leur force et leur impétuosité. Élien, qui a fait un chapitre là-dessus, remarque entre autres choses que le Céphise était peint par les Argiens sous la forme d'un taureau, mais que les Athéniens, pour honorer ce fleuve, lui donnaient une figure humaine avec des cornes naissantes; *Var. Hist.* II, 33. Le fleuve Céphise était aïeul de Praxithéa, femme d'Érechthée, et par conséquent bisaïeul de Créüse.

homicide? monstre capable des plus noirs attentats, plus dangereux que le sang de la Gorgone préparé pour ma mort..... Saisissez-la ; que ses boucles flottantes demeurent attachées aux rochers du Parnasse, et que son corps précipité les teigne de sang. Je rends grâces à la fortune qui m'a dérobé à ses fureurs, avant que je sois arrivé à Athènes et que j'aie été soumis au joug d'une marâtre. Si tu as osé m'attaquer en ces lieux, au sein des amis qui m'entourent, qu'aurais-tu fait dans ton palais, et comment aurais-je échappé à ta rage? Ne te flatte pas que cet autel et que le temple d'Apollon mettent tes jours en sûreté. Ce n'est pas à toi que sont dus des sentimens de compassion, mais à celui que tu voulais perdre, à la mère qui m'a donné le jour, à cette mère dont j'invoque le nom quoique je sois privé de sa présence. Admirez le crime et l'audace; voyez par quel tissu de fraude et de mensonge elle a fait succéder la ruse à l'artifice : sans respect pour le dieu dont elle ose embrasser l'autel, elle espère encore éviter la peine que méritent de tels forfaits.

CRÉUSE.

Je te défends d'attenter à mes jours, au nom du respect qui m'est dû, au nom du dieu dont j'embrasse l'autel.

ION.

Qu'y a-t-il de commun entre Apollon et toi?

CRÉUSE.

Je livre mon corps et ma vie à ce dieu, comme une offrande sacrée et inviolable.

ION.

Tu as versé le poison à celui qui appartenait à ce dieu.

CRÉUSE.

Non, tu n'appartiens pas à Loxias, tu n'appartiens qu'à ton père.

ION.

Je dus à l'un la vie, à l'autre le moyen d'en jouir [1].

CRÉUSE.

Tu as renoncé à sa protection ; c'est à moi qu'elle est maintenant accordée.

ION.

J'étais juste et religieux; tu es barbare et sacrilège.

CRÉUSE.

J'ai dû punir l'ennemi de ma maison.

ION.

Avais-je donc pris les armes pour l'attaquer?

[1] Ce vers est altéré dans l'original. Je l'ai traduit d'après le sens présumé, et en supposant un léger changement, afin de le rendre intelligible.

CRÉUSE.

Oui, tes mains ont porté la flamme dans le palais d'Erechthée.

ION.

Où est cette flamme? où sont ces torches incendiaires?

CRÉUSE.

Tu voulais habiter le palais de mes pères et t'en emparer malgré moi.

ION.

Un père voulait me donner un bien qui lui appartient.

CRÉUSE.

A quel titre le fils d'Éole peut-il donner le trône de Pallas?

ION.

Son droit, c'est sa valeur, et non des titres vains.

CRÉUSE.

Pour avoir secouru l'État, peut-il en disposer en maître?

ION.

Ainsi donc une vaine crainte de l'avenir te portait à me donner la mort?

CRÉUSE.

J'ai craint de devenir ta victime, si ta mort ne prévenait la mienne.

ION.

Dis plutôt que ta jalouse rage poursuit le fils de ton époux, et voudrait lui faire expier ton chagrin de n'être pas mère.

CRÉUSE.

Si je manque d'héritiers, est-ce un titre pour m'enlever la couronne?

ION.

Pour n'être pas ton fils, dois-je être privé de l'héritage de mon père?

CRÉUSE.

Il est à toi; prends son épée et son bouclier : voilà tes biens et ton héritage [1].

ION.

Va, quitte cet autel, et cesse de profaner la majesté du dieu.

CRÉUSE.

Va porter de pareils ordres à ta mère.

ION.

Crois-tu qu'un meurtre reste impuni?

CRÉUSE.

Frappe-moi donc sur cet autel.

[1] C'est la traduction du P. Brumoy que j'emprunte ici.

ION.

Quel funeste plaisir trouves-tu à teindre de ton sang les couronnes du dieu [1] ?

CRÉUSE.

Ce sang rejaillira sur l'impie qui ne frémira point de le répandre.

ION.

Pourquoi les dieux ont-ils établi des lois qui favorisent l'injustice? pourquoi protégent-ils le crime qu'ils devraient punir ? Est-ce aux méchans qu'appartient le droit d'embrasser les sacrés autels ? c'est le refuge de la vertu outragée ; ceux qu'on adore à leurs pieds peuvent-ils recevoir avec indifférence l'homme innocent et le coupable ?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LA PYTHIE.

LA PYTHIE.

Arrête, mon fils ! entends la voix de la prêtresse d'Apollon, qui quitte le trépied fatidique pour t'adresser la parole. C'est moi que Delphes honore, comme la fidèle dépositaire des oracles du dieu.

[1] On couvrait les autels de couronnes et de guirlandes :

Araque gramineo viridis de cespite fiat,
Et velet tepidos nexa corona focos,
Ovid. *Trist.* V, 5

ION.

Je vous salue, ô mère chérie! ô vous, à qui la tendresse et les soins donnent sur moi les droits de la nature.

LA PYTHIE.

Je reçois avec joie le titre que ton cœur me donne.

ION.

Vous savez sans doute les noirs complots que cette femme trame contre moi?

LA PYTHIE.

Je les connais, et je blâme ta rigueur.

ION.

Dois-je épargner celle qui a voulu me perdre?

LA PYTHIE.

Les enfans nés d'une étrangère sont toujours odieux à une épouse.

ION.

Et moi, je hais une marâtre qui m'a choisi pour sa victime.

LA PYTHIE.

Non, mon fils; quitte ce temple, suis ton père.

ION.

Quel est donc le conseil que je reçois de votre prudence?

LA PYTHIE.

C'est Athènes qui t'appelle; pars innocent et sous d'heureux auspices.

ION.

C'est partir innocent que de partir vengé.

LA PYTHIE.

Reviens de ton erreur, et prête l'oreille à ma voix.

ION.

Oui, je suis prêt à vous entendre : et que pourriez-vous dire, qui ne fût inspiré par l'amour et la bienveillance?

LA PYTHIE.

Je viens mettre sous tes yeux un trésor digne que tu le considères.

ION.

Quelle est cette corbeille antique, ornée de bandelettes?

LA PYTHIE.

C'est celle où tu étais enfermé, lorsque je te trouvai et que je te pris dans mes bras.

ION.

Quel est ce mystère dont vous avez tant tardé à m'instruire?

LA PYTHIE.

J'ai dû me taire; il est temps de parler.

ION.

Quelle raison....

LA PYTHIE.

Le dieu voulait que tu le servisses dans son temple.

ION.

Pourquoi mon ministère a-t-il cessé de lui être agréable? à quel signe puis-je connaître ce qu'il ordonne?

LA PYTHIE.

Il a nommé ton père, et veut que tu suives ses pas.

ION.

Est-ce par son ordre que vous avez conservé ce monument de ma naissance?

LA PYTHIE.

Ses inspirations m'ont dirigée.

ION.

Que vous ont-elles prescrit? achevez....

LA PYTHIE.

De conserver ton berceau jusqu'à ce jour.

ION.

Quel bien en puis-je espérer?

LA PYTHIE.

Il renferme des choses dont tu sentiras bientôt le prix.

ION.

Y trouverai-je des indices de celle à qui je dois la vie?

LA PYTHIE.

Voici l'instant où le dieu veut qu'ils te soient présentés.

ION.

O spectacle cher à mon cœur! ô jour trop fortuné!

LA PYTHIE.

Prends et cherche en tous lieux celle qui t'a donné le jour. Parcours l'Europe et l'Asie, et ne t'en fie qu'à ton zèle. Mon respect pour le dieu que je sers, me fit un devoir des soins que j'eus de ta tendre enfance; je te rends ce gage précieux qu'il voulut que je conservasse par un mouvement libre de mon cœur; mais il n'est pas en mon pouvoir d'expliquer la raison de sa volonté sainte. Nul mortel n'eut connaissance du dépôt que je te confie. Adieu, reçois les vœux de ma tendresse maternelle, et sois docile à mes conseils. Examine d'abord si ce n'est point une citoyenne de Delphes qui t'a donné le jour, qui t'a exposé dans ce temple : si tu ne trouves point ta mère en ces lieux, cherche parmi les autres Grecques. Voilà ce que je devais te prescrire et ce que te dit par ma bouche Apollon, qui s'intéresse à ton sort.

SCENE IV.

ION, CRÉUSE, LE CHOEUR.

ION.

Hélas! quelle émotion involontaire j'éprouve à cette vue! O ma mère! voilà le berceau où vous cachâtes votre honte; votre sein refusa la nourriture à celui qu'il avait fait naître, et je fus dévoué dans ce temple à un service obscur. Objet des bontés du dieu et des rigueurs de la fortune, dans l'âge fait pour le bonheur et qui sollicite les tendres soins d'une mère, je fus éloigné de son sein, privé de son amour et de ses douces caresses. Hélas! sans doute elle fut aussi malheureuse, celle qui eut un fils et ne put se livrer aux libres transports de sa tendresse! Offrons au dieu l'objet qui me retrace tant d'images douloureuses; qu'il soit enfermé dans ce temple avec un secret funeste, et que je crains de pénétrer. Si c'est une esclave qui m'a donné le jour, il sera plus cruel pour moi de trouver ma mère, que d'ensevelir mon malheur dans le silence et dans l'oubli. O Phébus! que ce berceau te soit désormais consacré.... Mais que fais-je? C'est contrevenir à ses ordres; il a voulu que ces symboles de ma naissance fussent conservés jusqu'à ce jour, afin que j'en fisse usage. Ouvrons.... il faut oser... puis-je changer la des-

tinée? Liens, bandelettes sacrées! ô guirlandes entrelacées par une main chérie! quels objets dérobez-vous à ma vue? pourquoi m'offrez-vous si tard l'espoir d'un bien tant desiré? Comme la riche enveloppe de cette corbeille précieuse est fraîche et bien conservée! Le dieu, pendant tant d'années, n'a pas permis qu'elle reçût aucune atteinte.

CRÉUSE.

Dieux! quel objet a frappé mes regards[1]!

LE CHOEUR.

Jusqu'ici, princesse, vous avez su garder le silence.

CRÉUSE.

Ah! comment pourrais-je me taire? cessez d'inutiles conseils... O mon fils! voici le berceau où tu fus placé par mes mains dans cet antre fatal où tu reçus le jour. Volons vers cet objet chéri... j'abandonne l'autel et je m'offre à la mort.

ION.

Saisissez cette femme criminelle : c'est la fureur d'un dieu qui lui fait quitter cet asile. Chargez ses mains de fers.

[1] Lorsque Ion a parlé à la Pythie, il était éloigné de l'autel. Il s'en est rapproché dans l'instant où il voulait y déposer son berceau. Il sort ce berceau de son enveloppe. Créüse alors le voit de près, à découvert, et le reconnaît subitement.

CRÉUSE.

Oui, barbares, frappez; car rien que la mort ne peut m'arracher ce trésor, toi-même, et tous les biens que je retrouve.

ION.

O comble d'audace! c'est moi dont elle pense s'emparer par ses artifices.

CRÉUSE.

Non, mon cœur est sincère, et trouve en toi l'objet de sa tendresse.

ION.

En moi? perfide, penses-tu que j'aie oublié tes attentats?

CRÉUSE.

Tu es mon fils; ah! reconnais les transports d'une mère.

ION.

Cessez une ruse inutile, et qu'un mot peut confondre.

CRÉUSE.

Parle, interroge-moi: c'est tout ce que je désire.

ION.

Que renferme cette corbeille qui me servit de berceau?

CRÉUSE.

En l'ouvrant, les tapis dans lesquels je t'exposai doivent s'offrir à ta vue.

ION.

Sans les voir, les pouvez-vous décrire?

CRÉUSE.

Si je ne le fais, je consens à mourir.

ION.

Achevez; et voyons jusqu'où vous pousserez l'audace.

CRÉUSE.

Examine d'abord cette broderie que je travaillai dans mon enfance.

ION.

Soyez plus claire et plus précise : combien est-il d'ouvrages auxquels convient ce caractère?

CRÉUSE.

Il est facile de le connaître à l'imperfection du travail, qui indique une main faible et novice.

ION.

Ne croyez pas m'abuser par ces vagues discours. Quel sujet représente le tapis dont vous parlez?

CRÉUSE.

Au milieu l'on voit la Gorgone.

ION.

O dieux! qu'ai-je entendu? et quelle est donc ma destinée?

CRÉUSE.

Des couleuvres se hérissent autour et offrent l'image de l'immortelle égide.

ION.

Le voilà; je dois remettre entre vos mains l'ouvrage dont vous faites une description si fidèle.

CRÉUSE.

O voile, qui me rappelles les premiers travaux de mon enfance!

ION.

Est-ce là le seul gage que doive m'offrir ce berceau?

CRÉUSE.

Il renferme des dragons d'or, antique présent de Minerve, qui veut que ces figures, placées auprès de nos enfans, rappellent la mémoire d'Érichthonius, mon aïeul.

ION.

Dans quel but? à quel usage?

CRÉUSE.

Ces figures, mon fils, forment un collier précieux qui t'était destiné.

ION.

Je vois l'ornement que vous venez de décrire. Quel autre l'accompagne?

CRÉUSE.

Je posai près de toi un rameau d'olivier, détaché de l'arbre qui le premier germa sur le rocher de Minerve. S'il n'a point été enlevé, il doit conserver sa verdure; car il fleurit sur une tige immortelle.

ION.

O ma mère! je vous retrouve, et je me livre à mes transports. Daignez, en les partageant, ouvrir vos bras aux embrassemens d'un fils.

CRÉUSE.

O mon fils! ô ma vie! tu m'es plus cher que le dieu qui m'éclaire. Qu'il pardonne à l'excès d'un amour réduit au désespoir, et que tu fais renaître. Quoi! je te presse sur mon sein, toi que j'ai cru englouti dans les gouffres souterrains, destiné désormais à habiter le sombre royaume de Proserpine!

ION.

Oui, chère et tendre mère! je ne suis mort en apparence que pour revivre dans vos bras.

LE CHOEUR.

O cieux! retentissez de mes cris d'allégresse! Comment donnerai-je l'essor aux transports de ma joie! Bonheur inespéré! fortune inattendue! quel dieu propice vous envoie?

ION.

Que n'aurais-je point imaginé avant de vous croire ma mère?

CRÉUSE.

Je suis encore tremblante.

ION.

Craigniez-vous d'avoir perdu ce fils que vous serrez entre vos bras?

CRÉUSE.

L'espérance était morte dans mon cœur... Mais, ô prophétesse, expliquez-nous ce mystère : qui a porté mon fils dans ce temple? qui l'a remis entre vos mains[1]?...

ION.

C'est l'ouvrage du dieu. Ne songeons qu'à notre bonheur, et que le plaisir de nous revoir essuye les larmes qu'a fait couler une séparation si cruelle.

CRÉUSE.

Mon fils, tu m'as coûté des pleurs en sortant de mon sein, et ce n'est pas sans de douloureux gémis-

[1] Ces mots feront peut-être penser que la Pythie est restée sur la scène. Cependant, comme elle ne parle point dès l'instant où elle a remis la cassette à Ion, j'ai cru devoir indiquer sa sortie, en marquant une nouvelle scène, et il me paraît que ces questions de Créüse s'adressent à la Pythie absente.

semens que je t'ai éloigné de ce sein maternel. Mais je respire le même air que toi, mes lèvres pressent les tiennes; que pourrait-il manquer à ma félicité?

ION.

Tout ce que la tendresse vous inspire, je l'éprouve ainsi que vous.

CRÉUSE.

Non, je ne serai plus stérile et sans héritier. Ma maison trouve un appui et ma patrie un roi. Je vois revivre Érechthée; les enfans de la Terre ne sont point ensevelis dans l'ombre de la nuit; ils respirent, et le soleil répand sur eux sa bienfaisante lumière.

ION.

O ma mère! hâtons-nous de faire partager notre joie à l'auteur de mes jours.

CRÉUSE.

Que dis-tu? à quel aveu me vois-je condamnée!

ION.

Pourquoi ce trouble involontaire?

CRÉUSE.

Un autre, un autre fut ton père[1].

[1] La distribution des personnages, dans ces trois vers, est un peu différente de celle du texte des manuscrits; mais ce changement que MM. Tyrwhitt et Musgrave ont proposé, n'est pas considérable, et offre beaucoup de vraisemblance.

ION.

Dieux! ma naissance est illégitime!

CRÉUSE.

Ah! mon fils, les flambeaux de l'hymen ne l'ont point éclairée.

ION.

Ainsi donc mon origine est vile et coupable? Achevez, ma mère, et que je sache du moins à qui je la dois.

CRÉUSE.

J'atteste ici Pallas....

ION.

Pourquoi des sermens inutiles?

CRÉUSE.

Pallas qui préside aux rochers où l'on vit naître l'olivier et dont je suis souveraine.

ION.

Ne pourrai-je percer l'obscurité de ce mystère?

CRÉUSE.

Dans ces grottes qui retentissent du doux chant de Philomèle, Apollon....

ION.

Pourquoi prononcez-vous le nom sacré d'Apollon?

CRÉUSE.

C'est ce dieu qui me rendit mère.

ION.

Que dites-vous?.... Que j'entende encore ces mots, qui font ma gloire et ma félicité.

CRÉUSE.

Lorsque l'astre de la nuit parcourut, pour la dixième fois, la route qui lui est assignée, le fils du dieu vint au monde, et j'enveloppai sa naissance des ombres du mystère.

ION.

Ah! si ce récit est sincère, qu'il est flatteur pour moi!

CRÉUSE.

Je te couvris de ce tapis, ouvrage de mes jeunes mains: infortunée! je n'osai ni te laver, ni te nourrir; mon sein te refusa l'aliment maternel, et mes mains t'exposèrent dans un antre désert, en proie aux oiseaux dévorans, victime dévouée au farouche Pluton.

ION.

O ma mère! qu'osâtes-vous faire!

CRÉUSE.

La crainte me fit oublier la nature. Malgré moi, mon fils, je te livrai au supplice.

ION.

Et moi par un vœu impie j'ai demandé votre mort!

CRÉUSE.

Ah! nos anciens malheurs et nos malheurs récens étaient également affreux. Mais enfin, la fortune s'est lassée de nous persécuter. Un vent plus favorable s'élève et nous ramène au port. Ah! puissions-nous désormais y vivre tranquilles et à l'abri de l'orage!

LE CHOEUR.

Mortels, voyez et sachez qu'il n'est point de maux sans espoir.

ION.

Fortune, qui changes chaque jour le sort des mortels, pour les plonger dans l'infortune, ou pour leur faire goûter de nouveau les douceurs de la prospérité, à quel effrayant danger viens-tu de me dérober? Prêt à percer le sein d'une mère ou à périr innocent de sa main!... Dans tous les lieux que le soleil éclaire de ses divins rayons, a-t-on jamais vu réunis tous les événemens de ce jour? Mais enfin je retrouve une mère, et mon origine est glorieuse. Cependant il est d'autres détails que je voudrais apprendre de vous, et sur lesquels je désire vous entretenir en particulier. Souffrez que je vous parle quelques instans de manière à n'être

entendu que de vous seule[1], que je puisse cacher dans l'ombre du mystère une partie de ces événemens. (*Bas*) Vous avouerai-je, ma mère, que je crains d'être le fruit de l'amour d'un mortel, que le dieu ne soit qu'un prétexte dont vous cherchez à couvrir votre faiblesse et ma honte?

CRÉUSE.

Non, mon fils; j'en jure par la déesse qui combattit les géans superbes auprès du maître des dieux, par la victorieuse Minerve, tu n'es point né d'un sang mortel : le dieu qui t'a nourri est celui qui t'a donné la vie.

ION.

Si Phébus est mon père, comment ce dieu m'a-t-il donné à un autre, comment a-t-il pu déclarer que je suis né de Xuthus?

CRÉUSE.

Il n'a point parlé sans doute de ta naissance, tu es le fils du dieu, il a pu disposer de toi. Un ami ne peut-il pas donner à un autre son propre fils pour héritier?

ION.

L'oracle est-il véritable, ou dois-je me livrer au doute? Voilà, ma mère, ce qui me jette dans le trouble.

[1] Grec : *A l'oreille.*

CRÉUSE.

Mon fils, je crois pouvoir t'expliquer ce mystère, Apollon, qui cherchait ton bonheur a voulu, que tu devinsses chef d'une illustre maison. S'il avait révélé le secret de ta naissance, tu serais demeuré sans famille et sans nom; car tu sais que ta mère ensevelit sa honte dans les ténèbres et t'exposa à la mort. Crois donc que c'est pour te dérober à l'infortune et à l'ignominie, que le dieu te donna un autre père.

ION.

Je ne puis m'en tenir à des preuves aussi légères. Je vais moi-même consulter Apollon, et je saurai de lui si je suis son fils ou le fils d'un mortel.... Mais que vois-je? quelle est cette divinité qui remplit le temple de lumière, et dont l'éclat radieux efface celui du soleil? Fuyons, de peur que nos yeux profanes ne voyent ce que les dieux veulent dérober à nos regards.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MINERVE.

MINERVE.

Arrêtez : je ne suis point une divinité ennemie, mais celle qui protége Athènes, et qui veille sur vous dans ces lieux. C'est Apollon qui m'envoie

auprès de vous, et qui paraîtrait lui-même à vos yeux, s'il ne craignait de s'exposer à vos reproches. Il veut que ma bouche vous déclare la vérité qui vous intéresse. Jeune homme, tu es son fils, et Créüse est ta mère; il t'a donné au roi d'Athènes pour que tu obtinsses un rang illustre parmi les mortels : son dessein était de ne vous faire connaître l'un à l'autre que lorsque vous seriez arrivés dans Athènes; mais la nécessité de prévenir un parricide l'a forcé de vous dévoiler plus tôt ce mystère. J'achève de vous déclarer sa volonté et de vous expliquer ses oracles que vous êtes venus chercher dans son temple. Créüse, pars avec ton fils, et place-le sur le trône d'Érechthée. Il est né de son sang, il est juste qu'il règne sur la terre que je chéris. Il sera fameux à jamais. Quatre fils issus de lui donneront leurs noms aux tribus qui vivent sur mes rochers. Téléon sera le premier, les trois autres fonderont les tribus des Hoplètes, des Argades et des Égicores, dont le nom rappelle celui de mon égide[1]. Au temps marqué par la

[1] Ces noms sont significatifs, et peuvent avoir du rapport avec les diverses occupations de ces premières tribus de l'Attique ; car Strabon et Plutarque rapportent que dans l'origine, les Athéniens furent divisés suivant leurs genres de vie ou leurs professions diverses. Les *Hoplètes* ou hommes armés étaient les guerriers, les *Argades* ou *Ergades*, les ouvriers; les *Téléonites* étaient, dit-on, agriculteurs, quoique ce mot semble désigner les chefs ou magistrats, mais ailleurs il est écrit différemment; enfin les *Égicores*

destinée, leurs enfans peupleront les Cyclades et les terres voisines, de villes riches et florissantes, qui feront la gloire et la puissance de mon peuple. Ils s'étendront au loin sur les deux continens opposés de l'Europe et de l'Asie, et ce dernier prendra le nom d'Ionie, en mémoire du fils d'Apollon, l'auteur de leurs glorieux ancêtres. Cependant Xuthus te rendra mère d'une postérité nouvelle; Dorus, né de cette union, transmettra à la Doride et son nom et sa gloire : dans la terre de Pélops, Achéus, qui vous devra aussi la naissance, règnera sur les rivages voisins de Rhios[1], et son peuple s'énorgueillira de porter le même nom que lui.

Admirez la sagesse avec laquelle Apollon dirige les événemens ! Il voulut qu'en naissant, ton fils te coûtât peu de douleurs, afin que le secret fût ignoré de ta mère ; et lorsque tu l'eus enveloppé dans ce berceau, il envoya Mercure pour le pren-

étaient bergers ou plutôt sacrificateurs. Cependant ces rapports de noms ne doivent pas contredire la tradition historique qu'Euripide suit ici, et qu'Hérodote a conservée. « Clisthènes, dit cet » historien, partagea les quatre tribus en dix, changea les noms » qu'elles tenaient des fils d'Ion, Géléon, Égicores, Argades et » Hoples, et en imagina d'autres, qu'il prit parmi des héros du » pays, etc. » Hérodot. t. IV, v. 66, p. 45, de la traduction de M. Larcher.

[1] Rhios est un promontoire de l'Achaïe, situé à l'entrée de l'isthme. Le rivage voisin et opposé s'appelait Antirrhios.

dre dans ses bras et le porter dans son temple. Là, il a pourvu à ses besoins et soutenu son existence. Mais il n'est pas temps de faire éclater votre reconnaissance : il faut laisser à Xuthus des jouissances pures, et ne point l'arracher à de douces illusions. Et toi, princesse, sois heureuse avec le fils qui est rendu à tes désirs. Adieu, vos maux sont finis, je vous annonce des jours calmes et sereins.

ION.

Fille de Jupiter! ô divine Pallas! mon cœur ne résiste point à ta voix persuasive. Oui, je suis fils d'Apollon, et je retrouve une tendre mère. Ah! même avant de t'avoir entendue, à peine osais-je en douter[1].

CRÉUSE.

Déesse, daigne m'écouter : j'ai fait éclater mes plaintes dans ce temple : je les rétracte, et je loue Apollon qui prit soin de mon fils, et qui le rend à ma tendresse.... O portes, ô sanctuaire, qui m'étiez odieux! je m'approche de vous avec respect, et je vous embrasse avec zèle.

MINERVE.

J'approuve ces sentimens et le changement de

[1] Musgrave propose ici une légère correction, qui donne au texte un sens précisément contraire : « Comment n'en aurais-je pas douté? »

ton cœur. Les dieux agissent avec lenteur; mais ils savent, lorsqu'il en est temps, déployer leur toute-puissance.

CRÉUSE.

Partons, mon fils, retournons dans notre patrie.

MINERVE.

Partez, et je vous suis.

CRÉUSE.

Sois notre guide propice, comme tu es la protectrice d'Athènes.

MINERVE.

Va t'asseoir sur le trône de tes pères.

CRÉUSE.

C'est un héritage digne de mes vœux.

LE CHOEUR.

Apollon, fils de Jupiter et de Latone, reçois mes hommages respectueux. Que ceux dont la maison est en proie aux calamités, se tournent vers les dieux et se confient en leur bonté : car les bons trouvent enfin le prix de leur vertu, et les méchans la juste peine de leurs crimes.

FIN D'ION.

EXAMEN

DE LA TRAGÉDIE

D'ION.

Il règne dans toute cette tragédie un ton religieux, plein de gravité et de douceur. Le lieu de la scène, le temps de l'action, sont choisis à dessein, pour donner au spectacle un air de pompe et de solennité.

Le temple de Delphes fut le plus riche de la Grèce. L'origine de ce temple se perd dans les temps fabuleux. Il fut pillé souvent et se releva toujours avec un nouvel éclat. Euripide le représente tel qu'il était de son temps; c'était alors le cinquième temple, c'est-à-dire qu'il avait été bâti à neuf ou rétabli pour la cinquième fois par les Amphictyons, cinq cent quarante-huit ans avant l'ère chrétienne. Dans la vérité historique, Ion était antérieur à sa fondation.

Les richesses immenses accumulées dans ce temple, le concours prodigieux d'étrangers qui accouraient de toutes parts pour consulter le dieu, donnaient une grande importance à ses ministres.

On y comptait plusieurs colléges de devins, cinq sacrificateurs perpétuels, quarante sacrificateurs subalternes, de grands et de petits prêtres, chargés les uns du dehors, les autres de l'intérieur du temple.

A l'entrée du sanctuaire, habitait le gardien de l'or d'Apollon; Mercure, dans le *prologue*, attribue à Ion cet emploi de confiance. Cependant il exerçait encore celui de néocore ou sacristain, charge inférieure, mais très-honorable à Delphes.

Les prophètes recevaient les paroles de la Pythie, ils avaient sous eux le collége des poëtes qui mettaient en vers les oracles. La Pythie était secondée dans son office par des femmes également consacrées au service du dieu. D'autres prêtresses entretenaient le feu sacré. Les bains, les fêtes, la musique, les danses sacrées, étaient confiés à des hommes et à des femmes subordonnés aux prêtres; et tel était le nombre des personnes occupées au service du temple, qu'il est probable que la plus grande partie des habitans de Delphes y était dévouée.

Cette ville en effet n'avait pas plus de deux mille pas géométriques de tour. Un des sommets du Parnasse, dont la pointe suspendue avait la forme d'un dais, la couvrait du côté du nord; deux vastes rochers l'embrassaient par les côtés et la rendaient inaccessible. On n'y arrivait que par d'étroits sen-

tiers. Il n'est pas impossible que cette situation singulière ait augmenté le respect pour ce lieu sacré, et l'ait fait envisager comme le milieu de la terre; il est du moins bien vraisemblable qu'elle détermina à y déposer les trésors de la Grèce.

Il y avait des jours marqués où la Pythie rendait ses oracles. Dans les plus anciens temps, c'était seulement une fois l'an, ensuite une fois chaque mois et avec des cérémonies dont il est question dans cette pièce. Il y avait un jour, fixé par le sort, qui était consacré à répondre aux demandes de ceux que leur pauvreté empêchait d'entrer dans ce temple. C'est précisément ce jour-là que le poëte a choisi pour l'action de la pièce: » Voici, dit Xuthus, voici le jour solennel, déter- » miné par le sort, auquel l'oracle se fait entendre » à tous. » Ce jour-là on était dispensé d'offrir des victimes, et par conséquent on ne courait pas le risque d'être renvoyé, comme on l'était en d'autres occasions, si la victime ne tremblait point de tout son corps lorsqu'on arrosait sa tête de vin. Ainsi en même temps que la solennité du jour donne à la tragédie un nouveau caractère de grandeur, elle favorise l'unité de temps, en prévenant les délais qu'eût exigés la vraisemblance, si l'oracle eût été consulté à toute autre époque.

L'action est implexe. Créüse cherche son fils et le retrouve inopinément, ce qui produit une re-

connaissance et une péripétie tout à la fois pareilles à celles qu'Aristote met au rang des plus belles et des plus touchantes, et cela suffit bien pour justifier le sentiment du P. Porée. Les défauts que le P. Brumoy reproche à la pièce n'en sont pas moins réels; mais il restera toujours à son auteur la gloire d'avoir fourni quelques traits au chef-d'œuvre du premier des tragiques modernes.

Un coup-d'œil jeté sur le plan des deux poèmes, y fait saisir des rapports frappans. Dans les deux tragédies, c'est le jour d'une fête solennelle; l'action se passe dans un temple; tout y annonce le respect envers la divinité qui l'habite. Dans l'une et l'autre, il est question d'un jeune enfant, sauvé par la prêtresse du dieu et qui n'a d'autre emploi que de le servir; cet enfant intéresse par son ingénuité et par ses sentimens nobles et vertueux; il est destiné à porter le sceptre. L'un a été exposé; l'autre se croit

Un malheureux enfant aux ours abandonné.

Enfin *Joas* est le vrai titre de la tragédie française, dont le sujet est Joas reconnu et mis sur le trône. Ion reconnu et mis sur le trône est le sujet de la tragédie grecque qui porte le titre d'*Ion*.

« Étant sans père et sans mère, dit Ion, je dois » chérir ce temple qui m'a servi de berceau. »

Josabet dit, en confiant à Dieu le soin du jeune Joas :

Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi,
Il ne connaît encor d'autre père que toi.

La pièce grecque offre des hymnes où règne une dévotion pleine de douceur : c'est aussi le caractère des chœurs d'*Athalie*. « Illustre emploi, s'é» crie le jeune Néocore, tendre une main servile, » non aux faibles mortels, mais aux dieux immor» tels : ah ! je ne me lasserai jamais d'un si glo» rieux esclavage. » Les jeunes filles de la tribu de Lévi s'écrient avec un transport pareil :

O divine, ô charmante loi !
Que de raison, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

La scène entre Joas et Athalie, celle entre Ion et Créüse, ont plusieurs traits communs.

CRÉUSE.

.... Jeune homme, qui êtes-vous ? quelle est la mère fortunée qui vous a donné le jour ?

ION.

Je suis le serviteur du dieu, et c'est là le seul nom dont je me glorifie.

CRÉUSE.

La ville vous a-t-elle donné à lui, ou avez-vous été vendu comme esclave ?

ION.

Hélas! je m'ignore moi-même, et je sais seulement que j'appartiens à Phébus.

CRÉUSE.

Ce temple est-il le lieu de votre séjour?

ION.

J'habite la maison du dieu, et je m'y livre au repos sans crainte.

CRÉUSE.

En quel temps fûtes-vous transporté dans ce lieu?

ION.

On m'a dit que ce fut dès ma plus tendre enfance....

CRÉUSE.

Et quel secours, ô infortuné, soutint votre faible vie?...

ION.

La prêtresse du dieu me tint lieu de mère.

CRÉUSE.

Après avoir atteint l'âge d'homme, par quel moyen avez-vous pourvu à votre subsistance?

ION.

Cet autel m'a nourri et j'ai eu part aux dons des étrangers qui accourent en foule en ces lieux..

CRÉUSE.

Vous possédez sans doute quelque bien? vos vêtemens annoncent l'aisance.

ION.

Le dieu que je sers pourvoit à tous mes besoins.

Quoique la scène d'*Athalie*, que cet entretien rappelle, soit sans doute assez présente à l'esprit du lecteur, je citerai les principaux traits d'imitation ou de comparaison qu'elle peut offrir :

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parens n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parens?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment? et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas du moins quel pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

. . . .

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?

. . . .

Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

. . . .

ATHALIE.

. . . Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur. On m'explique sa loi.

Dans Euripide, l'emploi d'Ion est mis en action : on le voit occupé à purifier le temple, à ré-

pondre aux étrangers. Dans Racine, Joas décrit ainsi ses plaisirs :

> Quelquefois à l'autel,
> Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel.
> J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies.
> Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

Les rapports sont remarquables; les différences entre les deux plans ne le sont pas moins et sont encore plus faciles à saisir.

L'âge des deux enfans n'est pas le même; celui d'Ion, à la vérité, n'est pas désigné d'une manière précise, mais il a certainement plus de neuf à dix ans : on ne peut même lui en supposer moins de quinze ou seize.[1] L'un est fils d'un roi, l'autre fils d'un dieu : il est vrai que celui-ci étant né d'une mère mortelle, n'a rang que parmi les héros, et que les rois de Juda étaient appelés fils de Dieu : en sorte que leurs naissances peuvent paraître assez égales. Le mystère de l'une est connu du grand-prêtre, l'autre ne l'est que du dieu. Dans *Ion*, ce mystère forme le nœud de l'intrigue, la révélation du mystère en est le dénouement. Dans *Athalie*, il faut que Joas non seulement soit reconnu, mais

[1] IOn, dans toute la pièce, agit comme un homme, bien plus que comme un adolescent. Ses fonctions de Néocore supposen d'ailleurs un âge plus avancé; enfin, il paraît par l'une des questions que Créuse lui adresse, p. 323, *qu'il avait atteint l'âge d'homme*. R.-R.

encore qu'il soit mis sur le trône de ses ancêtres. Ion est aussi appelé au trône, mais ce n'est qu'une circonstance épisodique, sans laquelle Créüse passerait également de l'infortune au bonheur en retrouvant son fils.

Cet épisode est fort bien lié au sujet; il assure la gloire d'Ion et remplit les vœux de Xuthus; on ne peut lui reprocher que de rendre ce dernier personnage ridicule. Mais il ne l'était pas dans les opinions anciennes; dans *Oreste*, Ménélas rappelle à Tyndare comme un titre d'honneur que Jupiter a partagé sa couche; Amphitryon, dans *Hercule furieux*, se glorifie d'un pareil destin : on peut donc dire que Xuthus était illustré et non avili par le commerce de son épouse avec un dieu.

L'action d'*Ion* n'a de grandeur que celle que lui donne le rang des personnages qu'elle intéresse; l'action d'*Athalie* intéresse tout un peuple, et ce peuple est le peuple de Dieu; on lie même à cet intérêt celui de tout le genre humain en annonçant de loin la naissance du sauveur du monde. Aussi les épisodes sont-ils ici plus beaux et plus touchans. Ils sortent du fond du sujet et en ont emprunté l'éclat. Tout semble briller d'une divine lumière. Que comparer dans la tragédie d'*Ion* au songe d'Athalie, au couronnement de Joas, à l'inspiration du grand-prêtre?

Si nous opposons les caractères aux caractères,

la pièce grecque ne soutiendra pas le parallèle. Elle n'en offre qu'un, qui est peint avec beaucoup de grâce et de vérité. C'est celui d'Ion; il est beaucoup plus développé que le caractère de Joas, comme cela devait être à raison de son âge : les deux auteurs ont à cet égard scrupuleusement observé les convenances. Dans tous les autres personnages, la pièce d'Euripide me semble manquer de couleur. S'il est permis d'en juger à ce trait, on doit présumer que c'est un de ses premiers ouvrages : c'est une tragédie plus forte d'intrigue que de mœurs. C'est par les mœurs au contraire qu'*Athalie* est surtout admirable et s'élève même au dessus des autres chefs-d'œuvre de son auteur. Avec quelle vigueur est tracé le caractère du grand prêtre! comme sa foi, ou si l'on veut sa fermeté, est constante et inébranlable! qu'elle ressemble peu à la foi tendre, mais timide, de la vertueuse Josabet! Avec quel art et quelle vérité le poëte dévoile-t-il dans Athalie ce mélange de faiblesse et de fierté, de sagesse et d'égarement, de grandeur et d'impiété, qui excite la compassion, l'effroi, les vives alarmes, sans inspirer l'horreur ni la haine, sentimens pénibles et douloureux autant que la pitié est douce et aimable. Au travers de ses fureurs on reconnaît le cœur d'une reine : il est même difficile de ne point lui pardonner quelquefois le desir de venger la mort d'une mère, de punir

des prêtres fanatiques et intolérans, tout prêts à arracher le sceptre de ses mains et à l'immoler à un dieu avide du sang de sa maison; car c'est ainsi que cette reine devait envisager ce que les Juifs avaient de plus saint et de plus respectable.

N'est-ce point même un défaut réel dans le plan de cette tragédie, qu'elle repose sur des opinions trop particulières à un peuple; qu'au lieu d'élever le cœur aux principes universels de la tolérance et de la saine philosophie, elle le resserre dans l'étroite enceinte des préjugés d'une nation ignorante et superstitieuse, qu'elle semble en quelque sorte armer le bras des persécuteurs, et justifier de saints homicides? Ne peut-on point aussi reprocher au rôle de Mathan d'être plus odieux encore que coupable? un caractère qui révolte le spectateur, qui ne peut se développer qu'en se trahissant lui-même, un personnage qu'on ne voit vivre qu'avec horreur et qu'on voit périr sans pitié, ne semble point répondre au but que la tragédie se propose. Mais lorsqu'un ouvrage porte l'empreinte du génie, à peine a-t-on le droit d'en faire observer les défauts; les charmes de la poésie semblent les changer en beautés; le culte mérité qu'on rend à ses productions immortelles, fait envisager comme une profanation, la critique même la plus respectueuse.

Tous les héros d'*Athalie* (et j'entends par là

ceux pour qui le spectateur s'intéresse) laissent goûter un plaisir pur, aucun d'eux n'est souillé d'une action criminelle. Le poison que Créüse a préparé pour son fils inconnu, la noircit à nos yeux et nous empêche de partager son bonheur. Les préjugés anciens, les fureurs de la jalousie et de la vengeance ne suffisent point pour faire supporter la pensée d'un attentat aussi criminel et aussi lâche. L'éclat du spectacle et celui de la poésie sont peut-être ce qu'il faut le plus admirer dans cette tragédie d'Euripide.

FIN DE L'EXAMEN D'ION.

HERCULE FURIEUX,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

Comme on est prévenu sur l'histoire d'Hercule par la lecture des *Trachiniennes* de Sophocle, et par celle de l'*Hercule mourant* de Sénèque, et de Rotrou, il n'est pas besoin de s'étendre beaucoup sur le sujet de cette dernière tragédie d'Euripide [1].

Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène, avait épousé en premières noces Mégare, fille de Créon, roi de Thèbes. Ce mariage était un appui considérable pour Amphitryon qui passait pour père d'Hercule, et qui était général des armées thébaines. D'un autre côté, la renommée du grand Alcide avait rendu cette alliance honorable pour Mégare même. Mais après plusieurs exploits, Alcide voulut descendre aux enfers; comme il ne reparaissait plus, on le crut mort. Cependant il s'éleva une sédition dans Thèbes; les conjurés avaient à leur tête un certain Lycus issu d'un prince de même nom, qui avait régné à Thèbes, et y avait été tué. Ce Lycus

[1] L'avant-dernière dans l'ordre des éditions grecques, que nous avons rétabli dans celle-ci.

né en Eubée, osa aspirer au sceptre thébain, tout étranger qu'il était. En effet, secondé par les conjurés il tua Créon, et s'empara du trône; il devint plutôt tyran que roi, et le premier essai de tyrannie qu'il fit, ce fut de prononcer l'arrêt de mort contre Amphitryon, Mégare, ses enfans, et toute la race d'Hercule, dans la crainte qu'un jour quelqu'un d'eux ne vengeât la mort de Créon sur l'usurpateur. Le retour imprévu d'Hercule change toute la scène, et donne lieu à cette tragédie, dont voici les personnages : Amphitryon, Mégare, Lycus, Iris, une furie, un envoyé, Hercule, Thésée, un chœur de vieillards thébains. La scène est à Thèbes, dans le vestibule du palais d'Hercule, près de celui de Lycus.

ACTE PREMIER.

C'est Amphitryon qui fait l'ouverture à la façon d'Euripide. « Qui ne connaît, dit-il, le fils d'Al« cée, le père d'Hercule, et le rival de Jupiter? » Voilà, en trois épithètes fort simples, Amphitryon si bien désigné, qu'on ne peut manquer de le reconnaître. La naïveté avec laquelle il se fait honneur d'avoir Jupiter pour rival, ne doit pas surprendre ceux qui ont la moindre teinture de l'an-

tiquité : toutefois elle est si peu conforme à nos idées, que cela seul présenté à un spectateur de nos jours, lui ferait trouver un ridicule achevé dans le cours d'une pièce toute sérieuse. Il faut donc écarter d'abord ce ridicule, et se reporter doucement aux idées anciennes. Dans ce point de vue, on verra Amphitryon étaler ses malheurs d'une manière tout à fait touchante.

Il raconte à peu près ce que j'ai dit d'abord de l'histoire d'Hercule, de Créon, et de Lycus; il marque le lieu de la scène, à savoir l'autel de Jupiter érigé à Thèbes par les soins d'Hercule, à la porte de son palais. Il l'embrasse comme un asile contre la tyrannie de Lycus qu'il peint des plus noires couleurs. Il se regarde comme une victime de la politique de l'usurpateur. La situation où il se voit réduit, lui et sa famille, est la plus triste qu'on puisse imaginer. Il manque des choses nécessaires à la vie; il se voit sans appui, sans ressources, sans amis : de ceux-ci, les uns peuvent le servir, et ne font rien; les autres le veulent et ne le peuvent pas. On le voit dans cet état avec sa famille, c'est-à-dire, sa belle-fille et trois petits-fils, enfans d'Hercule, tous prosternés au pied de l'autel.

Le prologue se tourne en dialogue. Car Mégare se lève et s'avance pour s'entretenir avec son beau-père Amphitryon. Comment Euripide n'a-t-il pas

voulu voir combien il lui était aisé d'ôter à ses exordes l'air de purs prologues adressés aux spectateurs? Mégare aurait pu faire connaître Amphitryon, et celui-ci Mégare, sans parler au parterre. C'est apparemment par un amour outré de l'extrême clarté, qu'Euripide a négligé cette finesse de l'art dans presque tous ses poëmes [1].

Mégare se fait donc connaître, non pas à la vérité en déclinant son nom, mais en comparant sa fortune passée avec ses maux présens. Le sort de ses enfans est ce qui la touche le plus. Elle se compare à un tendre oiseau qui couvre ses petits de ses aîles. Cette infortunée mère dit qu'ils viennent souvent les uns après les autres lui demander: » Où est donc leur père? que fait-il? quand re- » viendra-t-il? C'est en enfans qu'ils le cherchent » encore. J'ai beau les distraire de cette pensée, » continue-t-elle; au moindre bruit qu'ils enten- » dent, ils accourent dans le vain espoir d'embras- » ser un père trop inutilement attendu. Quel es- » poir nous reste, seigneur? Hélas, je ne vois plus » de ressource. » Elle insinue qu'en effet on les garde attentivement, et qu'il n'y a plus moyen d'échapper.

Amphitryon aime à se repaître d'espérance. Il

[1] Voyez l'*Essai sur la Vie et les Ouvrages d'Euripide*, au t. V, p. 139 et suiv.

en croit voir une lueur dans le retardement de la mort; mais ce délai même paraît affreux à Mégare. C'est par ces sentences et d'autres semblables que finit l'entretien; et l'on voit arriver le chœur; ce sont des vieillards, faible reste d'amis inutiles qui viennent consoler ces princes malheureux. Ils plaignent sur-tout leurs enfans en qui ils reconnaissent le sang qui les fit naître. Mais à peine ont-ils commencé de parler, que Lycus paraît.

Il demande avec insulte aux princes sur quel espoir ils cherchent à prolonger des jours qu'il a proscrits. Sur quelle ressource peuvent-ils compter? « Est-ce sur le retour d'Hercule qui est re-» tenu aux enfers? Serait-ce sur la prétendue » gloire, ou d'Amphitryon qui se vante d'avoir » Jupiter pour rival, ou de Mégare qui se glorifie » d'être épouse d'Hercule? vain artifice pour ex-» citer la compassion des Thébains. » En effet Lycus tache dans son discours de rabaisser les exploits d'Alcide. « Est-on censé brave, dit-il, » pour dompter des bêtes féroces et des monstres? » Ce prétendu héros se sert de l'arc et des flèches: » armes affectées aux lâches toujours prêts à fuir. » On n'est héros que lorsque, sans sortir de son » rang, on voit l'ennemi de près, et qu'on attend » de sang-froid les coups qu'il va porter. »

Lycus, après cette satyre assez vive, confesse nettement qu'ayant tué Créon, il ne veut point

laisser vivre ceux qui pourraient devenir les vengeurs de leur aïeul. Cette bravade d'un roi à l'égard d'une famille subjuguée par l'effet d'une conjuration, n'est pas dans la noblesse de nos mœurs; mais elle entrait dans celles des Grecs, qui ne rougissaient point de dévoiler les motifs secrets de leur vindicative politique. Elle montre du moins le génie du gouvernement de leur temps. Outre qu'il n'était pas permis à Lycus de violer l'asile sacré d'un autel, un roi n'osait apporter simplement sa volonté pour règle de ses actions. Il en alléguait des raisons bonnes ou mauvaises; et voilà pourquoi l'on suppose ici que Lycus entre en discusion avec Amphytryon et Mégare; l'un attaque, et les autres défendent. C'était un spectacle fait pour une république où régnait une apparence de justice, la popularité, le raisonnement et le goût des harangues pour et contre.

Amphitryon commence la sienne par dire, que c'est à Jupiter de défendre la maison d'Hercule, son fils : que pour lui, il se contente de justifier la valeur de ce héros injustement attaquée. Il le fait avec dignité; car il prend à témoin de cette bravoure le char de Jupiter, d'où Hercule foudroya les géans[1], et la forêt de Pholoë[2], où il dompta

[1] Dans la plaine de Phlégra en Macédoine.

[2] Sur une montagne de ce nom, près du mont Othrys, dans la Thessalie.

les Centaures. « Interrogez votre patrie même, » dit-il au tyran, elle vous apprendra les exploits » d'Alcide. » C'est qu'il avait détruit OEchalie, ville de l'Eubée, où était né Lycus.

Quant aux reproches sur les armes d'Hercule, Amphitryon y répond de cette manière : « Un » guerrier pesamment armé est esclave de ses armes, et souvent victime de la lâcheté de ceux qui » l'environnent, ou de son malheur, si ses armes » viennent à se briser. » J'avoue que tout ce détail, avec une partie de ce qui le suit, doit nous paraître sophistique et puéril. Mais il fallait peindre des mœurs qui plaisaient alors, que nous souffrons dans les peintures, et qui nous déplaisent au théâtre.

Enfin pour ce qui regarde la mort des enfans d'Hercule, leur aïeul dit : « Pourquoi attenter » à leur vie? Que vous ont-ils fait? si un tyran » est sage de craindre les enfans des vrais héros, » nous en est-il moins dur d'être sacrifiés à ses » craintes comme il devrait l'être lui-même à » notre vengeance? Vous voulez régner dans ce » pays : eh bien! donnez-nous un exil pour res- » source, ou craignez vous-même un funeste » revers. » Il finit en s'adressant aux Thébains, à qui il reproche leur ingratitude envers Alcide, dont ils ont reçu tant de bienfaits. C'est proprement la péroraison de sa harangue, à laquelle le chœur paraît applaudir.

Le tyran aigri n'en est que plus porté à précipiter sa vengeance. Comme il n'ose tirer violemment ces malheureux de leur asile, il ordonne qu'on les entoure d'un bûcher et qu'on y mette le feu; coutume cruelle et conforme à la superstition, qui se croyait quitte envers les dieux lorsque, sans arracher une personne de l'autel, elle l'obligeait à le quitter ou à y périr par la violence du feu. C'est ainsi que la vengeance éludait la religion, pour se satisfaire sans paraître la blesser. À l'égard des vieillards attachés à Amphitryon, amis plus compatissans qu'utiles, Lycus, qui ne les craint pas, se contente de les faire ressouvenir que Créon n'est pas leur roi, et qu'ils sont les esclaves d'un nouveau maître. Le chœur, outré du nom d'esclave et de la dureté de Lycus, éclate en reproches très-amers en sa présence. Ces généreux vieillards ne respirent que la vengeance; et leur unique peine, c'est de voir que leurs forces ne répondent pas à leur courage.

Mégare les remercie de leur affection, mais elle ne veut pas qu'il leur en coûte les biens ou la vie. Puis adressant la parole à Amphitryon, elle ouvre un avis plein de générosité. « Je chéris mes enfans, dit-elle; mère tendre, comment pourrais-je ne les pas aimer? J'avoue que la mort me semble affreuse; mais quelle témé-

» rité de résister à sa destinée! Puisqu'il nous » faut mourir, livrons-nous volontairement au » trépas. N'attendons point une mort honteuse; » et ne donnons pas à nos ennemis un sujet de » risée, confusion pire pour nous que la mort. » Soutenons l'éclat de notre rang, et mourons » dignes d'Hercule. Blanchi sous les lauriers, vou- » driez-vous les flétrir par un soupçon de frayeur? » Mon époux, dont la gloire est si justement éta- » blie, voudrait-il racheter le salut de ses fils au » prix d'une lâcheté? Non. L'opprobre des pères » retombe sur les enfans : c'est son exemple que » je veux suivre. Quel fond d'ailleurs voulez- » vous que je fasse sur votre espoir? Espérez-vous » que votre fils sorte du sein de la terre? Eh! qui » jamais est revenu du royaume de Pluton? Comp- » teriez-vous de fléchir un tyran? Non sans doute. » Si l'on a un ennemi, on vient à bout de ses des- » seins sans blesser l'honneur. Mais que peut-on » gagner sur un tyran insensé? Il m'était venu » en pensée, comme à vous, de demander au moins » un exil pour mes infortunés fils : mais est-ce » les sauver que de les livrer à l'indigence? Tout » fuit les malheureux, et leurs amis se lassent » de l'être plus d'un jour. Osez donc subir avec » nous une mort qui aussi-bien est inévitable. »

C'est par ces pensées que Mégare anime Amphitryon. Ce vénérable vieillard répond que ce

n'est ni lâcheté ni amour de la vie qui lui ont fait différer son trépas ; mais la tendresse et la pitié qu'il a pour ses petits-fils. « Me voici prêt, » dit-il au tyran ; frappez, percez mon sein, em- » ployez tous les supplices ; je n'ai qu'une grâce » à demander ; s'il faut que ces enfans périssent, » du moins faites-nous mourir avant eux. Épar- » gnez-nous l'horreur de les voir expirer en im- » plorant vainement le nom de leur mère et de leur » aïeul. Du reste faites ce que vous avez projeté, » puisque aussi-bien nous ne pouvons éviter notre » destinée. »

« Ajoutez, reprend Mégare, une seconde grâce » à la première, afin de rendre le bienfait com- » mun. Souffrez que je pare ces tendres victimes de » leurs vêtemens funéraires. Faites ouvrir ce palais » dont on nous a chassés ; c'est le seul bien que je » vous demande pour eux, de l'héritage de leur » père. » Lycus y consent, ordonne qu'on ouvre, et ajoute en se retirant qu'il va revenir pour les sacrifier ; réponse tyrannique et dans les mœurs grecques. Ainsi le fils d'Achille immola-t-il Polyxène. Le *sortez*, de Roxane à Bajazet, qu'elle envoie à la mort, a bien plus de noblesse et de grandeur.[1]

Mégare, avec un profond soupir, fait entrer ses fils dans le palais qui fut à eux, et dont ils n'ont

[1] BAJAZET, acte V, scène V.

plus que le nom. Pour Amphitryon, il termine la scène par un cri d'indignation contre Jupiter, et d'une manière aussi ridicule qu'impie. Car il reproche à ce dieu d'avoir bien su tromper Alcmène, et d'être insensible à la reconnaissance et à l'amitié qu'il doit à son époux.

L'intermède est une ode sur les travaux d'Hercule. Du reste, les vieillards, hors d'état de défendre sa famille, l'honorent du moins de leurs larmes, à la vue de Mégare, accompagnée de trois fils, qui reviennent en habits de deuil et suivis d'Amphitryon.

ACTE II.

« Où est le prêtre? dit Alcmène en entrant :
» voilà les victimes. Chers enfans, quelle funeste
» union! C'est la mort qui nous réunit, et c'est
» pour la dernière fois que je jouis de votre vue.
» Cruelle destinée! Ne vous ai-je donc mis au
» monde et élevés avec tant de soin, que pour
» être dévoués à l'opprobre et au dernier supplice?
» Était-ce là ce que m'avait fait espérer votre
» père? il vous destinait, à vous [1] *(elle parle à*
» *l'aîné)*, le sceptre d'Argos, le palais d'Eurys-

[1] Ces trois enfans étaient Thérimaque, Créontiade, Déicoon.

» thée, et la peau du lion de Némée dont il était » revêtu : (*au second*) à vous, sa redoutable massue, et la couronne de Thèbes que lui apportait » mon hymen. L'OEchalie, le prix de sa valeur, » devait être le partage du dernier. Ce héros, rem- » pli de ses vastes desseins, vous faisait tous mo- » narques, tandis qu'occupée de mon côté à vous » choisir des épouses dignes de vous, je me faisais » un plaisir secret d'assurer votre bonheur et de le » fonder sur l'alliance d'Athènes, de Lacédémone » et de Thèbes. Vains projets ! tout cela s'est éva- » noui comme une ombre. Le destin vous donne » aujourd'hui les Parques pour épouses, et ne me » laisse que mes larmes pour bain nuptial[1]. » Votre aïeul, au lieu du banquet de l'hyménée, » vous offre un tombeau, et donne Pluton pour » gendre à votre père. Qui de vous dois-je em- » brasser le premier? Comment recueillir vos lar- » mes et vous arroser tous ensemble de mes pleurs? » Cher époux, car, hélas! si les morts entendent » nos cris, c'est à vous que je dois m'adresser, » femme, père, enfans, tous les vôtres vont au » tombeau. Votre hymen me faisait appeler heu- » reuse, et voici que je meurs. Venez, secourez- » nous; faites du moins paraître votre grande om-

[1] C'est une allusion à l'usage des mères grecques, qui se baignaient avant les noces de leurs enfans.

» bre : elle suffira pour accabler nos lâches meur-
» triers. »

Amphitryon, de son côté, s'adresse à Jupiter : « Mais, hélas! dit-il, je l'ai déjà trop vainement » imploré. » Il se retourne vers les vieillards pour leur faire une leçon très-épicurienne. Il leur fait sentir par ses malheurs que rien n'est stable dans la vie, et que par conséquent il faut jouir du temps sans crainte et sans chagrin.

Dans ce moment de crise, où tout semble désespéré, Hercule reparaît inopinément. C'est Mégare qui la première l'aperçoit. Elle fait éclater des transports de joie difficiles à représenter. Elle envoie ses enfans à sa rencontre et leur dit de s'attacher aux habits de leur libérateur. Cette scène est une belle situation après ce qui a précédé. Hercule, en revoyant sa maison, s'écrie : « Cher
» hospice, que je vous revois avec joie, après mon
» retour des enfers! Mais qu'aperçois-je? Je vois
» mes enfans couronnés comme des victimes, mon
» épouse au milieu d'une troupe d'hommes, et
» mon père éploré. Voyons quel malheur nous
» attend. Chère épouse, qu'est-il donc arrivé? »

Mégare raconte à Hercule, par des réponses alternatives, l'extrémité où se trouve sa famille, la sédition de Thèbes, la révolution en faveur de Lycus, le meurtre de Créon, et toutes ses suites. Il n'est pas surprenant qu'Hercule ignorât encore

tout cela ; il est entré secrètement dans la ville sur le présage d'un oiseau qui lui annonçait quelque calamité, et il a marché inconnu vers son palais. Ainsi il a pu ne pas savoir ce qui s'est passé, quoiqu'il ait traversé la ville. Euripide a grand soin de prévenir l'objection qui vient tout d'un coup à l'esprit sur cet article.

Le beau de cette scène, c'est cette ignorance même d'Alcide, pour qui chaque vers que dit Mégare est un coup de foudre. Il ne peut revenir de son étonnement. « Quoi ! dit-il, mon absence » a-t-elle donc dissipé tous mes amis ?

MÉGARE.

» Est-il des amis pour les malheureux ?

HERCULE.

» Les ingrats Thébains ont-ils perdu le souvenir » de mes bienfaits ? »

Il leur en avait fait d'insignes, entre autres par *la* victoire qu'il avait remportée pour eux sur ceux d'Orchomène [1], qu'il avait contraints de payer aux Thébains le double du tribut que les Thébains eux-mêmes leur payaient auparavant.

Hercule, courroucé au point qu'on peut imaginer, arrache les bandelettes mortuaires de la tête

[1] Orchomène, ville de Béotie, où il y avait un beau temple dédié aux Grâces.

de ses enfans, et ne songe qu'à assouvir sa vengeance. C'est peu pour lui d'égorger le tyran ; il veut envelopper dans la punition les perfides Thébains, comme complices d'un crime qu'ils ont eu la lâcheté de souffrir. Il veut rougir de sang les eaux de l'Ismène et de Dircé. Tout ce qu'il a fait d'exploits lui semble méprisable, s'il ne signale son bras et son courroux en vengeant et en sauvant ce qu'il a de plus cher.

Amphitryon, qui jusqu'à présent a laissé parler Mégare, prend enfin la parole. Il était de la bienséance théâtrale qu'une femme, comme plus sensible, ainsi qu'elle le dit elle-même, fît éclater sa joie, et qu'un vieillard se réservât pour le conseil. Celui qu'il donne à son fils est plein de prudence. Il ne veut pas qu'un héros s'expose seul à la brutalité d'une multitude de gens perdus et accablés de dettes, que leurs crimes et l'amour des choses nouvelles ont, dit-il, attachés au tyran. « Sans » doute, ajoute-t-il, on vous aura vu entrer dans » la ville, et c'en est assez pour les rassembler » contre vous.—Que m'importe, répond Hercule, » qu'on m'ait vu ou non? » Réponse fière et digne d'Hercule. Mais il assure qu'il est entré secrètement, ainsi que nous l'avons observé. C'est pour cela même, et afin d'agir à coup sûr dans une conjoncture si délicate, qu'il se rend au conseil de son père, et qu'il consent d'attendre Lycus.

Durant ce court intervalle, Euripide donne quelque lieu à la curiosité d'Amphitryon, justement étonné de revoir son fils revenu des enfers. Alcide dit qu'il y est entré en effet, qu'il en a tiré Thésée, et qu'il a amené jusque dans une forêt le chien Cerbère. Tout cela se raconte en très-peu de mots. Il n'était pas convenable de s'étendre sur ces prodiges, dans la situation où se trouvait Hercule, ni aussi de les omettre entièrement, puisqu'on ne l'attendait plus. Les bienséances dictées par le bon sens sont ici exactement observées. Rien de plus naturel que les empressemens d'une famille sur le point de périr et qu'un libérateur imprévu vient sauver inopinément. On la voit autour d'Hercule, qui paraît à leurs yeux comme une divinité. Femme, enfans, tous tremblent par l'effet de la frayeur qui les a saisis, et qui se renouvelle par la réflexion. Tous l'embrassent et le serrent étroitement, comme s'ils craignaient qu'il ne leur échappât. Il sent par là à quel point de désespoir ils étaient réduits; ses entrailles en sont émues. Il les console, il essuie leurs larmes, et il leur dit tendrement de laisser ses vêtemens, puisqu'il ne prétend pas les abandonner. Hercule ne rougit point de paraître père, et il en soutient le rôle d'un air qui relève encore celui de héros. « Les richesses et la pauvreté, dit-il, » distinguent les rangs parmi les hommes. Mais la

» tendresse paternelle les ramène à l'égalité. » Tous rentrent après ces mots pour attendre le retour du tyran.

Le chœur du second intermède n'est guère plus intéressant que le premier, au moins pour notre goût. C'est un hymne d'allégresse qui roule en partie sur les avantages d'une jeunesse florissante [1]. Les vieillards voudraient qu'elle fût éternelle, ou du moins doublée pour les gens de bien. Car comment discerner les bons des méchans, puisque les dieux les laissent tous également vieillir? Ce sont des vieillards et des païens qui parlent ainsi. Ils retombent sur la conclusion ordinaire, qui est de ne pas abandonner la joie et les muses. Ils veulent enfin employer leurs voix à chanter le triomphe du grand Alcide.

ACTE III.

Lycus paraît, et gardant toujours son caractère de tyran, il somme Amphytrion qu'il voit sortir,

[1] Le P. Brumoy ne paraît pas avoir remarqué la liaison très-réelle qu'il y a entre le sujet de cette ode et la situation de ceux qui la chantent. Ce sont des vieillards qui gémissent de n'avoir pu secourir leurs amis et de les avoir vus sur le point de périr, sans oser prendre leur défense. Ils maudissent la vieillesse qui les a forcés de commettre une lâcheté.

de lui livrer Mégare et ses enfans, suivant sa promesse, afin de les immoler. Le temps que les victimes mettent à s'orner semble long à son impatiente barbarie. Amphitryon dissimule, afin d'attirer Lycus dans le piége qu'on lui prépare. C'est comme l'Électre de Sophocle. Elle en use ainsi à l'égard d'Égisthe.

L'impatience de Lycus le fait rentrer dans le palais pour en tirer ses victimes, sans soupçonner le sort qui l'attend lui-même. A l'égard d'Amphitryon, il reste un moment avec le chœur sur le théâtre. Vœux communs sur l'événement, conjouissance de la part des vieillards, espérance et crainte, tout prépare à la révolution. Mais à peine Amphitryon est-il rentré qu'on entend les cris de Lycus. Le chœur éclate en chants d'allégresse, et regarde Thèbes comme un royaume délivré d'un cruel usurpateur. C'est une espèce de divertissement comme dans un opéra. Il y en a plusieurs de ce genre dans notre poëte, pour remplir les vides que laissent les principaux acteurs, quand ils agissent derrière le théâtre : ce sont de courts intermèdes, tout différens de ceux qu'on voit entre les actes, ménagés seulement pour instruire le spectateur des faits qu'on ne peut produire sur la scène, tel qu'est, par exemple, ici, le meurtre de Lycus.

Sur ces entrefaites, Iris messagère de Junon, et une Furie, se montrent en l'air. Euripide entre

ici dans le merveilleux de la fable, et change, à proprement parler, de sujet et d'action. Car Lycus mort et la famille d'Hercule délivrée, tout semble fini. Cependant la pièce n'est qu'au troisième acte. Véritablement ce qu'on va voir est lié avec ce qui a précédé. Mais ce n'est plus le même objet. En effet Junon, toujours ennemie déclarée d'Hercule, n'ayant pu venir à bout de le perdre, ni par le voyage aux enfers, ni par le moyen de Lycus, veut l'exposer à un revers qui lui fera payer bien chèrement le plaisir d'avoir arraché sa famille au trépas. Elle prétend qu'Hercule immole de ses mains ces mêmes enfans qu'il vient de sauver avec tant de bonheur et de gloire. Iris le dit nettement, et donne ordre à la Furie de troubler les sens de ce héros jusqu'à la fureur. Qui le croirait? La Furie, touchée de compassion, ne saurait consentir à exercer cette barbarie sur un homme si utile aux mortels, et même aux dieux. C'est que les enfers l'avaient respecté comme Orphée. Cependant Iris presse. « Il n'est pas question » de délibérer, dit-elle, Junon l'ordonne; il faut » obéir. Ces ordres, tout étranges qu'ils paraissent, » produiront un bien véritable. » L'Euménide atteste le soleil qu'elle obéit malgré elle. Toutefois elle le fait, et s'empare invisiblement d'Hercule, tandis qu'Iris remonte aux cieux.

ACTE IV.

Les vieillards témoins d'un si affreux projet se replongent dans la tristesse. Ils croient déjà voir un massacre horrible, et entendre un grand bruit dans le palais. Cela est dit pour marquer que l'ordre de Junon est exécuté.

En effet, un officier vient dire à ces vieillards qu'Hercule saisi d'une fureur divine, a tué ses propres enfans. Sa narration est une peinture aussi vive que toutes celles qu'on a vues d'Euripide. Mais il y a des choses qui sans doute blesseraient la délicatesse de nos mœurs. En voici une partie : on en jugera. « On faisait un sacrifice à l'autel de » Jupiter pour expier le palais souillé par le sang » de Lycus. Hercule était environné de sa famille. » On portait déjà la corbeille autour de l'autel, et » nous gardions un silence religieux; lorsque ce » héros sur le point d'éteindre le tison sacré dans » l'eau lustrale, afin de purifier les assistans, s'arrête » tout à coup. Ses enfans surpris tournent aussitôt » la vue sur lui. Ses yeux roulent d'une manière » affreuse, et se remplissent de sang. L'écume coule » sur sa barbe; il s'écrie avec un sourire convulsif » et forcé : O Jupiter, mon père, pourquoi m'arrêter

» à des sacrifices d'expiation avant que d'avoir im-
» molé Eurysthée? Sacrifions cette autre victime,
» comme j'ai fait la première; et quand je vous
» aurai apporté la tête de cet ennemi, il sera
» temps de purifier mes mains. Laissez ces vases,
» répandez cette eau : c'est mon arc que je de-
» mande. Où sont mes armes? Je pars pour My-
» cènes. Portons [1] ce qu'il faut pour renverser la
» ville de fond en comble. »

L'officier ajoute qu'Hercule se retire de l'autel; qu'il s'imagine monter sur un char et animer ses coursiers; que les esclaves sourient, et se disent les uns aux autres : « Notre maître est-il en hu-
» meur de se réjouir, ou dans une fureur véri-
» table? » Voilà de ces naïvetés qui nous paraissent à juste titre peu dignes de la majesté du cothurne, quoiqu'il y en ait beaucoup de cette sorte dans les anciens. D'un autre côté, c'est sur ce pied là qu'on les juge à la rigueur : mais injustement. Ce qui est comique aujourd'hui, ne l'a pas toujours été. Les modes qui nous paraissent ridicules, étaient sérieusement respectées il y a cinquante ans : comparaison simple et juste à laquelle il est difficile de ne pas se rendre.

Le reste de la narration est un détail des folies d'Hercule. J'appelle ainsi ses fureurs, parce qu'el-

[1] Dans le grec il y a μόχλους, δικέλλας *vectes*, *ligones*.

les n'ont pas toute la noblesse, qu'on trouve, par exemple, dans celles d'Oreste chez Racine. Aussi le poëte grec ne les expose-t-il pas sur la scène. Hercule passe dans un appartement. Il croit être chez les Mégariens, un moment après à Corinthe, puis à Mycènes. Il se dépouille, il se bat en l'air, il se persuade avoir remporté de grandes victoires. Son père se présente à lui, et tâche de le rappeler au bon sens. Mais Hercule le prend pour [1] Eurysthée, et ses propres enfans pour ceux de son ennemi. Armé de son arc, il les poursuit. L'un se cache sous les habits de sa mère; l'autre, derrière une colonne; le troisième, sous l'autel.

La mère a beau crier : « Que faites-vous? Eh! » ce sont vos enfans que vous tuez! » Il court après l'un d'eux, et le renverse mort derrière la colonne. Il en immole un autre sous l'autel. Il volait vers le troisième. Mais Mégare se sauve avec lui. Elle sort de l'appartement, et enferme heureusement son époux furieux [2]. Il se croit aux portes de Mycènes. Il brise tout, se fait un passage, et du même coup, il tue la mère et le fils. Il préparait le même

[1] Pour le père d'Eurysthée. C'est, à ce qu'il me paraît, le sens du grec. Les traducteurs s'y sont mépris.

[2] Cette action n'est pas représentée ici avec exactitude. C'est Mégare qui s'enferme avec son fils dans un appartement voisin. Voyez la traduction.

sort à son père. Mais Pallas l'arrête et le renverse. « Enfin, dit l'officier, il est plongé dans un pro- » fond sommeil; et, revenus de notre frayeur, » nous l'avons lié à un débris de colonne. » Hercule, en bon français, était fou à lier, pire que le Roland d'Arioste. N'imitons pas ces traits d'Euripide pour notre siècle; mais aussi ne les condamnons pas légèrement dans le sien.

Le chœur, plus frappé de ce malheur que de celui des Danaïdes et de Procné, dont les premières égorgèrent leurs maris, et l'autre tua son fils, ne peut revenir de sa surprise. On ouvre incontinent le palais pour augmenter l'impression par le spectacle des tristes effets de la fureur d'Alcide. Des portes brisées, des cadavres étendus, des piliers renversés, Hercule lié, Amphitryon au désespoir, tout l'appartement ruisselant de sang; voilà l'ouverture de la scène suivante.

Le malheureux père, que son agitation empêche encore de sentir tous ses maux, tremble qu'on ne réveille Hercule. Il craint qu'à son réveil il ne mette tout à feu et à sang. Cette scène est précisément du même goût que celle de Tecmesse dans l'*Ajax* de Sophocle, et celle de Phèdre, dans cette tragédie d'Euripide. En un mot, c'est un jeu de théâtre ancien, où le chœur et Amphitryon font paraître également la crainte et la douleur, comme si c'était la chose même, et non une représenta-

tion feinte. Cependant Hercule se réveille et revient à lui.

Étonné, comme on peut penser, de se retrouver dans l'état où il se voit, couché par terre et attaché à une colonne brisée, son arc loin de lui et ses flèches éparses çà et là, il se croit presque redescendu aux enfers. « Où suis-je? s'écrie-t-il. » Amphitryon et les vieillards s'avancent vers lui timidement. « Pourquoi pleurez-vous, mon père? » dit Hercule. Pourquoi vous éloignez-vous de » moi? » Le père jette un cri de douleur, et profère des mots interrompus qui font assez connaître à son fils qu'il s'est passé quelque chose de bien funeste. Redevenu tranquille, on le délie. On lui dit que toute la colère de Junon est tombée sur lui. « Tournez vos regards, ajoute Amphitryon; » voyez ces cadavres. » Hercule est foudroyé par cette vue, et plus encore en apprenant qu'il est l'unique auteur de tout ce carnage. Il ne peut se rappeler aucune trace de ce qu'il a fait. Le tout se développe par des interrogations et des réponses vives, qui sont d'un naturel infini, et qui percent Hercule comme autant de traits. Trop instruit de son malheur, il veut se donner la mort, il se livre à un repentir affreux, il ne pense qu'aux moyens de se délivrer de la vie, et ne dit rien que de funeste. Sur le point d'exécuter son dessein, il voit tout à coup paraître Thésée. La honte et la con-

fusion succèdent à la fureur. Il s'enveloppe la tête de ses vêtemens, et craint, dit-il, de souiller un ami si cher par son seul aspect.

ACTE V.

Thésée adresse la parole à Amphitryon, à qui il déclare qu'il vient avec des troupes pour secourir son ami Hercule, sur le bruit qui s'est répandu à Athènes, que Lycus s'était emparé du sceptre de Thèbes. Aussitôt, en se détournant, il voit une femme et des enfans égorgés. Il croit d'abord être venu trop tard au secours d'Hercule, et que Lycus a répandu tout ce sang. Puis il se détrompe, et il juge que c'est l'effet de quelque autre infortune qu'il ignore.

Amphitryon lui fait entendre par ses larmes et ses cris la vérité de ce qui s'était passé. Thésée, vivement frappé du malheur de son ami et du courroux de l'inexorable Junon, demande au moins qu'Hercule se découvre le visage; il conjure le père d'obtenir cette grâce du fils. Le vieillard s'y emploie avec les paroles les plus touchantes. Il prie, il gémit, il presse. « O mon fils, quittez ces voiles » qui vous cachent. Montrez-vous à la lumière du » jour. Ma voix doit avoir sur vous le pouvoir des

» prières. J'y descends toutefois, et je tombe à
» vos genoux tout en pleurs. Étouffez, mon fils,
» ces horribles remords qui vous font frémir
» comme un lion. Quittez ces idées funestes et ces
» objets de mort. N'ajoutez point un surcroît à
» notre accablement. »

Hercule ne répond que par de profonds soupirs. Thésée presse de son côté. « Malheureux prince,
» s'écrie-t-il, montrez-vous du moins à un ami.
» Aussi-bien n'est-il point de ténèbres assez épais-
» ses pour cacher votre calamité. Pourquoi me
» faire signe de tourner les yeux sur le sang que
» vous avez répandu? Croyez-vous que Thésée
» puisse vous abandonner sous le vain prétexte
» de craindre une souillure? Non, non, mon
» amitié ne refuse point de s'associer aux maux
» d'un ami. Hélas! si je suis assez heureux pour
» m'être tiré des enfers, n'est-ce pas vous à qui
» je dois ce bonheur? Loin de moi ces lâches amis
» dont la reconnaissance vieillit, et dont l'amitié,
» mercenaire dans le calme, n'ose affronter la tem-
» pête. Levez-vous donc, quittez ces voiles, et
» daignez jeter vos regards sur nous. Songez qu'un
» héros sait supporter les revers que lui envoient
» les dieux. »

HERCULE.

Ah! Thésée, avez-vous jeté la vue sur mes fils égorgés?

THÉSÉE.

J'ai tout entendu, j'ai tout vu.

HERCULE.

Comment donc pouvez-vous me forcer de revoir le soleil?

THÉSÉE.

Que craignez-vous? Ce dieu peut-il être souillé par les regards d'un mortel?

HERCULE.

Ah! fuyez du moins la contagion d'un ami malheureux.

THÉSÉE.

Moi, fuir! moi, vous abandonner! Les amis n'ont rien de profane et de contagieux pour Thésée.

HERCULE.

Je ne puis que louer votre amitié, et j'avoue aussi que j'ai signalé la mienne pour vous.

THÉSÉE.

C'est pour cela que ma tendresse doit éclater au moins en vous plaignant.

HERCULE.

Assassin de mes propres enfans, je ne suis que trop à plaindre.

THÉSÉE.

D'autres malheurs me rendent sensible aux vôtres.

HERCULE.

Quoi ! Avez-vous vu des malheurs plus affreux que les miens ?

THÉSÉE

Non, ce n'est pas ma pensée. Les vôtres passent toute expression.

HERCULE.

Et c'est pour cela que j'ai résolu de mourir.

THÉSÉE.

Croyez-vous que les dieux soient touchés de ces menaces ?

HERCULE.

Les dieux me bravent, et je veux les braver.

THÉSÉE.

Arrêtez, Hercule, et ne vous attirezpas un surcroît de maux.

HERCULE.

Arrivé au comble de l'infortune, je ne laisse plus de lieu à de nouveaux malheurs[1].

[1] Ce vers d'Euripide est rapporté par Longin comme un exemple du sublime qui dépend de l'arrangement des mots, qu'il compare à l'assemblage des justes proportions. « Ainsi, dit-il, les

THÉSÉE.

Que prétendez-vous? Où aboutira tout votre courroux?

HERCULE.

Je veux rentrer dans les enfers, d'où je suis sorti.

THÉSÉE.

Sentimens peu dignes d'un héros!

HERCULE.

Ah! vous me conseillez, et vous n'êtes pas malheureux.

THÉSÉE.

Est-ce Hercule que j'entends? cet Hercule qui a dévoré tant de calamités....

HERCULE.

Sont-elles comparables à l'état où je me vois?

» parties du sublime étant divisées, le sublime se dissipe entière-
» ment, au lieu que venant à ne former qu'un corps par l'assem-
» blage qu'on en fait, et par cette liaison harmonieuse qui les
» joint, le seul tour de la période leur donne du son et de l'em-
» phase, etc. » Sur cela il cite le vers d'Hercule : qu'on a vu, et que Despréaux, traduit moins vivement dans ces deux vers, à cause de la gêne de la langue :

Tant de maux à la fois sont entrés dans mon âme,
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs.

THÉSÉE.

Quoi ! ce libérateur de l'univers entier ! ce héros....

HERCULE.

J'ai fait du bien aux hommes : ils m'abandonnent ; et Junon triomphe.

THÉSÉE.

Non, la Grèce ne souffrira pas que le trépas d'Hercule soit l'effet d'un chagrin.

HERCULE.

Écoutez-moi, Thésée, je veux à mon tour renverser tous vos conseils, et vous montrer que je dois cesser de vivre, que je devrais même n'avoir jamais vécu.

Hercule fait ici l'énumération des malheurs qui ont accompagné tous les momens de sa vie. Il reprend les choses de loin. Il rappelle tous ses travaux, et les traits innombrables de la colère de Junon. Car que n'en a-t-il pas essuyé?

Memorem Junonis ob iram.
Æneid. lib. I.

Mais le dernier trait lui semble le plus insupportable de tous. Il vient ensuite à la nécessité de se donner la mort. Il ne lui est plus permis de rester à Thèbes. Eh! qu'y ferait-il? Quel temple, quelle assemblée, pourrait-il fréquenter ? Ira-t-il à

Argos? Mais il faut qu'il fuie tout ce qui est censé être sa patrie. Quelle ville étrangère lui pourrait servir d'asyle? De quels yeux le regarderait-on? Que ne dirait-on pas en le montrant au doigt? Il est dur à un guerrier couvert de gloire de se voir tombé dans l'ignominie. La terre même prendrait la parole, et déposerait contre lui, pour lui enlever tout espoir de refuge. Il éprouverait le sort d'Ixion, dont la roue marque une instabilité éternelle.

« Non, non, conclut-il; ma destinée est de » m'arracher pour toujours à la vue de la Grèce. » Quel fruit me reviendrait d'une vie inutile » et flétrie par un attentat? Laissons triompher » Junon. Elle s'est fait un plaisir cruel de perdre » le plus grand des Grecs, et elle a encore des » autels! »

Thésée convient que tous les maux d'Hercule viennent de l'implacable Junon. Il avoue qu'il est plus aisé de conseiller autrui, que de savoir être malheureux. « Mais enfin, ajoute-t-il, nul » mortel, nul dieu même, si l'on doit en croire » les poëtes, n'est exempt d'infortune. » Il appuie particulièrement sur l'exemple des dieux, sur leurs mariages illicites, et sur le manque de respect envers les pères. « Ils habitent pourtant le ciel, » continue-t-il, et ils savent se consoler de la » honte de leurs forfaits. » Cette doctrine est con-

cluante pour un mortel, comme l'est Hercule. Mais il n'en paraît pas moins surprenant qu'on osât parler si librement sur un théâtre païen. Nous en allons voir la raison. Après les paroles consolantes, Thésée, en ami généreux, passe aux effets. Il veut qu'Hercule quitte Thèbes, puisqu'il le faut, suivant la loi. Mais il lui offre Athènes, où il lui réserve un rang, des biens et des honneurs dûs au grand Alcide; c'est par là que le roi d'Athènes veut éterniser sa reconnaissance.

La réponse d'Hercule est remarquable. « Les » exemples des dieux, répond-il, sont étrangers à » mon infortune. Non, je ne les crois point capa» bles des forfaits qu'on leur impute. Jamais je » ne compris qu'un dieu pût être le souverain » d'une autre divinité. Un dieu véritablement » dieu n'a besoin de personne. Laissons là les fa» bles ridicules que nous débitent les poëtes. » Voilà le polythéïsme nettement renversé, et cela sur un théâtre public en présence d'un peuple entier de païens. D'où il s'ensuit que les sentimens vrais ou moins déraisonnables sur la Divinité n'étaient pas renfermés dans un petit nombre de philosophes, mais assez communément répandus dans la Grèce, et qu'à l'égard des fables on les abandonnait au caprice des poëtes qui travaillaient pour la scène.

Hercule, persuadé enfin que ce serait donner

un soupçon de lâcheté que de quitter la vie dans un excès de chagrin, accepte l'asile que lui offre son ami, et lui rend grâces de sa générosité. « Mais, » hélas! ajoute-t-il, je suis inconsolable. Vain- » queur de mille revers, dont aucun n'a pu m'ar- » racher le moindre soupir, je n'avais pas cru de- » voir être jamais réduit à la faiblesse de verser » des pleurs. Aujourd'hui, je le vois, il faut céder » à la fortune. O mon père! vous voyez en moi » un fugitif et un parricide. Faites ce que m'in- » terdit la loi. Pleurez ces chers enfans, dont j'ai » été malgré moi le bourreau, inhumez-les sur le » sein de leur mère, et rendez-leur les derniers » honneurs. Quitte de ce pieux devoir, régnez » sur cette ville, et bien que malheureux, forcez » votre courage à supporter la vie comme moi. » Tristes enfans, innocentes victimes d'un père » qui vous a perdus sans que vous ayez pu jouir » du fruit de ses travaux et de sa gloire; chère » épouse, trop mal payée de votre fidélité et de vos » tendres soins, je me suis donc privé de vous, et » m'en voilà pour toujours séparé! Funestes adieux, » tristes embrassemens! hélas! voici mes armes, » qui m'ont trop cruellement servi. Dois-je encore » les reprendre? Ces flèches suspendues à mon côté » me rediront sans cesse : barbare, nous fûmes les » instrumens de tes fureurs : c'est par nous que » tu as percé ton épouse et tes enfans. »

Après cette courte délibération sur ces flèches, il les reprend en soupirant, pour ne pas être exposé à mourir honteusement par les mains de ses ennemis, faute de ces traits qui lui ont servi à exécuter tant de grandes actions. Il prie Thésée de l'accompagner à Argos chez Eurysthée, pour lui mener le chien Cerbère, qu'il a tiré des enfers par l'ordre de ce prince. La fable à part, ceci gâte un beau morceau. Enfin il prie les Thébains d'honorer de leurs larmes les funérailles de ses fils, et de le pleurer. « Car, hélas! dit-il, Junon nous a » tous frappés, et nous sommes tous au rang des » morts. »

Thésée l'interrompt pour ne pas le laisser s'attendrir davantage. Il l'invite à se lever, et il le soutient comme un homme accablé sous le faix de la douleur. Hercule loue la tendresse généreuse de son ami : mais il veut avant le départ jeter les yeux sur ses enfans, et Thésée voudrait l'en empêcher. Il lui permet toutefois d'embrasser un père ; et, pour ne lui plus donner lieu de nourrir sa douleur, il presse le départ, il insiste, et par d'aimables reproches il rappelle peu à peu la fermeté d'Hercule. Ce héros, après avoir promis à son père la sépulture qu'il lui a demandée, suit enfin son ami en se comparant à un vaisseau battu de la tempête. « Malheureux, dit-il en partant, qui» conque préfère les biens ou la gloire à un véri-

» table ami! » Cette pensée est, ce semble, la moralité de cette tragédie, puisque tout y paraît arrangé pour amener le dénouement d'Hercule et de Thésée.

HERCULE FURIEUX,

TRAGÉDIE DE SÉNÈQUE.

Dans la tragédie de Sénèque, soit le philosophe, soit le tragique, soit un autre des différens auteurs de toutes celles qu'on a sous le même nom, le sujet d'*Hercule furieux* est précisément celui d'Euripide. Mais la conduite en est bien différente.

ACTE PREMIER.

Junon fait seule le premier acte, façon assez ordinaire de ce poëte. Elle déclame longuement, et c'est tout; non pas que sa déclamation n'ait des morceaux très-vifs et dignes de Sénèque : mais enfin, c'est peu de réalité sous beaucoup de vers brillans et magnifiques. Junon jalouse de la gloire d'Hercule veut le rendre furieux et l'obliger à tuer sa femme et ses enfans, après qu'il les aura sauvés des mains de l'usurpateur Lycus. Voilà

tout ce qu'il faut savoir pour être au fait. Mais Sénèque met cent vingt-quatre mortels ïambes à le dire.

«Sœur de Jupiter, dit la déesse en prenant d'a-» bord le haut ton, il ne me reste plus que ce » titre. J'ai quitté la demeure éthérée et mon per- » fide époux. La terre est mon partage depuis » que ses maîtresses occupent les cieux. » Ici elle fait l'énumération des figures du globe céleste, et manie fort savamment la fable antique. En effet, « tout le ciel est marqué par les galanteries de Ju- » piter, et ce dieu a divinisé toutes ses amours. » Mais ce qui pique le plus la jalouse déesse, c'est de voir Alcide, ce fils de sa rivale Alcmène, prendre par de nouveaux exploits le chemin des cieux, et mériter la place que les destins lui ont promise. « Vainement, dit-elle, je me lasse de l'accabler » de travaux : il jouit de mon courroux, et tourne » ma haine à sa gloire. » Tous ces hauts faits, que Junon rappelle à son souvenir, sont pour elle autant d'aiguillons qui la pressent d'en arrêter le cours. « Il a dompté l'enfer; il ne lui reste plus » qu'à attenter sur le ciel même, et qu'à ravir le » sceptre de son père. Il a porté la voûte azurée, » et moi-même qui la foulais. Sans doute, il se » fraie un chemin vers les dieux. » Junon s'anime donc à la vengeance. Elle songe à délivrer les Titans pour les lui opposer. « Vaine ressource! Il

» les a subjugués. On ne peut lui opposer que lui-
» même. Qu'il devienne son propre ennemi. »

Ce parti pris, Junon évoque les Euménides et tout l'enfer, avec un grand fracas de paroles. Il n'en fallait pas tant pour renverser la maison d'un mortel. Elle fait plus encore : elle veut conduire la main d'Hercule et devenir l'auteur d'un crime qui puisse le noircir et le rendre indigne du ciel. Quel nom mérite une si abominable divinité? Les tragiques grecs donnent aux dieux des passions et des faiblesses; mais ils savent au moins les déguiser ou les pallier bien ou mal. Il y a une noirceur trop marquée dans le procédé de Junon. A peine la passerait-on au désespoir d'une femme en fureur.

Le chœur qui suit est tout-à-fait stérile, et ne parle que pour parler. Ce sont des Thébains qui, charmés de voir le jour reparaître, font d'abord une belle description du lever du soleil et de tous les objets qu'il ranime. Puis ils retombent sur les soucis et les agitations des grands, qu'ils comparent avec la tranquilité des états inférieurs. Ils n'épargnent pas même Alcide, qu'ils blâment de son voyage aux enfers, comme s'il avait précipité son trépas, qui vient, disent-ils, toujours assez tôt. Ce chœur, en un mot, est un tissu de sentences communes bien exprimées.

ACTE II.

Mégare à son tour vient déclamer en élevant la voix par un :

O magne Olympi rector et mundi arbiter !

C'est le souverain des dieux à qui elle demande la fin de ses maux et le retour d'Hercule. Ces deux mots sont noyés dans cent treize vers, dont plusieurs sont très-beaux, mais dont le total ne dit presque rien. Voici des brillans d'esprit. « La fin » d'une entreprise est pour Hercule un degré à de » nouveaux dangers. Il trouve à son retour un » ennemi tout préparé, et avant son arrivée, une » autre guerre le rappelle. Nul repos, nul loisir » pour lui, que le temps qu'on emploie à lui don- » ner des ordres. Junon attachée à lui nuire depuis » sa naissance, n'a pas même laissé son enfance » oisive. Il a dompté les monstres, avant même » que de les connaître ». Elle parle des serpens, dont un poëte de nos jours dit si bien :

Et les couleuvres étouffées
Furent les jeux de son berceau.

M. Rousseau.

« Hercule faisait dès lors les préludes du combat

» de l'Hydre ». *Prœlusit Hydræ*. On repasse les douze travaux dans ce style toujours soutenu, et l'on conclut par ce vers :

Quid ista prosunt? orbe defenso caret.

« Que lui ont produit tant d'exploits? Il ne jouit » plus du monde, dont il fut libérateur. » C'est que Mégare le suppose arrêté aux enfers, comme Phèdre le supposait de Thésée, quand elle disait à Hippolyte :

L'on ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur; puisque Thésée a vu les sombres bords,
N'espérez pas qu'ici jamais on le revoie,
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.

Phèdre, act. II, sc. V.

Durant cette cruelle absence de son époux, Mégare a vu tomber sous l'épée de l'usurpateur, non-seulement Créon, son père, mais encore ses frères, héritiers du diadème. Elle devait en avertir plus tôt le spectateur, et ne pas mêler dans ses plaintes des choses tout à fait étrangères, comme la fable d'Amphion, qui bâtit les murs de Thèbes au son de sa lyre. « O race de Cadmus! continue Mégare, ô cité » d'Amphion! dans quel abyme êtes-vous précipi- » tée? Vous tremblez sous les lois d'un vil étranger, » devenu votre tyran, tandis que le héros qui pour- » suit les forfaits par mer et par terre, et qui » dompte partout la tyrannie, est esclave, quoique

» absent, et porte un joug qu'il empêcha les na-
» tions de porter. »

Nunc servit absens, fertque quæ ferri vetat.

Mégare espère qu'il n'en ira pas ainsi : « qu'Her-
» cule reverra la lumière, et qu'il s'y fera une route,
» s'il ne la trouve pas. Sortez de la terre, cher
» époux; fendez les ténèbres infernales; et si le
» passage vous est fermé, brisez le globe terrestre
» pour en sortir. »

Orbe diducto redi.

Quelle idée! Mégare veut que son époux fasse plus. Elle l'invite : « à entraîner avec lui tout ce » qui est enfermé dans la nuit éternelle, la desti- » née, la mort, et les peuples ensevelis dans ses om- » bres depuis tant de révolutions de siècles. » Pour rendre sa pensée plus extraordinaire, comme si elle ne l'était pas déjà assez, elle la confirme par un exemple incroyable; elle fait souvenir Alcide de la belle action qu'il fit, lorsqu'il renversa de sa main des montagnes entières, et qu'il fendit la vallée de Tempé pour ouvrir un nouveau lit à un fleuve. Tous ces grands souhaits se réduisent toutefois au desir de revoir Hercule. N'est-ce pas là abuser du sens commun? et ne valait-il pas mieux se borner, avec Euripide, à une simple prière, telle qu'une douleur vive sait la suggérer? Combien plus sensément se plaint Pénélope, chez Ovide, de

l'absence d'Ulysse! Ses plaintes ont je ne sais quoi de mélodieux, qui flatte également le cœur et l'oreille. Elle dit plus dans les deux premiers vers de sa lettre, que Mégare en quarante. Un auteur dans sa jeunesse en a paraphrasé la pensée d'une manière qui passe de beaucoup tout le reste de son ouvrage, qu'il a depuis effacé par ses pleurs. Les premiers vers au moins méritent d'être conservés.

Reçois, mon cher Ulysse, un tendre souvenir
Des beaux nœuds dont l'hymen a voulu nous unir,
Et si ta Pénélope a pour toi quelques charmes,
Viens calmer ses douleurs, viens essuyer ses larmes.
Ne crois pas qu'une lettre en arrête le cours;
C'est Ulysse que j'aime et non pas ses discours.

Hanc tua Penelope lentò tibi mitit, Ulysse;
Nil mihi rescribas attamen : ipse veni.

Si Ovide sème souvent des antithèses et des pensées brillantes dans le mouvement d'une passion, il paraît les rencontrer plutôt que les chercher; et d'ailleurs, il est plus sobre et moins outré que Sénèque, qui aime mieux forger des pensées folles et extravagantes, que d'être réduit à penser simplement. Ce qu'il y a de spirituel dans Ovide, n'intéresse presque en rien le sentiment qu'il veut faire naître. Il n'en est pas ainsi de Sénèque. Sa subtilité ne produit que des sentimens aussi faux que ses pensées. D'où il est aisé de conclure, en passant, combien devait être différent le génie du théâtre

latin, entre les mains d'Ovide et de ses contemporains, d'avec celui qu'on voit régner dans le théâtre de Sénèque et de ses imitateurs.

On commence à voir quelque air de dialogue dans les scènes suivantes. Amphitryon vient consoler Mégare, fondé sur l'espoir du retour d'Hercule. «Ah! répond-elle, les malheureux sont toujours dupes de leur espérance. — Au contraire, reprend Amphitryon, ils le sont plus souvent de leur crainte.» Ces deux sentences sont la matière de la scène. Car Mégare ne peut se persuader qu'Hercule, au centre de la terre et accablé d'un si grand poids, puisse se frayer un chemin à la lumière. Le vieillard, de son côté, pour l'encourager, lui rappelle les efforts étonnans d'Alcide, qui vint, dit-il, à bout de passer à pied la mer de Libye, lorsque son vaisseau échoua.

Lycus qui paraît, interrompt par sa présence ce court entretien. Il laisse pourtant à Mégare le loisir de l'annoncer au spectateur par six vers qui ne signifient rien du tout, sinon que Lycus est l'usurpateur du trône thébain. Il fait lui-même un monologue, où il se peint comme tel par des sentences dignes de lui. Il convient qu'il n'a ni naissance, ni droit au sceptre. Mais il prétend que la force lui tient lieu de tout, que la sûreté est dans les armes, et que tout autre moyen est un faible appui du trône. Il veut pourtant réparer

son défaut de naissance par l'hymen de Mégare. Possesseur d'un grand État, il ne s'avise pas de craindre le refus de sa main, ou du moins il est résolu de s'en venger, s'il le faut, en exterminant toute la race d'Hercule. Voilà ce qui appartient en propre à Sénèque, et ce tour est très-heureusement imaginé. Car, outre que l'amour de Lycus est dans la vraisemblance, il donne beau jeu au poëte, et plus de couleur à la cruauté du tyran, qui paraît avoir un motif trop bas chez Euripide. Lycus profite donc de l'occasion et aborde Mégare près de l'autel où elle s'est retirée avec son beau-père.

Il ne lui dit point, comme dans Euripide, qu'il vient la sacrifier à sa politique. Au contraire, il lui fait une déclaration soumise et artificieuse. Racine a semblé l'imiter dans l'*Andromaque*, lorsqu'il fait parler Pyrrhus de cette manière :

Eh! quoi, votre courroux n'a-t-il pas eu son cours?
Peut-on haïr sans cesse, et punit-on toujours?

Andromaque, act. I, sc. IV.

Mégare ne répond pas comme Andromaque. Aussi a-t-elle affaire à un tyran moins généreux que Pyrrhus. « Moi, dit-elle, que je baise une » main encore teinte du sang de mon père et de » mes frères! Ah! que plutôt l'univers soit ren» versé! (Je traduis ainsi cinq ou six tours latins

» qui ne veulent dire que cela) père, frères, scep-
» tre, patrie, tu m'as tout ravi. Mais il me reste un
» bien plus précieux que tout ce que j'ai perdu,
» c'est ma haine pour toi; bien si cher à mes yeux,
» que je souffre même d'être obligée de le partager
» avec tous les Thébains. » Après ce début, elle remet sous les yeux du tyran les crimes célèbres de Thèbes, que les dieux ont punis, et elle lui présage une destinée pareille à celle de tant de coupables qui l'ont précédé, et qui l'étaient moins que lui.

Lycus fait une assez mauvaise réponse. Car il convient qu'il foule aux pieds les lois; et cependant il entreprend de justifier la mort de Créon et des frères de Mégare. « C'est dans la guerre, dit-il,
» qu'ils ont trouvé le trépas. La fureur des armes
» ne connaît point de frein. Ils défendaient leur
» trône, je l'attaquais en usurpateur. Mais enfin
» c'est le succès, et non le motif, qui décide. » Il conclut que Mégare doit oublier tout, et céder au vainqueur; que c'est une épouse et non une captive qu'il veut s'attacher; qu'enfin, loin de blâmer la fermeté de Mégare, il l'en estime plus digne de lui.

La veuve d'Hercule confirme ses refus par des exécrations. Lycus menace : elle le brave. Il rabaisse les faits et la naissance d'Hercule. Amphitryon le justifie sur ces deux points. C'est une contestation vive et serrée; mais dont le sujet est

petit et peu intéressant, à cause de la fable ridicule qui en est le fond. Il est vrai que Sénèque a pris cela d'Euripide : mais d'une mauvaise chose il en a fait une pire. En effet, dans Sénèque, Hercule est très-bien attaqué et fort mal défendu. « Peut-on » donner le nom de héros, dit Lycus, à un guer- » rier qui, changeant sa peau de lion et sa massue » en ornemens tyriens, n'a pas rougi de parfumer » ses cheveux, de ceindre d'un voile léger un front » basané, et de mouvoir au son d'un instrument » lydien des bras célèbres par tant d'exploits? » Que répond Amphitryon? Loin de désavouer une partie si peu honorable de l'histoire d'Alcide, il tâche de l'excuser par l'exemple de Bacchus, et il ajoute niaisement que les grands travaux souffrent quelque relâche. Lycus passe enfin jusqu'à l'insolence la plus outrée : ce qui seul montre assez que l'auteur de cette pièce n'entendait rien au théâtre en fait de mœurs, comme en tout le reste. Ce vers de Lycus au sujet de Mégare en est une preuve :

Vel ex coactâ nobilem partum feram.

C'est-à-dire qu'il se propose d'en venir à la violence pour satisfaire sa passion, et se donner un héritier d'un sang illustre. Sur quoi Mégare atteste les ombres de Créon, d'OEdipe et de la maison de Labdacus, déterminée qu'elle est : « à » rendre complet le nombre des Danaïdes. » Elle

veut dire, à tuer un époux tel que Lycus, et à faire ce que la seule Hypermnestre ne fit pas.

Le tyran passe de l'amour à la fureur, et commande qu'on entoure l'autel d'un bûcher pour consumer tout ce qui reste d'Hercule. Amphitryon demande en vain à mourir le premier. Il n'a plus recours qu'à Hercule, qu'il invoque à grands cris. Déjà il croit voir la terre trembler, et le ciel s'ouvrir.

Le chœur ensuite déclame à l'ordinaire, et après avoir chargé la Fortune d'imprécations, il fait à son tour une invocation pour engager Hercule à sortir des enfers. L'exemple d'Orphée qu'il étend fort au long, lui donne lieu d'espérer que la bravoure n'aura pas moins de force contre Pluton, que la douceur du chant n'en eut sur lui :

Quæ vinci potuit regia cantibus,
Hæc vinci poterit regia viribus.

ACTE III.

Cet acte, où l'on commence à voir Hercule, est ridicule autant que la scène d'Euripide, son modèle, est pleine de noblesse et de grandeur. Hercule paraît suivi de Thésée, mais comment? En héros, qui vient délivrer sa famille d'une mort

prochaine ? Non ; mais en vrai déclamateur, qui vient débiter avec emphase des exploits incroyables, qui ne vont point au fait. En un mot, il s'adresse au Soleil et à Jupiter pour leur demander pardon de ce qu'il leur fait voir un monstre horrible, capable de les faire pâlir. C'est le chien Cerbère : il les prie de détourner les yeux. C'est à Junon seule et à lui d'oser regarder ce monstre. Il a percé la nuit du Ténare. A l'en croire, il n'a tenu qu'à lui de détrôner Pluton. Il a vaincu le destin et la mort. Il défie Junon de lui rien commander au-delà.

Passons légèrement sur de pareilles rodomontades. Il apperçoit enfin sa maison entourée de gardes, il approche ; Amphitryon le reconnaît à ses larges épaules et à sa massue :

Tu ne es ? agnosco toros,
Humerosque, et alto nobilem trunco manum.

Ce n'est pas là certainement Euripide, quoiqu'on ait prétendu l'imiter dans cette scène. La seule trace qu'on en reconnaisse, c'est ce court récit d'Amphitryon. « Créon a été massacré : Ly» cus règne, et il est sur le point d'égorger vos » enfans, votre père et votre épouse. » A quoi Hercule, pour être concis à son tour, au lieu de marquer la surprise si naturelle que peint Euripide, répond brusquement qu'il va tuer l'usurpateur.

Thésée s'offre à le faire, pour épargner à son

ami une action peu digne d'un tel héros. Elle l'était pourtant assez. « Non, reprend Alcide, c'est à » moi d'immoler Lycus. Il faut qu'il aille appren» dre à Pluton mon retour sur la terre. » Hercule écarte donc son père et sa femme qui veulent l'embrasser, et s'en va de ce pas exécuter son projet.

Le beau est que Thésée, pour porter à son comble l'étourderie romanesque d'une si brusque entreprise, console sur-le-champ Mégare et Amphitryon par ce court raisonnement. « Je connais » Hercule, Lycus sera immolé à Créon; que dis» je? sera immolé : il meurt; c'est trop peu dire » encore : il est mort. »

Si novi Herculem,
Lycus Creonti debitas pœnas dabit;
Lentum est, dabit, dat : hoc quoque est lentum; dedit.

Le *je meurs, je suis mort, je suis enterré* [1], de *l'Avare*, est apparemment né de cette source. Mais c'est un ridicule en fureur que Molière fait parler suivant son caractère : et Thésée devait s'exprimer, sinon en roi, du moins en homme sensé. Autre impertinence, pour le dire en bon français; c'est tout le reste de cette scène, qui aurait dû être la plus intéressante, et qui dégénère en fadeur. En effet, Hercule étant venu et parti comme un éclair, que peuvent se dire Amphitryon, Mégare et Thé-

[1] *L'Avare*, comédie de Molière, act. IV, sc. VII.

sée, qui soit capable d'intéresser les spectateurs? Tout leur entretien, quel qu'il puisse être, doit la sembler bien froid : mais il devient glaçant par matière. Amphitryon et Mégare oublient qu'ils allaient périr un moment auparavant. Contens du retour d'Hercule et de son entreprise contre Lycus, sans avoir la moindre inquiétude sur le succès, ils s'amusent à questionner Thésée sur le voyage des enfers, à peu près comme des enfans qui écoutent avec avidité les personnes revenues d'un voyage de long cours.

Thésée, conteur prolixe, contrefait sottement l'effrayé, avant que d'oser entrer dans le détail de ses aventures infernales. Il faut qu'on le rassure, et qui ? des gens qui un moment plus tard étaient consumés par le feu. Il se rassure donc, et demande permission : « à tous *les dieux d'en haut et* » *d'en bas*, de révéler impunément des secrets » cachés sous l'épaisseur de la terre. » Trait imité de Virgile, ou plutôt estropié d'après ce grand maître, qui parle ainsi :

Dî quibus imperium est animarum, umbræque silentes;
Et Cahos et Phlegeton, loca nocte silentia latè :
Sit mihi fas audita loqui, sit numine vestro
Pandere res altà terrà et caligine mersas.

VIRG. *Æn*. l. VI, v. 264.

Après cette demande, Thésée se donne carrière.

On me dispensera de le suivre. Il suffit de dire qu'il fait une description des enfers en Virgile travesti ; qu'Amphitryon lui fait des questions puériles ; qu'il y répond en contant toujours de plus belle, et qu'après un long et pompeux circuit, il décrit encore plus au long comment Hercule a terrassé et emmené Cerbère. Un seul mot sur une pareille fable, qui était reçue des anciens, avait suffi à Euripide. L'auteur latin a cru devoir en faire son bel endroit ; et il n'a pas vu qu'en voulant déclamer, il gâtait par là le morceau le plus charmant de son modèle, et qu'il donnait justement dans l'inconvénient que reproche Horace aux poëtes novices :

Incœptis gravibus plerumque et magna professis
Purpureus latè qui splendeat unus et alter
Assuitur pannus : cum lucus et ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amænos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius describitur arcus.
Sed nunc non erat hic locus. Et fortasse cupressum
Scis simulare. Quid hoc ? si fractis enatat exspes
Navibus, ære dato qui pingitur ? Amphora cœpit
Institui ; currente rotâ cur urceus exit ?

« Vous prétendez faire un poème. Le début en
» est magnifique, et ne promet rien que de grand.
» Puis, vous vous amusez à décrire le Rhin, l'arc-
» en-ciel, un autel de Diane, un bois sacré, ou
» les détours d'un ruisseau qui s'échappe avec un
» doux murmure au travers d'une campagne dé-

» licieuse. Ce sont deux ou trois bandes de pour-
» pre, qui jettent un grand éclat, je l'avoue; mais
» ce n'est pas là leur place. Peut-être excellez-vous
» à peindre un cyprès; c'est un talent. Mais que
» fait un cyprès dans un tableau, quand celui
» qui vous paie veut que vous le représentiez au
» milieu d'un naufrage, se sauvant sur une plan-
» che des débris de son vaisseau, après avoir tout
» perdu? Nous faisons comme un potier présomp-
» tueux et mal-habile qui veut débuter par un grand
» vase. Après avoir bien fait tourner sa roue, tout
» son travail aboutit à faire un petit pot. [1] »

J'ai cru devoir rapprocher ici cet endroit d'Horace, parce qu'il peint parfaitement l'inconvénient où tombe presque toujours l'auteur des tragédies latines. Pour achever d'endormir les spectateurs, le chœur revient avec sa tirade ordinaire, où il chante les louanges d'Hercule, et sur tout son retour triomphant des enfers.

ACTE IV.

Hercule reparaît couvert du sang de Lycus et de tous ceux qui accompagnaient le tyran. Son premier soin est de faire sur le champ un sacrifi-

[1] Hor. *Art. Poet.* v. 14.

ce pour remercier les dieux de cette victoire. Il les invoque tous, en les nommant ses frères, hormis ceux qui doivent le jour à Junon. Il ordonne qu'on amène des victimes et qu'on apporte de l'encens. Mais afin de le dire en style de Sénèque, pour victimes il demande des troupeaux entiers, et pour encens tout ce qu'en recueillent les Indiens et les Arabes. Thésée saisi du même esprit fait aussi des invocations. Vainement Amphitryon veut-il retarder le sacrifice jusqu'à ce que son fils ait pris un peu de repos et purifié ses mains ensanglantées. « Il n'est point, dit Hercule, de victime plus » agréable aux yeux de Jupiter qu'un tyran abattu. » Que ne puis-je encore l'immoler ! »

Il commence donc le sacrifice par une prière qu'il dit être digne de lui. Elle l'est en effet. Il prie les dieux d'écarter tous les maux de l'univers. Mais surpris incontinent d'une horrible vapeur, il se trouble, et tout se change à ses yeux : il se croit environné de ténèbres épaisses. Il s'imagine voir le lion céleste, ce lion qu'il avait dompté dans la forêt de Némée, prêt à passer sur le corps des signes de l'automne et de l'hiver pour dévorer le taureau, signe affecté au printemps. Voilà, certes, une folie savante. On y peut reconnaître, en passant, l'auteur de l'*Hercule Œtæus*, où nous avons remarqué les mêmes idées dans Hercule qu'on y suppose sensé. Ces confrontations sont plus sûres pour

faire juger que les deux pièces sont de la même main, que les conjectures de Heinsius pour les donner à différens auteurs.

Vainement Amphitryon effrayé tâche de rappeler son fils à la raison. Son esprit s'égare toujours de plus en plus, et s'évapore en fantaisies tellement bizarres, que je ne pense pas devoir y arrêter le lecteur. C'est une escalade au ciel, et un siége dans les formes. Hercule menace Junon de briser les portes des cieux, si elle s'obstine à les tenir fermées. Il menace Jupiter même de rendre la liberté à Saturne. Il appelle à son secours les Titans, dont il se fait le chef. Enfin, c'est un tintamarre horrible qui se passe dans la tête de ce héros, devenu fou. Il fallait, ou lui donner une folie plus vraisemblable, ou du moins ne le pas exposer en cet état à la vue du public, et le cacher, comme a fait sagement Euripide, qui le peint bien moins insensé.

Dans Sénèque, tous ces objets s'évanouissent *pour* faire place à d'autres dont la suite est plus triste. Hercule s'avise malheureusement de prendre ses enfans pour ceux de Lycus, et sa femme pour Junon. Frappé de cette imagination, il les massacre tous impitoyablement. Il est vrai qu'il le fait hors de la vue du spectateur. Car c'est Amphitryon éploré qui, sans sortir de la scène, raconte ce qu'il voit seul. Il voit Mégare et ses enfans se sauver çà et là,

tandis qu'Hercule fait plusieurs tours en paraissant et disparaissant pour les attendre. Cette scène sanglante ne laisse pas de frapper les spectateurs, comme si le sang coulait véritablement sous leurs yeux, et l'on ne peut nier que ce jeu de théâtre n'ait son prix. Enfin, Hercule fatigué tombe dans une espèce de léthargie, comme chez le poëte Grec; de sorte que l'agitation du théâtre venant à cesser, laisse au chœur le temps de faire ses lamentations, presque aussi folles que les extravagances du héros.

ACTE V.

Hercule se réveille, et les circonstances de son réveil sont à peu près les mêmes que dans Euripide, c'est-à-dire assez naturelles. Il y a aussi des traits qui ne sont pas dans l'original. Alcide s'apperçoit qu'il est désarmé. « Quel est mon vain-» queur? dit-il. C'est, sans doute, un autre Her-» cule. Qu'il paraisse. Quel est donc celui qui n'a pas » tremblé à la vue d'Alcide endormi?» Puis voyant les cadavres de sa femme et de ses fils : « Ah! re-» prend-il, quel nouveau Lycus a surpris Thèbes, » et vient de me faire voir tant d'horreurs? » Pour le trouver, il erre çà et là, sans que personne se

présente à sa vue. Il rencontre à la fin son père et Thésée, qui se sont voilé le visage et qui pleurent. A cet aspect sa surprise redouble, et leur silence augmente de plus en plus son étonnement. On ne lui parle qu'en termes ambigus et entre-coupés. Il reconnaît une de ses flèches dans le sein d'un de ses fils. Il entrevoit son crime : les larmes d'Amphitryon et de Thésée achèvent de l'éclairer « Suis-je le coupable? s'écrie-t-il en revenant vers » eux ; ils se taisent; je le suis. » Son repentir est presque une fureur nouvelle. Il implore la foudre de Jupiter. Il veut prendre la place de Prométhée sur le Caucase. Il souhaite d'être attaché aux rochers Cyanées, afin qu'en s'approchant l'un de l'autre ils puissent l'écraser. Il se détermine à se brûler vif. En un mot, il veut rendre Hercule aux Enfers. J'emprunte ses termes sans pouvoir en rendre l'énergie. Aussi Amphitryon remarque-t-il que la frénésie d'Hercule, loin de se dissiper, n'a fait que changer d'objet en se tournant sur lui-même. Il a d'autant plus de raison d'en juger ainsi, qu'Alcide continue en effet ses horribles invocations aux Enfers, aux Furies, à l'Érèbe, et à tout ce qu'il peut y avoir de plus affreux que tout cela. Mais il y mêle du ridicule, à son ordinaire. Il veut brûler sa massue, ses flèches et les mains mêmes de Junon qui les ont si malheureusement conduites.

Thésée se hasarde enfin à lui parler pour lui

faire entendre que cette calamité est l'effet de l'erreur, non du crime. Mais Hercule s'obstine à vouloir mourir. Il redemande ses armes. Le parti en est pris. Amphitryon s'efforce de le détourner de ce funeste dessein, et il emploie tout ce qu'il y a pour Hercule de plus cher et de plus sacré. « Non,
» non, répond-il, il n'est plus rien qui m'arrête
» ici-bas. Raison, renommée, armes, femme, en-
» fans, valeur, fureur même, j'ai tout perdu.
» Rien ne peut assouvir mon cœur, ni effacer mon
» crime que la mort. »

— Mais vous ferez mourir un père, dit Thésée.

HERCULE.

C'est pour éviter ce forfait, que je meurs.

THÉSÉE.

Quoi! sous les yeux d'un père?

HERCULE.

Je les ai déjà instruits à voir de pareils attentats.

AMPHITRYON.

Jetez les yeux sur vos exploits, et pardonnez-vous un crime involontaire.

HERCULE.

Qu'Alcide se pardonne un forfait, lui qui n'en a épargné aucun!

Il persiste à demander ses flèches pour se tuer, et Thésée le porte à faire un dernier effort sur son

cœur, à se dompter lui-même et à vivre; mais en vain : « Si je vis, répond Hercule, mon forfait est » volontaire; si je meurs, il ne l'est plus. »

Si vivo, feci scelera; si morior, tuli.

Déterminé à se donner la mort, il ranime toute sa rage et menace de renverser les forêts des monts Parnasse et Cithéron, pour s'en faire un bûcher, de bouleverser sur lui les temples avec les dieux, en un mot Thèbes entière, et de s'en faire un tombeau; que, si Thèbes avec ses sept portes, ses remparts et ses tours, est encore un fardeau trop léger pour ses épaules, il est résolu de briser en deux l'axe du monde pour s'écraser plus sûrement. Voilà, comme on voit, une résolution bien sérieuse. Aussi Amphitryon qui la regarde comme telle, désespérant de vaincre une pareille opiniâtreté, prend-il le parti d'approcher de son sein une des flèches d'Hercule pour s'en percer. « Voici, dit-il, le » trait que Junon a lancé par vos mains sur un » de vos fils, il se tournera contre moi-même. » Thésée contrefait l'homme épouvanté, pour augmenter la crainte d'Hercule à cet aspect. Mais Alcide ne se relâche qu'à dire un seul mot. Quand on lui demande ce qu'il ordonne : « Je ne veux » rien, dit-il : ma fureur est en sûreté. »

Dans cette conjoncture si délicate, Amphitryon prêt à se frapper, redouble ses prières et ses me-

naces pour la dernière fois. Son fils se laisse enfin dompter, et demande grâce à son père pour son père même. Il veut que Thésée relève ce vieillard. La main d'Hercule est trop souillée pour lui donner ce secours. Il se rend en soupirant, et regarde comme un effort supérieur à tous ses travaux celui de supporter la vie. Le père de son côté baise la main de son fils, comme un appui qu'il recouvre inespérément. Mais Hercule rendu à lui-même et à la vie malgré lui, ne sait où se bannir de la vue des hommes. Il invoque géographiquement tous les fleuves pour laver son crime, et toutes les parties du monde les plus reculées pour le cacher. Il conclut que sa trop grande renommée lui ôte la consolation même d'un exil obscur :

Ubique notus perdidi exilio locum.

Thésée interrompt son ami, en lui offrant un asile à Athènes, pays, dit-il : « qui sait rendre l'in» nocence aux dieux mêmes. » C'est que Mars y avait été absous au tribunal de l'Aréopage, suivant la Fable. Le roi d'Athènes emmène Hercule, et par ce moyen le spectacle finit.

FIN D'HERCULE FURIEUX, DE SÉNÈQUE.

PERSONNAGES.

HERCULE.
AMPHITRYON.
MÉGARE, femme d'Hercule.
LYCUS, tyran de Thèbes.
THÉSÉE.
IRIS, déesse.
LYSSA ou LA RAGE, furie.
UN MESSAGER.
LE CHOEUR, composé de vieillards Thébains.

La scène est à Thèbes, à l'entrée du palais d'Hercule, dans une place où est un autel consacré à Jupiter.

HERCULE FURIEUX,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMPHITRYON, MÉGARE, ENFANS D'HERCULE.

AMPHITRYON.

Est-il quelque mortel qui n'ait point ouï parler du sort glorieux d'Amphitryon, dont Jupiter honora la couche nuptiale? Argos est ma patrie, Alcéus, fils de Persée, m'a donné la naissance, et je suis père d'Hercule. Ce héros vécut long-temps à Thèbes avec moi, et avait des droits sur cette terre qui jadis fit sortir de son sein une moisson d'hommes armés pour s'entre-détruire. Mars ne sauva qu'un petit nombre de ces guerriers [1]; ils peuplèrent la ville et la transmirent à leur posté-

[1] Cinq seulement. Les autres s'entre-tuèrent.

rité. C'est de ce sang que sortait Créon, fils de Ménécée, et roi de cet État. Créon donna naissance à cette princesse qui se nomme Mégare, il l'unit à Hercule par les nœuds de l'hymen. Le peuple de Cadmus célébra avec éclat une si belle alliance, et lorsque Hercule emmena son épouse dans mon palais, Thèbes retentit des chants d'hyménée et des sons harmonieux de la flûte de Lotos.

Mon fils s'est éloigné de Thèbes, où j'avais fixé ma demeure avec lui. Il a quitté Mégare et les parens de cette épouse chérie, possédé du desir d'habiter Argos, de vivre au sein de ces murs fondés par les Cyclopes, dont je suis exilé à cause du meurtre d'Électryon [1]. Voulant adoucir mes infortunes et rentrer avec moi dans notre commune patrie, il offrit à Eurysthée un prix immense pour ce bienfait : il promit d'assurer la tranquillité de l'univers, et se soumit ainsi lui-même à d'éternels travaux, soit que Junon l'eût frappé de l'aiguillon de ses fureurs ou qu'il fût entraîné par sa fatale destinée. Il a jusqu'à ce jour accompli tous les travaux qui lui ont été imposés. Enfin pour terminer le dernier de tous, il est allé par la bouche du Ténare jusqu'au palais de Pluton, afin d'en tirer le chien à triple corps et l'exposer à la lumière du jour. Il n'en est point revenu.

[1] C'était un meurtre involontaire. Électryon était frère d'Alcée, et par conséquent oncle paternel d'Amphitryon.

Cependant dès long-temps on publie à Thèbes qu'autrefois Lycus fut l'époux de Dircé; qu'en cette qualité il fut souverain de cet État, avant le règne de Zéthus et d'Amphion, ces deux fils de Jupiter, portés en triomphe par de blancs coursiers. Le fils [1] de ce Lycus, à qui son père a transmis son nom, mais qui n'est point du sang de Cadmus, est venu de l'Eubée en ces lieux, a fait mourir Créon et s'est emparé du trône de Thèbes, en fondant sur cette ville dans un moment où elle était en proie au feu des séditions.

Unis à Créon par les nœuds d'une si étroite alliance, nous éprouvons les traitemens rigoureux que nous avions lieu de redouter. Ce Lycus, indigne du nom de roi [2], veut immoler les fils d'Hercule, et faire périr à la fois, pour effacer le meurtre par le meurtre, l'épouse et le père de ce héros, si du moins je dois encore me compter parmi les vivans, inutile vieillard, à qui la mort n'a plus rien à ravir; le tyran craint que ces enfans, devenus hommes, ne vengent le sang de Créon leur aïeul.

Et moi, qu'Hercule, prêt à descendre dans le sombre empire de la nuit, a laissé dans ce palais

[1] Ce mot paraît mis ici pour celui de descendant.

[2] Le grec dit *ironiquement* : Ce Lycus, l'illustre roi de cette terre.

comme le père et le gardien de ses enfans, je viens avec leur mère, afin de les dérober au trépas, embrasser l'autel de Jupiter libérateur; cet autel dressé par mon fils Minyas, à la suite d'une glorieuse victoire, comme un monument de sa valeur. Réfugiés à l'ombre de cet asile, nous y restons privés des choses les plus nécessaires, d'alimens, d'eau, de vêtemens, couchés sur la terre nue. Bannis de notre propre maison, nous entourons cet autel dans l'abandon du désespoir. Des anciens amis que nous avions, je vois les uns nous abandonner, et les autres, fidèles encore, mais dans l'impuissance de nous servir. Tel est le sort des malheureux. Puissent tous ceux qui ont pour nous un reste de bienveillance, n'être jamais exposés à de tels revers, l'épreuve la moins trompeuse de la véritable amitié!

MÉGARE.

O vieillard, qui jadis renversâtes l'empire des Taphiens et commandâtes avec tant de gloire les armées du peuple de Cadmus, que les biens dont les dieux disposent sont incertains et mal assurés! Je suis née d'un père dont l'opulence et la fierté me promettaient un heureux sort; il était maître d'un trône, trésor envié des mortels, dont l'amour fait brandir les lances furieuses contre le sein de ses fortunés possesseurs. Au bonheur de régner se joignit celui d'être père. Enfin il m'unit au sort

d'Hercule, il me donna à votre fils, comme une épouse digne de sa gloire. Mon père est mort et toute cette félicité a disparu avec lui. Je me vois condamnée à périr avec vous, illustre vieillard, et avec les enfans d'Hercule, que je couvre en vain de mon aile maternelle, comme un oiseau timide rassemble sa tendre couvée. Ils se jettent tour à tour dans mes bras et m'adressent des plaintes touchantes. « O ma mère, s'écrient-ils, daignez nous répon-« dre : En quel lieu de l'univers est allé notre père ? « Que fait-il ? Quand sera-t-il de retour ? » C'est ainsi que, trompés par l'innocence de leur âge, ils cherchent et me demandent un père. Et moi, je les distrais par de douces caresses, je leur fais des récits consolans. Mais dès que la porte résonne, je demeure saisie ;.... tous, à l'instant, précipitent leurs pas ; ils volent et croient déjà embrasser les genoux de leur père. Maintenant, ô vieillard, dites-moi quelle espérance peut luire à nos yeux : car les miens demeurent fixés sur vous.... Nous ne pouvons nous flatter de franchir, sans être aperçus, les limites de cet État ; des gardes contre qui nous sommes sans force, ferment tous les passages. Nous n'avons plus aucun secours à attendre de nos anciens amis. Confiez-moi donc vos desseins, et dites-moi comment nous pouvons, faibles comme nous sommes, prévenir la mort qui nous menace et prolonger nos tristes jours.

AMPHITRYON.

Ma fille, il n'est pas aisé, dans de tels malheurs, de donner d'utiles conseils.

MÉGARE.

Qu'attendons-nous pour nous délivrer de la vie? est-il quelque douleur que nous n'ayons point éprouvée? ou bien chérissez-vous si fort la lumière du jour?

AMPHITRYON.

Elle m'est encore chère, et j'honore les déesses de l'espérance.

MÉGARE.

Je les honore ainsi que vous. Mais, ô vieillard, il ne faut point attendre d'elles l'impossible.

AMPHITRYON.

Les remèdes aux maux sont dans les longs délais.

MÉGARE.

Le temps passé dans une telle attente livre mon cœur à de trop cruelles souffrances.

AMPHITRYON.

Peut-être, ô ma chère fille, s'offrira-t-il pour nous quelque moyen imprévu de fuir les maux dont nous sommes menacés; peut-être verrons-nous revenir en ces lieux mon fils, votre époux. Calmez

l'excès de votre douleur, séchez les larmes de vos enfans, adoucissez leur chagrin, en les trompant par d'innocens discours, quoique cet artifice puisse coûter à votre cœur. Les calamités des mortels ont un terme, et le souffle des vents orageux n'a point toujours la même violence : les mortels fortunés ne sont pas fortunés à jamais: tout change, tout se déplace dans l'univers. L'homme brave est celui qui n'abandonne point l'espérance : le désespoir est le partage du lâche.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Je sors de ma maison chérie, je quitte le lit où repose ma vieillesse; appuyé sur ce bâton qui affermit mes pas chancelans, je viens entonner des cantiques de deuil, ainsi qu'un cygne mourant. Des pleurs et des gémissemens, qui disparaissent comme un vain songe, sont l'unique tribut que mon cœur puisse offrir à l'amitié. O enfans infortunés qui n'avez plus de père! ô vieillard! ô mère désespérée qui pleurez un époux englouti dans le sombre palais de Pluton!

Donnez quelque repos à votre corps languissant, cessez de tourmenter ces membres épuisés de fa-

tigue et de douleur, comme si sur la pente d'un âpre rocher vous animiez des coursiers soumis au joug pour porter au sommet un accablant fardeau. Soulage-toi du poids de ton propre corps : prends ma main, attache-toi à mes vêtemens, si tes pieds tremblans se dérobent sous toi : vieillard, suis un vieillard. L'un et l'autre, jadis unissant nos lances amies, nous prîmes part aux travaux de la jeunesse, et nous ne déshonorâmes point une illustre patrie [1].

Voyez ces yeux menaçans : ce sont les yeux et le regard de leur père. L'infortune n'a point quitté ces enfans; mais les services de leur père ne sont point oubliés. O Grèce, quels défenseurs on te ravirait, en immolant les fils d'Hercule!

Mais je vois le souverain de cet État, Lycus, qui s'avance vers le temple.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LYCUS.

LYCUS.

S'il m'est permis d'interroger le père et l'épouse d'Hercule, et je pense qu'un maître a ce droit, jusqu'à quel terme pensez-vous prolonger votre vie?

[1] Je crois que le coryphée s'adresse dans cette antistrophe à un autre vieillard du chœur. Le sens des derniers vers dépend de l'ordre antistrophique que M. Tywhitt a fait observer dans cette ode.

Quel espoir, quel secours pouvez-vous entrevoir qui vous défende contre la mort? Croyez-vous voir revenir en ces lieux le père de ces enfans, qui est couché pour jamais dans le lit de Pluton? Est-ce là ce qui vous fait pousser des cris douloureux, si peu dignes de votre courage, et remplir la Grèce du bruit de vos vains discours, vous vantant tour-à-tour, l'un d'avoir un fils né du sang de Jupiter, l'autre d'être l'épouse du plus grand des héros? Et qu'a donc fait de si grand cet illustre époux? Il a mis à mort l'hydre de Lerne; il a tué le sanglier de Némée, il a fait tomber ce monstre dans ses rêts et s'est vanté de l'avoir étouffé dans ses bras. Voilà donc les armes par lesquelles vous espérez vaincre mon courroux? voilà les raisons que vous m'offrez pour épargner le sang d'Hercule? héros sans vertu, qui s'acquit la réputation de la valeur en combattant contre de vils animaux et manqua de courage pour de plus nobles exploits. On ne le vit point armer son bras gauche du bouclier et affronter de près la formidable lance; tenant en main ses flèches et son arc, les plus lâches des armes[1], il était toujours prêt à se livrer à la fuite. Un guerrier montre son courage, non en lançant des traits, mais en demeurant ferme, et en

[1] Il est question d'un reproche fait à Hercule, à l'occasion de ses flèches, dans les *Trachiniennes* de Sophocle, t. IV, pag. 333.

fixant sans pâlir le rapide[2] sillon de la lance, immobile au milieu des rangs.

Pour moi, vieillard, ce que je fais n'est point un acte de cruauté, mais de prudence. J'ai fait périr Créon, le père de cette femme; je suis assis sur son trône; je ne veux pas, en laissant vivre ces enfans, épargner les vengeurs d'un ennemi vaincu qui ne tarderaient pas à me faire expier ma faiblesse.

AMPHITRYON.

Que Jupiter se montre Jupiter en défendant son fils. Pour moi, Hercule, je me charge du soin de te défendre par mes discours, de faire voir que celui qui t'accuse est privé de sens; car je ne dois pas souffrir que ta gloire soit outragée.

Il faut avant tout repousser une accusation inouïe, car je ne pense pas, ô Hercule, que jamais jusqu'à ce jour on ait ouï parler de ta lâcheté. J'invoque ici le témoignage des dieux : j'interroge les foudres de Jupiter, le char attelé de quatre coursiers avec lequel Hercule attaqua les géants, fils de la terrre, et enfonçant ses traits ailés dans leurs flancs, célébra avec les dieux un glorieux triomphe. Toi-même, ô le plus vil des tyrans, va dans Pholoé, demande à ces insolens quadrupèdes,

[2] *Rapide*. C'est la traduction du mot qu'offrent les manuscrits; mot très-voisin pour le son d'une autre qui signifie *âpre*, et dont peut-être il a pris la place.

à cette race de Centaures, quel est le héros qu'ils estiment le plus vaillant? Crois-tu qu'ils en nomment quelqu'autre que mon fils, auquel néanmoins tu n'accordes qu'une réputation peu méritée? Si tu interrogeais le Dirphys, ces côteaux de l'Eubée où tu as passé ta vie, il te donnerait peu de louanges; car il n'est aucun lieu fameux par tes exploits, et tu ne peux invoquer le témoignage de ta propre patrie.

Mais tu blâmes l'usage de l'arc et du carquois, tu méprises une invention si sage et si belle; deviens à ton tour plus instruit et plus sage, en écoutant ce que j'ai à te répondre. Le soldat pesamment armé est esclave de son armure. Ceux qui font rang avec lui manquent-ils de valeur? il meurt victime de leur lâcheté; s'il rompt sa lance, il n'a plus de moyen d'écarter la mort qui le menace, n'ayant d'autre arme que sa valeur. Mais celui dont le bras est habile à lancer le trait, jouit d'un avantage au-dessus de tout autre; il couvre de flèches ceux qui l'attaquent, et demeure à l'abri des atteintes mortelles; même en s'éloignant, il se venge; il blesse par d'aveugles traits des ennemis clairvoyans, et ne leur livre point son corps, mais le met à couvert dans un lieu bien gardé. Voilà dans le combat ce que cherche un sage guerrier, faire souffrir l'ennemi, mettre son corps en sûreté et ne pas dépendre de la fortune. Telles sont

les raisons que j'avais à opposer à tes reproches. Mais ces jeunes enfans, pourquoi veux-tu les faire mourir? Que t'ont-ils fait? A un seul égard, je l'avoue, tu es sage et te rends justice : méchant, tu as raison de craindre la postérité des gens de bien ; mais il est cruel pour nous de mourir victimes de ta lâcheté ; tandis que ta mort serait le prix de notre vertu, si Jupiter avait pour nous les sentimens que nous avons droit d'attendre de sa justice. Si donc tu es résolu à demeurer maître du sceptre, permets-nous du moins de quitter cette terre comme des fugitifs; n'use pas envers nous d'une injuste violence, sinon prépare toi à de cruels revers, lorsque le souffle de la fortune sera changé pour toi.... Hélas!... O terre de Cadmus! (car je me retourne aussi vers toi et je t'adresse une partie de ces reproches) voilà donc comme vous défendez Hercule et ses enfans! Cet Hercule qui affrontant le combat contre tous les Minyens[1], seul vous donna le droit de lever au ciel un regard libre! Et la Grèce elle-même, je ne puis la louer,

[1] Ergine, roi des Minyens, était maître de Thèbes, et exigeait durement des tributs qu'il avait imposés à ses habitans. Hercule ayant atteint l'âge de l'adolescence, résolut de délivrer les Thébains de cette servitude ; il saisit ceux que le prince avait envoyés pour lever le tribut, et après les avoir mutilés, il les chassa honteusement. Il arma ensuite une troupe de jeunes gens avec les armes consacrées (car les Thébains n'en avaient point d'autres) et marcha contre Ergine qu'il tua dans un défilé où ce prince s'était imprudemment engagé.

ni ensevelir ses torts dans le silence, lorsqu'elle se montre perfide envers mon fils; elle devait accourir au secours de ces orphelins, avec le feu, la lance et l'habit de guerre, et faire voir sa reconnaissance envers celui dont les travaux ont purgé de monstres la terre et l'Océan. O mes enfans! ni Thèbes, ni la Grèce ne vous tendent les mains; vous tournez vos regards sur moi, impuissant défenseur, qui déjà ne suis plus, qui n'ai pour armes que les vains sons d'une voix mourante. Mon ancienne vigueur m'a pour jamais abandonné, mes membres tremblent sous le poids des ans et ma force est éteinte. Si j'étais jeune encore, je saisirais une lance, j'ensanglanterais ces blonds cheveux et forcerais ce lâche à fuir le fer homicide jusqu'au de là des bornes atlantiques.

LE CHOEUR.

C'est ainsi que les hommes vertueux, quoiqu'ils soient lents à s'émouvoir, savent quand il le faut défendre la vérité.

LYCUS.

Prononce contre moi d'orgueilleux discours, je n'y répondrai que par un prompt châtiment. (*A sa suite.*) Allez, vous sur l'Hélicon, vous aux vallons du Parnasse; ordonnez aux ouvriers des forêts de se hâter d'abattre les ramaux des chênes altiers; dès qu'ils les auront apportés en ces lieux, entas-

sez ce bois avec soin autour de l'autel, mettez-y le feu et consumez les corps de tous ces criminels; qu'ils sachent enfin que l'empire n'est point à celui qui est la proie de la mort, mais à moi seul. (*Au chœur.*) Et vous, vieillards qui formez des vœux contraires à mes desseins, vous n'aurez point à gémir seulement sur le sort des enfans d'Hercule, mais sur les malheurs de vos propres maisons, lorsqu'elles éprouveront mes rigueurs. N'oubliez point que vous êtes les esclaves de mon sceptre.

LE CHOEUR.

Fils de la terre [1] ! ô vous que Mars fit naître en semant les dents dont il dépouilla la gueule énorme du dragon ! Que tardez-vous à lever ces bâtons sur lesquels vos mains s'appuient ? à ensanglanter la tête impie d'un tyran, qui n'étant point du sang de Cadmus, étranger en ces lieux, et le plus lâche des mortels fait la loi aux jeunes Thébains? *(à Lycus)* Mais à moi du moins, tu ne la feras jamais impunément : je ne souffrirai pas que tu t'empares du fruit de ma valeur et des travaux de ma jeunesse. Va périr aux lieux d'où tu sors, reportes-y tes outrages et ton insolence. Car jamais, moi vivant, tu ne feras périr les fils d'Hercule. Ce héros n'est pas enseveli tout entier dans les entrailles de la terre, puisqu'il nous laisse ses enfans. Tu es le

[1] Le coryphée s'adresse à ses compagnons.

destructeur de notre patrie, il en fut le défenseur; maintenant il n'éprouve point un sort digne de sa vertu; mais moi je ferai tout pour servir un ami dans le tombeau, où plus qu'ailleurs on a besoin d'amis.... O mon bras! avec quelle ardeur tu brûles de saisir la lance! mais tu perds par ta faiblesse le fruit de ton courage. *(à Lycus)* Sans cela j'aurais su t'imposer silence, quand tu m'as appelé esclave, et j'habiterais avec honneur cette cité où tu demeures impuni. Car [1], hélas, un État ne peut prendre de sages résolutions, lorsqu'il est travaillé du feu des séditions et livré à de pernicieux conseils. Thèbes libre de leur influence ne t'eût point reçu pour maître.

MÉGARE.

Vieillards, je loue votre vertu. C'est ainsi que des amis doivent s'animer d'un juste courroux en faveur de ceux qu'ils défendent. Toutefois, ne vous irritez point à cause de nous contre votre maître, et ne vous attirez point un traitement rigoureux. Et vous, Amphitryon, daignez m'écouter et me dire si vous approuvez mes desseins. Je chéris mes enfans, et comment ne chérirais-je point ceux que j'ai portés dans mes flancs, à qui j'ai prodigué mes soins? Je n'envisage point le trépas sans effroi,

[1] La particule *car* se rapporte au mot *impuni*. Tu es impuni, à Thèbes, parce qu'elle est dans le trouble.

mais je pense que le mortel qui résiste à la nécessité, est livré à l'égarement. Puis donc qu'il faut mourir, mourons : mais n'attendons pas d'être consumés par les flammes, et d'offrir à nos ennemis le sujet d'un rire éclatant, mal pire pour moi que la mort. Nous devons à notre sang des actes de vertu. La noble réputation de la vaillance s'est emparée de vous, il ne vous est plus permis de mourir avec lâcheté; et mon époux, sans que j'invoque aucun témoin, n'en est pas moins couvert d'une gloire immortelle : il refuserait de sauver ses enfans au prix de leur honneur. Les mortels généreux souffrent alors que la honte couvre le front de leurs enfans, et moi, je ne dois point rejeter l'exemple d'un époux.

Considérez vos espérances sous l'aspect où elles s'offrent à moi. Croyez-vous que votre fils sorte du sein de la terre? Lequel des morts est jamais revenu du palais de Pluton? Ou bien devons-nous nous flatter d'adoucir Lycus par nos discours? Non, quel que soit celui dont on dépend, de tels combats sont inutiles, il faut éviter d'aigrir un ennemi, s'il n'écoute point la voix de la raison; s'il est sage et généreux, il faut s'abandonner à sa clémence. En prévenant ses volontés, on obtient du moins quelques égards.

Déjà s'est offert à moi la pensée de solliciter l'exil pour ces enfans; mais c'est un triste sort de sauver

sa vie pour la passer dans la misère : les amis fuient à l'aspect d'un hôte auquel il faut donner un asile, à peine un seul jour lui font-ils un doux accueil. Osez donc affronter la mort avec moi, puisque aussi bien elle vous attend : ô vieillards ! j'invoque votre vertu ; quiconque prétend vaincre par ses efforts les calamités que les dieux dispensent, se livre à un travail insensé ; ce qu'ordonne la destinée, un dieu même ne peut le changer.

LE CHOEUR.

Lorsque nos bras jouissaient encore de leur force, si quelqu'un vous eût outragée, il eût été bientôt réprimé ; mais maintenant nous ne sommes plus ; et c'est à toi désormais, Amphitryon, de chercher les moyens de repousser les coups du sort.

AMPHITRYON.

Ce n'est pas la frayeur, ni l'amour de la vie qui m'empêche de chercher la mort ; je voulais conserver à mon fils les enfans qu'il m'a confiés : mais en vain je forme des vœux que les dieux refusent d'accomplir. *(Il quitte l'autel.)* Voilà ma tête, elle s'offre au fer meurtrier, percez mon sein, immolez-moi, précipitez-moi du haut d'un rocher. Accorde-nous seulement une grâce, ô roi, nous t'en conjurons ; fais-nous périr, moi et cette infortunée, avant d'égorger ses enfans ; que nous ne les voyions pas (spectacle impie !) rendre le dernier

soupir en invoquant le nom de leur mère et de leur aïeul. Ordonne du reste à ton gré, si tu es animé de l'ardeur de nous perdre, accomplis ton dessein, car nous n'avons aucun secours pour nous dérober au trépas.

MÉGARE.

Je vous conjure à mon tour d'ajouter à cette grâce une grâce nouvelle, de rendre à deux infortunés la consolation qu'ils peuvent encore recevoir. Souffrez que je pare ces tendres victimes des voiles et des ornemens mortuaires, ordonnez pour cela qu'on m'ouvre ce palais dont nous sommes exclus maintenant et que les enfans d'Hercule obtiennent du moins cette part à l'héritage de leur père.

LYCUS.

Vous serez satisfaite. — Esclaves, ouvrez les portes. — *(à Mégare et aux enfans.)* Allez dans le palais choisir des ornemens convenables à votre sort. Je vous les livre sans regret, et lorsque vous serez parés pour le sacrifice, je viendrai le faire exécuter, et vous descendrez dans la terre où les ombres font leur séjour.

MÉGARE.

O mes enfans! suivez les pas d'une mère infortunée, venez dans le palais paternel, ses richesses sont la proie d'un maître étranger; mais il porte encore un nom qui rappelle vos droits.

AMPHITRYON.

O Jupiter ! c'est donc en vain que tu as partagé ma couche nuptiale, c'est en vain que je porte le nom de père de ton fils; tu n'es donc point un ami tel que tu paraissais à mes yeux. Je remporte sur toi la victoire de la vertu : mortel, je triomphe du plus grand des dieux; car je n'ai point trahi les enfans d'Hercule. Mais toi, tu as su t'emparer en secret d'un lit étranger auquel personne ne t'avait donné droit de prétendre, et tu ne sais point sauver ceux qui te sont chers; tu n'es donc qu'une aveugle divinité, ou tu méprises la justice. *(Il suit Mégare dans le palais* [1]*.)*

SCÈNE IV.

LE CHOEUR, seul.

Apollon entonne l'hymne de Lynus [2], il pleure l'inventeur des vers qu'on chante sur la lyre, et de son archet d'or il frappe avec douceur son luth harmonieux. Et moi, je veux célébrer, par des hym-

[1] C'est ce qui paraît par les expressions du chœur à la fin de la scène suivante.

[2] Lynus, fils d'Apollon et frère d'Orphée, inventa les vers lyriques. Il enseigna la musique à Hercule, qui s'irritant un jour contre son maître, lui brisa la tête de sa lyre. Apollon le regretta vivement, et chantait dans sa douleur une chanson lugubre appelée par les Grecs, *Linos* ou *Ælinos*. C'est l'hymne dont

nes de louanges celui qui est descendu dans les ténèbres souterraines, dans la sombre nuit des enfers, soit qu'il faille l'appeler fils de Jupiter, ou rejeton du sang d'Amphitryon, je veux chanter sa couronne d'exploits; les généreux travaux de la vertu sont la parure du tombeau. D'abord il purgea la forêt de Jupiter du lion qui y faisait sa retraite : il se para de sa dépouille, et couvrit ses blonds cheveux de la gueule béante du monstre qu'il venait de terrasser.

Il perça de ses traits sanglans la race sauvage des Centaures, habitans des montagnes; ses flèches ailées portèrent la mort dans leur sein. J'atteste le Pénée, témoin de sa victoire; les vastes et stériles plaines que ce fleuve arrose de ses belles eaux, et les retraites du Pélion, et les cavernes de l'Homolus. C'est là que les Centaures allaient choisir les pins dont ils armaient leurs bras, c'est de là qu'ils s'élançaient sur leurs rapides coursiers pour ravager la Thessalie et la soumettre au joug. La biche aux cornes dorées, fléau des cultivateurs, devint aussi la proie d'Hercule, il l'offrit à la déesse qu'on

il est fait mention dans *Oreste*. Il est vrai qu'Athénée dit, en s'autorisant de ce passage d'Euripide, que le *Linos* n'était pas toujours employé dans la tristesse, mais je suis persuadé que cet auteur n'a pas examiné avec soin le sens de ces mots du chœur qui dit : « Phébus chante l'ælinos sur un chant » heureux, » c'est-à-dire sur la perte de l'inventeur d'un chant admirable.

adore à OEnoé [1], et qui se plaît à tuer les bêtes sauvages.

Ensuite il monta sur le char, et dompta les coursiers de Diomède; il soumit au frein ces jumens furieuses qui, jusqu'alors indomptées, dévoraient dans leurs crèches homicides les alimens sanglans offerts à leur voracité; cruel festin, où chaque jour on les voyait, bondissant de joie, se repaître de membres humains. Il franchit les flots argentés de l'Hébros, afin d'accomplir le travail prescrit par le tyran de Mycènes. Puis, volant au rivage Péliaque et vers les bouches de l'Anauros, il perça de ses traits Cycnus, meurtrier de ses hôtes, insociable tyran d'Amphanée [2].

Il vint ensuite aux jardins du couchant, où les nymphes d'Hespérie font retentir leurs chants harmonieux, cueillir la pomme d'or sur le rameau chargé de fruits, en tuant le dragon au dos couleur de feu, qui gardait le tronc inaccessible et l'entourait de ses longs replis. Il pénétra dans les retraites de l'orageux océan, et le frappa de son aviron pour donner le calme aux mortels. Puis, s'avançant vers le palais d'Atlas, il porta les mains au milieu de la

[1] Ville de l'Argolide, particulièrement consacrée à Diane.

[2] Il y avait une ville de ce nom en Thessalie; il paraît que c'est celle qu'Euripide désigne ici. La victoire qu'Hercule remporta sur Cycnus fait le sujet du petit poème d'Hésiode, intitulé : *Le Bouclier d'Hercule*.

voûte du ciel, et sa force invincible soutint l'édifice étoilé où les dieux font leur séjour.

Il s'avança à travers les flots de l'Euxin contre l'armée des Amazonnes, montées sur de fiers coursiers, près du lac Méotis, qui reçoit plusieurs fleuves dans son sein. Quelle troupe guerrière ne sortit point de la Grèce sur les pas d'un héros chéri, lorsqu'il ravit l'armure d'or de la fille de Mars, et que le fatal baudrier devint le prix de sa conquête? La Grèce s'enrichit des dépouilles d'une princesse barbare, et Mycènes conserve encore ce monument de sa valeur. Le monstre à mille têtes, l'homicide dragon de Lerné, fut brûlé par Hercule, et percé des mêmes traits dont ce héros frappa dans Érythie le berger au triple corps [1].

Vainqueur dans d'autres combats, il obtint encore de glorieux triomphes. Et pour terminer ses travaux, il vogua vers Pluton qui fait couler tant de larmes [2]. Infortuné! c'est là qu'il a trouvé la fin

[1] Géryon.

[2] Les mythologistes distinguent les travaux d'Hercule de ses exploits. Les premiers lui furent prescrits par Eurysthée et sont au nombre de douze. On se rappelle les ingénieuses explications qui ont été données de cette fable allégorique par MM. Court de Gébelin et Dupuis. Pour que le lecteur puisse voir d'un coup-d'œil jusqu'à quel point le poëte suit la tradition ou s'en écarte, je vais placer ici les XII travaux dans l'ordre où les présente Diodore de Sicile : I. Lion. II. Hydre. III. Sanglier. IV Biche. V. Oiseaux de Stymphale. VI. Étables d'Augias. VII. Taureau de Crète. VIII. Cavales de Diomède. IX. Amazonnes. X. Géryon. XI. Cerbère. XII. Hespérides et Atlas soulagé.

de sa vie; il n'en est point revenu : sa maison est déserte et sans défenseur. La barque de Caron attend ses enfans pour leur faire franchir le dernier chemin de la vie, duquel il n'est aucun retour à espérer ; impie, injuste sentence!.... C'est sur vous [1] que ces enfans tournent les yeux. Si ce corps avait encore quelque reste de sa première vigueur, si je pouvais lever la lance, l'agiter au feu des combats, trouver des défenseurs dans ces braves Thébains, anciens compagnons de mes travaux, je volerais au secours de ces infortunés!.... Hélas! le temps heureux de la jeunesse a fui loin de moi.

— Mais j'aperçois ces enfans couverts des voiles mortuaires, les enfans d'Hercule, de ce héros si grand autrefois, et qui maintenant n'est plus. Leur mère est avec eux : elle traîne sur ses pas ces tendres victimes, et le père d'Hercule courbé sous le poids des ans. Malheureux que je suis! à ce spectacle douloureux je sens mon cœur déchiré et mes yeux desséchés trouvent encore des larmes.

[1] Si le texte n'est pas altéré, le coryphée parle à sa suite.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

MÉGARE, AMPHITRYON, ENFANS D'HERCULE, LE CHOEUR.

MÉGARE.

C'EN est fait. Où est le sacrificateur? où est celui qui doit percer le sein de ces infortunés, et trancher le cours de ma déplorable vie? Qu'il emmène des victimes dévouées au dieu des enfers! ô mes enfans!... la destinée nous entraîne, elle soumet au même joug, elle attache à la fois au char de la mort un vieillard, des enfans, une mère.... O sort funeste qui m'accable et qui frappe du même coup ces tendres fruits, sur qui mes yeux s'arrêtent en ce jour pour la dernière fois!.... Je vous ai donné le jour, je vous ai prodigué mes soins afin qu'un ennemi eût un moyen d'outrage, de triomphe, de destruction. Hélas! comme l'espérance s'est jouée de ma crédulité, cette douce espérance que m'avaient inspirée les discours de votre père! A toi, mon fils, ce tendre père destinait le trône d'Argos; tu devais habiter le palais d'Eurysthée, avoir le suprême pouvoir dans les champs féconds

des Pélasges ; il voulait couvrir ton front de la peau du lion féroce dont lui-même était revêtu.... Toi, tu devais régner sur les Thébains belliqueux [1], et posséder l'héritage de mes pères ; tel était le dessein de l'auteur de tes jours ; il eût armé ton bras de sa formidable massue, présent trompeur de Dédale [2].... A toi, enfin, il promettait de livrer OEchalie, qu'il renversa jadis de ses inévitables traits. C'est ainsi qu'ayant en vous trois fils également chéris, il vous destinait trois royaumes, et formait pour vous des projets dignes de son cœur. Et moi, je choisissais avec soin [3] de jeunes épouses pour les unir à votre sort ; je les cherchais dans Athènes, à Sparte, au milieu des Thébains, espérant que ces doux liens vous mettraient à l'abri des fureurs de l'orage, et assureraient votre bonheur. Tous ces projets s'évanouissent en ce jour. La fortune a changé, elle vous donne les Parques pour épouses, et à moi, mes larmes pour bain nuptial ;

[1] Grec : qui aiment les chars.

[2] Hercule avait coupé lui-même sa massue dans la forêt de Némée, et l'on ne voit pas ailleurs que Dédale lui en eût fait présent. On ne sait pas non plus pourquoi Mégare appelle ce présent trompeur, si ce n'est parce qu'il n'avait pu sauver Hercule dans son dernier travail. Musgrave fait au texte un changement qui produit ce sens : « Présent dénué d'ornemens de sculpture. »

[3] Le mot grec qu'elle emploie signifie choisir comme pour les dieux : il est dérivé de celui par lequel on désignait la partie des dépouilles réservées pour les offrandes sacrées.

votre aïeul célèbre le festin de l'hymen en vous livrant pour gendres à Pluton, devenu frère de votre père. Dieux ! lequel de vous dois-je poser le premier sur mon sein ? Quel est celui qui le premier recevra mes baisers maternels ? auquel sont réservés mes premiers ou mes derniers embrassemens ? Que ne puis-je ainsi que l'abeille aux aîles dorées, voler de l'un à l'autre, cueillir des gémissemens sur leurs lèvres et en composer un trésor de douleur, pour le répandre entorrens de larmes!

Cher époux, (si ma voix peut percer chez les morts et jusqu'au trône de Pluton) Hercule, c'est toi que j'appelle. La mort ravit ton père et tes enfans : je péris avec eux, moi qui, compagne de ta gloire, méritai d'être appelée heureuse à cause de toi. A l'aide ! accours ! que ton ombre du moins m'apparaisse ! C'est assez de ta présence pour nous dérober au danger ; les meurtriers de tes enfans sont sans courage près de toi.

AMPHITRYON.

Princesse, que vos prières nous rendent les enfers propices ! Pour moi, ô Jupiter ! c'est ton secours que j'implore en élevant au ciel ces mains suppliantes : si tu veux protéger ces enfans, hâte-toi, car bientôt il ne sera plus en ton pouvoir de les défendre..... Hélas ! combien de fois ai-je imploré ton secours ? C'est en vain que je m'efforce

de te fléchir. Il faut mourir, je le vois, le destin a résolu notre perte.

Mais vous, ô vieillards![1], instruisez-vous par nos malheurs. La vie est de courte durée, ne songez désormais qu'à la passer dans les plaisirs, qu'à voir les jours se succéder sans trouble et sans douleur. Car le temps ne sait point sauver les espérances; occupé de l'instant qui fuit, il s'envole d'une aîle rapide. Voyez quel est mon sort : je fus jadis respectable aux yeux des humains, je m'acquis un nom glorieux; la Fortune me le ravit, elle l'emporte dans les airs ainsi qu'un oiseau fugitif, et me dépouille en un jour de tout ce qui m'est cher. Est-il quelque mortel qui jouisse d'une fortune ou d'une gloire assurée ?.... O vieillards! recevez les adieux d'un vieillard que vous aimez encore et que vous voyez en cet instant pour la dernière fois.

SCÈNE II.

LES MÊMES, HERCULE.

MÉGARE.

Dieux!... ô vieillard! l'objet le plus cher frappe-t-il mes regards? Dois-je en croire mes sens?

[1] Instruisez-vous par nos malheurs. J'ai ajouté ces mots comme une transition nécessaire. C'est une espèce de reproche fait aux dieux qui ne récompensent pas la vertu. Amphitryon espère que Jupiter sentira le danger d'un tel exemple, il veut que ce dieu craigne de voir les mortels préférer les plaisirs à la gloire.

AMPHITRYON.

Ma fille, je l'ignore. Je suis saisi comme vous d'une immobile stupeur.

MÉGARE.

C'est lui.... c'est ce héros qu'on disait enseveli sous la terre, ou un songe s'offre à moi à la clarté du jour.... Que dis-je? quels rêves me présente mon esprit troublé?... Non, vieillard, ce mortel n'est point un autre que votre fils.... Accourez, mes enfans, attachez-vous aux vêtemens de votre père, allez, volez dans ses bras, ne le quittez point. Ce défenseur n'est pas moins sûr pour vous que Jupiter libérateur[1].

HERCULE, éloigné de l'autel.

Je vous salue, ô palais! ô portes de mes foyers! que je vous retrouve avec joie en revenant à la lumière!.. Mais que vois-je? mes enfans à l'entrée de ce palais, la tête couronnée d'ornemens funéraires, mon épouse entourée d'une troupe d'hommes[2], et mon père baigné de larmes..... Avançons, je veux apprendre d'eux-mêmes le malheur qu'ils déplorent. *(S'approchant de l'autel.)* Mégare! quel événement plonge ma maison dans le deuil?

[1] Dont ils embrassaient l'autel.

[2] Les vieillards du chœur.

MÉGARE.

O le plus chéri des mortels! astre sauveur de ton père! échappé aux dangers, tu viens y dérober tes amis qui n'ont que toi pour défenseur!

HERCULE.

Que dites-vous? O mon père! quel trouble règne en ces lieux?

MÉGARE.

Nous sommes la proie de la mort..... O vieillard! pardonnez si je n'attends pas votre réponse. Je le devrais sans doute, mais une femme a moins d'empire sur sa douleur. Hélas, je vois mes enfans périr avec leur infortunée mère.

HERCULE.

O Apollon! que vos premières paroles sont d'un funeste augure!

MÉGARE.

Mes frères ne sont plus; la mort m'a ravi un père chargé d'ans.

HERCULE.

Que dites-vous? Quel coup l'a fait périr? Quelle lance ennemie a percé son sein?

MÉGARE.

Le barbare[1] Lycus, qui règne maintenant en ces lieux, est l'auteur de sa mort.

[1] Le Grec dit ironiquement: *L'illustre Lycus.*

HERCULE.

A-t-il marché contre lui les armes à la main, ou a-t-il trouvé l'État en proie au feu des séditions?

MÉGARE.

C'est à la faveur des troubles qu'il s'est emparé de l'empire de Cadmus.

HERCULE.

Et quel est en ce jour le sujet de votre frayeur et de celle de ce vieillard?

MÉGARE.

Lycus a résolu de faire mourir votre père, vos enfans et votre épouse.

HERCULE.

Et qu'avait-il à redouter de ces infortunés orphelins?

MÉGARE.

Il craint qu'ils ne vengent un jour le meurtre de Créon.

HERCULE.

Pourquoi cet appareil de voiles mortuaires?

MÉGARE.

Nous sommes déjà couverts de la parure du tombeau.

HERCULE.

Ainsi l'injuste violence allait vous donner la mort! O malheureux Hercule!

MÉGARE.

Nous n'avons plus d'amis. On disait que vous n'étiez plus.

HERCULE.

Qui a pu vous faire ainsi désespérer de mon retour?

MÉGARE.

Les hérauts d'Eurysthée nous annonçaient ce malheur.

HERCULE.

Mais pourquoi avez-vous abandonné mon palais et mes foyers?

MÉGARE.

La violence a chassé votre père du lit où il reposait.

HERCULE.

A-t-on pu sans pudeur déshonorer ainsi sa vieillesse?

MÉGARE.

La pudeur habite loin de cette outrageuse déesse[1].

HERCULE.

Ai-je perdu tous mes amis par mon absence?

MÉGARE.

Est-il donc des amis pour l'homme malheureux?

[1] C'est-à-dire, loin de la Violence.

HERCULE.

Ils foulent aux pieds mes triomphes et le combat des Minyens?

MÉGARE.

Les malheureux, je le répète, ne doivent pas compter sur les secours de l'amitié.

HERCULE.

Jetez, jetez loin de vous ces voiles mortuaires dont vos fronts sont couverts, levez les yeux à la clarté du jour, goûtez la douceur d'une nouvelle vie et jouissez sans trouble du plaisir d'échapper aux ombres de la mort. C'est à mon bras qu'est confié le soin de votre délivrance. Je vais avant toutes choses, renverser le palais du nouveau tyran, abattre sa tête impie et livrer aux chiens affamés cette proie qui leur est due. Ceux des Thébains que je trouverai perfides envers leur bienfaiteur, tomberont sous les coups de cette arme victorieuse, mes traits ailés dissiperont ceux qui pourraient s'y dérober, l'Ismène regorgera de morts et de carnage, l'eau transparente de Dircé sera changée en flots de sang. Et qui donc dois-je défendre si ce n'est mon épouse, mes enfans, mon père? Périssent à jamais mes travaux! En vain j'ai terminé tant de glorieuses entreprises, si je n'achève celle-ci. Oui, c'est à moi d'affronter la mort pour ceux qu'on y dévoue à cause de moi. Eh quoi! supporterais-je

qu'on pût dire que, docile aux ordres d'Eurysthée, j'ai livré le combat à l'Hydre, au lion de Némée, et que je n'ai point su repousser la mort du sein de mes enfans? Il faut donc renoncer au nom d'Hercule victorieux.

Saint devoir [1] pour un père, de protéger à la fois ses jeunes enfans, un père chargé d'ans et la compagne de sa vie!

AMPHITRYON.

Mon fils, il est digne de toi de te montrer à la fois ami fidèle et implacable ennemi. Mais ne précipite point tes vengeances.

HERCULE.

Qu'y a-t-il, mon père, dans ce que je fais qui soit plus prompt que le devoir ne l'exige?

AMPHITRYON.

Le roi a pour appui une troupe d'hommes, pauvres en effet, et riches en apparence, ce sont ceux qui ont excité le feu des séditions et renversé l'État pour autoriser leurs rapines; ils veulent recouvrer ainsi le bien de leurs pères qu'ils ont dissipé par de folles dépenses ou consumé par l'oisiveté. On t'a vu t'avancer vers ces murs : on a les yeux sur toi, prends garde de donner lieu à tes ennemis de

[1] Il est probable que ces mots sont dits par le chœur et non par Hercule. Mais j'ai respecté l'autorité des manuscrits.

se rassembler, crains qu'un revers inattendu ne fasse succomber ta valeur.

HERCULE.

Il m'importait peu que la ville entière m'aperçût. Mais un augure sinistre qui avait frappé mes regards, m'annonçait que quelque affreuse calamité venait de fondre sur ma maison. Éclairé par cet avis, je suis entré secrètement dans la terre de Cadmus.

AMPHITRYON.

Puisqu'un heureux retour te ramène en ces lieux, va saluer tes dieux pénates, que la maison paternelle jouisse enfin de ta vue. Le roi ne tardera pas à venir lui-même pour traîner au supplice ta femme et tes enfans, et pour m'immoler avec eux. Si tu attends son arrivée, tout réussira au gré de nos vœux, tu n'exposeras point des jours si précieux pour nous; et tu ne jeteras point le trouble dans ta patrie, avant d'avoir assuré le succès de ton entreprise.

HERCULE.

Je me rends à vos sages avis. Je vais entrer dans ce palais. Revenu enfin des lieux où règne l'épouse de Pluton, de ces retraites souterraines où le soleil n'a point d'accès, je m'honore d'offrir mon premier hommage aux dieux de mes foyers.

AMPHITRYON.

Est-il vrai, mon fils, que tu as pénétré dans le sombre palais de Pluton ?

HERCULE.

Il est vrai, et j'en ai fait sortir avec moi le monstre à trois têtes pour l'exposer à la clarté du jour.

AMPHITRYON.

L'as-tu saisi par la force ou par la faveur de la déesse ?

HERCULE.

Par la force : heureux d'avoir vu les mystères des prêtres[1].

AMPHITRYON.

Le monstre est-il dans le palais d'Eurysthée ?

HERCULE.

Le bois de la déesse souterraine[2], la cité d'Hermione le possède.

AMPHITRYON.

Eurysthée ignore-t-il que tu es revenu sur la terre ?

[1] Grec : *Les orgies des mystes.* Hercule, avant sa descente aux enfers, avait été initié aux mystères d'Éleusis; mais il s'agit ici des mystères que les initiés célébraient, disait-on, aux enfers mêmes.

[2] Cérès, qui avait un temple à Hermione, dans le Péloponnèse, près de la bouche des enfers, par laquelle Hercule était descendu.

HERCULE.

Il l'ignore. J'ai voulu avant tout savoir ce qui se passait en ces lieux.

AMPHITRYON.

Mais comment es-tu resté si long-temps dans les royaumes sombres ?

HERCULE.

J'ai été contraint, ô mon père! d'y faire un long séjour, afin d'en ramener Thésée avec moi.

AMPHITRYON.

Où donc est ce héros ? A-t-il été revoir sa terre natale ?

HERCULE.

Oui, il est retourné à Athènes, plein de joie de sortir des noires demeures de l'enfer.... Mais, chers enfans, suivez, il est temps, suivez votre père dans ce palais. Vous y rentrerez plus honorablement qu'on ne vous en a fait sortir. Allons, prenez courage, essuyez ces larmes de vos yeux.... Et toi, chère épouse, rassemble tes esprits, calme ce tremblement qui s'empare de toi,.... cessez de vous attacher à mes vêtemens. Je ne veux pas, ainsi qu'un oiseau fugitif, me dérober aux vœux de tout ce qui m'est cher.... Hélas! ils ne me quittent point, ils s'attachent à mes vêtemens avec plus de tendresse encore;.... vous étiez, il est vrai, sur

le penchant du précipice ;..... eh bien ! ma main va vous servir d'appui. Suivez cette main paternelle, comme des chaloupes légères qu'entraîne un rapide vaisseau. Je ne refuse point à mes enfans les tendres soins qu'ils attendent de moi. Les sentimens de la nature sont les mêmes chez tous les hommes. Les mortels illustres par leurs vertus, et ceux qui vivent sans honneur chérissent également les enfans qui leur doivent le jour. Inégalement favorisés de la fortune, les uns possèdent de grands biens, les autres vivent dans l'indigence, mais tous connaissent les transports de l'amour paternel.

SCÈNE III.

LE CHOEUR, seul.

La jeunesse est un léger fardeau, mais la vieillesse, plus pesante que les rochers de l'Etna [1], repose lourdement sur nos têtes, et tend sur nos paupières un voile ténébreux. L'opulence des trônes d'Asie, des palais remplis d'or me touchent peu au prix de la jeunesse, belle dans l'opulence, belle dans la pauvreté. Mais la triste, la cruelle vieillesse est l'objet de ma haine. Puisse-t-elle être engloutie dans les abymes de l'Océan ! Plût au ciel que jamais elle n'eût pénétré dans les maisons et dans

[1] Quæ plerisque senibus sic odiosa est, ut onus se Ætna gravius dicant sustinere. Cic. *De Senect.*

les cités des mortels! Qu'elle s'élève dans les airs, qu'elle fuie d'une aîle rapide!

Si les dieux usaient de prudence et de sagesse à l'égard des humains, ils accorderaient aux bons une double jeunesse, comme un sceau manisfeste de vertu : on verrait ces mortels recommencer une seconde carrière et jouir de nouveau des rayons de l'astre du jour; les méchans, au contraire, n'auraient qu'une seule vie. A ce signe, on connaîtrait aisément les gens de bien et les pervers, comme le nautonnier compte les astres au firmament. Maintenant, il n'est aucune limite certaine, établie par les dieux entre les justes et les méchans, une vie entière écoulée au sein des agitations, ne produit d'autre fruit que d'inutiles trésors.

Je ne cesserai point d'unir les grâces aux muses par un doux lien. Que jamais je ne vive éloigné des muses, et que mes jours s'écoulent à l'ombre des couronnes! Poëte chargé d'ans, je célébrerai encore Mnémosyne. Je chanterai l'hymne triomphal d'Hercule, comme je chante Bromius, dispensateur du doux nectar, avec la lyre aux sept cordes, avec la flute de Libye. Je ne tairai point les bienfaits des Muses qui m'ont appris à former des chœurs.

Les vierges de Délos chantent l'hymne de Péan autour des portes du temple, et célèbrent par leurs danses le fils glorieux de Latone, qui préside

aux chœurs sacrés. Et moi, poëte chargé d'ans, la tête blanche, et tel qu'un cygne mourant, je chanterai des hymnes de Péan près de ton palais. Le fils de Jupiter a droit à cet hommage. Il a surpassé de loin sa noblesse par sa vertu[1]; livré sans cesse à de pénibles travaux, il a procuré aux mortels une vie exempte d'orage, en domptant les monstres qui les remplissaient d'effroi[2].

[1] Par sa vertu. Ce mot ajouté est une conjecture d'un savant critique.

[2] Littéralement : *En ravageant les terreurs des bêtes féroces.*

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYCUS, AMPHITRYON, LE CHOEUR.

LYCUS.

Amphitryon sort du palais et s'offre à propos à mes regards.... Le temps que je vous ai accordé a dû suffire pour vous parer des voiles et des ornemens funèbres. Va, ordonne à l'épouse et aux enfans d'Hercule de paraître en ces lieux. Remplissez l'engagement que vous avez pris, de mourir de vos propres mains.

AMPHITRYON.

O roi! tu poursuis un infortuné, tu joins l'outrage au supplice de ceux qui me sont chers. Ne devrais-tu pas plutôt, quelque soit ton pouvoir, user de modération au sein des vengeances? Mais, puisqu'enfin tu as résolu notre mort, il faut céder à la nécessité et nous soumettre à tes volontés.

LYCUS.

Où est Mégare? où sont les fils d'Hercule [1]?

[1] Lycus impatient s'avance à la porte du palais. Il n'y voit point Mégare, et s'en étonne. Amphitryon, qui veut l'engager dans

AMPHITRYON.

Je crois voir Mégare dans l'éloignement, autant que j'en puis juger de cette porte où je suis placé.

LYCUS.

A quel trait la peux-tu reconnaître?

AMPHITRYON.

Elle est prosternée comme une suppliante sur le siége sacré du foyer paternel.

LYCUS.

Inutile supplication dont sa vie sans doute est l'objet.

AMPHITRYON.

Elle invoque en vain un époux devenu la proie de la mort.

LYCUS.

Il ne l'entend pas et ne viendra pas la défendre.

AMPHITRYON.

Non, jamais.... si quelqu'un des dieux ne le rappelle à la vie.

LYCUS.

Va auprès d'elle, et fais la sortir du palais.

le piége où Hercule l'attend, prétend qu'il apperçoit Mégare dans l'enfoncement du Palais. Lycus, qui ne la voit pas ou ne la distingue pas, demande ce qu'elle fait, soit pour s'assurer qu'Amphitryon la voit en effet, soit pour la chercher lui-même des yeux. Ce jeu de théâtre ne paraît pas avoir été compris par les éditeurs et interprètes latins; ils ne l'ont du moins pas expliqué.

AMPHITRYON.

Je me rendrais coupable du meurtre, si je me chargeais d'un tel emploi.

LYCUS.

Eh bien! puisque tu t'en fais scrupule, moi qui suis exempt de frayeurs, je vais amener en ces lieux et les fils et la mère. — Gardes, suivez-moi, et ne tardons plus à faire succéder un doux repos à nos inquiétudes.

AMPHITRYON.

Va donc, et marche toi-même où tu es appelé par le sort. D'autres peut-être se livreront à d'autres soins. Mais attends-toi, puisque tu fais le mal qu'il est en ton pouvoir de faire, à éprouver à ton tour un traitement rigoureux.

SCÈNE II.

AMPHITRYON, LE CHOEUR.

AMPHITRYON.

O vieillard! il entre dans le palais,.... tout seconde nos vœux. Le méchant est pris dans les nœuds meurtriers des rêts tendus sous ses pas, à l'instant où il se flatte de nous percer le sein. J'entre afin de le voir tomber dans les bras de la mort; car c'est un doux spectacle que celui d'un ennemi mourant, qui paie le prix mérité des maux dont il fut l'auteur.

SCÈNE III.

AMPHITRYON dans le palais, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

La fortune change. Ce roi si puissant va descendre à son tour chez Pluton. O Justice! ô divine destinée qu'emporte un courant contraire!

AMPHITRYON dans le palais. [1]

Tu arrives enfin où t'attend la justice, ta mort va venger les outrages dont tu osas charger ceux qui valaient mieux que toi.

LE CHOEUR.

La joie fait couler de mes yeux des ruisseaux de larmes. Voilà enfin ce jour que le roi croyait n'avoir jamais à redouter.... Mais, ô vieillard [2]! voyons nous-mêmes ce qui se passe dans le palais, et sachons si l'on achève l'entreprise dont le succès doit combler nos vœux. *(Il s'avance vers le palais)*.

[1] Il faut supposer qu'Amphitryon dit cela en entrant dans le palais et voyant déjà Lycus entre les mains d'Hercule. Un savant critique conjecture que le nom de ce personnage a été mis là par erreur, et qu'il faut lui substituer celui du coryphée ou d'un demi-chœur.

[2] Il paraît que c'est ici un demi-chœur qui s'adresse à un autre demi-chœur.

SCÈNE IV.

LYCUS dans le palais, LE CHOEUR.

LYCUS.

Ciel!

LE CHOEUR.

Il commence enfin ce chant si doux à mon oreille, il fait retentir le palais. La mort n'est pas loin.... Il crie, il crie en gémissant le prélude de la mort.

LYCUS.

O terre de Cadmus! je péris par un odieux artifice.

LE CHOEUR [1].

D'autres ont péri par tes mains. Acquitte le prix de tes forfaits, supporte ton supplice, et satisfais du moins la justice irritée.

Quel mortel désormais, souillant les dieux par d'injustes blasphêmes, lancera d'insensés discours contre le ciel et ses fortunés habitans? qui dira que les dieux sont sans force? Vieillards, il n'est plus d'homme impie.

Le palais est dans le silence. Formons des chœurs nouveaux : car nos amis sont heureux et nos desirs sont satisfaits.

[1] Peut-être ces premiers mots sont-ils prononcés par Amphitryon dans le palais. En ce cas le chœur ne commencerait à parler que pour s'écrier : « Quel mortel désormais, etc. »

SCÈNE V.

LE CHOEUR, seul.

Les chœurs, les chœurs et les festins, voilà l'objet des soins de la ville sacrée de Thébé. Un changement heureux, un changement qui tarit nos larmes, enfante des chants de joie. L'illustre roi a disparu, notre ancien maître est sur le trône; il est sorti du port de l'Achéron. L'espérance a brillé au sein du désespoir.

Les dieux, les dieux sont attentifs aux discours de l'impie et à ceux de l'homme juste. L'or et la prospérité forment d'ambitieux projets et traînent après eux les revers. Dédaignant de porter les yeux sur les vicissitudes du temps, négligeant les lois et se livrant à l'injustice, ils brisent le char éclatant de l'opulence et du bonheur.

Ismène! charge-toi de couronnes : dansez, palais brillant de la ville aux sept tours! Dircé, qui roules de belles eaux! et vous, nymphes de l'Asopus! sortez de l'onde paternelle, venez chanter de concert le combat triomphant d'Hercule! O rocher ombreux de Pythos! palais des nymphes d'Hélicon! accourez, faites retentir d'accens joyeux les murs de ma patrie; ces murs où des héros sortirent du sein de la terre, bataillon guerrier, couvert de boucliers

d'airains; vaillant soldats qui ont transmis cet État aux enfans de leurs enfans, lumière sacrée des Thébains.

O double nœud de la couche nuptiale, formé par un mortel et par Jupiter! oui, la fille[1] de Persée reçut dans son lit le maître des dieux. O Jupiter! ton ancienne alliance devient à mes yeux digne de foi, et se manifeste enfin au-delà de mes espérances. Le temps a montré la valeur d'Hercule brillante d'un éclat immortel; on a vu ce héros sortir des antres de la terre; il a quitté le palais infernal de Pluton.... Nous l'aimons mieux pour notre maître que le fils dégénéré de nos rois[2].... C'est en ce jour qu'on peut juger, par le succès du combat homicide, si la justice est toujours agréable aux dieux.

Une furie paraît dans les airs, conduite par la déesse Iris.

— O ciel! vieillards, partagez-vous mon effroi? Quel est ce spectre que j'aperçois sur le palais?...

[1] Grec : *La Perseïde*, c'est-à-dire *Alcmène*. Elle n'était pas fille, mais petite-fille de Persée. Son père était Electryon. Mais je n'ai pu exprimer cela dans le texte. Voyez la note sur les *Héraclides*, acte V, scène I.

[2] Hercule était étranger. Lycus se vantait d'être descendant de Thébé. Je crois que le chœur prévient cette remarque, et qu'il oppose à dessein le droit de la vertu à celui de la naissance. Il dit qu'Hercule est un tyran meilleur qu'un chef légitime, mais dégénéré.

Fuyons.... fuyons.... pressons nos pas tardifs... éloigne-toi [1].

O roi Péan [2] ! sois notre défenseur, et détourne les maux qui menacent nos têtes !

[1] Il s'adresse à l'un des vieillards du chœur.

[2] Apollon.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRIS, LYSSA[1], LE CHOEUR.

IRIS.

RASSUREZ-VOUS, vieillards; vous voyez à la fois Lyssa, fille de la Nuit, et Iris, la messagère des dieux : nous ne venons point perdre cette cité, c'est contre un homme seul que nous armons notre courroux, nous poursuivons le fils de Jupiter et d'Alcmène. Lorsqu'il n'avait point encore achevé ses pénibles travaux, il était sous la sauve-garde de la destinée. Jupiter son père ne permettait point que ni moi ni Junon nous pussions le persécuter. Mais maintenant qu'il a accompli les ordres d'Eurysthée, Junon veut qu'il se souille d'un nouveau sang et qu'il devienne le meurtrier de ses enfans : tel est aussi l'objet de mes vœux.

Va donc, fille de la Nuit ténébreuse, furie étrangère à l'hymen, suis les transports de ton

[1] Ce nom signifie *Rage*.

inexorable cœur, lance sur ce mortel la rage, la fureur, le trouble parricide, les élans insensés, les redoutables danses de la folie, agite, tourmente son ame, charge-la de chaînes sanglantes. Que de sa propre main il emporte la couronne de sa florissante famille au delà des rives de l'Achéron; qu'il connaisse à ce trait le courroux de Junon, qu'il connaisse mon propre courroux. Non, les dieux n'ont plus de pouvoir, les mortels seuls sont redoutables, si celui-ci ne satisfait notre vengeance.

LYSSA.

Je suis née d'un père et d'une mère illustres, du sang d'Uranus[1] et de la Nuit : si je jouis de tant d'honneurs, ce n'est pas pour m'irriter contre les amis des hommes, et je ne me plais pas à les persécuter. Je veux donc vous exhorter encore, Junon et toi, avant de vous voir suivre une route trompeuse, à prêter l'oreille à mes discours. Ce mortel dans la maison duquel tu m'envoies, est célèbre chez les dieux et chez les humains. Portant la paix dans des régions où personne n'osait pénétrer et sur le sauvage Océan, seul il a relevé les autels des dieux renversés par des mains impies. Je t'invite donc de nouveau à ne point former contre lui de sinistres desseins. . . . .

[1] Uranus signifie le *ciel*.

IRIS.

Ne [1] blâme pas une entreprise que Junon et moi avons formée de concert.

LYSSA.

Je voudrais vous ramener au chemin de la sagesse dont vous vous écartez.

IRIS.

L'épouse de Jupiter ne t'a pas envoyée en ces lieux pour y étaler sa modération et la tienne.

LYSSA.

Que le soleil me soit témoin que j'agis contre ma volonté!... C'en est fait. Puisque la destinée me soumet à votre empire, je cours, je vole à ta voix, comme un chien docile à celle du chasseur, et je m'élance où tu m'appelles. Non, les flots mugissans de la mer en courroux, les secousses de la terre ébranlée, et les fureurs de la foudre n'excitent point un orage de douleurs pareil à celui que j'excite en me précipitant dans le sein d'Hercule. Je briserai son palais, je fondrai sur sa maison, ses fils seront mes premières victimes, lui-même, en les immolant, ne saura pas qu'il fait couler son propre sang, jusqu'à l'instant où il sera affranchi de mes transports.

[1] Ici commence le mètre trochaïque.

Je le vois;... déjà il secoue la tête à l'entrée de la carrière;... il roule en silence ses yeux féroces, égarés,... il ne peut contenir le souffle de la fureur, tel qu'un taureau qui s'apprête au combat, il frappe l'air d'affreux mugissemens, il invoque à grands cris les noires furies du Tartare,... Bientôt je t'entraînerai dans une plus funeste danse,... je sonnerai pour toi la trompette de la frayeur.

Iris, reporte vers l'Olympe tes pas légers et pleins de grâce, pour moi je me rends invisible, et je pénètre dans le palais d'Hercule.

SCÈNE II.

LE CHOEUR seul.

O ciel! Pleure, cité malheureuse! on moissonne la fleur de tes guerriers, on te ravit le fils de Jupiter. O Grèce infortunée! tu perds ton bienfaiteur, il est en proie aux fureurs de Lyssa.... Elle a fui sur son char chargée de gémissemens, elle presse ses coursiers de l'aiguillon, prête à commettre un attentat; la fille de la Nuit, la gorgone Lyssa aux yeux étincelans, au front hérissé de vipères dont les cent têtes frappent l'air d'affreux sifflemens. Un dieu en un instant fait disparaître le bonheur;.... un instant encore, ô malheureux enfans, et vous mourez de la main de votre père!... Malheureux que je suis!.... O Jupiter! ton fils

bientôt n'aura plus de fils. Les inexorables vengeances de la cruelle Lyssa le frappent de mille sanglantes plaies !.... Elle commence cette danse funeste que n'anime point le tambour des bacchantes, que n'orne point le thyrse de Bromius, ô maison infortunée ! elle commence par des libations de sang et non par des libations de Bacchus, avec les coupes de nectar.... O chers enfans, livrez-vous à la fuite....; c'est un cri d'alarme, un chant de mort qui retentit à vos oreilles, il lance contre vous la meute parricide... Ce n'est pas en vain que Lyssa remplit ce lieu de ses fureurs... Dieux! la tempête ébranle ce palais, ses voûtes tremblent et s'écroulent..... Hélas ! hélas ! ô malheur !... hélas ! hélas !.... Que mon cœur est touché du sort d'un père chargé d'ans, d'une mère si tendre qui voit s'évanouir ses plus douces espérances !... Ah! ah !... Que fais-tu, fils de Jupiter ? Tel que Pallas poursuivant Encelade, tu portes en ce palais le trouble et l'horreur du Tartare!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN MESSAGER, LE CHOEUR.

LE MESSAGER.

Citoyens blanchis par les ans !

LE CHOEUR.

Par quels cris effrayans m'appelles-tu?

LE MESSAGER.

L'horreur régne dans le palais.

LE CHOEUR.

Hélas ! il n'est pas besoin qu'un devin m'éclaire sur leur sort. Les fils d'Hercule ne sont plus. Hélas ! hélas !

LE MESSAGER.

Pleurez... jamais un plus juste sujet de larmes...

LE CHOEUR.

O meurtre abominable ! mains paternelles et ennemies tout à la fois !

LE MESSAGER.

..... Pourrait-il s'offrir à de fidèles amis ?

LE CHOEUR.

Comment le malheur du père a-t-il entraîné celui des enfans ? Apprends-nous sous quelle forme le céleste fléau est venu fondre sur ce palais, et par quelle fin ces innocentes victimes ont terminé leurs jours.

LE MESSAGER.

Après avoir immolé le roi et fait porter son corps hors du palais, Hercule offrait à l'autel de Jupiter un sacrifice expiatoire ; le chœur superbe de ses fils l'entourait, son père et son épouse étaient à ses côtés. On portait déjà la corbeille autour de l'autel, nous gardions un religieux silence. Le fils d'Alcmène tenait dans sa main droite le tison sacré et se préparait à le plonger dans l'eau lustrale. Tout à coup il s'arrête sans proférer une parole, ses enfans étonnés portent sur lui des regards inquiets ; mais à l'instant ses traits s'altèrent, ses yeux roulent dans sa tête et laissent voir au dehors le fond de leurs orbites sanglantes ; l'écume coule de ses lèvres et souille son visage couvert d'une noble chevelure. Il s'écrie avec un rire plein de fureur : « O Jupiter ! mon père ! pourquoi expier » le sang avant d'avoir répandu celui d'Eurysthée ? » pourquoi m'imposer la loi de faire un double sa-

» crifice? J'apporterai dans ce palais la tête de mon » ennemi, et je purifierai mes mains de deux » meurtres à la fois. Répandez cette eau, jetez » loin de vous ces corbeilles; c'est mon arc que » je demande : Où sont mes armes? Je pars pour » Mycènes. Des leviers,.... des hoyaux,... tom- » bez, superbes édifices; le fer ne respecte pas » l'art industrieux des Cyclopes [1] ». En pronon- çant ces mots, il croit monter sur un char rapide et presser les coursiers qui volent vers Mycènes. Ses serviteurs troublés se regardaient l'un l'autre et se disaient avec un souris mêlé de crainte. « Est- » ce un jeu que cette fureur? à quels écarts se livre » notre généreux maître? » Cependant après avoir erré dans le palais, il s'arrête dans le lieu réservé pour les hommes [2], il s'écrie qu'il arrive dans la ville de Nisus [3], il croit entrer dans le palais, il se repose un instant comme s'il prenait un léger repas, puis se lève et croit traverser les bois épais de l'isthme de Corinthe. Là, se dépouillant de son manteau, il livre contre les airs un combat furieux; sans nommer l'ennemi qu'il terrasse, il célèbre bientôt sa propre victoire. Enfin il est à Mycènes

[1] Grec : Il faut prendre des leviers et des hoyaux, afin qu'avec le fer tordu, je renverse les édifices arrangés par les Cyclopes au moyen de la règle rouge et du ciseau.

[2] Cet appartement se nomme en grec, d'un seul mot, *andrôn*.

[3] Mégares.

et frémissant de rage il menace Eurysthée : Amphitryon s'empare du bras redoutable d'Hercule : « Mon fils, s'écrie-t-il, quel égarement ! quelle » fureur ! Les mânes de l'ennemi que tu viens de » frapper te poursuivent-ils, ont-ils troublé ta rai- » son? » Hercule croit voir le père d'Eurysthée, qui lui tend une main suppliante. Il le repousse. Il arme son arc d'une flèche homicide et dirige ses coups contre ses propres fils, qu'il croit être ceux d'Eurysthée. Saisis d'effroi, ils fuient au hasard, l'un cherche un asile dans les voiles de sa mère, l'autre à l'ombre d'une colonne, le troisième fuit à l'autel et s'y tapit tremblant, tel qu'un oiseau palpitant de frayeur. Mégare crie à son époux.... « Malheureux père ! que fais-tu ? arrête, ce sont « tes fils ». Le vieillard, les serviteurs poussent les mêmes cris. Hercule, sans les entendre, poursuit son fils autour de la colonne, et s'arrêtant tout à coup par un mouvement contraire, il lui perce le sein d'un formidable trait ; l'infortuné tombe en rendant le dernier soupir et teint le marbre de son sang. Hercule triomphe et s'écrie. « Voi- » là donc enfin l'un des fils d'Eurysthée atteint du » coup mortel ; l'injuste haine de son père désor- » mais n'est plus impunie. » En même temps, il bande son arc contre celui qui se cachait sous l'autel ; l'enfant effrayé s'élance aux pieds de son père, et lève ses mains suppliantes vers son sein. « Mon

» père, s'écrie-t-il, épargnez ma vie, je suis à » vous, je suis votre fils; ce n'est pas le fils d'Eurys- » thée, c'est le vôtre que vous menacez ». Alcide roulant dans sa tête les yeux farouches de la Gorgone, et voyant son fils moins éloigné que la portée du trait, porte le bras au-dessus de sa tête dans l'attitude d'un forgeron qui soulève un pesant marteau, il lance la flèche homicide sur la tête blonde du jeune enfant et lui brise les os du crâne. Il veut ensuite immoler une troisième victime; l'infortunée Mégare pour la dérober à sa rage, l'entraîne, fuit et s'enferme dans le fond du palais avec ce dernier objet de ses craintes et de son amour. Son époux furieux se croit aux portes des Cyclopes [1], il fond sur celles qui servent d'asile à Mégare, les ébranle, les brise, renverse tout ce qui s'oppose à son passage et perce du même trait et le fils et la mère. Puis s'élançant comme un coursier, il menaçait déjà l'infortuné vieillard, quand tout à coup paraît une image auguste, la guerrière Pallas brandissant sa lance élevée jusqu'à l'aigrette de son casque; elle lance un rocher contre le sein d'Hercule; le choc arrête le héros brûlant de la soif du carnage et le jette dans un sommeil profond. Il tombe avec fracas, et va heurter dans sa chûte une colonne qu'a brisée en s'écroulant la voûte du

[1] De Mycènes, fondée par les Cyclopes.

palais, mais qui restait debout sur sa base. Aussitôt revenus de notre frayeur, n'étant plus forcés de fuir, nous aidons au vieillard à charger de liens les bras du héros, et nous l'attachons à la colonne afin qu'en sortant du sommeil, il ne puisse point causer de nouveaux malheurs...... L'infortuné! il dort,...... hélas, d'un funeste sommeil,...... couvert du sang de ses enfans et de son épouse. Est-il quelque mortel dont le sort soit plus digne de pitié!

SCÈNE II.

LE CHOEUR[1],

Le meurtre qu'Argos a vu commettre, le sang versé par les filles de Danaüs a été jusqu'à ce jour le crime le plus atroce et le plus éclatant dont la Grèce ait été souillée. Le coup frappé par la main du héros né de Jupiter, surpasse et fait oublier cet attentat. Je pourrais rappeler le meurtre du fils unique de Procné qui fut immolé aux muses[2]; mais toi, ô infortuné! en proie à un destin furieux,

[1] Cet intermède est ménagé pour prolonger le sommeil d'Hercule.

[2] Procné offrit à son époux les membres de son fils dans la fête des orgies, et animée de l'esprit des bacchantes; peut-être le poëte veut-il rappeler cette circonstance en nommant les muses; peut-être aussi fait-il allusion à la métamorphose de Procné et de Philomèle. Les oiseaux, surtout le rossignol, sont les favoris des muses.

tu as égorgé à la fois trois victimes nées de ton propre sang. Par quels gémissemens, par quels cris, par quels chants de mort célébrerai-je le chœur de Pluton?

Dieux!... voyez.... les portes du palais ouvrent leurs doubles battans... Hélas!... voyez ces infortunés enfans couchés près de leur malheureux père;... il dort d'un sommeil effrayant hors de l'enceinte souillée de sang[1]. Des liens assujettis par mille nœuds entrelacés entourent le corps d'Hercule et l'attachent aux colonnes du palais.... L'infortuné vieillard, tel qu'un oiseau gémissant, privé de ses chers nourriçons, s'avance d'un pas lent au milieu de ces objets douloureux, et déjà il est près de nous.

[1] Ce mot me paraît placé là pour indiquer que le lieu de la scène ne devait pas être souillé de sang. Il paraît cependant qu'on devait apercevoir les corps dans l'enfoncement; du moins le chœur les voit.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

ACTE VI.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMPHITRYON, LE CHOEUR, HERCULE dormant.

AMPHITRYON.

O Thébains! ô vieillards! silence..... silence.... laissez cet infortuné dans les bras du sommeil oublier un instant ses maux[1].

LE CHOEUR.

O vieillard! je pleure à la fois et toi, et tes enfans, et cette tête chargée de triomphes.

AMPHITRYON.

Éloignez-vous,.... ne faites point de bruit,... n'élevez pas la voix. Craignez de troubler un repos si précieux.

LE CHOEUR.

Dieux! quel carnage!

AMPHITRYON.

Ah!... ah!... Retirez-vous..... Son corps étendu vient de se soulever. Ne pouvez-vous, ô vieillards!

[1] Cette scène a un rapport remarquable avec la scène IV de l'acte I d'*Oreste*.

gémir sans élever la voix? tremblez, s'il s'éveille, de lui voir briser ses liens, porter la destruction dans ces murs, immoler son père et renverser le palais de ses aïeux.

LE CHOEUR.

Je ne puis, je ne puis imposer silence à ma douleur[1].

AMPHITRYON.

Paix!...... je veux observer sa respiration;..... laissez-moi prêter une oreille attentive.

LE CHOEUR.

Dort-il[2]?

AMPHITRYON.

Oui, il dort... d'un funeste sommeil.... meurtrier de son épouse,... meurtrier de ses enfans,.... qui reposent percés des traits dont il a fait résonner la corde de son arc homicide.

LE CHOEUR.

Donne un libre cours à tes larmes.

AMPHITRYON.

Je pleure les enfans que j'ai perdus.

LE CHOEUR.

Hélas! je gémis sur le sort de ton fils. Hélas! hélas! ô malheureux vieillard!

[1] Le grec dit seulement: *Impossible, impossible à moi.*

[2] Il paraît que le chœur est à sa place ordinaire, à l'orchestre, assez loin d'Hercule.

AMPHITRYON.

Paix, paix!.... il s'éveille.... il se retourne de nouveau. Il est temps de me retirer et de chercher un asile dans le palais.

LE CHOEUR.

Rassure-toi. La nuit couvre ses paupières.

AMPHITRYON.

Observez ses mouvemens. Hélas! au comble du malheur je ne cherche point à me dérober à la mort; mais en immolant un père, l'infortuné ajouterait des maux plus grands à ceux dont il est accablé; aux furies dont il est agité, se joindraient celles qui vengent le sang paternel.

LE CHOEUR.

Ah! le destin devait terminer ta vie le jour où tu vengeas la mort des frères de ton épouse[1], où tu renversas la citadelle des Taphiens élevée au milieu des flots!

AMPHITRYON.

Fuyez, vieillards, fuyez loin du palais;.... il s'éveille, fuyez, dérobez-vous à ses transports..... Bientôt accumulant meurtres sur meurtres, il va remplir la ville de Cadmus de toutes les fureurs des Bacchantes.

[1] Les frères d'Alcmène tués par les Taphiens.

SCÈNE II.

AMPHITRYON, LE CHOEUR, HERCULE sortant du sommeil.

HERCULE.

O Jupiter! pourquoi ta haine poursuit-elle ton fils avec tant de fureur? pourquoi l'as-tu jeté dans cet océan de douleurs[1]?

O ciel!... Je respire encore, je vois tous les objets qui doivent s'offrir à mes regards,... le ciel, la terre, les traits que lance l'astre du jour... Mais quel orage trouble mon sein?... Quel tumulte effrayant règne au fond de mon cœur?... Je sens mon haleine inégale, brûlante, sortir de mes poumons avec un pénible effort...

Ciel!... pourquoi ces liens qui chargent ma poitrine et mes bras encore pleins de vigueur? Pourquoi, tel qu'un vaisseau sur le rivage, suis-je attaché à cette colonne brisée?.... Ces lieux, je n'en doute point, sont voisins du séjour des morts...... Mes fléches aîlées, mon arc et mes traits sont répandus à terre autour de moi, ces traits qui jadis suspendus à mon bras protégeaient ma vie et que je protégeais à mon tour.... Serais-je descendu de nouveau dans les enfers? Eurysthée m'aurait-il

[1] M. Musgrave croit que c'est le chœur qui dit ces deux premiers vers.

forcé à parcourir deux fois le même chemin?..... Mais je n'aperçois ni le rocher de Sisyphe, ni Pluton, ni le sceptre de la fille de Cérès. Je suis frappé d'étonnement. J'ignore en quels lieux le sort m'a transporté. *(Il fait un cri pour appeler quelqu'un.)* N'y a-t-il aucun de mes amis, ou près de moi, ou loin de moi, qui puisse porter remède à l'ignorance où je suis de ma destinée? Car je ne puis reconnaître clairement aucun des objets qui ont coutume de frapper mes sens.

AMPHITRYON.

Vieillards, je veux approcher de celui qui cause ma douleur.

LE CHOEUR.

Je te suivrai[1], je ne trahirai point l'infortune.

HERCULE.

O mon père! pourquoi ces larmes? pourquoi voiler vos yeux, et vous éloigner ainsi d'un fils qui vous est cher?

AMPHITRYON.

O mon fils!... oui, tu es mon fils, quel que soit ton funeste sort.

HERCULE.

Quel est donc ce sort rigoureux qui fait couler vos pleurs?

[1] Ici donc le chœur monte de l'orchestre sur la scène, pour s'avancer avec Amphitryon jusque vers la colonne brisée.

AMPHITRYON.

Hélas! un dieu même ne le supporterait pas sans gémir.

HERCULE.

Vos paroles sont effrayantes...... mais elles ne m'expliquent point mon malheur.

AMPHITRYON.

Tu le vois de tes propres yeux, si tu jouis de ta raison.

HERCULE.

Expliquez-vous, si vous avez quelque reproche à me faire.

AMPHITRYON.

Je m'expliquerai, s'il ne faut plus que je redoute une Bacchante de Pluton.

HERCULE.

Dieux! quel funeste mystère!

AMPHITRYON.

Je veux m'assurer que tu es bien rendu à toi-même.

HERCULE.

Je n'ai du moins aucun souvenir de m'être livré à d'insensés transports.

AMPHITRYON.

Vieillards, romprai-je ses liens? que dois-je faire?

HERCULE.

Brisez-les, et nommez-moi celui qui m'en a chargé; car je supporte impatiemment cet outrage.

AMPHITRYON.

Qu'il te suffise de connaître une partie de tes malheurs. Laisse les autres dans l'oubli.

HERCULE.

C'en est trop. Je ne veux pas n'être instruit que par le silence.

AMPHITRYON.

O Jupiter! vois-tu ces fléaux lancés du trône de Junon?

HERCULE.

Ai-je donc éprouvé de nouveau sa haine?

AMPHITRYON.

Ne t'occupe pas des maux dont cette déesse t'accable; contente-toi de déplorer ceux dont tu es toi-même l'auteur.

HERCULE.

Je suis perdu. Quelle calamité allez-vous m'annoncer?

AMPHITRYON.

Porte les yeux sur ces corps sanglans.

HERCULE.

Dieux! quels objets s'offrent à ma vue!

AMPHITRYON.

C'est toi-même, ô mon fils! qui as fait à tes enfans cette guerre cruelle, indigne de ta valeur.

HERCULE.

Pourquoi me parlez-vous de guerre? quelle est celui qui les a fait périr?

AMPHITRYON.

Toi,..... tes traits,.... la divinité qui a conduit ton bras.

HERCULE.

Que dites-vous?..... achevez, ô mon père!..... puisque c'est vous qui devez m'apprendre mon malheur : comment ai-je commis cet attentat?

AMPHITRYON.

Dans un transport de fureur.... Hélas! quel douloureux récit exiges-tu de moi!

HERCULE.

Et suis-je donc aussi le meurtrier de mon épouse?

AMPHITRYON.

Ta main seule a frappé tous ces funestes coups.

HERCULE.

Hélas! un nuage de gémissemens s'élève autour de moi.

AMPHITRYON.

Voilà le sujet des larmes que tu m'as vu répandre.

HERCULE.

Est-ce moi encore qui; en proie aux fureurs des Bacchantes, ai renversé les murs de mon propre palais?

AMPHITRYON.

Je ne sais qu'une chose, le malheur t'environne de toutes parts[1].

HERCULE.

Où m'a saisi ce transport? en quels lieux a commencé ma ruine?

AMPHITRYON.

A l'autel où tu purifiais tes mains avec le feu.

HERCULE.

Ciel! pourquoi épargner ma vie? pourquoi tarder à m'élancer du haut d'un roc glissant, ou à frapper mon cœur d'un fer acéré, afin que ces enfans du moins trouvent en moi le vengeur de leur sang? ou pourquoi hésiter encore à livrer moi-même mon corps en proie aux flammes dévorantes pour écarter l'opprobre dont mes jours sont couverts?

Mais, hélas! tandis que je forme des projets de

[1] Comme une divinité avait excité Hercule à commettre ces attentats, il paraît qu'Amphitryon, par une sorte de scrupule religieux, n'ose expliquer mieux sa pensée.

mort, je vois s'avancer vers moi Thésée, un parent, un ami;... je ne puis me dérober à ses regards, mes fureurs parricides vont être sous les yeux du plus cher des mortels qu'unissent à moi les nœuds de l'hospitalité!... Hélas! que ferai-je? où trouverai-je une solitude de douleur?... dans les plaines de l'air, ou dans les abymes souterrains?..... Ah, du moins que ce voile [1] couvre ma tête de ténèbres; car je rougis des excès où je me suis abandonné, et je ne veux pas, rejetant sur mon ami ce sang chargé de malédiction [2], faire partager à un innocent la peine de mes attentats.

SCÈNE III.

THÉSÉE, AMPHITRYON, HERCULE voilé, immobile et muet, LE CHOEUR[3].

THÉSÉE.

Je viens, ô vieillard! porter à ton fils le secours de ma lance, suivi d'une troupe de guerriers Athé-

[1] Ce voile est, comme le grec l'exprime, le manteau nommé *péplos*, le même dont Agamemnon s'enveloppe au sacrifice d'Iphigénie; c'était un usage constant dans l'excès de la douleur.

[2] Les anciens croyaient que l'aspect d'un homme criminel avait une funeste influence.

[3] Le chœur ne se mêle point à l'entretien des autres acteurs dans ces deux dernières scènes; mais il est présent, et placé sans doute à l'orchestre; car rien n'indique qu'il se retire, et il dit un mot à la fin de la pièce.

niens, qui m'attendent armés sur les rives de l'Asopus. Un bruit s'est répandu dans la terre d'Érechthée; on dit que Lycus s'est emparé du trône de Thèbes et vous fait une injuste guerre. Voulant payer de retour les bienfaits d'Hercule qui m'a fait sortir du séjour de la mort, je suis parti dans le dessein de vous offrir mon bras et mes amis, pour vous dérober au danger... Mais que vois-je? serais-je arrivé trop tard pour prévenir les maux que j'ai craints?... Qui a fait périr ces enfans? Quel est celui à qui cette femme était unie? Ces jeunes infortunés ne sont pas morts dans le combat... Hélas, je découvre ici les traces de quelque malheur imprévu.

AMPHITRYON.

O toi qui tiens sous tes lois le côteau couronné d'oliviers!...

THÉSÉE.

Pourquoi les premiers accens de ta voix sont-ils si lugubres et si douloureux[1]?

AMPHITRYON.

Les dieux nous font éprouver leurs plus cruelles rigueurs.

[1] Depuis le premier mot que vient de dire Amphitryon, jusqu'au moment où Thésée s'adresse à Hercule, le poëte emploie le mètre lyrique; il est donc probable qu'Amphitryon, en s'adressant à Thésée, chante avec un accent très-douloureux. C'est là sans doute ce qui motive la question de Thésée.

THÉSÉE.

Qui sont ces enfans sur qui tu répands des larmes?

AMPHITRYON.

C'est mon fils, c'est mon infortuné fils qui les a fait naître; c'est lui-même, hélas, qui les a fait mourir; c'est lui qui s'est souillé de leur sang.

THÉSÉE.

Ne prononce pas de tels blasphêmes.

AMPHITRYON.

Plût au ciel que je pusse m'en abstenir!

THÉSÉE.

Quel effrayant discours!

AMPHITRYON.

Nous sommes la proie de la mort, nous quittons pour jamais le séjour des vivans.

THÉSÉE.

Hélas! qu'ai-je entendu? Comment a-t-il pu commettre un tel attentat?

AMPHITRYON.

Dans l'orage de la fureur. L'hydre aux cent têtes avait versé sur lui ses funestes poisons.

THÉSÉE.

C'est Junon qui a frappé ce coup cruel!..... Mais, ô vieillard, quel est cet homme que la mort a épargné [1]?

AMPHITRYON.

C'est mon fils, ce fils si fameux par tant de travaux, qui suivit les dieux aux champs de Phlégra, et s'illustra dans ce combat où succombèrent les géans.

THÉSÉE.

Hélas! fut-il jamais un sort plus déplorable?

AMPHITRYON.

Non, jamais on ne vit un mortel plus chargé de douleurs, plus persécuté par le destin.

THÉSÉE.

Pourquoi couvre-t-il de ses voiles sa tête infortunée?

AMPHITRYON.

Il redoute ta vue, ton amitié fraternelle, le sang versé par sa main parricide.

[1] Le texte est altéré. J'ai suivi la conjecture de M. Tyrwhitt. Thésée en entrant, frappé du spectacle de plusieurs corps étendus sans vie, ne fait point attention à Hercule qui demeure immobile et enveloppé dans son voile ; ensuite il l'aperçoit, et reconnaît qu'il est vivant à son attitude, ou à quelque mouvement.

THÉSÉE.

Eh! tous ses maux ne sont-ils pas les miens?.... Découvre son visage.

AMPHITRYON.

Mon fils, écarte ce voile de dessus tes yeux, écarte-le et montre-toi aux regards de l'astre du jour. Rappelle ton courage qui peut seul modérer ta douleur. Je t'en conjure par ton visage, par ta main, par tes genoux que j'embrasse, par ces larmes de la vieillesse que je viens répandre à tes pieds. O mon fils! adoucis ce chagrin pareil aux fureurs d'un lion sauvage, de peur qu'il ne te livre encore à d'homicides, à de sacriléges rugissemens; veux-tu ajouter de nouveaux malheurs à ceux dont tu es accablé?

THÉSÉE.

Oui, ô infortuné! qui demeures immobile sur ce siége de douleur! je te demande à mon tour de découvrir ton front aux yeux de ton ami. Hélas! est-il quelques ténèbres dont les noires ombres puissent cacher l'excès de tes malheurs?.... Pourquoi m'écartes-tu de la main et me fais-tu signe de fuir [1]? tu crains que tes paroles ne soient une souil-

[1] Le mot *fuir* n'est pas dans le texte des manuscrits, c'est une conjecture de M. Reiske que j'ai beaucoup hésité d'admettre. Voici le sens qu'offre la leçon vulgaire : « Pourquoi tendant la » main vers moi, me montres-tu ces corps sanglans, de peur que » la souillure de tes paroles ne m'atteigne? »

lure pour moi et ne me portent une funeste atteinte? Je ne m'alarme point d'un mal que je partagerai avec toi; car j'ai aussi partagé ton bonheur. Voilà ce que je ne dois point oublier. Tu m'as rendu à la lumière, tu m'as fait sortir du séjour des morts. Loin de moi ces lâches amis chez qui vieillit la reconnaissance, dont l'amitié mercenaire veut jouir des succès sans partager les revers et sans affronter la tempête! Lève toi, découvre ta tête infortunée, ne crains pas d'envisager un ami. Un mortel généreux supporte les calamités que les dieux dispensent et ne s'oppose point à leurs décrets les plus rigoureux [1].

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HERCULE dévoilé [2].

HERCULE.

Thésée, as-tu vu les corps sanglans de mes fils?

THÉSÉE.

Je sais tout, j'ai sous les yeux ce douloureux spectacle.

[1] Le grec dit seulement : *Et ne refuse point.* J'ai craint que ce mot employé seul en français ne manquât de clarté.

[2] Il paraît du moins que Thésée l'oblige ici à se découvrir à ses regards. Et j'ai cru devoir marquer cette circonstance par un changement de scène, quoiqu'il ne paraisse aucun nouveau personnage.

HERCULE.

Comment donc oses-tu découvrir mon front aux regards de l'astre du jour?

THÉSÉE.

Pourquoi les éviter? Un dieu [1] peut-il être souillé par les regards d'un mortel?

HERCULE.

Fuis, ô malheureux! fuis la contagion de mon crime.

THÉSÉE.

Il n'en est point pour un ami.

HERCULE.

O nobles sentimens! je sais que mon amitié te servit avec zèle.

THÉSÉE.

Je reçus tes bienfaits, je dois partager tes disgraces.

HERCULE.

Prends pitié d'un malheureux père couvert du sang de ses enfans.

THÉSÉE.

Je viens mêler mes larmes aux tiennes.....

HERCULE.

Vis-tu jamais un mortel en proie à des maux si cruels?

[1] Le Soleil.

THÉSÉE.

On ne voit sous les cieux que des infortunés[1].

HERCULE.

Et c'est pour cela que je me prépare à mourir.

THÉSÉE.

Penses-tu que les dieux soient touchés de ces menaces?

HERCULE.

Si les dieux sónt superbes, Hercule l'est comme eux.

THÉSÉE.

Arrête : crains par de tels discours de t'attirer de nouvelles peines.

HERCULE.

Ils ont comblé la mesure des maux, et n'ont plus de tourmens pour déchirer mon cœur[2].

THÉSÉE.

Que vas-tu faire? où t'entraînera ton courroux?

[1] Je ne me flatte pas d'avoir traduit le texte d'Euripide dans ces trois phrases de dialogue : « Je viens, etc. — infortunés. » Ce texte est altéré, et les conjectures des commentateurs peu satisfaisantes.

[2] Le sens littéral de ce beau vers que je n'ai pas su conserver, est celui-ci : « Je regorge de maux : il n'est plus de place où on » en puisse mettre. »

HERCULE.

Je veux mourir et rentrer dans les enfers d'où je suis sorti.

THÉSÉE.

Tu tiens là des discours dignes d'un homme vulgaire.

HERCULE.

Et toi, exempt des maux que je souffre, tu me prodigues des conseils.

THÉSÉE.

Quoi! celui que j'entends est ce même Hercule qui a bravé tant de maux....

HERCULE.

Je n'en souffris jamais de pareils, si, du moins, on peut mesurer les douleurs.

THÉSÉE.

Le bienfaiteur des mortels, leur noble et généreux ami!

HERCULE.

Ces mortels que j'ai servis ne soulageront pas mes souffrances. Junon remporte la victoire.

THÉSÉE.

Non, la Grèce ne souffrira point que tu meures pour expier une funeste erreur.

HERCULE.

Thésée, écoute les raisons que j'oppose à tes conseils, je vais te faire connaître ce qui, dans cet instant, et même dès long-temps, rend pour moi la mort préférable à la vie. Avant tout, je suis né d'un père qui, meurtrier de mon aïeul [1], et tout souillé de son sang, s'unit à la fille de cet infortuné vieillard, à cette même Alcmène de qui j'ai reçu le jour : lorsque les fondemens de l'édifice sont ruineux, il faut bien, hélas! que ceux dont la vie repose sur cette bâse, voient chanceler leur bonheur. Jupiter même, quel que soit celui qu'on nomme Jupiter, ne m'a donné la naissance que pour offrir à Junon un objet de haine. . . . . . Ne t'offense pas de mes discours, ô vieillard! car c'est toi et non Jupiter, que je regarde comme mon père.

J'étais encore pendant à la mamelle, lorsque l'épouse de Jupiter envoya secrètement dans mon berceau deux serpens monstrueux, afin de me *faire* périr. Parvenu au terme de l'adolescence, est-il besoin de rappeler tous les maux que j'ai soufferts? lions, typhons au triple corps, géans, guerriers quadrupèdes, quels monstres n'ai-je point combattus? J'ai vaincu les Centaures, j'ai tué l'hydre in-

[1] Amphitryon avait tué involontairement Électryon, père d'Alcmène.

fernale, ce monstre armé de tous côtés de têtes toujours renaissantes. Après avoir parcouru la longue chaîne de mille autres travaux, je suis descendu chez les morts, afin d'amener à la lumière le monstre à trois têtes, gardien du palais de Pluton. Enfin, pour couronner cet édifice de douleurs, j'ai plongé ma main parricide dans le sang de mes enfans. Voilà donc maintenant à quoi me réduit l'inflexible nécessité ; il ne m'est plus permis d'habiter Thèbes, cette ville si chère à mon cœur ; ou si je veux y demeurer encore, vers quel temple, vers quelle assemblée d'amis et de citoyens tournerai-je mes pas? Je porte avec moi des déesses [1] qui ne sont pas d'un facile abord. Irai-je donc à Argos? Et comment le pourrais-je, puisque je dois m'exiler de ma patrie [2]? Mais n'est-il point d'autre cité qui puisse me donner retraite?... Hélas! à peine y serai-je connu, qu'on me verra avec horreur, qu'on lancera contre moi des traits amers et déchirans. « N'est-ce pas là, dira-t-on, ce fils « de Jupiter qui a égorgé ses enfans et son épouse? » Qu'il aille porter ailleurs la peine due à son cri- » me! » Pour l'homme qui a joui du nom de fortuné, les revers sont accablans ; celui qui vécut toujours dans la misère, la supporte sans peine ; il est lié à l'infortune par des nœuds formés dès sa

[1] Grec : *Des Atès*, c'est-à-dire : *des calamités*, qui éloignent la compassion. R.-R.

[2] La loi l'ordonnait.

naissance [1]. Le sort le plus rigoureux, est le seul terme où je puisse tendre. Tout m'accuse. La terre élevera la voix pour m'interdire l'usage de ses biens; la mer, les sources des fleuves me refuseront un asyle; repoussé tour à tour de leur sein, j'offrirai un spectacle pareil à celui d'Ixion enchaîné sur la roue. Il vaut mieux sans doute ne point m'exposer en cet état aux yeux de ces mêmes Grecs, qui furent témoins de ma gloire. Et pourquoi faut-il que je respire encore? Quel avantage peut m'offrir une vie inutile désormais et chargée d'impiété?... Que l'illustre [2] épouse de Jupiter danse et fasse résonner sous ses pas le palais du roi de l'Olympe; car elle a accompli tous les projets qu'elle nourrissait en son cœur. L'homme qui tenait le premier rang parmi les héros de la Grèce, est maintenant renversé dans la poussière, sans espoir de se relever jamais. Et quel est le mortel qui porterait ses vœux à une telle divinité? qui adorera une déesse qui, à cause d'une femme et pour satisfaire sa jalousie contre l'amante de Jupiter, perd à jamais le bienfaiteur des Grecs, innocent à son égard de toute espèce d'offense?

[1] Pour que ceci s'accorde avec ce qui précède, il faut donner aux mots *fortune* et *misère* le sens des mots *gloire* et *opprobre*. En effet Hercule a parlé de lui-même comme étant né dans le malheur, mais non dans la bassesse.

[2] Ironiquement.

THÉSÉE.

Oui, c'est l'épouse de Jupiter, ce n'est point une autre divinité qui t'a livré ce funeste combat : tu l'accuses avec justice.... Je sais[1] qu'il est plus aisé d'exhorter que de souffrir.... Mais aucun des mortels, aucun même des dieux n'est exempt des outrages de la fortune, si du moins les récits des poëtes ne sont pas mensongers. N'ont-ils pas souillé la couche nuptiale et formé entr'eux des nœuds que réprouvent toutes les lois? Ne les a-t-on pas vus, pour posséder un trône, charger leurs pères de honteux liens? Toutefois ils habitent l'Olympe et soutiennent la pensée des attentats qu'ils ont commis. Que diras-tu donc toi qui, né mortel, supportes impatiemment les coups du sort auxquels les dieux se montrent soumis[2]?

La loi t'oblige à quitter Thèbes;... suis-moi donc dans la citadelle de Pallas. Là tu purifieras tes mains du sang dont elles sont souillées, et tu partageras mon palais et ma fortune. Tous les présens que je reçus des citoyens, lorsque je tuai le

[1] *Je sais*. Ce mot n'est pas dans le grec ; je l'ai suppléé pour éclaircir le sens. Il paraît qu'il y a une courte lacune en cet endroit dans tous les manuscrits employés par les éditeurs; c'est du moins ainsi qu'en jugeaient Scaliger et Musgrave.

[2] Ceci rappelle un mot d'OEnone dans *Hippolyte*, tom. VII, pag. 44.

taureau de Crète [1], et que je délivrai sept vierges et sept jeunes adolescens [2], je te les offrirai. De tous côtés on m'a réservé des portions de terre ; je veux que désormais, elles portent toutes ton nom et t'appartiennent aussi long-temps que tu vivras, et après ta mort, lorsque tu seras descendu dans le royaume de Pluton, la cité d'Athènes t'honorera par des sacrifices et par des monumens de marbre élevés à ta gloire. Ce sera pour ses citoyens une brillante couronne de servir un homme doué de tant de vertu, et de mériter les louanges de tous les Grecs. Et moi, je t'aurai rendu le prix de la vie que tu m'as sauvée ; car c'est dans cet instant que tu as besoin des services de l'amitié. Lorsque les dieux nous favorisent, les amis nous sont peu nécessaires, la protection des dieux nous suffit alors qu'ils daignent nous l'accorder.

HERCULE.

Hélas, tous ces exemples sont étrangers à mes malheurs. Non, je ne pense point que les dieux se livrent à des amours incestueux, qu'ils chargent de liens les mains de leurs pères ; je ne l'ai jamais cru, je ne le croirai jamais, et l'on ne me persua-

[1] Grec : *Le taureau Gnossien*. Gnosse ou Cnosse était une ville située au nord de l'île de Crète. C'est le Minotaure qui est désigné par cette expression.

[2] Grec : *Deux fois sept adolescens*. C'était un tribut que les Athéniens étaient forcés d'offrir au Minotaure.

dera point que l'un d'eux se soit ainsi rendu maître de l'autre. Un dieu, s'il est dieu en effet, n'a besoin de personne; les poëtes ont inventé ces misérables récits. Cependant, quel que soit l'excès des maux que je souffre, je crains, je l'avoue, en fuyant la clarté du jour, d'être accusé de lâcheté : car celui qui ne sait point soutenir le poids des calamités, ne soutiendra pas non plus le choc de l'ennemi. J'attendrai donc[1] la mort. Je vais dans la ville dont tu es chef, et j'accepte avec reconnaissance tous les présens que tu me fais. Hélas, j'ai goûté l'amertume de mille funestes travaux : je n'en ai refusé aucun, jamais des ruisseaux de larmes n'ont coulé de mes yeux, et je ne pensais pas que je pusse être enfin réduit à verser des pleurs. Maintenant, je le vois, il faut que je devienne esclave de la fortune.

O vieillard ! vous me voyez forcé de m'exiler de ces lieux, vous me voyez chargé du meurtre de mes enfans ; livrez-les vous-même au tombeau ; couvrez leurs corps de leur funèbre parure, et honorez-les de vos larmes. Car pour moi la loi ne me permet pas de m'acquitter de ce devoir. Approchez-les du sein de leur mère, posez entre ses bras ces déplorables gages de la plus tendre union, chères victimes, que malgré moi, moi-même, infortuné, j'ai frappées du coup mortel. Et lorsque vous aurez

[1] Le mot grec est beaucoup plus fort: « J'attendrai de pied » ferme, avec constance, avec force. » Mais c'est un seul mot.

enfermé leurs corps dans le sein de la terre, continuez d'habiter en ces lieux, douloureusement, hélas !... mais toutefois, contraignez votre cœur à supporter avec moi la rigueur de ma destinée.

O mes enfans ! celui qui vous a donné la vie, votre père vous a donné la mort : vous ne jouirez point des honneurs dont je devais être comblé, du fruit de tant de travaux auxquels je me suis vu condamné ; vous ne partagerez point la gloire de votre père, vous ne goûterez point la plus noble des jouissances. Et toi, épouse infortunée, je t'ai moi-même arraché la vie ; ah ! j'ai payé d'un cruel retour ta tendresse et ta fidélité, ces longs et pénibles soins qui ont rempli pour toi le temps de mon absence. O mes enfans ! ô mon épouse ! ô malheureux père ! quel excès de douleur !.... quoi ! je vais me détacher de mes enfans, de la femme la plus chère !... ô cruelles douceurs de ces derniers embrassemens !.... Funestes traits ! que je vous retrouve avec horreur !... je ne sais s'il faut *les* reprendre ou les jeter loin de moi. Suspendus à mes côtés, ils me diront sans cesse : « C'est par nous » que tu as égorgé tes fils et ton épouse. Tu por- » tes avec toi les meurtriers de tes enfans... » Et je pourrais les tenir encore dans mes mains ?... Je pourrais.... Mais dépouillé de ces traits par qui j'ai signalé ma valeur dans la Grèce, dois-je donc me livrer moi-même en proie à mes ennemis et

me dévouer à une mort chargée d'ignominie?... Non, je ne m'en dessaisirai pas, il faut les prendre, et par un douloureux effort les garder toujours avec moi.

Thésée, j'attends encore un service de ton amitié. Accompagne-moi à Argos, afin d'y régler avec moi le prix qui m'est dû pour avoir apporté sur la terre le farouche Cerbère; de peur que loin de toi, seul et livré à ma douleur, je n'éprouve quelque funeste revers [1].

O terre de Cadmus! ô peuple Thébain! rasez vos têtes, portez le deuil avec moi; allez sur le tombeau de ces enfans, allez, et tous d'une commune voix, pleurez les morts, pleurez moi. Nous périssons tous à la fois frappés du même coup par la main de l'impitoyable Junon.

THÉSÉE.

Lève-toi, infortuné, c'est assez verser de larmes.

HERCULE.

Je ne puis;... mes membres roidis refusent de se mouvoir.

THÉSÉE.

Ainsi le malheur terrasse le plus fort des mortels.

HERCULE.

Que ne puis-je être changé en un rocher et perdre ainsi le souvenir de mes maux!

[1] Il craint une seconde attaque de fureur.

THÉSÉE.

Calme toi. Aide-toi du bras d'un ami qui veut te tenir lieu d'un fidèle serviteur.

HERCULE.

Non, je crains que le sang dont mes mains sont souillées, ne s'attache à tes vêtemens.

THÉSÉE.

Essuie, s'il le faut, ce sang, en t'appuyant sur moi ; n'épargne pas mon amitié. Rien ne peut l'effrayer.

HERCULE.

J'ai perdu mes enfans,... tu les remplaceras dans mon cœur.

THÉSÉE.

Jette ton bras autour de mon col, je guiderai tes pas.

HERCULE.

O doux liens qui unissent l'un à l'autre deux amis tendres et fidèles!.... mais, hélas! que l'un d'eux est digne de pitié!.... O vieillard! tel est l'homme que tous doivent souhaiter d'avoir pour ami.

AMPHITRYON.

Il sort d'une patrie féconde en vertus.

HERCULE.

Thésée, revenons sur nos pas.... je veux voir mes enfans pour la dernière fois.

THÉSÉE.

Hélas! crois-tu, en te livrant à ces transports, soulager le poids de ta douleur?

HERCULE.

J'ai besoin de les voir. Je veux les presser sur mon sein paternel.

AMPHITRYON.

Les voilà, mon fils, car ton desir s'accorde avec le mien.

Hercule s'abandonne à sa douleur en embrassant les corps de ses enfans.

THÉSÉE.

Ainsi tu perds le souvenir de tant de glorieux travaux?

HERCULE.

Tous les malheurs qui m'ont accablé, n'égalaient point celui sous lequel je succombe.

THÉSÉE.

Si l'on te voit gémir ainsi qu'une femme éplorée, tu auras terni l'éclat de ta gloire.

HERCULE.

Je m'abaisse à tes yeux; je te parais me trahir moi-même....

THÉSÉE.

Qu'est devenu le grand Hercule?

HERCULE.

.... Mais toi-même, quel était ton état lorsque dans les enfers tu étais la proie de l'infortune?

THÉSÉE.

J'étais, il est trop vrai, le plus faible des mortels.

HERCULE.

Comment donc oses-tu me reprocher de me laisser abattre par l'adversité?

THÉSÉE.

Suis-moi.

HERCULE.

O vieillard! adieu.

AMPHITRYON.

Adieu, ô fils infortuné!

HERCULE.

Donnez la sépulture à mes enfans, je vous demande une seconde fois cette faveur.

AMPHITRYON.

Et moi-même, mon fils, qui me rendra ces derniers devoirs?

HERCULE.

Moi....

AMPHITRYON.

Quand viendras-tu donc en ces lieux?

HERCULE.

... Je surmonterai tous les obstacles, si toutefois mes enfans sont ensevelis par vos mains.

AMPHITRYON.

Comment, absent de Thèbes?...

HERCULE.

Je saurai, quoiqu'absent, quel est en ces lieux le sort de ceux qui me sont chers[1]..... Mais portez dans l'intérieur du palais ces corps dont je ne puis soutenir la vue[2], tandis que moi, infortuné, qui ai renversé ma maison de mes propres mains, chargé de crime et d'opprobre, je suivrai Thésée, comme une barque battue de l'orage.... Ah! quiconque préfère les richesses ou la puissance au bien de posséder un véritable ami, est livré au plus funeste délire!

[1] Littéralement: « Je serai envoyé de Thèbes à Athènes ». Suivant la force du mot grec, je crois que cela signifie: On m'enverra la nouvelle de Thèbes à Athènes. Cette phrase sert à la fois à rassurer Amphitryon sur sa propre sépulture, et à l'engager à ne pas négliger celle des fils d'Hercule.

[2] Ou bien: « Portez en terre ces corps, etc ». J'ai préféré le sens indiqué par Musgrave, et je crois que le mot γῇ à la fin du vers a pris la place de la particule γε ou δή. On a vu, acte V, sc. II, s'ouvrir les portes du palais; peut-être ici les ferme-t-on, sinon on enlève les corps, on retourne la machine dont on s'était peut-être servi pour exposer les corps aux yeux des spectateurs. Voyez *l'Examen d'Hécube*, t. V, p. 299.

LE CHŒUR.

Nous nous éloignons de ces lieux, le cœur rempli de tristesse et les yeux baignés de larmes, après avoir perdu pour jamais le plus grand ami des Thébains.

FIN D'HERCULE FURIEUX.

EXAMEN

DE LA TRAGEDIE

D'HERCULE FURIEUX.

La fureur d'Hercule, rapprochée de celle d'Oreste, offre un objet de comparaison intéressant. A la suite d'un effrayant accès dont le poëte a soin de dérober aux yeux le tableau, on voit ces deux héros, l'un et l'autre plongés dans un profond sommeil, gardés l'un par sa sœur et l'autre par son père, qui veillent auprès d'eux pour écarter le bruit du lieu où ils reposent, tandis que des amis, dont le zèle même augmente la sollicitude de ces tendres et fidèles gardiens, s'empressent de partager leur douleur et tâchent en vain de l'adoucir. Tous deux enfin, sortant d'un long assoupissement, expriment à leur réveil cet embarras, cet étonnement qui est la suite d'une agitation violente, et se demandent avec inquiétude, comment ils ont été transportés dans un lieu où tout leur paraît étrange et nouveau, où règne le désordre et l'effroi, où rien ne se lie avec leurs habitudes et leurs sou-

venirs. Tels sont les traits communs aux deux personnages placés dans une situation si semblable; et ces circonstances sont d'une vérité telle qu'on ne pouvait s'en écarter sans abandonner la nature.

Il en est d'autres, au contraire, qui doivent varier sans cesse ; ce sont celles qui dépendent du caractère de l'homme souffrant, de ses sentimens, de de ses actions, de son âge. Oreste, doux et sensible, mourant du seul remords de son crime, couché sur un lit, hors de son propre palais, est penché douloureusement sur le sein de sa sœur, qui essuie ses lèvres souillées d'écume et range ses cheveux en désordre. Hercule, étendu sur la terre au milieu de son palais détruit, est enchaîné aux débris d'une colonne qu'il a renversée, et son père alarmé observe de loin ses mouvemens. Dans sa fureur, l'un parle de ses frayeurs; l'autre de ses victoires. L'un, dans sa sœur qui l'embrasse, croit voir une furie qui le poursuit; l'autre, dans son père qui lui saisit le bras, croit voir le père *tremblant* d'un ennemi vaincu. L'un n'inspire que la plus tendre pitié, l'autre sème autour de lui la terreur et l'effroi. A l'instant où ils recouvrent en s'éveillant l'usage libre de leur raison, Oreste n'a de force que pour bénir le dieu du sommeil et le remercier de ses bienfaits; il témoigne son inquiétude de la manière la plus touchante, et implore avec un accent plein de tendresse et de dou-

ceur, les soins et les consolations de la seule amie qui puisse partager ses peines. Hercule, en s'éveillant, s'irrite contre Jupiter; il marque, par de bruyans éclats, l'étonnement qui le saisit : il se croit aux enfers. Chargé de liens, il s'indigne; mais loin de demander du secours, il n'appelle ses amis, ou loin de lui, ou près de lui, que pour savoir quel est son sort; il veut surtout apprendre quel est le téméraire qui a osé lui forger des fers. Enfin, instruit de son malheur, au lieu de ces épanchemens de tendresse qui ont tant de charmes pour les âmes faibles et sensibles, et qui produisent un si bel effet dans l'entretien d'Oreste avec sa sœur, Hercule ne songe qu'à choisir la mort la plus prompte et la la plus sûre : puis apercevant Thésée, qui vient à à lui comme Pylade auprès d'Oreste, il se couvre d'un voile et demeure immobile comme un rocher.

Il est peu de tableaux plus grands que celui d'une telle douleur; et si l'action qui le produit était véritablement dramatique, ce sujet serait un des plus beaux que pût fournir l'antiquité. Mais il a l'inconvénient de tous ceux où la folie est le ressort principal de l'intrigue. Il faut absolument du dessein, des vues, de la profondeur, pour produire un intérêt puissant et soutenu : le caractère de la folie s'y oppose; tout y est brusque et décousu; elle frappe de grands coups, violens, inattendus; et ne permet point de préparer le cœur aux impres-

sions qu'elle doit produire. Ce que le raisonnement indique à cet égard, l'expérience du théâtre le confirme. Pour me borner à Euripide, dans les pièces qui nous restent de cet auteur, on trouve quatre personnages livrés à des accès de folie. Le premier est Oreste. Sa fureur, dans les pièces où il en est question, est un incident, un épisode, duquel ne dépend point l'action principale, ou si elle en dépend à quelque égard, ce n'est pas du moins l'acte commis dans la fureur qui doit exciter l'intérêt. Dans la tragédie d'*Oreste*, l'action principale est absolument indépendante de la fureur; dans l'*Iphigénie en Tauride*, elle en dépend à la vérité, mais occasionnellement, et non comme un effet qui dépend de sa cause; c'est une maladie dont il s'agit de trouver le remède, et non l'action d'un fou qu'il s'agit de développer. Il n'en est pas ainsi des autres furieux qu'Euripide a mis sur la scène. L'action des *Bacchantes* est celle que produit comme cause la double folie de Penthée et d'Agavé. L'action de la tragédie d'*Hercule*, est de même celle que produit comme cause la fureur de ce héros. Comment le poëte a-t-il suppléé au défaut de combinaisons, de développemens, d'entreprise enfin, qui ne peut manquer de se faire sentir, lorsqu'il s'agit de peindre les transports d'un homme privé de sens? C'est dans l'une et l'autre pièce, par un seul et même moyen, qui introduit à la vérité quelque suspen-

sion dans la marche de l'action visible ou invisible, qui lui donne l'apparence d'un dessein suivi, et fait naître quelque mouvement de crainte et d'espérance, mais qui entraîne divers inconvéniens et ne remplace, d'ailleurs, que très-imparfaitement l'objet auquel il est destiné. L'entreprise ne pouvant plus exister dans la tête de celui qui l'exécute, le poëte en attribue le projet à une divinité. Bacchus dans *les Bacchantes*, Junon dans *Hercule*, conçoivent le dessein d'assouvir leur vengeance; l'un par la main d'Agavé, l'autre par celle d'Hercule, en les forçant l'une et l'autre à se souiller d'un parricide. Mais, outre que le merveilleux fait peu d'effet sur la scène, une telle action d'elle-même a peu d'intérêt, parce qu'elle n'offre point d'obstacle à vaincre. Bacchus seul, par l'effet d'un dessein volontaire, retarde et gradue, pour ainsi dire, sa vengeance; mais comme Junon met à la sienne moins d'apprêt, la marche de l'action d'*Hercule* est si précipitée, qu'elle n'offre plus qu'un grand tableau.

Le poëte sentant que ce sujet n'était pas susceptible de développement, l'a fait précéder d'une autre action tout à fait distincte et qui peut aisément être détachée de celle qui suit. C'est pour me conformer au but qu'indique le titre de cette tragédie, que je l'ai d'abord examinée sous un autre point de vue. L'auteur semble avoir envisagé ce

qui précède les fureurs d'Hercule, comme une espèce d'exposition. Mais quoiqu'il y soit question d'Hercule et du sort de ses enfans, l'unité d'objet ne s'y trouve point. Dans les trois premiers actes, on est occupé de cette question : « Lycus éteindra-» t-il la postérité d'Hercule? fera-t-il périr à la fois » les fils, le père et l'épouse de ce héros? » Dans les trois derniers, de celle-ci : « Quel sera l'effet du cour-» roux de Junon? » Cet effet donnant lieu à des mouvemens très-pathétiques, le poëte s'y est livré avec complaisance, avec amour ; il a orné ce sujet d'un touchant épisode, et en offrant le tableau de la plus généreuse amitié, il a su par mille traits dignes de la hauteur de son héros, par les charmes du style, par les couleurs de la poésie, faire oublier l'irrégularité de son dessein et rendre ses fautes mêmes séduisantes.

Elles n'en sont pas moins réelles : si même on n'a aucun égard à l'intention de l'auteur et qu'on envisage un instant à part chacune de ces deux actions, on trouvera que la fureur d'Hercule est moins dramatique que l'entreprise qui lui est en quelque sorte sacrifiée. Le dessein formé par Lycus serait plus susceptible de développement, que celui que forme Junon. Ce dessein peut aisément rencontrer des obstacles et il en rencontre en effet. Mais le respect pour le lieu qui sert d'asyle aux Héraclides, ne suffit point pour tenir long-temps le

cœur en suspens entre l'espérance et la crainte. Leur retraite dans le palais pour se vêtir d'habits funèbres, n'est qu'un moyen d'augmenter la pompe du spectacle, qui retarde l'instant du supplice, mais ne peut point le prévenir. La résistance des vieillards thébains se réduit à quelques paroles pleines d'une noble fierté, mais ne peut pas être envisagée comme un obstacle à l'entreprise du tyran. Enfin, celui qui amène le dénouement, je veux dire l'arrivée d'Hercule, dissipe trop tôt la crainte pour que la tragédie entière pût dépendre de cet intérêt. Je n'entreprendrai point d'examiner si, au moyen de quelques nouveaux développemens, un poëte pourrait tirer parti de ce sujet, où si celui de la fureur d'Hercule, en l'envisageant de même isolé, serait susceptible d'être traité avec succès. Il est clair que l'intention d'Euripide a été de les réunir, et cette réunion même a de la grace, et produit un heureux effet, malgré les inconvéniens nécessairement attachés à cette duplicité d'action. Le contraste de la tendresse d'Hercule pour ses enfans et des fureurs auxquelles il se livre, augmente la pitié que ce héros inspire. Son caractère est grand et intéressant tout à la fois. On a regret seulement de le voir user de ruse pour surprendre Lycus. Ce moyen répugne aux grandes ames et n'honore pas celui qui l'emploie. Dans *Athalie* même ne pourrait-on point critiquer cette

espèce de piége où la reine se trouve prise dans le temple? Ce défaut, si c'en est un, est sauvé avec plus d'art par le poëte français; mais Euripide l'a racheté comme lui par des beautés qui imposent silence à la critique.

FIN DE L'EXAMEN D'HERCULE FURIEUX,
ET DU Xe VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

pages.

HÉLÈNE, tragédie d'Euripide, extraite par le P. Brumoy, 1

La même, traduite en entier, par M. Prévost, 45

EXAMEN de cette pièce, par le même, 154

ION, tragédie d'Euripide, extraite par le P. Brumoy, 161

La même, traduite en entier, par M. Prévost, 207

EXAMEN de cette pièce, par le même, 318

HERCULE FURIEUX, tragédie d'Euripide, extraite par le P. Brumoy, 331

HERCULE FURIEUX, tragédie de Sénèque, extraite par le même. 366

La même, tragédie d'Euripide, traduite en entier, par M. Prévost, 391

EXAMEN de cette pièce, par le même, 481

FIN DE LA TABLE DU Xe VOLUME.


BIBLIOTHÈQUE
11 JUIL 1901
CANTONALE


H. CORNAMUSAZ
RELIEUR
LAUSANNE

